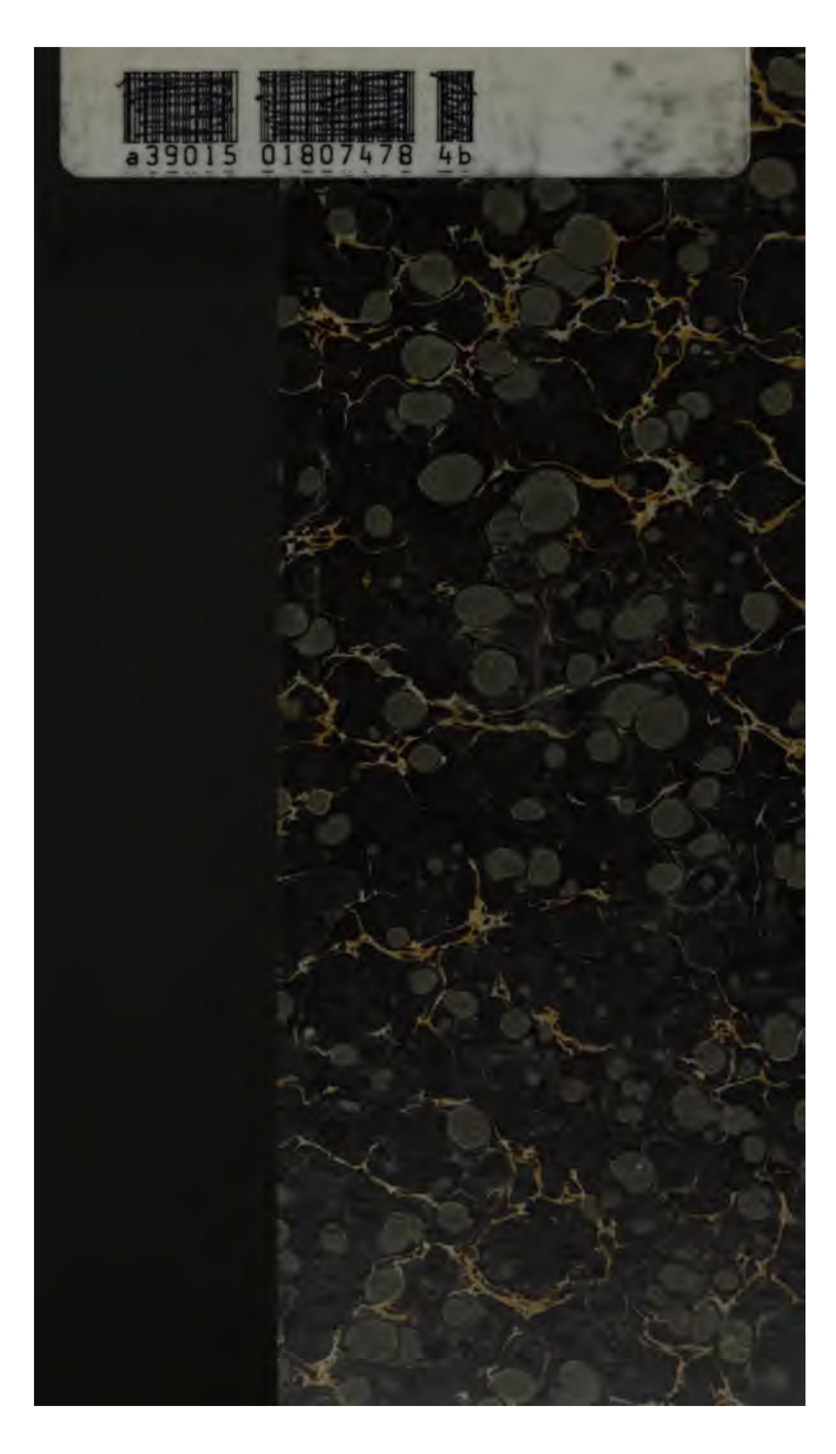

a39015 01807478 4b

NOUVELLE

REVUE RÉTROSPECTIVE

Directeur : Paul Cottin

Nouvelle Revue

RÉTROSPECTIVE

Cinquième semestre (Juillet-Décembre 1896)

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *NOUVELLE REVUE RÉTROSPECTIVE*

55, RUE DE RIVOLI, 55

1896

MATIÈRES DU TOME V

**

INDEX

MÉMOIRES
DE JEAN-FRANÇOIS BOURGOGNE

SERGENT AUX GRENADIERS VÉLITES (1) DE LA GARDE

Ces *Mémoires*, d'un intérêt dramatique exceptionnel, nous ont été communiqués par M. MAURICE HÉNAULT, qui nous a remis, sur leur auteur, la note biographique suivante :



« Jean-Baptiste-François Bourgogne naquit le 12 novembre 1785 à Condé-sur-Escaut, où son père exerçait la profession de marchand de toile.

En janvier 1807, il entra, comme grenadier vélite, dans la Garde impériale, et fit ses premières armes en Prusse (1806) et en Pologne (1807). Les années suivantes, on le retrouve en Espagne et en Autriche. A la bataille d'Essling (1809), il reçoit trois blessures qui ne l'empêchent point de combattre jusqu'à l'épuisement de ses forces.

(1) « On entrait aux *vélites* en justifiant d'une certaine éducation ; de plus, il fallait payer une pension de 200 livres dans l'infanterie, de 300 livres dans la cavalerie ; on avait, en échange, l'honneur d'être soldat dans la Garde et la promesse

Après sa guérison, il retourne en Espagne (1810-1811), et prend part, ensuite, à la campagne de Russie.

A son retour en France avec les débris de son régiment, réduit au nombre de 26 hommes, il reçoit, en récompense de sa conduite, l'épaulette de lieutenant,

Quand l'Europe coalisée, profitant de nos désastres, recommence la lutte, Bourgogne est envoyé en Allemagne et, fait prisonnier à Dessau, ne revient dans sa ville natale qu'après la bataille de Waterloo. Il se marie (août 1814) avec une demoiselle Démarez, dont il a deux filles; devenu veuf, il épouse en secondes noces Philippine Godart, qui lui donne un fils mort en bas âge et une fille.

En 1830, «... à la réapparition du drapeau tricolore... » il rentre au service et part pour Brest, en qualité de lieutenant-adjudant de place. Enfin il prend sa retraite à Valenciennes, où il meurt le 15 avril 1867. Il était chevalier de la Légion d'honneur et médaillé de Sainte-Hélène.

Bourgogne avait soin, avant d'entrer en campagne, de se munir de carnets sur lesquels il prenait ses notes. En outre, quand il arrivait à l'étape, il écrivait, à sa famille, des lettres qui l'ont aidé, plus tard, à rédiger définitivement ses souvenirs. Il ne se dissimule point que certains passages paraîtront tellement extraordinaires qu'ils éveilleront l'incrédulité : « Les « faits que je vais raconter, écrit-il en manière de préface, « paraîtront incroyables et parfois invraisemblables. Mais « qu'on ne s'imagine pas que j'ajoute quelque chose qui ne soit « vrai, et que je veuille embellir mon récit pour le rendre inté- « ressant. Au contraire, je prie de croire que je ne dis pas tout. « Cela me serait impossible, car j'ai peine à y croire moi-même, « et cependant tout cela a été mis en note pendant que j'étais pri- « sonnier en 1813, et à mon retour de cette captivité, en 1814, « sous le coup de l'impression et de l'effet que produisent, dans « le cœur, la vue et la participation de pareils désastres. »

Désireux d'*authentiquer* ses *Mémoires*, il fait appel au témoignage de ceux de ses frères d'armes qui sont encore vivants au moment où il achève son travail, et dont plusieurs habitent Valenciennes. Nous reproduirons leur liste à la fin de notre publication, en y joignant quelques détails sur les cahiers manuscrits de Bourgogne, dont sept, sur dix, sont autographes.

Nous reproduisons, dans le présent numéro, deux portraits de notre sergent, le premier d'après une lithographie faite à l'époque où il était lieutenant-adjudant de place (il avait alors 45 ans environ); le second d'après un dessin à la plume de M. Alphonse Chigot, dessin qui est lui-même la reproduction d'une amusante charge de l'ancien grenadier, en 1852.

---

de devenir officier quatre ans après. » (E. Blaze, *La Vie militaire sous le premier Empire*.)

I

Notre marche depuis le Portugal jusqu'à Moscou.

Ce fut au mois de mars 1812, lorsque nous étions à Almeida, en Portugal, à nous battre contre l'armée anglaise, commandée par Wellington, que nous reçûmes l'ordre de partir pour la Russie.



Nous traversâmes l'Espagne, où chaque jour de marche fut marqué par un combat, et quelquefois deux. Ce fut de cette manière que nous arrivâmes à Bayonne, première ville de France.

Partant de cette ville, nous prîmes la poste et nous arrivâmes à Paris où nous pensions nous reposer. Mais, après un séjour de quarante-huit heures, l'Empereur nous passa en revue, et jugeant que le repos était indigne de

nous, nous fit faire demi-tour et marcher en colonnes, par pelotons, le long des boulevards, ensuite tourner à gauche dans la rue Saint-Martin, traverser la Villette, où nous trouvâmes plusieurs centaines de fiacres et autres voitures qui nous attendaient. L'on nous fit faire halte, ensuite monter quatre dans la même voiture et, fouette cocher! jusqu'à Meaux, puis sur des chariots jusqu'au Rhin, en marchant jour et nuit.

Nous fîmes séjour à Mayence, puis nous passâmes le Rhin ; ensuite nous traversâmes à pied le grand-duché de Francfort (1), la Franconie, la Saxe, la Prusse, la Pologne. Nous passâmes la Vistule à Marienwerder, nous entrâmes en Poméranie, et, le 25 juin au matin, par un beau temps (non pas par un temps affreux, comme le dit M. de Ségur), nous traversâmes le Niémen sur plusieurs ponts de bateaux que l'on venait de jeter, et nous entrâmes en Lithuanie, première province de Russie.

Le lendemain, nous quittâmes notre première position et nous marchâmes jusqu'au 29, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable ; mais, dans la nuit du 29 au 30, un bruit sourd se fit entendre ; c'était le tonnerre qu'un vent furieux nous apportait. Des masses de nuées s'amoncelaient sur nos têtes et finirent par crever. Le tonnerre et le vent durèrent plus de deux heures.

---

(1) Francfort avait été érigé en grand-duché, en 1806, par Napoléon, en faveur de l'électeur de Mayence.

En quelques minutes, nos feux furent éteints ; les abris qui nous couvraient, enlevés ; nos faisceaux d'armes renversés. Nous étions tous perdus et ne sachant où nous diriger. Je courus me réfugier dans la direction d'un village où était logé le quartier général. Je n'avais, pour me guider, que la lueur des éclairs. Tout-à-coup, à la lueur d'un éclair, je crois apercevoir un chemin, mais c'était un canal qui conduisait à un moulin que les pluies avaient enflé, et dont les eaux étaient au niveau du sol. Pensant marcher sur quelque chose de solide, je m'enfonce et disparais. Mais, revenu au-dessus de l'eau, je gagne l'autre bord à la nage. Enfin, j'arrive au village, j'entre dans la première maison que je rencontre et où je trouve la première chambre occupée par une vingtaine d'hommes, officiers et domestiques, endormis. Je gagne le mieux possible un banc qui était placé autour d'un grand poêle bien chaud, je me déshabille, je m'empresse de tordre ma chemise et mes habits, pour en faire sortir l'eau, et je m'accroupis sur le banc, en attendant que tout soit sec ; au jour, je m'arrange le mieux possible, et je sors de la maison pour aller chercher mes armes et mon sac, que je retrouve dans la boue.

Le lendemain 30, il fit un beau soleil qui sécha tout, et, le même jour, nous arrivâmes à Wilna, capitale de la Lithuanie, où l'Empereur était arrivé, depuis la veille, avec une partie de la Garde.

Pendant le temps que nous y restâmes, je reçus une lettre de ma mère, qui en contenait une autre à l'adresse de M. Constant, premier valet de chambre de l'Empereur (qui était de Péruwelz (1), Belgique). Cette lettre était de sa mère, avec qui la mienne était en connaissance. Je fus où était logé l'Empereur pour la lui remettre, mais je ne rencontrai que Roustam, le mameluck de l'Empereur, qui me dit que M. Constant venait de sortir avec Sa Majesté. Il m'engagea à attendre son retour, mais je ne le pouvais pas, j'étais de service. Je lui donnai la lettre pour la remettre à son adresse, et je me promis de revenir voir M. Constant. Mais le lendemain, 16 juillet, nous partîmes de cette ville.

Nous en sortîmes à dix heures du soir, en marchant dans la direction de Borisow, et nous arrivâmes, le 27, à Witebsk, où nous rencontrâmes les Russes. Nous nous mîmes en bataille sur une hauteur qui dominait la ville et les environs. L'ennemi était en position sur une hauteur à droite et à gauche de la ville. Déjà la cavalerie, commandée par le roi Murat, avait fait plusieurs charges. En arrivant, nous vîmes 200 voltigeurs du 9e de ligne, et tous Parisiens, qui, s'étant trop engagés, furent rencontrés par une partie de la cavalerie russe que l'on venait de repousser.

---

(1) Gros bourg belge à sept kilomètres de Condé, lieu de promenade fréquenté, à cause du pèlerinage de Bonsecours.

Nous les regardions comme perdus, si l'on n'arrivait assez tôt pour les secourir, à cause des ravins et de la rivière qui empêchait d'aller directement à eux. Mais ils sont commandés par des braves officiers qui jurent, ainsi que les soldats, de se faire tuer plutôt que de ne pas en sortir avec honneur. Ils gagnent, en se battant, un terrain qui leur était avantageux. Alors ils se forment en carré, et comme ils n'en étaient pas à leur coup d'essai, le nombre d'ennemis qui leur était opposé ne les intimide pas; et cependant ils étaient entourés d'un régiment de lanciers et par d'autres cavaliers qui cherchaient à les enfoncer, sans pouvoir y parvenir, de manière qu'au bout d'un moment, ils finirent par avoir, autour d'eux, un rempart d'hommes et de chevaux tués et blessés. Ce fut un obstacle de plus pour les Russes, qui, épouvantés, se sauvèrent en désordre, aux cris de joie de toute l'armée, spectatrice de ce combat.

Les nôtres revinrent tranquillement, vainqueurs, s'arrêtant par moment et faisant face à l'ennemi. L'Empereur envoya de suite l'ordre de la Légion d'honneur aux plus braves. Les Russes, en bataille sur une hauteur opposée à celle où nous étions, ont vu, comme nous, le combat et la fuite de leur cavalerie.

Après cette échauffourée, nous formâmes nos bivouacs. Un instant après, je reçus la visite de douze jeunes soldats de mon pays, de Condé; dix étaient tambours, un, tambour-maître, et le

douzième était caporal des voltigeurs, et tous dans le même régiment. Ils avaient tous, à leur côté, des demi-espadons. Cela signifiait qu'ils étaient tous maîtres ou prévôts d'armes, enfin des vrais spadassins. Je leur témoignai tout le plaisir que j'avais de les voir, en leur disant que je regrettais de n'avoir rien à leur offrir. Le tambour-maître prit la parole et me dit :

« Mon pays, nous ne sommes pas venus pour cela; tout au contraire, nous sommes venus vous prier de venir avec nous prendre votre part de ce que nous avons à vous offrir : vin, genièvre et autres liquides forts restaurants. Nous avons enlevé tout cela, hier au soir, au général russe, c'est-à-dire un petit fourgon avec sa cuisine et tout ce qui s'ensuit, que nous avons déposé dans la voiture de Florencia, notre cantinière, une jolie Espagnole, qu'on dit être ma femme, et cela parce qu'elle est sous ma protection, en tout bien tout honneur ! » Et en disant cela, il frappait de la main droite sur la garde de sa longue rapière. « Et puis, reprit-il, c'est une brave femme ; demandez aux amis, personne n'oserait lui manquer. Elle avait un caprice pour un sergent avec qui elle devait se marier. Mais il a été assassiné par un Espagnol de la ville de Bilbao. En attendant qu'elle en ait choisi un autre, il faut la protéger. Ainsi, mon pays, c'est entendu, vous allez venir avec quelques-uns de vos amis, parce que, lorsqu'il y en a pour trois, il y en a pour quatre. Allons ! En avant, marche ! » Et

nous nous mîmes en route, dans la direction de leur corps d'armée, qui formait l'avant-garde.

Nous arrivâmes au camp des enfants de Condé ; nous étions quatre invités : deux dragons, Mellé, qui était de Condé, et Flament, de Péruwelz, ensuite Grangier, sous-officier dans le même régiment que moi. Nous nous installâmes près de la voiture de la cantinière, qui était effectivement une jolie Espagnole, qui nous reçut avec joie, parce nous arrivions de son pays, et que nous parlions assez bien sa langue, surtout le dragon Flament, de sorte que nous passâmes la nuit à boire le vin du général russe et à causer du pays.

Il commençait à faire jour, lorsqu'un coup de canon mit fin à notre conversation. Nous rentrâmes chacun chez nous, en attendant l'occasion de nous revoir. Les pauvres garçons ne pensaient pas que, quelques jours plus tard, onze d'entre eux auraient fini d'exister.

C'était le 28 ; nous nous attendions à une bataille, mais l'armée russe se retira et, le même jour, nous entrâmes à Witebsk, où nous restâmes quinze jours. Notre régiment occupait un des faubourgs de la ville.

J'étais logé chez un juif qui avait une jolie femme et deux filles charmantes, avec des figures ovales. Je trouvai, dans cette maison, une petite chaudière à faire de la bière, de l'orge, ainsi qu'un moulin à bras pour le moudre ; mais le houblon nous manquait. Je donnai douze francs

au juif pour nous en procurer, et, dans la crainte qu'il ne revînt pas, nous gardâmes, pour plus de sûreté, Rachel, sa femme, et ses deux filles en otage. Mais, vingt-quatre heures après son départ, Jacob le juif était de retour avec du houblon. Il se trouvait, dans la compagnie, un flamand, brasseur de son état, qui nous fit cinq tonnes de bière excellente.

Le 13 août, lorsque nous partîmes de cette ville, il nous restait encore deux tonnes de bière que nous mîmes sur la voiture de la mère Dubois, notre cantinière, qui eut le bon esprit de rester en arrière et de la vendre, à son profit, à ceux qui marchaient après nous, tandis que nous, marchant par la grande chaleur, nous mourions de soif.

Le 16, de grand matin, nous arrivâmes devant Smolensk. L'ennemi venait de s'y renfermer; nous prîmes position sur le *Champ sacré*, ainsi appelé par les habitants du pays. Cette ville est entourée de murailles très fortes et de vieilles tours, dont le haut est en bois; le Boristhène (Danube) coule de l'autre côté et au pied de la ville. Aussitôt on en fit le siège, et l'on battit en brèche, et, le 17 au matin, lorsque l'on se disposait à la prendre d'assaut, on fut tout surpris de la trouver évacuée. Les Russes battaient en retraite, mais ils avaient coupé le pont et, de l'autre côté, sur une hauteur qui dominait la ville, ils nous lançaient des bombes et des boulets.

Pendant le jour du siège, je fus avec un de mes amis, aux avant-postes où étaient les batteries de siège qui tiraient sur la ville. C'était la position du corps d'armée du maréchal Davoust; en nous voyant, et reconnaissant que nous étions de la Garde, le maréchal vint à nous et nous demanda où était la Garde impériale. Ensuite il se mit à pointer des obusiers qui tiraient sur une tour qui était devant nous. Un instant après, l'on vint le prévenir que les Russes sortaient de la ville, et s'avançaient dans la direction où nous étions. De suite, il commanda à un bataillon d'infanterie légère d'aller prendre position en avant, en disant à celui qui le commandait : « Si l'ennemi s'avance, vous le repousserez .»

Je me rappelle qu'un officier déjà vieux, faisant partie de ce bataillon, chantait, en allant au combat, la chanson de *Roland :*

Combien sont-ils ?
Combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire !

Cinq minutes après, ils marchaient à la bayonnette sur la colonne des Russes, qui fut forcée de rentrer en ville.

En revenant à notre camp, nous faillîmes être tués par un obus. Un autre alla tomber sur une grange où était logé le maréchal Mortier, et y mit le feu ; parmi les hommes qui portaient de l'eau pour l'éteindre, je rencontrai un jeune

soldat de mon endroit; il faisait partie d'un régiment de la Jeune garde (1).

Pendant notre séjour autour de cette ville, je fus visiter la cathédrale, où une grande partie des habitants s'étaient retirés, les maisons ayant été toutes écrasées.

Le 21, nous partîmes de cette position. Le même jour, nous traversâmes le plateau de Valoutina où, deux jours avant, une affaire sanglante venait d'avoir lieu, et où le brave général Gudin avait été tué.

Nous continuâmes notre route et nous arrivâmes, à marches forcées, à une ville nommée Dorogobouge; nous en partîmes le 24, en poursuivant les Russes jusqu'à Viazma, qui, déjà, était toute en feu. Nous y trouvâmes de l'eau-de-vie et un peu de vivres. Nous continuâmes de marcher jusqu'à Ghjat, où nous arrivâmes le 1er de Septembre. Nous y fîmes séjour. Ensuite, on fit, dans toute l'armée, la récapitulation des coups de canon et de fusil qu'il y avait à tirer pour le jour où une grande bataille aurait lieu. Le 4, nous nous remettions en marche; le 5, nous rencontrâmes l'armée russe en position. Le 61e de ligne lui enleva la première redoute.

Le 6, nous nous préparâmes pour la grande bataille qui devait se donner le lendemain : l'un prépare ses armes, d'autres du linge en cas de blessure, d'autres font leur testament, et d'au-

---

(1) Demoulin, mort de la fièvre à Moscou. (*Note de l'auteur.*)

tres, insouciants, chantent ou dorment. Toute la Garde impériale eut l'ordre de se mettre en grande tenue.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous étions sous les armes, en colonne serrée par bataillons. L'Empereur passa près de nous en parcourant toute la ligne, car déjà, depuis plus d'une demi-heure, il était à cheval.

A sept heures, la bataille commença ; il me serait impossible d'en donner le détail, mais ce fut, dans toute l'armée, une grande joie en entendant le bruit du canon, car l'on était certain que les Russes, comme les autres fois, n'avaient pas décampé, et qu'on allait se battre. La veille au soir et une partie de la nuit, il était tombé une pluie fine et froide, mais, pour ce grand jour, il faisait un temps et un soleil magnifiques.

Cette bataille fut, comme toutes nos grandes batailles, à coups de canon, car au dire de l'Empereur, cent vingt mille coups furent tirés par nous. Les Russes eurent au moins cinquante mille hommes, tant tués que blessés. Notre perte fut de dix sept mille hommes ; nous eûmes quarante-trois généraux hors de combat, dont huit, à ma connaissance, furent tués sur le coup. Ce sont : Montbrun, Huard, Caulaincourt (le frère du Grand Écuyer de l'Empereur), Compère, Maison, Plauzonne, Lepel et Anabert. Ce dernier était colonel d'un régiment de chasseurs à pied de la Garde, et comme, à chaque instant, l'on venait dire à l'Empereur : « Sire, un tel

général est tué ou blessé », il fallait le remplacer de suite. Ce fut de cette manière que le colonel Anabert fut nommé général. Je m'en rappelle très bien, car j'étais, en ce moment, à quatre pas de l'Empereur qui lui dit : « Colonel, je vous nomme général ; allez vous mettre à la tête de la division qui est devant la grande redoute, et enlevez-la ! »

Le général partit au galop, avec son adjudant major qui le suivit comme aide de camp.

Un quart d'heure après, l'aide de camp était de retour, et annonçait à l'Empereur que la redoute était enlevée, mais que le général était blessé. Il mourut huit jours après, ainsi que plusieurs autres.

L'on a assuré que les Russes avaient perdu cinquante généraux, tant tués que blessés.

Pendant toute la bataille, nous fûmes en réserve, derrière la division commandée par le général Friant : les boulets tombaient dans nos rangs et autour de l'Empereur.

La bataille finit avec le jour, et nous restâmes sur l'emplacement, pendant la nuit et la journée du 8, que j'employai à visiter le champ de bataille, triste et épouvantable tableau à voir. J'étais avec Grangier. Nous allâmes jusqu'au ravin, position qui avait été tant disputée pendant la bataille.

Le roi Murat y avait fait dresser ses tentes. Au moment où nous arrivions, nous le vîmes faisant faire, par son chirurgien, l'amputation de

la cuisse droite à deux canonniers de la Garde impériale russe.

Lorsque l'opération fut terminée, il leur fit donner à chacun un verre de vin. Ensuite, il se promena sur le bord du ravin, en contemplant la plaine qui se trouve de l'autre côté, bornée par un bois. C'est là que, la veille, il avait fait mordre la poussière à plus d'un Moscovite, lorsqu'il chargea, avec sa cavalerie, l'ennemi qui était en retraite. C'est là qu'il était beau de le voir, se distinguant par sa bravoure, son sang-froid et sa belle tenue, donnant des ordres à ceux qu'il commandait et des coups de sabre à ceux qui le combattaient. On pouvait facilement le distinguer à sa toque, à son aigrette blanche et à son manteau flottant.

Le 9 au matin, nous quittâmes le champ de bataille et nous arrivâmes, dans la journée, à Mojaïsk. L'arrière-garde des Russes était en bataille sur une hauteur, de l'autre côté de la ville occupée par les nôtres. Une compagnie de voltigeurs et de grenadiers, forte au plus de cent hommes du 33e de ligne, qui faisait partie de l'avant-garde, montait la côte sans s'inquiéter du nombre d'ennemis qui l'attendaient. Une partie de l'armée, qui était encore arrêtée dans la ville, les regardait avec surprise, quand plusieurs escadrons de cuirassiers et de cosaques s'avancent et enveloppent nos voltigeurs et nos grenadiers. Mais, sans s'étonner et comme s'ils avaient prévu cela, ils se réunissent, se forment par

pelotons, ensuite en carré, et font feu des quatre faces sur les Russes qui les entourent.

Vu la distance qui les sépare de l'armée, on les croit perdus, car l'on ne pouvait pas arriver jusqu'à eux pour les secourir. Un officier supérieur des Russes, s'étant avancé pour leur dire de se rendre, l'officier qui commandait les Français répondit à cette sommation en tuant celui qui lui parlait. La cavalerie, épouvantée, se sauva et laissa les voltigeurs et grenadiers maîtres du champ de bataille (1).

Le 10, nous suivons l'ennemi jusqu'au soir, et, lorsque nous nous arrêtons, je suis commandé de garde près d'un château où est logé l'Empereur. Je venais d'établir mon poste sur un chemin qui conduisait au château, lorsqu'un domestique polonais, dont le maître était attaché à l'état-major de l'Empereur, passa près de mon poste, conduisant un cheval chargé de bagages. Le cheval, fatigué, s'abattit et ne voulut plus se relever. Le domestique prit la charge et partit. A peine nous avait-il quittés, que les hommes du poste, qui avaient faim, tuèrent le cheval, de sorte que toute la nuit, nous nous occupâmes à en manger et à en faire cuire pour le lendemain.

Un instant après, l'Empereur vint à passer à pied. Il était accompagné du roi Murat et d'un auditeur au Conseil d'État. Ils allaient

---

(1) Un de mes amis, un vélite, le capitaine Sabatier, commandait les voltigeurs. (*Note de l'auteur.*)

joindre la grand'route. Je fis prendre les armes à mon poste. L'Empereur s'arrêta devant nous et près du cheval qui barrait le chemin. Il me demanda si c'était nous qui l'avions mangé. Je lui répondis que oui. Il se mit à sourire, en nous disant : « Patience ! Dans quatre jours nous serons à Moscou, où vous aurez du repos et de la bonne nourriture, quoique d'ailleurs le cheval soit bon. »

La prédiction ne manqua pas de s'accomplir, car, quatre jours après, nous arrivions dans cette capitale.

Le lendemain 11 et les jours suivants, nous marchâmes par un beau temps. Le 13, nous couchâmes où il y avait une grande abbaye et d'autres bâtiments d'une construction assez belle. On voyait bien que l'on était près d'une grande capitale.

Le lendemain 14, nous partîmes de grand matin ; nous passâmes près d'un ravin où les Russes avaient commencé des redoutes pour s'y défendre. Un instant après, nous entrâmes dans une grande forêt de sapins et de bouleaux, où se trouve une route très large (route royale). Nous n'étions plus loin de Moscou.

Ce jour-là, j'étais d'avant-garde avec quinze hommes. Après une heure de marche, la colonne impériale fit halte. Dans ce moment, j'aperçus un militaire de la ligne ayant le bras gauche en écharpe. Il était appuyé sur son fusil et semblait attendre quelqu'un. Je le reconnus de suite pour

un des enfants de Condé dont j'avais reçu la visite près de Witebsk. Il était là, espérant me voir. Je m'approchai de lui en lui demandant comment se portaient les amis : « Très bien, me répondit-il, en frappant la terre de la crosse de son fusil. Ils sont tous morts, comme on dit, au champ d'honneur, et enterrés dans la grande redoute. Ils ont tous été tués par la mitraille, en battant la charge. Ah! mon sergent, continua-t-il, jamais je n'oublierai cette bataille ! Quelle boucherie ! — Et, vous, lui dis-je, qu'avez-vous ? — Ah bah ! rien, une balle entre le coude et l'épaule ! Asseyons-nous un instant, nous causerons de nos pauvres camarades et de la jeune Espagnole, notre cantinière. »

Voici ce qu'il me raconta :

« Depuis sept heures du matin nous nous battions, lorsque le général Campans, qui nous commandait, fut blessé. Celui qu'on envoya pour le remplacer le fut aussi; ainsi d'un troisième. Un quatrième arrive : il venait de la Garde. Aussitôt, il prit le commandement et fit battre la charge. C'est là que notre régiment, le 61e, acheva d'être abîmé par la mitraille. C'est là aussi que les amis furent tués, la redoute prise et le général blessé. C'était le général Anabert. Pendant l'action, j'avais reçu une balle dans le bras, sans m'en apercevoir.

Un instant après, ma blessure me faisant souffrir, je me retirai pour aller à l'ambulance me faire extraire la balle. Je n'avais pas fait cent pas

que je rencontrai la jeune Espagnole, notre cantinière. Elle était tout en pleurs; des blessés venaient de lui apprendre que presque tous les tambours du régiment étaient tués ou blessés. Elle me dit qu'elle voulait les voir, afin de les secourir. Malgré ma blessure qui me faisait souffrir, je me décidai à l'accompagner. Nous avançâmes au milieu des blessés qui se retiraient péniblement, et d'autres que l'on portait sur des brancards.

Lorsque nous fûmes arrivés près de la grande redoute et qu'elle vit ce champ de carnage, elle se mit à jeter des cris lamentables. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'elle aperçut à terre les caisses brisées des tambours du régiment. Alors elle devint comme une femme en délire : « Ici, l'ami, ici, s'écria-t-elle ! C'est ici qu'ils sont! » Effectivement ils étaient là, gisants, les membres brisés, les corps déchirés par la mitraille, et, comme une folle, elle allait de l'un à l'autre, leur adressant de douces paroles. Mais aucun ne l'entendait. Cependant, quelques-uns donnaient encore signe de vie. Le tambour-maître, celui qu'elle appelait son père, était du nombre.

Elle s'arrêta à celui-là, et, se mettant à genoux, elle lui souleva la tête afin de lui introduire quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche. Dans ce moment, les Russes firent un mouvement pour reprendre la redoute qu'on leur avait enlevée. Alors la fusillade et la canonnade recommencèrent. Tout à coup, la jeune Espa-

gnole jeta un cri de douleur. Elle venait d'être atteinte d'une balle à la main gauche, qui lui avait écrasé le pouce et était entrée dans l'épaule de l'homme mourant qu'elle soutenait. Elle tomba sans connaissance. Voyant le danger, je voulus la soulever, afin de la conduire en lieu de sûreté, où étaient les bagages, sa voiture et les ambulances. Mais, avec le seul bras que j'avais de libre, je n'en eus pas la force. Fort heureusement, un cuirassier qui était démonté vint à passer près de nous. Il ne se fit pas prier. Il me dit seulement : « Vite ! dépêchons-nous, car ici il ne fait pas bon ! » En effet les boulets nous sifflaient aux oreilles. Sans plus de façon, il enleva la jeune Espagnole et la transporta comme un enfant que l'on porte. Elle était toujours sans connaissance. Après dix minutes de marche, nous arrivâmes près d'un petit bois où était l'ambulance de l'artillerie de la Garde. Là, Florencia reprit ses sens.

M. Larrey, le chirurgien de l'Empereur, lui fit l'amputation de son pouce, et à moi il m'extirpa fort adroitement la balle que j'avais dans le bras, et à présent je me trouve assez bien. »

Voilà ce que me raconta l'enfant de Condé (Dumont), caporal des voltigeurs du 61e de ligne. Je lui fis promettre de venir me voir à Moscou, si toutefois nous y restions; mais plus jamais je n'ai entendu parler de lui.

Ainsi périrent douze jeunes gens de Condé,

dans la mémorable bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812.

Fin de l'abrégé de notre marche depuis le Portugal jusqu'à Moscou.

BOURGOGNE,

Ex-grenadier de la Garde impériale, chevalier de la Légion d'honneur(1).

II

Entrée à Moscou. — Les forçats. — L'incendie. Notre séjour.

Le 14 septembre, à une heure de l'après-midi, après avoir traversé une grande forêt, nous aperçûmes, de loin, une éminence. Une demi-heure après, nous y arrivâmes. Les premiers, qui étaient déjà sur le point le plus élevé, faisaient des signaux à ceux qui étaient encore en arrière, en leur criant : « Moscou ! Moscou ! » En effet, c'était la grande ville que l'on apercevait : c'était là où nous pensions nous reposer de nos fatigues, car nous, la Garde impériale, nous venions de faire plus de douze cents lieues sans nous reposer.

C'était par une belle journée d'été ; le soleil réfléchissait sur les dômes, les clochers et les

(1) La signature de Bourgogne à la fin de ce chapitre, montre qu'il le considérait comme une sorte d'*Avant-propos*.

palais dorés. Plusieurs capitales que j'avais vues, telles que Paris, Berlin, Varsovie, Vienne et Madrid, n'avaient produit, en moi, que des sensations ordinaires, mais ici la chose était différente : il y avait, pour moi, ainsi que pour tout le monde, quelque chose de magique.

Dans ce moment, peines, dangers, fatigues, privations, tout fut oublié, pour ne plus penser qu'au plaisir d'entrer dans Moscou, y prendre des bons quartiers d'hiver et faire des conquêtes d'un autre genre, car tel est le caractère du militaire français : du combat à l'amour, et de l'amour au combat.

Pendant que nous étions à contempler cette ville, l'ordre de se mettre en grande tenue arrive.

Ce jour-là, j'étais d'avant-garde avec quinze hommes, et l'on m'avait donné à garder plusieurs officiers restés prisonniers de la grande bataille (de la Moskowa), dont quelques-uns parlaient français. Il se trouvait aussi, parmi eux, un *pope* (prêtre de la religion grecque), probablement aumônier d'un régiment, qui, aussi, parlait très bien français, mais paraissant plus triste et plus occupé que ses compagnons d'infortune. J'avais remarqué, ainsi que bien d'autres, qu'en arrivant sur la colline où nous étions, tous les prisonniers s'étaient inclinés en faisant, à plusieurs reprises, le signe de la croix. Je m'approchai du prêtre, et je lui demandai pourquoi cette manifestation : « Monsieur, me dit-il, la montagne

sur laquelle nous sommes s'appelle le *Mont-du-Salut*, et tout bon moscovite, à la vue de la ville sainte, doit s'incliner et se signer ! »

Un instant après, nous descendions le Mont-du-Salut et, après un quart d'heure de marche, nous étions à la porte de la ville.

L'Empereur y était déjà avec son état-major. Nous fîmes halte ; pendant ce temps, je remarquai que, près de la ville et sur notre gauche, il se trouvait un immense cimetière. Après un moment d'attente, le maréchal Duroc qui, depuis un instant, était entré en ville, se présenta à l'Empereur avec quelques habitants qui parlaient français. L'Empereur leur fit plusieurs questions; ensuite le maréchal dit à Sa Majesté, qu'il y avait, dans le Kremlin, une quantité d'individus armés dont la majeure partie étaient des malfaiteurs que l'on avait fait sortir des prisons, et qui tiraient des coups de fusil sur la cavalerie de Murat, qui formait l'avant-garde. Malgré plusieurs sommations, ils s'obstinaient à ne pas ouvrir les portes : « Tous ces malheureux, dit le maréchal, sont ivres, et refusent d'entendre raison. — Que l'on ouvre les portes à coups de canon ! répondit l'Empereur, et que l'on en chasse tout ce qui s'y trouve ! »

La chose était déjà faite, le roi Murat s'était chargé de la besogne : deux coups de canon, et toute cette canaille se dispersa dans la ville. Alors le roi Murat avait continué de la traverser, en serrant de près l'arrière-garde des Russes.

Un roulement de tous les tambours de la Garde se fait entendre, suivi du commandement de *Garde à vous!* C'est le signal d'entrer en ville. Il était trois heures après-midi; nous faisons notre entrée en marchant en colonne serrée par pelotons, musique en tête. L'avant-garde, dont je faisais partie, était composée de trente hommes : M. Césarisse, lieutenant de notre compagnie, la commandait.

A peine étions-nous dans le faubourg, que nous vîmes venir à nous plusieurs de ces misérables que l'on avait chassés du Kremlin; ils avaient tous des figures atroces, ils étaient armés de fusils, de lances et de fourches. A peine avions-nous passé au pont qui sépare le faubourg de la ville, qu'un individu, sorti de dessous le pont, s'avança au-devant du régiment : il était affublé d'une capote de peau de mouton, une ceinture de cuir lui serrait les reins, des longs cheveux gris lui tombaient sur les épaules, une barbe blanche et épaisse lui descendait jusqu'à la ceinture. Il était armé d'une fourche à trois dents, enfin tel que l'on nous dépeint Neptune sortant des eaux. Dans cet équipage, il marcha fièrement sur le tambour-major, faisant mine de le frapper le premier : le voyant bien équipé, galonné, il le prenait peut-être pour un général. Il lui porta un coup de sa fourche que, fort heureusement, le tambour-major évita, et, lui ayant arraché son arme meurtrière, il le prit par les épaules et, d'un grand coup de pied dans le der-

rière, il le fit sauter en bas du pont et rentrer dans les eaux d'où il était sorti un instant avant, mais pour ne plus reparaître, car, entraîné par le courant, on ne le voyait plus que faiblement et par intervalles ; ensuite, on ne le vit plus.

Nous en vîmes venir d'autres, qui faisaient feu sur nous avec des armes chargées ; il y en avait même qui n'avaient que des pierres en bois à leurs fusils. Comme ils ne blessèrent personne, l'on se contenta de leur arracher leurs armes et de les briser, et, lorsqu'ils revenaient, l'on s'en débarrassait par un grand coup de crosse de fusil dans les reins. Une partie de ces armes avaient été prises dans l'arsenal qui se trouvait au Kremlin ; de là venaient les fusils avec des pierres en bois, que l'on met toujours, lorsqu'ils sont neufs et au râtelier. Nous sûmes que ces misérables avaient voulu assassiner un officier de l'état-major du roi Murat.

Après avoir passé le pont, nous continuâmes notre marche dans une grande et belle rue. Nous fûmes étonnés de ne voir personne, pas même une dame, pour écouter notre musique qui jouait l'air *La victoire est à nous !* Nous ne savions à quoi attribuer cette cessation de tout bruit. Nous nous imaginions que les habitants, n'osant pas se montrer, nous regardaient par les jalousies de leurs croisées. On voyait seulement, çà et là, quelques domestiques en livrée et quelques soldats russes.

Après avoir marché environ une heure, nous

nous trouvâmes près de la première enceinte du Kremlin. Mais l'on nous fit tourner brusquement à gauche, et nous entrâmes dans une rue plus belle et plus large que celle que nous venions de quitter, et qui conduit sur la place du Gouvernement. Dans un moment où la colonne était arrêtée, nous vîmes trois dames à une croisée du rez-de-chaussée.

Je me trouvais sur le trottoir et près d'une de ces dames, qui me présenta un morceau de pain aussi noir que du charbon et rempli de longue paille. Je la remerciai et, à mon tour, je lui en présentai un morceau de blanc que la cantinière de notre régiment (la mère Dubois) venait de me donner. La dame se mit à rougir et moi à rire; alors elle me toucha le bras, je ne sais pourquoi, et je continuai à marcher.

Enfin, nous arrivâmes sur la place du Gouvernement; nous nous formâmes en masse, en face du palais de Rostopchin, gouverneur de la ville (celui qui la fit incendier). Ensuite l'on nous annonça que tout le régiment était de piquet, et que personne, sous quelque prétexte que ce soit, ne devait s'absenter. Cela n'empêcha pas qu'une heure après, toute la place était couverte de tout ce que l'on peut désirer, vins de toutes espèces, liqueurs, fruits confits, et une quantité prodigieuse de pains de sucre, un peu de farine, mais pas de pain. On entrait dans les maisons qui étaient sur la place, pour demander à boire ou à manger, et comme il ne s'y trouvait personne,

l'on finissait par se servir soi-même. C'est pourquoi l'on était si bien.

Nous avions établi notre poste sous la grand'-porte du palais où, à droite, se trouvait une chambre assez grande pour y contenir tous les hommes de garde, et quelques officiers russes prisonniers que l'on venait de nous conduire et que l'on avait trouvés dans la ville. Pour les premiers que nous avions conduits jusqu'auprès de Moscou, nous les avions laissés, par ordre, à l'entrée de la ville.

Le palais du gouverneur est assez grand ; sa construction est tout-à-fait européenne. Dans le fond de la grand'porte se trouvent deux beaux escaliers très larges, qui sont placés à droite et finissent par se réunir au premier où se trouve un grand salon avec une grande table ovale dans le milieu, ainsi qu'un tableau de grande dimension dans le fond, représentant Alexandre, empereur de Russie, à cheval. Derrière le palais se trouve une cour très vaste, entourée de bâtiments à l'usage des domestiques.

Une heure après notre arrivée, l'incendie commença : on aperçut, sur la droite, une épaisse fumée, ensuite des tourbillons de flammes, sans cependant savoir d'où cela provenait. Nous apprîmes que le feu était au bazar (qui est le quartier des marchands) : « Probablement, disait-on, que ce sont des maraudeurs de l'armée qui ont mis le feu par imprudence, en entrant dans les magasins pour y chercher des vivres. »

Beaucoup de personnes qui n'ont pas fait cette campagne disent que l'incendie de Moscou fut la perte de l'armée : tant qu'à moi, ainsi que beaucoup d'autres, nous avons pensé le contraire, car les Russes pouvaient fort bien ne pas incendier la ville, mais emporter ou jeter, dans la Moskowa, les vivres, ravager le pays à dix lieues à la ronde, chose qui n'était pas bien difficile, car une partie du pays est déserte, et, au bout de quinze jours, il aurait fallu nécessairement partir. Après l'incendie, il restait encore assez d'habitations pour loger toute l'armée, et, en supposant qu'elles fussent toutes brûlées, les caves étaient là.

A sept heures, le feu prit derrière le palais du gouverneur : aussitôt le colonel vint au poste et commanda que l'on fît partir de suite une patrouille de quinze hommes, dont je fis partie : M. Césarisse vint avec nous et en prit le commandement. Nous nous mîmes en marche dans la direction du feu, mais, à peine avions-nous fait trois cents pas, que des coups de fusils, tirés sur notre droite et dans notre direction, vinrent nous saluer. Pour le moment, nous n'y fîmes pas grande attention, croyant toujours que c'étaient des soldats de l'armée qui étaient ivres. Mais, cinquante pas plus loin, de nouveaux coups se font entendre, venant d'une espèce de cul-de-sac, et dirigés contre nous.

Au même instant, un cri jeté à côté de moi m'avertit qu'un homme était blessé. Effective-

ment, un venait d'avoir la cuisse atteinte d'une balle, mais la blessure ne fut pas dangereuse puisqu'elle ne l'empêcha pas de marcher. Il fut décidé que nous retournerions de suite où était le régiment ; mais, à peine avions-nous tourné, que deux autres coups de fusil, tirés du premier endroit, nous firent changer de résolution. De suite il fut décidé de voir la chose de plus près : nous avançons contre la maison d'où nous croyons que l'on venait de tirer ; arrivés à la porte, nous l'enfonçons, mais alors nous rencontrons neuf grands coquins armés de lances et de fusils, qui se présentent et veulent nous empêcher d'entrer.

Aussitôt, un combat s'engagea dans la cour : la partie n'était pas égale, nous étions dix-neuf contre neuf, mais, croyant qu'il s'en trouvait davantage, nous avions commencé par coucher à terre les trois premiers qui s'offrirent à nos coups. Un caporal fut atteint d'un coup de lance entre ses buffleteries et ses habits : ne se sentant pas blessé, il saisit la lance de son adversaire qui se trouvait infiniment plus fort, car le caporal n'avait qu'une main libre, étant obligé de tenir son fusil de l'autre ; aussi fut-il jeté avec force contre la porte d'une cave, sans cependant avoir lâché le bois de la lance. Dans le moment, le Russe tomba blessé de deux coups de bayonnette. L'officier, avec son sabre, venait de couper le poignet à un autre, afin de lui faire lâcher sa lance, mais, comme il menaçait encore, il fut aussitôt atteint

d'une balle dans le côté, qui l'envoya chez Pluton.

Pendant ce temps, je tenais, avec cinq hommes, les quatre autres qui noüs restaient (car trois s'étaient sauvés), tellement serrés contre un mur, qu'ils ne pouvaient se servir de leurs lances : au premier mouvement, nous pouvions les percer de nos bayonnettes qui étaient croisées sur leurs poitrines sur lesquelles ils se frappaient à coups de poing, comme pour nous braver. Il faut dire, aussi, que ces malheureux étaient ivres d'avoir bu de l'eau-de-vie qu'on leur avait abandonnée avec profusion, de manière qu'ils étaient comme des enragés. Enfin, pour en finir, nous fûmes obligés de les mettre hors de combat.

Nous nous dépêchâmes à faire une visite dans la maison ; en visitant une chambre, nous aperçûmes deux ou trois hommes qui s'étaient sauvés : en nous voyant, ils furent tellement saisis qu'ils n'eurent pas le temps de prendre leurs armes, sur lesquelles nous nous jetâmes ; pendant ce temps, ils sautèrent en bas du balcon.

Comme nous n'avions trouvé que deux hommes, et qu'il y avait trois fusils, nous cherchâmes le troisième, que nous trouvâmes sous le lit, et qui vint à nous sans se faire prier et en criant : « *Bojo ! Bojo !* » qui veut dire : « Mon Dieu ! mon Dieu !. » Nous ne lui fîmes aucun mal, mais nous le réservâmes pour nous servir de guide. Il était, comme les autres, affreux et dégoûtant, forçat comme eux, et habillé de peau de mouton, avec une

ceinture de cuir qui lui serrait les reins. Nous sortîmes de la maison. Lorsque nous fûmes dans la rue, nous y trouvâmes les deux forçats qui avaient sauté par la fenêtre : un était mort, ayant eu la tête brisée sur le pavé; l'autre avait les deux jambes cassées.

Nous les laissâmes comme ils étaient, et nous nous disposâmes à retourner sur la place du Gouvernement. Mais quelle fut notre surprise lorsque nous vîmes qu'il était impossible, vu les progrès qu'avait fait le feu : de la droite à la gauche, les flammes ne formaient plus qu'une voûte, sous laquelle il aurait fallu que nous passsions, chose impossible, car le vent soufflait avec force, et déjà des toits s'écroulaient. Nous fûmes forcés de prendre une autre direction et de marcher du côté où les seconds coups de fusils nous étaient venus; malheureusement, nous ne pouvions nous faire comprendre de notre prisonnier, qui avait plutôt l'air d'un ours que d'un homme.

Après avoir marché deux cents pas, nous trouvâmes une rue sur notre droite; mais, avant de nous y engager, nous eûmes la curiosité de visiter la maison aux coups de fusil, qui paraissait de très belle apparence. Nous y fîmes entrer notre prisonnier, en le suivant de près; mais à peine avions-nous pris ces précautions, qu'un cri d'alarme se fit entendre, et nous vîmes plusieurs hommes se sauvant avec des torches allumées à la main; après avoir traversé une grande cour, nous

vîmes que l'endroit où nous étions, et que nous avions pris pour une maison ordinaire, était un palais magnifique. Avant d'y entrer, nous y laissâmes deux hommes en sentinelle à la première porte, afin de nous prévenir, s'il arrivait que nous fussions surpris. Comme nous avions des bougies, nous en allumâmes plusieurs, et nous entrâmes : de ma vie, je n'avais vu d'habitation avec un ameublement aussi riche et aussi somptueux que celui qui s'offrit à notre vue, surtout une collection de tableaux des écoles flamande et italienne. Parmi toutes ces richesses, la chose qui attira le plus notre attention, fut une grande caisse remplie d'armes de la plus grande beauté, que nous mîmes en pièces. Je m'emparai d'une paire de pistolets d'arçon dont les étuis étaient garnis de perles et de pierres précieuses ; je pris aussi un objet servant à connaître la force de la poudre (éprouvette).

Il y avait près d'une heure que nous parcourions les vastes et riches appartements d'un genre tout nouveau pour nous, qu'une détonation terrible se fit entendre : ce bruit partait d'une place au-dessous de l'endroit où nous étions. La commotion fut tellement forte, que nous crûmes que nous allions être anéantis sous les débris du palais. Nous descendîmes au plus vite et avec précaution, mais nous fûmes saisis en ne voyant plus les deux hommes que nous avions placés en faction. Nous les cherchâmes assez longtemps ; enfin nous les retrouvâmes dans la rue : ils nous

dirent qu'au moment de l'explosion, ils s'étaient sauvés au plus vite, croyant que toute l'habitation allait s'écrouler sur nous. Avant de partir, nous voulûmes connaître la cause de ce qui nous avait tant épouvantés; nous vîmes, dans une grande place à manger, que le plafond était tombé, qu'un grand lustre en cristal était brisé en milliers de morceaux, et tout cela venait de ce que des obus avaient été placés, à dessein, dans un grand poële en faïence. Les Russes avaient jugé que, pour nous détruire, tous les moyens étaient bons.

Tandis que nous étions encore dans les appartements, à faire des réflexions sur des choses que nous ne comprenions pas encore, nous entendîmes crier : *Au feu!* C'étaient nos deux sentinelles qui venaient de s'apercevoir que le feu était au palais. Effectivement il sortait, par plusieurs endroits, une fumée épaisse, noire, et puis rougeâtre, et, en un instant, l'édifice fut tout en feu. Au bout d'un quart d'heure, le toit en tôle colorié et verni, s'écroula avec un bruit effroyable et entraîna avec lui les trois quarts de l'édifice.

Après avoir fait plusieurs détours, nous entrâmes dans une rue assez large et longue, où se trouvaient, à droite et à gauche, des palais superbes. Elle devait nous conduire dans la direction d'où nous étions partis, mais le forçat qui nous servait de guide ne pouvait rien nous enseigner; il ne nous était utile que pour porter

quelquefois notre blessé, car il commençait à marcher avec peine. Pendant notre marche, nous vîmes passer, près de nous, plusieurs hommes avec de longues barbes et des figures sinistres, et que la lueur des torches à incendie, qu'ils portaient à la main, rendait encore plus terribles ; ignorant leurs desseins, nous les laissions passer.

Nous rencontrâmes plusieurs chasseurs de la Garde, qui nous apprirent que c'étaient les Russes eux-mêmes qui brûlaient la ville, et que les hommes que nous avions rencontrés étaient chargés de cette mission. Un instant après, nous surprîmes trois de ces misérables qui mettaient le feu à un temple grec. En nous voyant, deux jetèrent leur torche et se sauvèrent ; nous approchâmes du troisième, qui ne voulut pas jeter la sienne et qui, au contraire, cherchait à mettre son projet à exécution ; mais un coup de crosse de fusil derrière la tête nous fit raison de son obstination.

Au même instant, nous rencontrâmes une patrouille de fusiliers chasseurs qui, comme nous, se trouvaient égarés. Le sergent qui la commandait me conta qu'ils avaient rencontré des forçats mettant le feu à plusieurs maisons, et qu'il s'en était trouvé un à qui il avait été obligé d'abattre le poignet d'un coup de sabre, afin de lui faire lâcher prise, et que, la torche étant tombée, il la ramassa de la main gauche, pour continuer de mettre le feu : ils furent obligés de le tuer.

Un peu plus loin, nous entendîmes les cris de

plusieurs femmes qui appelaient au secours en français : nous entrâmes dans la maison d'où partaient les cris, croyant que c'était des cantinières de l'armée qui étaient aux prises avec des Russes. En entrant, nous vîmes épars, çà et là, plusieurs costumes de différentes façons, qui nous parurent très riches, et nous vîmes venir à nous deux dames tout échevelées. Elles étaient accompagnées d'un jeune garçon de douze à quinze ans ; elles implorèrent notre protection contre des soldats de la police russe, qui voulaient incendier leur habitation, sans leur donner le temps d'emporter leurs effets, parmi lesquels se trouvait la robe de César, le casque de Brutus et la cuirasse de Jeanne d'Arc, car ces dames nous apprirent qu'elles étaient comédiennes, et Françaises, mais que leurs maris étaient partis de force avec les Russes. Nous empêchâmes que, pour le moment, la maison ne fût brûlée ; nous nous emparâmes de la police russe (ils étaient quatre), que nous conduisîmes à notre régiment qui était toujours sur la place du Gouvernement, où nous arrivâmes après bien des peines, à deux heures du matin, précisément du côté opposé à celui d'où nous étions partis.

Lorsque le colonel sut que nous étions de retour, il vint nous trouver pour nous témoigner son mécontentement, et nous demanda compte du temps que nous avions passé, depuis la veille à sept heures du soir. Mais, lorsqu'il vit nos prisonniers et notre homme blessé, et que nous lui

eûmes conté les dangers que nous avions courus depuis l'instant où nous étions partis, il nous dit qu'il était satisfait de nous revoir, car nous lui avions donné beaucoup d'inquiétude.

En jetant un regard sur la place où était bivaqué le régiment, il me semblait voir une réunion de tous les peuples du monde, car nos soldats étaient vêtus en Kalmouks, en Chinois, en Cosaques, en Tartares, en Persans, en Turcs, et une autre partie couverte de riches fourrures. Il y en avait même qui étaient habillés avec des habits de cour à la française, ayant, à leurs côtés, des épées dont la poignée était en acier et brillante comme le diamant. Ajoutez à cela la place couverte de tout ce que l'on peut désirer de friandises, du vin et des liqueurs en quantité, peu de viande fraîche, beaucoup de jambons et de gros poissons, un peu de farine, mais pas de pain.

Ce jour là 15, le lendemain de notre arrivée, le régiment quitta la place du Gouvernement à 9 heures du matin, pour se porter dans les environs du Kremlin, où l'Empereur venait de se loger, et, comme il n'y avait pas vingt-quatre heures que j'étais de service, je fus laissé, avec quinze hommes, au palais du gouverneur.

Sur les dix heures, je vis venir un général à cheval; je crois que c'était le général Pernetty (1).

---

(1) J'ai su, depuis, que c'était bien le général Pernetty, commandant les canonniers à pied de la Garde impériale. (*Note de l'auteur*).

Il conduisait, devant son cheval, un individu jeune encore, vêtu d'une capote de peau de mouton, serrée avec une ceinture de laine rouge. Le général me demanda si j'étais le chef du poste, et, sur ma réponse affirmative, il me dit : « C'est bien ! Vous allez faire périr cet homme à coups de bayonnette ; je viens de le surprendre, une torche à la main, mettant le feu au palais où je suis logé ! »

Aussitôt, je commandai quatre hommes pour l'exécution de l'ordre du général. Mais le soldat français est peu propre pour des exécutions semblables, de sang-froid : les coups qu'ils lui portèrent ne traversèrent pas sa capote ; nous lui aurions sans doute sauvé la vie, à cause de sa jeunesse (et puis il n'avait pas l'air d'un forçat), mais le général, toujours présent, afin de voir si l'on exécutait ses ordres, ne partit que lorsqu'il vit le malheureux tomber d'un coup de fusil dans le côté, qu'un soldat lui tira, plutôt que de le faire souffrir par des coups de bayonnette. Nous le laissâmes sur la place.

Un instant après, arriva un autre individu, habitant de Moscou, français d'origine, et parisien, se disant propriétaire de l'établissement des bains. Il venait me demander une sauvegarde, parce que, disait-il, on voulait mettre le feu chez lui. Je lui donnai quatre hommes, qui revinrent un instant après, en disant qu'il était trop tard, que cet établissement spacieux était tout en flammes.

Quelques heures après notre malheureuse exécution, les hommes du poste vinrent me dire qu'une femme, passant sur la place, s'était jetée sur le corps inanimé du malheureux jeune homme. Je fus la voir; elle cherchait à nous faire comprendre que c'était son mari, ou un parent. Elle était assise à terre, tenant la tête du mort sur ses genoux, lui parlant et lui passant la main sur la figure, l'embrassant quelquefois, et sans verser une larme. Enfin, fatigué de voir une scène qui me saignait le cœur, je la fis entrer où était le poste; je lui présentai un verre de liqueur qu'elle avala avec plaisir, et puis un second, ensuite un troisième, et tant que l'on voulut lui en donner. Elle finit par nous faire comprendre qu'elle resterait pendant trois jours où elle était, en attendant que l'individu mort soit ressuscité; en cela, elle pensait comme le vulgaire des Russes, qu'au bout de trois jours l'on revient; elle finit par s'endormir sur un canapé.

A cinq heures, notre compagnie revint sur la place; elle était de nouveau commandée de piquet, de manière que, croyant me reposer, je fus encore de service pour vingt-quatre heures. Le reste du régiment, ainsi qu'une partie du reste de la Garde était occupé à maîtriser le feu qui était dans les environs du Kremlin; l'on en vint à bout pour un moment, mais pour recommencer ensuite plus fort que jamais.

Depuis que la compagnie était de retour sur la place, le capitaine avait fait partir des patrouilles

dans différents quartiers : une fut envoyée encore du côté des bains, mais elle revint un instant après, et le caporal qui la commandait nous dit qu'au moment où il arrivait, l'établissement s'écroula avec un bruit épouvantable, et que les étincelles, emportées au loin par un vent d'ouest, avaient mis le feu à différents endroits.

Pendant toute la soirée et une partie de la nuit, nos patrouilles ne faisaient que de nous amener des soldats russes que l'on trouvait dans tous les quartiers de la ville, le feu les faisant sortir des maisons où ils étaient cachés. Parmi eux se trouvaient deux officiers, l'un appartenant à l'armée, l'autre à la milice : le premier se laissa désarmer de son sabre, sans faire aucune observation, et demanda seulement qu'on lui laissât une médaille en or pendue à son côté ; mais le second, qui était un jeune homme, et qui, indépendamment de son sabre, avait encore une ceinture remplie de cartouches, ne voulait pas se laisser désarmer, et, comme il parlait très bien français, il nous disait qu'il était de la milice : c'étaient là ses raisons, mais nous finîmes par lui faire comprendre les nôtres.

A minuit, le feu recommença dans les environs du Kremlin ; l'on parvint encore à le maîtriser. Mais le 16, à trois heures du matin, il recommença avec plus de violence, et continua.

Pendant cette nuit du 15 au 16, l'envie me prit, ainsi qu'à deux de mes amis, sous-officiers comme moi, de parcourir la ville, et de faire une

visite au Kremlin dont on parlait tant. Nous nous mîmes en route : pour éclairer notre marche, nous n'avions pas besoin de flambeaux, mais comme nous avions envie de visiter les demeures et les caves des seigneurs moscovites, nous nous étions fait accompagner, chacun, par un homme de la compagnie, muni de bougies.

Mes camarades connaissaient déjà un peu le chemin, pour l'avoir fait deux fois, mais comme tout changeait à chaque instant, par suite de l'éboulement des rues, nous fûmes bientôt égarés. Après avoir marché quelque temps sans direction certaine, suivant comme le feu nous le permettait, nous rencontrâmes, fort heureusement, un juif qui s'arrachait la barbe et les cheveux en voyant brûler sa synagogue, temple dont il était le rabbin. Comme il parlait allemand, il nous conta ses peines, en nous disant que lui et d'autres de sa religion avaient mis, dans le temple, pour le sauver, tout ce qu'ils avaient de plus précieux, mais qu'à présent, tout était perdu. Nous cherchâmes à consoler l'enfant d'Israël, nous le prîmes par le bras, et nous lui dîmes de nous conduire au Kremlin.

Je ne puis me rappeler sans rire, que le juif, au milieu d'un pareil désastre, nous demanda si nous n'avions rien à vendre, ou à changer. Je pense que c'est par habitude qu'il nous fit cette question, car, pour le moment, il n'y avait pas de commerce possible.

Après avoir traversé plusieurs quartiers, dont

une grande partie était en feu, et avoir remarqué beaucoup de belles rues encore intactes, nous arrivâmes sur une petite place un peu élevée, pas loin de la Moskowa, d'où le juif nous fit remarquer les tours du Kremlin que l'on distinguait comme en plein jour, à cause de la lueur des flammes; nous nous arrêtâmes un instant dans ce quartier, pour visiter une cave d'où quelques lanciers de la Garde sortaient. Nous y prîmes du vin et du sucre, beaucoup de fruits confits; nous en chargeâmes le juif, qui porta tout sous notre protection. Il était jour lorsque nous arrivâmes près de la première enceinte du Kremlin : nous passâmes sous une porte bâtie en pierre grise, surmontée d'un petit clocher où il y avait une cloche, en l'honneur d'un grand Saint-Nicolas qui se trouvait dans une niche dessous la porte, et à gauche en entrant. Ce grand saint, qui avait au moins six pieds, et richement habillé, était adoré par chaque Russe qui passait, même les forçats : c'est le patron de la Russie.

Lorsque nous fûmes au delà de la première enceinte, nous tournâmes à droite où, après avoir longé une rue que nous eûmes beaucoup d'embarras de traverser, à cause du désordre qu'il y avait par suite du feu qui venait de se déclarer dans plusieurs maisons où s'étaient établies des cantinières de la Garde, nous arrivâmes, non sans peine, contre une haute muraille surmontée de grandes tours. De distance en distance, de grandes aigles dorées dominent au haut des tours.

Après avoir passé une grande porte, nous nous trouvâmes dans la place et vis-à-vis du palais. L'Empereur y était depuis la veille, car, du 14 au 15, il avait couché dans un faubourg.

A notre arrivée, nous y rencontrâmes des amis du 1er régiment de chasseurs qui étaient de piquet et qui nous retinrent à déjeuner. Nous y mangeâmes de bonnes viandes, chose qui ne nous était pas arrivée depuis longtemps; nous y bûmes aussi d'excellent vin. Le juif, que nous avions toujours gardé avec nous, fut forcé, malgré toute sa répugnance, de manger avec nous et de goûter du jambon. Il est vrai de dire que les chasseurs, qui avaient beaucoup de lingots en argent qui venaient de l'hôtel de la Monnaie, lui promirent de faire des échanges; ces lingots étaient aussi gros qu'une brique et en avaient la forme : il s'en est trouvé beaucoup.

Il était près de midi que nous étions encore à table avec nos amis, le dos appuyé contre des grosses pièces de canon monstre, qui sont de chaque côté de la porte de l'arsenal qui est en face du palais, lorsqu'on cria : « Aux armes ! » Le feu était au Kremlin. Un instant après, des brandons de feu tombaient dans la cour où se trouvaient de l'artillerie de la Garde, avec tous les caissons; à côté se trouvait une grande quantité d'étoupes, que les Russes avaient laissée, et dont déjà une partie était en flammes. La crainte d'une explosion occasionna un peu de désordre, surtout par la présence de l'Empereur que l'on

força, pour ainsi dire, de quitter le Kremlin.

Pendant ce temps, nous avions dit adieu à nos amis ; nous étions partis pour rejoindre le régiment. Notre guide, à qui nous avions fait comprendre l'endroit où il était, nous fit prendre une direction par où, nous disait-il, nous aurions plus court, mais il nous fut impossible d'y pénétrer; nous en fûmes repoussés par les flammes. Il nous fallut attendre qu'un passage fût libre, car, dans ce moment, tout était en feu autour du Kremlin, et l'impétuosité du vent qui, depuis quelque temps, soufflait d'une force extraordinaire, nous lançait des pièces de bois enflammées dans les jambes, ce qui nous força de nous abriter dans un souterrain où déjà beaucoup d'hommes étaient. Nous y restâmes assez longtemps, et, lorsque nous en sortîmes, nous rencontrâmes les régiments de la Garde qui allaient s'établir dans les environs du château de Péterskoé, où l'Empereur allait loger. Un seul bataillon, le premier du 2e régiment de chasseurs, resta au Kremlin : il préserva le palais de l'incendie, puisque l'Empereur y rentra le 18 au matin. J'oubliais de dire que le prince de Neufchâtel, ayant voulu s'assurer de l'incendie qui était autour du Kremlin, avait monté, avec un officier, sur une des plates-formes du palais, mais ils faillirent être enlevés par la violence du vent.

Le vent et le feu continuaient toujours, mais un passage était libre : c'était celui par où l'Empereur venait de sortir. Nous le suivîmes, et, un

instant après, nous nous trouvâmes sur les bords de la Moskowa. Nous marchâmes le long des quais, que nous suivîmes jusqu'au moment où nous trouvâmes une rue moins enflammée, ou une autre tout à fait consumée, car, par celle que l'Empereur venait de traverser, plusieurs maisons venaient de crouler après son passage, et qui empêchaient d'y pénétrer.

Enfin, nous nous trouvâmes dans un quartier tout à fait en cendres, où notre juif tâcha de reconnaître une rue qui devait nous conduire sur la place du Gouvernement; il eut beaucoup de peine d'en retrouver les traces.

Dans la nouvelle direction que nous venions de prendre, nous laissions le Kremlin sur notre gauche. Pendant que nous marchions, le vent nous envoyait des cendres chaudes dans les yeux, et nous empêchait d'y voir; nous nous enfonçâmes dans les rues, sans autre accident que d'avoir les pieds un peu brûlés, car il fallait marcher sur les plaques des toits, ainsi que sur les cendres qui étaient encore brûlantes, et qui couvraient toutes les rues.

Nous avions déjà parcouru un grand espace, quand, tout à coup, nous trouvons notre droite à découvert ; c'était le quartier des juifs, où les maisons, bâties toutes en bois, et petites, avaient été consumées jusqu'au pied : à cette vue, notre guide jette un cri et tombe sans connaissance. Nous nous empressâmes de le débarrasser de la charge qu'il portait : nous en tirâmes une bou-

teille de liqueur et nous lui en fîmes avaler quelques gouttes ; ensuite, nous lui en versâmes sur la figure. Un instant après, il ouvrit les yeux. Nous lui demandâmes pourquoi il s'était trouvé malade. Il nous fit comprendre que sa maison était la proie des flammes, et que probablement sa famille avait péri, et, en disant cela, il retomba sans connaissance, de manière que nous fûmes obligés de l'abandonner, malgré nous, car nous ne savions que devenir sans guide au milieu d'un pareil labyrinthe. Il fallut, cependant, se décider à quelque chose : nous fîmes prendre notre charge par un de nos hommes, et nous continuâmes à marcher ; mais, au bout d'un instant, nous fûmes forcés d'arrêter, ayant des obstacles à franchir.

La distance à parcourir pour atteindre une autre rue était au moins de trois cents pas : nous n'osions franchir cet espace, à cause des cendres chaudes qui allaient nous aveugler. Pendant que nous étions à délibérer, un de mes amis me propose de ne faire qu'une course ; je conseillai d'attendre encore ; les autres étaient de mon avis, mais celui qui m'avait fait cette proposition, voyant que nous étions irrésolus, et sans nous donner le temps de la réflexion, se mit à crier : « Qui m'aime me suit ! » Et il s'élance au pas de course ; l'autre le suit avec deux de nos hommes, et moi je reste avec celui qui avait la charge, qui consistait encore de trois bouteilles de vin, cinq de liqueurs, et des fruits confits.

Mais à peine ont-ils fait trente pas, que nous les vîmes disparaître à nos yeux : le premier était tombé de tout son long ; celui qui l'avait suivi le releva de suite. Les deux derniers s'étaient caché la figure dans leurs mains, et avaient évité d'être aveuglés par les cendres, comme le premier, qui n'y voyait plus, car c'était par un tourbillon de cette poussière qu'ils avaient été enveloppés. Le premier, ne pouvant plus voir, criait et jurait comme un diable : les autres étaient obligés de le conduire, mais ils ne purent le ramener, ni revenir à l'endroit où j'étais avec l'homme et la charge. Et moi, je n'osais risquer de les joindre, car le passage devenait de plus en plus dangereux. Il fallut attendre plus d'une heure, avant que je pusse aller à eux. Pendant ce temps, celui qui était devenu presque aveugle, pour se laver les yeux, fut obligé d'uriner sur un mouchoir, en attendant qu'il puisse se les laver avec le vin que nous avions : provisoirement, avec l'homme qui était resté avec moi, nous en vidâmes une bouteille.

Lorsque nous fûmes réunis, nous vîmes qu'il y avait impossibilité d'aller plus avant sans danger. Nous décidâmes de retourner sur nos pas, mais, au moment de retourner, nous eûmes l'idée de prendre chacun une grande plaque en tôle pour nous couvrir la tête en la tenant du côté où le vent, les flammes et les cendres venaient ; nous en prîmes donc chacun une. Après les avoir ployées pour nous en servir comme d'un bouclier, nous les appliquâmes sur nos épaules gauches,

en les tenant des deux mains, de manière que nous avions la tête et la partie gauche garanties. Après nous être serrés les uns contre les autres, et en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas être écrasés, nous nous mîmes en marche, un soldat en tête, ensuite moi tenant celui qui ne voyait presque pas, par la main, et les autres suivaient. Enfin nous traversâmes avec beaucoup de peine, et non sans avoir failli être renversés plusieurs fois.

Lorsque nous eûmes traversé, nous nous trouvâmes dans une nouvelle rue, où nous aperçûmes plusieurs familles juives et quelques Chinois accroupis dans des coins, gardant le peu d'effets qu'ils avaient sauvés ou pris chez les autres. Ils paraissaient surpris de nous voir : probablement qu'ils n'avaient pas encore vu de Français dans ce quartier. Nous approchâmes d'un juif, nous lui fîmes comprendre qu'il fallait nous conduire sur la place du gouverneur. Un père y vint avec son fils, et comme, dans ce labyrinthe de feu, les rues étaient coupées quelquefois par des maisons croulées ou par d'autres enflammées, ce ne fut qu'après des détours et de grandes difficultés de trouver des issues, et après nous être reposés plusieurs fois, que nous arrivâmes, à onze heures de la nuit, à l'endroit d'où nous étions partis la veille.

Depuis que nous étions arrivés à Moscou, je n'avais pas, pour ainsi dire, pris de repos ; aussi je me couchai sur de belles fourrures que nos

soldats avaient rapportées en quantité, et je dormis jusqu'à sept heures du matin.

La compagnie n'avait pas encore été relevée de service, vu que tous les régiments, ainsi que les fusiliers, et même la Jeune Garde, à la disposition du maréchal Mortier (qui venait d'être nommé gouverneur de la ville), étaient occupés, depuis trente-six heures, à comprimer l'incendie qui, lorsque l'on avait fini d'un côté, recommençait d'un autre. Cependant l'on conserva assez d'habitations, et même au-delà de ce qu'il fallait, pour se loger, mais ce ne fut pas sans mal, car Rostopchin avait fait emmener toutes les pompes. Il s'en trouva encore quelques-unes, mais hors de service.

Pendant la journée du 16, l'ordre avait été donné de fusiller tous ceux qui seraient pris mettant le feu. Cet ordre avait, aussitôt, été mis à exécution. Pas loin de la place du Gouvernement, se trouvait une autre petite place où quelques incendiaires avaient été fusillés et pendus ensuite à des arbres : cet endroit s'appela toujours la *place des Pendus*.

Le jour même de notre entrée, l'Empereur avait donné l'ordre au maréchal Mortier d'empêcher le pillage. Cet ordre avait été donné dans chaque régiment, mais lorsque l'on sut que les Russes eux-mêmes mettaient le feu à la ville, il ne fut plus possible de retenir le soldat : chacun prit ce qui lui était nécessaire, et même des choses dont il n'avait pas besoin.

(*A suivre.*)

Mémoires du duc de Croÿ (1727-1784) (*Suite*).

Le 20, le Roi envoya un courrier au comte de Saint-Germain, qui fut nommé ministre de la Guerre. C'était un gentilhomme de Franche-Comté, qui avait été élevé dans une pension de pauvres jeunes nobles. Ayant beaucoup d'esprit et un talent naturel distingué, il était fort instruit. On dit qu'il voulait d'abord être jésuite. Il passa, jeune officier de milice, chez l'Électeur palatin, et entra de là au service de l'Autriche et à celui de Bavière. Enfin, il revint en France en 1746. Peu d'années après, il passa en Danemark comme généralissime. Il quitta encore ce pays et revint vivre en particulier pauvre, en Franche-Comté. Il était, pour le moment, établi à Bordeaux, où il avait monté maison : il avait alors 62 ou 65 ans.

N'ayant pas été à Versailles depuis que j'y avais vu expirer Louis XV, je m'y rendis le lundi 18 décembre 1775, à 3 heures un quart. Je mangeai un morceau chez le prince de Tingry, où l'on était fort noir. J'attendis pendant deux heures et demie, chez le Roi, la fin du débotté, qui traîna ce temps-là (1). Puis le duc de Duras me mena dans le cabinet. Sa Majesté se rhabillait et dit, en riant, à celui qui lui passait l'habit : « Vous êtes bien maladroit ! » et n'adressa une parole ni aux autres, ni à moi.

(1) Louis XVI aimait avant tout la chasse, et lui consacrait tout son temps.

Voilà toute la faveur que j'eus, pour ma rentrée à la Cour ! Le 19, par la gelée, le Roi partit avec ses deux frères, dès 9 heures du matin, pour chasser à tir. C'était sa principale passion. Il y était infatigable, plus qu'à la chasse du cerf où il n'allait qu'une fois la semaine.

L'hiver de devant, tous les beaux arbres qui n'avaient qu'à peine leur perfection dans le jardin de Versailles, avaient été abattus. Je n'osais regarder de ce côté-là, quand j'étais dans la galerie, tant le cœur me saignait (1).

A onze heures du soir, le 20, j'allai au coucher : comme je traversais l'Œil-de-Bœuf, un homme, me paraissant comme une espèce d'abbé, passa à côté de moi, et se retournant, me dit, en m'appelant par mon nom : « Vous ne m'aviez pas reconnu ! » C'était le Roi ! Je l'assurai fort que je ne l'attendais pas là. Il avait été, le matin, au service anniversaire de son père, avait gardé l'habit violet et revenait de chez la Reine par une petite porte. Il assistait tous les ans à ce service, contre l'usage, et je lui en sus gré. Me trouvant seul au coucher, il n'y eut pas grande gloire à avoir le bougeoir. Sa Majesté parla avec bonté et

---

(1) En 1775, on rasa le jardin de Versailles. Tout fut abattu et deux tableaux d'Hubert Robert (n° 774 et 775 du musée), représentent le parc ainsi rasé. Dulaure, dans sa *Nouvelle Description des environs de Paris* (1786, in-12, p. 282), nous apprend que « cette opération » fit beaucoup de peine. Delille écrivit des vers plaintifs sur la disparition de ces arbres ; sous Louis XVI, le jardin, absolument dénué d'ombre, est abandonné, et Trianon le remplace.

justesse; elle était on ne peut plus aimable dans son particulier, marquant beaucoup d'affabilité et de bon sens. Je lui trouvai extrêmement de choses de Louis XV. Il était au moins aussi bien, à la façon de se tenir près.

Le 21 décembre fut fameux par les cinq ordonnances diminuant les gardes du corps, les gendarmes et les chevau-légers, et supprimant les mousquetaires, les grenadiers à cheval, les régiments provinciaux et les grenadiers royaux. On peut aisément se figurer la consternation où cela mit les intéressés et tant de gens qui voyaient les actions d'éclat qu'a célébrées l'histoire, anéanties en un moment, mais le gros de Paris et de Versailles ne fit qu'en rire. Je vis, ce jour-là, beaucoup le Roi dans son intérieur. Le matin, dans son cabinet, il parlait dans le même coin, contre la porte de sa chambre, à ses veneurs. Aux maîtresses près et à la façon de se tenir, c'était absolument comme si c'eût été le feu Roi, et je fus frappé de la ressemblance. A son dîner, au grand couvert avec la Reine, à côté de la chambre du lit de celle-ci, il parla et ricana beaucoup. Il causait avec bonté et familiarité, cherchant à rire sur quelques petites plaisanteries de peu de chose. Il aurait été à souhaiter qu'il eût un peu plus distingué ses bons officiers, et que le ton de Sa Majesté eût un peu plus tenu de celui de Louis XIV, mais, depuis le grand Roi, on n'avait plus revu de semblables façons.

Le soir, j'allai chez le prince de Tingry, capitaine des Gardes, qui finissait son quartier. On ne badinait pas, chez lui, quoique la réforme imposée à son corps ne fût pas la plus dure; ensuite chez M. Bertin; là, avec MM. de Vogüé et de Vaux, nous traitâmes des réformes. Tous ceux qui n'étaient pas intéressés paraissaient sévères pour le service qui devenait, en France, petit à petit, plus difficile en temps de paix qu'en temps de guerre, contre l'ancien sentiment français, absolument changé. Aussi disait-on qu'on voulait rebuter les aînés de servir, pour qu'il n'y eût, dans l'armée, que des cadets que le besoin y attacherait, et qu'on était aussi bien aise de dégoûter la noblesse de Versailles. Tous ces objets étaient bien différents de ceux de l'ancien temps.

J'allai, avec M. Bertin, dans le cabinet du Roi, où on avait disposé la grande exposition des porcelaines de Sèvres. Cela est immense et superbe. Il me dit qu'il avait trouvé encore moyen de pouvoir tirer 45.000 francs de moins du trésor royal, et qu'encore une année ou deux, et l'État ne serait plus obligé d'aider la manufacture. Alors, elle sera très utile, pour l'argent qu'elle attire.

A 9 heures du soir, je me présentai pour la première fois à l'appel, et fus nommé, quoiqu'il y eût beaucoup de monde; à cause des porcelaines, on se tenait là où mangeait, trente ans auparavant, le feu Roi. Ce qui me frappa, ce

fut de me retrouver dans la même chambre, à la même place où j'avais vu, un an et demi auparavant, le terrible spectacle de l'Extrême-Onction! La chambre où couchait Louis XVI était bien la même que celle de son grand père, hors un grand meuble neuf qu'on y avait mis, et que le nouveau souverain dormait dans l'alcôve, alors que son prédécesseur était mort dans un petit lit rouge, au milieu de la chambre. Louis XIV est, je crois, mort dans le grand lit de la chambre du milieu.

Non seulement la Reine, mais encore madame de Lamballe et leurs dames, Monsieur et Madame, le comte et la comtesse d'Artois, le duc et la duchesse de Chartres s'y trouvaient, de sorte qu'il y eut seize dames qui s'assirent à la grande table, avec le Roi et ses deux frères. M. le duc de Chartres vint présider à la nôtre, dans l'autre pièce, où nous étions dix-sept hommes, tous bien choisis. Le prince de Soubise, M. de Poyanne, ainsi que d'autres dans le même cas, y assistaient, forts gaillards et bien traités du Roi. Cependant, c'était le jour de la suppression de leurs corps, et il n'en fut pas plus question que si de rien n'était. Sa Majesté, à son ordinaire, badina, chercha à ricaner sur chacun, et à faire des plaisanteries sur des riens. J'aurais désiré une meilleure tenue pour lui, mais il avait tant de bonté et d'affabilité qu'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Je ne perdais pas une occasion de répondre ferme, quand je la trouvais, et cela ne

déplaisait pas ; Sa Majesté aimait les gens francs, l'étant elle-même.

Pendant qu'on jouait, M. le prince de Soubise me mena encore voir très longtemps les porcelaines, coup d'œil beau, mais monotone. A la fin des parties, nous revînmes à celle de la Reine, qui nous montra des diamants et de belles boucles d'oreille qu'elle aurait souhaité acheter (1), mais elle les cacha au Roi, ce qui me fit voir qu'il tenait bon sur la dépense. Au coucher, il tournailla plus d'une demi-heure, cherchant à faire des plaisanteries. Tous les ministres disaient qu'il avait le meilleur bon sens, mais il aurait été à souhaiter qu'il eût paru un peu mieux aimer faire valoir ce qu'il était, et s'en occuper dans le grand. On ne sait ce qu'on demande, le plus souvent, et peut-être qu'alors on aurait trouvé de la hauteur et de la dureté ; il est impossible de plaire à tous.

Le 1er janvier 1776, il y eut beaucoup de monde à Versailles, on ne parlait que de la pièce de M. Guibert, qu'on donna la surveille au grand théâtre, en bel appartement. Hors un acte, elle fut trouvée mauvaise. Chez le Roi, je vis M. Turgot et refis connaissance avec M. de Malesherbes, qui avait bien de l'esprit et prenait tout gaiement. Il me dit : « Je ne croyais pas,

---

(1) Le goût des diamants était des plus vifs chez Marie Antoinette. Elle entra en relations avec le joaillier Bœhmer, à propos de pendants d'oreille qui avaient été faits pour madame Dubarry. Elle les acheta 360 000 livres et les paya sur sa cassette, qui était de 300 000 livres par an.

par le chemin que je prenais, venir ici. » En effet, il avait toujours été en opposition avec la Cour, mais l'esprit encyclopédique de M. de Maurepas avait tout changé.

A cause de la grippe, nous nous trouvâmes peu de chevaliers ; avant la messe, on reçut l'ancien évêque de Limoges, précepteur du Roi, et l'évêque de Narbonne. Les ecclésiastiques ne font pas les inclinaisons, et le Roi ne leur passe que le cordon. L'évêque de Narbonne officia longuement. Après la messe, le Roi reçut les cinq novices qui avaient été nommés lors du sacre. On ne sortit qu'à deux heures passées de la chapelle ; la cérémonie fut belle ; Sa Majesté, dont c'était la première, s'en acquitta correctement.

Le 2, de bonne heure, nous fîmes la procession et le service de l'Ordre. Il n'y avait pas un chat, heureusement, car elle fut des plus singulières ; le Roi, voulant chasser à tir, abrégea la cérémonie, et, en revenant, le comte d'Artois cria à tue-tête pour faire avancer, comme s'il eût été à la chasse, et notre retour fut une galopade. C'était le temps de la jeunesse de Louis XVI, où le ton était si opposé à celui de Louis XIV. Rentré dans le cabinet, où on était très en gaieté, je remarquai que Sa Majesté parlait au duc de Choiseul, que la Reine traitait avec affabilité. Le comte d'Artois, très gaillard (1), était très bien

(1) Le comte d'Artois menait alors une vie scandaleuse, ayant pour maîtresse madame de Polastron, et toutes sortes de caprices d'un jour.

avec leurs Majestés. Cela faisait faire des raisonnements hasardés, et si la gaieté et la légèreté l'emportaient par trop, cela pouvait avoir des suites fâcheuses.

Je passai un cruel hiver à Paris, dans ma chambre, malade. Le 11 janvier, à deux heures de nuit, comme j'allais me coucher, je vis une grande flamme. C'était le palais de justice qui brûlait. Le 12, j'y fus et vis les moines travailler avec deux pompes, alimentées par des charrettes qui amenaient des tonneaux d'eau. Le feu avait pris aux galeries des marchands par quelque chaufferette, ou poële oublié. Il y eut de brûlé ce qui s'étend entre la grande salle, la Sainte-Chapelle, qui courut de grands risques, et le logis du premier président. Le froid fut très rigoureux; le 29, il y eut 15° au-dessous de zéro. Le 3 février, vint le dégel : je menai mes petits-enfants voir les glaçons et les grands passages qu'on avait établis vis à vis des Invalides, et au-dessous du Pont-Royal. La Seine était gelée partout, on y patinait. Nous vîmes, sur les boulevards, des perdrix, fuyant la neige, chercher à se réfugier dans les jardins. Il périt beaucoup d'arbres.

Le 20 janvier 1777, à Versailles, je portai mes hommages à notre jeune souverain, qui ne brillait décidément pas par le maintien, et cependant il avait l'esprit juste, mais il redoutait l'embarras du choix et de la décision, de sorte qu'il évitait d'étudier les hommes et de causer

avec personne, hors M. de Maurepas, dont l'esprit agréable ne portait pas à la discussion. Louis XVI se donnait aux temps réglés des travaux ou des conseils, par devoir, et cela avec soin, mais ne travaillait pas par lui-même et était entouré de jeunesse toute imbue de mauvais principes.

Marie-Antoinette, toujours extrêmement dissipée, ne faisait que courir, à Paris, les spectacles, le bal de l'Opéra, ceux de Versailles, et était toujours en l'air, cherchant à se secouer pour se désennuyer. De plus, elle avait mis en train un jeu qui devenait terrible. Elle n'était entourée que de jeunes gens des plus brillants, ce qui faisait crier, quoiqu'elle fût bonne, au fond. Monsieur et Madame étaient toujours sages et sententieux, et se tenaient politiquement dans leur intérieur. M. le comte d'Artois, d'un tempérament fougueux, et de jolie figure, se livrait uniquement aux plaisirs de la jeunesse, mais il était agréable au Roi et à la Reine par sa gaieté ; sa femme faisait bien et uniquement des enfants : cela était toute sa ressource pour se distraire. Heureusement, le siècle des maîtresses était passé, et il n'y avait ni mouvement, ni cabale à la Cour. Tout était insipide à Versailles où, hors les dimanches, jours à la mode, il allait peu de monde pour les bals et les spectacles (1). On venait

(1) La cour était déserte, à ce moment là, Marie Antoinette ne s'occupant que des personnes de sa société particulière et

beaucoup à ceux de Paris, excepté le Roi, qui ne les aimait pas et chassait le plus qu'il pouvait.

Étant revenu de Versailles le 20, et ayant su l'hôtel garni où il demeurait, je fus voir le fameux docteur Franklin, qui nous a fait connaître l'électricité. C'était un homme grand, de belle figure, avec de longs cheveux blancs, sous un bonnet de peau. Il portait des bésicles (1).

La cérémonie de l'Ordre, à la Chandeleur, fut très brillante; on y reçut l'ambassadeur d'Espagne et on décida, pour nous, un uniforme très beau, mais très cher.

Le gros jeu fit sensation, cet hiver-là ; il fut prodigieux jusqu'au mercredi des Cendres, après quoi on le défendit aux banquiers, mais la police l'autorisa trop fréquemment dans des maisons particulières.

Le jeudi gras, il y eut un grand souper chez l'ambassadeur d'Espagne. On y joua à trois grandes tables, à l'une desquelles il y eut un *pharaon* effroyable, et une autre de *biribi* pour les femmes, qui s'adonnaient alors beaucoup aux cartes ; les parties de la Reine et du Palais royal,

---

parlant à peine aux autres. On s'abstint de venir aux bals et aux cercles de la Reine. Il n'y avait qu'une douzaine de femmes dansantes au bal du 4 décembre 1776, le premier de l'hiver. (V. Mercy, II, 537 ; III, 4, 9 et 154.) Le jeu éloignait aussi beaucoup de monde.

(1) Franklin, arrivé à Paris 1776, pour négocier un traité avec la France, s'était établi à Passy, où il vivait surtout dans la société des littérateurs et des philosophes. (V. *Franklin en France*, par Antoine Guillois, *Gazette européenne*, 11 mars 96.)

qui étaient terribles, donnaient un fâcheux exemple.

Depuis longtemps, je me sentais de la surdité: j'allai au bout de la rue du Temple chez M. Juillot, médecin spécial pour les oreilles ; il me soigna fort bien.

Le 25 février, M. de Montbarrey, capitaine des Suisses de Monsieur, fut nommé directeur de la Guerre ; M. de Maurepas avait toujours le principal pouvoir sur le Roi, et sa femme sur lui, car, malgré tout son esprit, sa femme, paraissant toute simple, avait eu toujours le plus grand crédit, et il ne faisait rien que par elle. Tous deux étaient très flattés de leurs alliances : M. de Maurepas, d'une avec la maison de la Rochefoucauld, dont il parlait souvent avec satisfaction, et sa femme, d'une avec la maison de Mailly ; il en sortit les plus grands événements.

Par l'attachement de M. de Maurepas avec la maison de la Rochefoucauld, résulta sa liaison avec la duchesse d'Enville qui, par la vivacité de son esprit avait tourné aux Encyclopédistes et Économistes, et pris, par là, un grand attachement pour M. Turgot. De là vint que M. de Maurepas donna M. Turgot au Roi, et que tous deux rendirent, sans qu'Elle s'en doutât, Sa Majesté économiste et parlementaire. Le goût de madame de Maurepas pour les Mailly amena l'avénement du prince de Montbarrey, qui avait épousé une Mailly.

Le 12 mars, M. Turgot et ses amis d'Ange-

villers et de Malesherbes, ayant gagné le Roi, celui-ci convoqua le Parlement à Versailles, pour y tenir un lit de justice, lequel fut comme l'établissement et le triomphe du nouveau système économiste de liberté et de la confusion des États.

Le 3 mars, je tombai malade de la maladie à la mode, nommée *grippe :* ce même jour, le prince Frédéric de Salm, frère de ma belle-fille, eut, devant le Colysée, une affaire avec M. de Lonjametz : il fut blessé. Ils se rebattirent le 22, et M. de Salm eut encore le dessous. Le public s'occupa beaucoup trop de cette affaire.

Le 25 mars 1777, j'allai à la manufacture de Sèvres, dont on diminuait les prix; j'achetai un *Empereur de la Chine* et huit assiettes. On préparait une exposition pour l'Empereur, que l'on attendait à Paris (1) et pour qui on avait fabriqué un superbe service.

---

(1) L'empereur Joseph II, frère de Marie Antoinette, descendit à Paris dans un hôtel au coin de la rue de Tournon et de la rue de Vaugirard, où se trouve aujourd'hui le restaurant Foyot. A Versailles, il ne voulut pas loger au château, mais demeura au vieux Versailles n° 6, à l'hôtel du Juste. (Cette auberge tirait son nom d'un portrait de Louis XIII, qui formait son enseigne.) M. de Mercy rédigea un long journal du séjour de l'empereur, pendant lequel il chercha à ramener sa sœur à une conduite plus sérieuse, et décida le Roi à se débarrasser d'une fâcheuse incommodité. Joseph II fut scandalisé de la conduite des frères du Roi au souper du 21 avril (Mercy, III, 52). Les abus que l'empereur remarqua partout lui firent dire que, si l'on ne s'arrêtait point, il y aurait bientôt une révolution.

Nous étions priés à souper depuis plusieurs jours, chez le comte de Mercy, ambassadeur de Joseph II, lorsque nous sûmes que Sa Majesté avait quitté Vienne le 1er avril, avec le comte de Cobentzel et le comte de Coloredo, ne courant la poste qu'à trente-deux chevaux. Il était arrivé le 9 à Strasbourg, ne voulant descendre nulle part ailleurs qu'à l'auberge. Il voyageait sous le nom de comte de Falkenstein.

Le vendredi 18 avril, j'étais rue de Vaugirard, devant le petit Luxembourg, où logeait le comte de Mercy; il pleuvait et il n'y avait personne dans la cour. Passant de là devant le Luxembourg, près l'hôtel de Tréville, où on avait retenu quatre appartements, je vis des chevaux de poste attachés au dehors; je tirai le cordon, et un homme bien mis, portant un parapluie, me dit : « Il n'est pas encore arrivé, et voilà trois tambours de la ville qui attendent. » C'étaient trois tambours mal vêtus et six petits garçons : il n'y avait qu'eux dans la rue. A ce moment, je vis ces neuf personnes courir du côté de chez M. de Mercy, où arrivait grand train en poste un vilain *birroché* allemand, qui entra au petit Luxembourg. Il y avait deux hommes dans le fond de cette espèce de soufflet découvert, entourés de leurs redingotes et bien mouillés, et deux domestiques trempés, sur le siège. La voiture était seule et sans un homme à cheval qui l'accompagnât. Telle fut l'arrivée de l'Empereur dans Paris.

Tout le reste de la soirée, Sa Majesté resta

chez le comte de Mercy, Elle se reposa et reconnut le local, à portée de l'hôtel de Tréville où était descendue sa petite suite.

Le samedi 18 avril, l'Empereur partit à huit heures et demie en poste, dans un berlingot de M. de Mercy. Il ne voulut que quatre chevaux de poste, sans un homme à cheval. Il était accompagné de M. de Belgioioso, son ambassadeur en Angleterre. A Versailles, il vint descendre chez la Reine à 10 heures un quart. Après qu'ils se furent embrassés, ils restèrent quelque temps seuls, puis elle le mena par l'Œil-de-Bœuf, où il n'y avait personne, le lever d'apparat n'étant pas commencé, et ils entrèrent dans le cabinet intérieur du Roi, où ils demeurèrent un quart d'heure, seuls tous les trois. De là, la Reine ramena son frère chez elle, et, par le petit escalier, le conduisit chez Madame, où Monsieur eut soin de se rendre, et ils y furent en particulier.

De là, la Reine conduisit son frère chez la comtesse d'Artois, où le comte d'Artois se trouva pareillement. Par là, l'Empereur s'évita d'aller en particulier chez les deux frères du Roi. Ensuite, la Reine le mena chez madame Élisabeth, qui venait d'être nubile depuis huit jours, et qui rougit beaucoup à sa vue. La Reine en fit quelques plaisanteries ; on disait que l'Empereur aurait dû songer à cette jeune princesse ; nous l'aurions désiré, mais il ne parut pas qu'il y pensât. Il se montra partout des plus polis, et comme un étranger qui cherche à plaire à ses hôtes ; il

voulut aussi aller chez le petit duc d'Angoulême. Il vit ainsi, de suite, toute la famille royale.

La Reine allant à la messe à midi et demi, sans avoir eu le temps de se coiffer, l'Empereur voulut faire ses visites. Il se rendit seul, avec M. de Belgioioso, chez M. de Maurepas, où il y avait assez de monde qui attendait dans l'antichambre; ne sachant qui était le comte de Falkenstein, le valet de chambre ne se pressa pas de l'annoncer. M. Taboureau étant entré chez le ministre, l'Empereur, comme un homme habitué à attendre, alla, dans la foule, se mettre le dos à la cheminée, et dit : « S'il est en affaires, ne le pressez pas ! » M. de Belgioioso en souriait, sachant combien cela amusait son maître. Ceux qui le reconnurent dirent au valet de chambre qui était cet étranger qui se trouvait là. Cet homme, alors, courut vite l'annoncer, et revint prier d'entrer. Sa Majesté demeura un quart d'heure avec le Ministre, et sortit sans être reconduite, ainsi qu'elle l'avait exigé.

De là, nos voyageurs furent, toujours à pied, eux deux seuls, sans domestiques, chez M. de Vergennes, où l'Empereur entra; de là, chez M. Bertin, où il entra aussi. Ils commençaient à traverser la cour pour aller chez M. de Saint-Germain et chez les autres ministres, quand on vint avertir que la Reine attendait son frère pour dîner. L'Empereur fut, à une heure et demie, se mettre à table. Ce repas était un demi-grand couvert, la porte restant à moitié ouverte, tant pour le service que

pour que les courtisans pussent voir. Jamais reine de France, en pareil cas, n'avait mangé avec un autre homme qu'un membre de la famille royale.

La table, d'une riche simplicité, était dressée dans la chambre et au-dessus du lit de Sa Majesté; les trois convives, même la Reine, qui recevait chez elle, étaient également assis au perché, mal à leur aise, sur des pliants égaux, les mêmes qui se trouvaient d'ordinaire dans la chambre. Leurs Majestés, d'un même côté, le dos au lit, l'Empereur seul, au milieu, vis-à-vis d'Elles. La Cour étant encore en deuil du roi de Portugal, l'Empereur portait un habit noir, sans ordre, tout comme le commun. Le Roi était dans son deuil violet, et la Reine en déshabillé de petit deuil, n'ayant pas eu le temps d'achever de se vêtir ni de se coiffer, ce qui ne la mettait guère à son avantage. Par là, on évitait la question des sièges, car, dans une grande cérémonie, comme, par exemple, un Conseil, les Empereurs prétendent avoir un fauteuil quand les rois n'ont que des chaises. On se rappelait qu'à la réception du roi de Danemark, qui eut lieu en demi-incognito, le feu roi avait donné la droite et le fauteuil au souverain étranger. Le cas présent était donc embarrassant, mais, par l'arrangement pris, on évitait toute difficulté et on ne pouvait agir plus honnêtement. Aussi, il faut dire que cet incognito absolu, mais très à tête levée, et sans se cacher, n'était pas aisé à maintenir, d'autant que l'Empereur, qui était l'homme sachant le mieux jouer

le particulier, y était des plus difficiles et décidés.

Pendant une demi-heure, j'observai tout avec soin et avec plaisir, car, pour là, il me parut que le Roi y était mieux que d'habitude, à cause de son air riant et aisé : la Reine avait la mine réservée et l'Empereur, juché sur son pliant, paraissait un peu gêné. Nous remarquâmes qu'il ne buvait que de l'eau, et beaucoup, et fort hâlé de son voyage. Il me parut que c'était le Roi qui parlait le plus, et il nous faisait des mines, en riant, à nous qui étions dans la porte. Le dîner ne fut pas long, les convives se levèrent de table en même temps (c'étaient les femmes de la Reine qui servaient), puis l'Empereur alla joindre son beau-frère à la cheminée, où ils se parlèrent agréablement. Le Roi a bien près de deux pouces de plus que Joseph II, et est au moins aussi bien à l'extérieur.

J'allai dîner chez M. de Saint-Germain, où nous attendîmes, après le repas, l'Empereur qui devait achever le cours des visites qu'il avait entreprises, mais, comme il n'arrivait pas, je me postai à une fenêtre de la salle des Cent-Suisses pour le voir partir. Sa voiture stationnait dans la cour des Princes : il y avait là une grande foule, et même des belles dames, pour le saluer au passage, mais on attendit inutilement. Il était deux heures quand Leurs Majestés sortirent de table; elles restèrent dans leur intérieur jusque vers quatre heures, et la Reine, ayant fait visiter son appartement à son frère, obtint de lui, non

sans peine, qu'il prendrait la clef de l'entresol au-dessus d'elle, mais il déclara vouloir, quand il viendrait à Versailles, coucher chez Touchet, le baigneur.

Ils se quittèrent alors, et le comte de Falkenstein reprit sa tournée, voulant avoir été chez tous les ministres, et chez les gens en place. Il se rendit, toujours à pied, seul avec M. de Belgioioso, chez le prince de Soubise, chez M. Taboureau, chez M. de Sartines, chez M. de Montbarrey. De là, il remonta à pied, quoi qu'il fît froid, par la rampe, chez M. de Saint-Germain et chez M. Amelot, mais il ne fit que se faire écrire là, parce que ces messieurs venaient de partir pour le Conseil des dépêches. De là, il descendit par la rampe, passa devant le corps de garde, la grande grille, suivit la rue de la Chancellerie et vint se faire écrire chez le Garde des sceaux, qui était aussi au Conseil. Ceux qui le virent de près — car la foule de peuple le suivait pêle-mêle — remarquèrent qu'il regardait à ses pieds, et qu'il n'a pas une démarche avantageuse quand il ne prend pas garde, mais qu'il est fort bien quand il représente.

Ce fut devant la demeure du Garde des sceaux qu'il remonta dans sa voiture, et partit à six heures juste, pour retourner à Paris, s'enfermer chez son ambassadeur, et expédier un courrier à sa mère. Il n'y avait pas un seul homme à cheval qui l'accompagnât, il n'avait que de vulgaires chevaux de poste à sa voiture.

Le 20, dimanche, en mauvais carrosse de remise, avec un seul laquais gris de M. de Mercy, pour montrer le chemin, il entendit la messe aux Carmes, puis il visita les Invalides, qui le frappèrent et qu'il loua comme ils le méritent. Il se rendit à l'Hôtel-Dieu, et y entra dans tous les détails les plus rebutants. On voyait que, soit goût, soit adresse, il donnait partout la préférence aux hôpitaux et collèges et à tout ce qui intéresse l'humanité. Il alla, à pied, dîner à l'hôtel de Tréville, pour se servir de son auberge. Le soir, en loge fermée, il assista à la représentation de l'Opéra.

Le lundi 21, il fut à Versailles, toujours avec la même simplicité, et dîna seul avec la Reine, encore de la même façon, et, ainsi que sa sœur, assis sur un pliant. Il reprit le cours de ses visites; M. de Saint-Germain travaillait avec le Roi; l'Empereur dit : « J'y retournerai tant, qu'à la fin, je le trouverai chez lui! » Le soir se passa à un grand concert chez la Reine : je trouvai Sa Majesté (hors son nez, qui est trop grand) mieux de visage que ne le représentent ses portraits, ayant quelque chose d'agréable et de fin qu'ils n'ont pas, et surtout un teint rouge et mâle, au lieu qu'on le peignait pâle et blafard; il est vrai que le grand air et la petite vérole pouvaient y avoir contribué. Il n'est pas grand et se tient mal de la tête et sur ses jambes, quand il n'y fait pas attention, mais ordinairement, devant le monde, il se campe, et alors il est fort

bien, et parle au mieux. Il sait parfaitement le français, affecte la plus grande politesse et ne paraît jamais embarrassé.

De là, par le petit escalier, il alla assister, sans y prendre part, au souper chez Madame, avec la famille royale ; à onze heures, il s'échappa, avec le laquais gris de M. de Mercy, et alla se reposer chez Touchet. C'était son usage, qu'il ne changeait jamais, d'aller coucher à l'auberge, et de ne se servir que de voitures de remise, au moyen de quoi il est chez lui partout.

Comme l'Empereur se lève toujours matin et court sans cesse seul, il voit et fait bien des choses par lui-même. Le mardi 22, de bonne heure, à pied et en frac, il vit une partie de Versailles ; il fut voir la ménagerie, sans que personne sût que c'était lui ; on s'en douta, à la sortie, par la grosse somme qu'il donna aux gardiens. Il fut aussi chez les femmes des ministres. Je le rencontrai trois fois, dont une alors qu'il était avec un peintre, à examiner des tableaux, son voyage d'Italie l'ayant rendu connaisseur.

A une heure et demie, il alla à Trianon avec la Reine, qui lui donna à dîner en particulier, le Roi étant allé chasser dès huit heures du matin. Marie-Antoinette ressemblait bien à son frère par son goût de courir et de faire un grand exercice. L'Impératrice, voulant éviter le trop de morgue de l'ancienne Maison d'Autriche, et ayant presque passé à l'autre extrémité, avait élevé ses enfants à la plus grande familiarité. Pour l'exer-

cice, le Roi les surpassait tous, et il est étonnant de voir combien ces princes sont tous durs à la fatigue. L'Empereur, de son côté, était insatiable de tout voir et savoir; très sobre, ne perdant pas de temps avec les femmes, ne soupant ni ne jouant, se levant et se couchant de bonne heure, et faisant sans cesse quelque chose d'utile, il avait du temps pour tout.

Le Roi revint assez tard de la chasse, et je remarquai, à son débotté, qu'il dit tout haut, devant beaucoup de monde : « Savez-vous que l'Empereur a été ce matin, à huit heures, à la ménagerie? » Nous fûmes étonnés qu'il eût ainsi nommé son hôte; la *Gazette de France* fut très réservée et très laconique, mais toutes les autres gazettes et nouvelles disaient toujours « *l'Empereur* », et on n'en parlait que sur ce pied-là.

A huit heures et demie, comme j'étais dans l'Œil-de-bœuf avec un monde prodigieux, je fus tout étonné de voir arriver Joseph II, qui se trouva là sans connaître personne. Pour profiter de ce moment, je priai M. de Belgioioso de me présenter; il s'approcha et dit : « Monsieur le duc de Croÿ permet-il que j'aie l'honneur de lui présenter monsieur le comte de Falkenstein? » C'était la manière qu'il avait adoptée. L'Empereur, bien aise d'avoir quelqu'un avec qui causer, me combla de politesses, et pendant plus d'un quart d'heure, ne parla qu'à moi seul. Il m'entretint de la ménagerie qu'il avait vue le matin, et dit qu'il y a, à Vienne, un éléphant mâle et que,

celui-ci étant femelle, on pourrait faire un mariage entre eux : sur quoi nous plaisantâmes. J'étais tenté de lui dire qu'on aurait pu souhaiter une union plus importante !

Il me demanda ce qu'on allait faire et ajouta qu'il était extrêmement curieux de voir les usages ordinaires de la cour de France ; je lui répondis qu'on se disposait à en donner l'ordre. Il me pria de lui expliquer en quoi cela consistait, et qu'il aurait voulu voir la cérémonie derrière tout le monde. Je lui fis connaître comment le Roi donnait le mot, et la manière dont se faisait l'appel ; tout cela lui parut intéressant, il se faisait tout détailler. Il parla avec une grâce et un ton on ne peut plus agréable, poli, noble et aisé.

Trouvant que la chose traînait trop, et souffrant de le voir dans l'Œil-de-bœuf, quoique le cercle fût superbe, et tout le monde lui marquant le plus grand respect, je lui proposai de passer dans la chambre du lit, après les officiers des gardes, pour voir comment ils se plaçaient. Il les suivit ; j'espérais trouver mieux occasion de faire avertir, au dedans, qu'il était là. En effet, M. de Fronsac vint, qui le força de pénétrer dans le cabinet ; il résistait et priait qu'on lui laissât voir ce qui allait se passer, et dit d'un ton marqué : « Avez-vous l'ordre de m'emmener ? » M. de Fronsac le fit entrer, en lui affirmant que oui. Le Roi étant sorti pour donner le mot, l'Empereur vint voir comment cela se faisait ; les dames défilèrent pour prendre place, et après, on pria Sa Majesté de

passer. Il avait déjà demandé la permission de ne pas se mettre à table, car il ne dérange en rien ses habitudes. Tout le monde étant placé, il s'appuya longtemps sur le dos du fauteuil du Roi comme ferait le capitaine des gardes, examinant tout, parlant avec aisance à Leurs Majestés, puis il alla derrière quelques autres dames, qu'il connaissait un peu, dire des choses honnêtes, puis à la cheminée, causer avec MM. de Beauveau et du Chastelet, qui, exprès, ne soupaient pas. Ensuite il revenait à la table, et toujours avec tant d'aisance et de noblesse, qu'on en fut charmé, quoique cela embarrassât un peu. Jamais on ne lui proposa de s'asseoir, de sorte que, de 8 heures à une heure après minuit, il demeura sur ses jambes.

Après le souper, il allait tantôt voir jouer la Reine au billard, tantôt revenait à la partie du Roi, allait à d'autres tables, et ainsi de suite. Quand on sortit, on lui dit qu'on allait au coucher; il demanda à y assister, suivit, et se mit en rang comme les autres. Je crois qu'on abrégea un peu à cause de lui. Il vit donner le bougeoir; quand on eut mis les pantoufles et que l'huissier cria, à l'ordinaire : « Il faut passer ! », l'Empereur répliqua : « Il faudra donc que je m'en aille ! » Le duc de Fronsac lui assura qu'il était bien le maître de rester, mais il se retira quand la Chambre sortit.

Joseph II voulut rejoindre seul le domestique qui l'attendait dans l'antichambre pour lui montrer le chemin, et s'en alla à pied, à une heure,

chez Touchet. On lui avait préparé là un bon petit lit, mais il coucha toujours par terre, c'est-à-dire qu'on disposa sur le sol sa paillasse, sa peau d'ours, qui fait office de matelas, des draps, et sa chère redingote, qui ne le quitte jamais, et lui sert de couverture et de robe de chambre. A Strasbourg, il avait dit à M. de Vogüé, qu'aimant beaucoup à voyager, il s'était habitué à cela pour avoir toujours et partout la même chose. On voyait bien qu'il voulait copier Charles XII et le roi de Prusse, et c'était une chose singulière que de voir un Empereur coucher par terre, à l'auberge, à Versailles.

Le mercredi 23 avril, Sa Majesté retourna à Paris. Comme Elle avait parlé la veille de la ménagerie, j'y allai, et vis l'éléphant, le rhinocéros, les chameaux, les lions, les tigres, etc. On m'y raconta que l'Empereur y avait été la veille dès huit heures, mal mis et avec le seul domestique de M. de Mercy, qui l'accompagnait partout. On ne voulut pas montrer les animaux pour une seule personne. Il dit : « Eh bien, j'attendrai ! » Peu après, comme il leur était venue une grosse compagnie de Bretagne, il se mit à la suite de ces gens-là. A la sortie, les Bretons donnèrent un écu de six francs au gardien : l'homme seul qu'il avait fait attendre lui glissa quinze louis dans la main, ce dont il pensa tomber de son haut; il le perdit de vue dans la foule et resta pétrifié.

(*A suivre.*)

Mémoires de J.-F. Bourgogne (1812-1813.)

(Suite.)

Dans la nuit du 17, le capitaine me permit de prendre dix hommes de corvée, avec leurs sabres, pour aller chercher des vivres. Il en envoya vingt d'un autre côté, parce que la maraude ou le pillage (1), comme on voudra, était permis, mais en recommandant d'y mettre le plus d'ordre possible. Me voilà donc encore parti pour la troisième course de nuit.

Nous traversâmes une grande rue tenant à la place où nous étions. Quoique le feu y avait été mis deux fois, l'on était parvenu à s'en rendre maître, et, depuis ce moment, l'on avait été assez heureux de la préserver. Aussi plusieurs officiers supérieurs, ainsi qu'un grand nombre d'employés de l'armée, y avaient pris leur domicile. Nous en traversâmes encore d'autres où l'on ne voyait plus que la place, marquée par les plaques en tôle des toits ; le vent de la journée précédente en avait balayé les cendres.

Nous arrivâmes dans un quartier où tout était encore debout : l'on n'y voyait que quelques voitures d'équipage, sans chevaux. Le plus grand silence y régnait. Nous visitâmes les voitures : il ne s'y trouvait rien, mais, à peine les avions-nous dépassées, qu'un cri féroce se fit entendre derrière nous et fut répété deux fois et à deux

(1) Nos soldats appelaient le pillage de la ville, la « foire de Moscou ». (*Note de l'auteur.*)

distances différentes. Nous écoutâmes quelque temps, et nous n'entendîmes plus rien. Alors nous nous décidâmes à entrer dans deux maisons, moi avec cinq hommes dans la première, et un caporal avec les cinq autres, dans l'autre. Nous allumâmes des lanternes dont nous étions munis, et, le sabre en main, nous nous disposâmes à entrer dans celles qui nous paraissaient devoir renfermer des choses qui pouvaient nous être utiles.

Celle où je voulais entrer était fermée, et la porte garnie de grandes plaques de fer; cela nous contraria un peu, vu que nous ne voulions pas faire de bruit en l'enfonçant. Mais, ayant remarqué que la cave, dont la porte donnait sur la rue, était ouverte, deux hommes y descendirent. Ils y trouvèrent une trappe qui communiquait dans la maison, de manière qu'il leur fut facile de nous ouvrir la porte. Nous y entrâmes, et nous vîmes que nous étions dans un magasin d'épiceries : rien n'avait été dérangé dans la maison, seulement, dans une chambre à manger, il y avait un peu de désordre. De la viande cuite était encore sur la table ; plusieurs sacs remplis de grosse monnaie étaient sur un coffre ; peut-être que l'on n'avait pas voulu, ou que l'on n'avait pu les emporter.

Après avoir visité toute la maison, nous nous disposâmes à faire nos provisions, car nous y trouvâmes de la farine, du beurre, du sucre en quantité et du café, ainsi qu'un grand tonneau

rempli d'œufs rangés par couches, dans de la paille d'avoine. Pendant que nous étions à faire notre choix, sans disputer sur le prix, car il nous semblait que nous pouvions disposer de tout, puisqu'on l'avait abandonné et que, d'un moment à l'autre, cela pouvait devenir la proie des flammes, le caporal, qui était entré d'un autre côté, m'envoya dire que la maison où il était, était celle d'un carrossier où se trouvaient plus de trente petites voitures élégantes (que les Russes appellent *drouschki*). Il me fit dire aussi, que, dans une chambre, il y avait plusieurs soldats russes de couchés sur des nattes de jonc, mais qu'ayant été surpris de voir des Français, ils s'étaient mis à genoux, les mains croisées sur la poitrine, et le front contre terre, pour demander grâce, mais que, voyant qu'ils étaient blessés, ils leur avaient porté des secours en leur donnant de l'eau, vu l'impossibilité où ils étaient de s'en procurer eux-mêmes, tant leurs blessures étaient graves, et que, par la même raison, ils ne pouvaient nous nuire.

Je fus de suite chez le carrossier, faire choix de deux jolies petites voitures fort commodes, afin d'y mettre les vivres que nous trouvions, et de pouvoir les transporter plus à notre aise. Je vis les blessés : parmi eux se trouvaient cinq canonniers de la Garde, avec les jambes brisées ; ils étaient au nombre de dix-sept ; beaucoup étaient asiatiques, faciles à reconnaître à leur manière de saluer.

Comme je sortais de la maison avec mes voitures, j'aperçus trois hommes, dont un armé d'une lance, le second d'un sabre et le troisième d'une torche allumée, mettant le feu à la maison de l'épicier, sans que les hommes que j'avais laissés dedans s'en fussent aperçus, tant ils étaient occupés à emballer et à faire choix des bonnes choses qui s'y trouvaient. En les voyant, nous jetâmes un grand cri pour épouvanter ces trois coquins, mais, à notre surprise, pas un ne bougea; ils nous regardèrent venir tranquillement, et celui qui était armé d'une lance se mit fièrement en posture de vouloir se défendre, si nous approchions. Cela nous était assez difficile, vu que nous nous n'avions que nos sabres. Mais le caporal arriva avec deux pistolets chargés qu'il venait de trouver dans la chambre où étaient les blessés ; il m'en donna un et, avec celui qui lui restait, il voulait abattre celui qui était armé d'une lance. Mais je l'en empêchai pour le moment, ne voulant pas faire de bruit, dans la crainte qu'il ne nous en tombât un plus grand nombre sur les bras.

Voyant cela, un Breton qui se trouvait parmi nos hommes, se saisit d'un petit timon d'une des petites voitures, et faisant le moulinet, il avança contre l'individu qui, ne connaissant rien à cette manière de combattre, eut, au même instant, les deux jambes brisées. Il jeta, en tombant, un cri terrible, mais le Breton, en colère, ne lui laissa pas le temps d'en jeter un

second, car il lui asséna un second coup tellement violent sur la tête, qu'un boulet de canon n'aurait pu mieux faire. Il allait en faire autant des deux autres, si nous ne l'avions arrêté. Celui qui avait une torche à la main ne voulait pas s'en dessaisir : il se sauva, avec son brandon enflammé, dans l'intérieur de la maison de l'épicier, où deux hommes le poursuivirent. Il ne fallut pas moins de deux coups de sabre pour le mettre à la raison. Tant qu'au troisième, il se soumit de bonne grâce, et fut aussitôt attelé à la voiture la plus chargée, avec un autre individu que l'on venait de saisir dans la rue.

Nous disposâmes tout pour notre départ. Nos deux voitures étaient chargées de tout ce que renfermait le magasin : sur la première, où nous avions attelé nos deux Russes, et qui était la plus chargée, nous avions mis le tonneau rempli d'œufs, et, pour ne pas que nos conducteurs puissent se sauver, nous avions eu la sage précaution de les attacher par le milieu du corps avec une forte corde et à double nœud; la seconde devait être conduite par quatre hommes de chez nous, en attendant que nous puissions trouver un attelage comme à la première.

Mais voilà qu'au moment où nous allions partir, nous apercevons le feu à la maison du carrossier! L'idée que les malheureux allaient périr dans des douleurs atroces nous força de nous arrêter et de leur porter des secours. Nous y fûmes de suite, ne laissant que trois hommes pour garder

nos voitures. Nous transportâmes les pauvres blessés sous une remise séparée du corps des bâtiments. C'est tout ce que nous pûmes faire. Après avoir rempli cet acte d'humanité, nous partîmes au plus vite afin d'éviter que notre marche ne soit interceptée par l'incendie, car on voyait le feu à plusieurs endroits, et dans la direction que nous devions parcourir.

Mais à peine avions-nous fait vingt-cinq pas, que les malheureux blessés que nous venions de transporter, jetèrent des cris effrayants. Nous nous arrêtâmes encore, afin de voir de quoi il était question. Le caporal y fut avec quatre hommes. C'était le feu qui avait pris à la paille qui était en quantité dans la cour, et qui gagnait l'endroit où étaient ces malheureux. Il fit, avec ses hommes tout ce qu'il était possible de faire, afin de les préserver d'être brûlés. Ensuite ils vinrent nous rejoindre, mais il est probable qu'ils auront péri.

Nous continuâmes notre route, et, dans la crainte d'être surpris par le feu, nous faisions trotter notre premier attelage à coups de plats de sabre. Cependant nous ne pûmes l'éviter, car lorsque nous fûmes dans le quartier de la place du Gouvernement, nous nous aperçûmes que la grand'rue, où beaucoup d'officiers supérieurs et des employés de l'armée s'étaient logés, était tout en flammes. C'était pour la troisième fois que l'on y mettait le feu. Mais aussi ce fut la dernière.

Lorsque nous fûmes à l'entrée, nous remar-

quâmes que le feu n'était mis que par intervalles et que l'on pouvait, en courant, franchir les espaces où il faisait ses ravages. Les premières maisons de la rue ne brûlaient pas. Arrivés à celles qui étaient en feu, nous nous arrêtâmes, afin de voir si l'on pouvait, sans s'exposer, les franchir. Déjà plusieurs étaient croulées ; celles sous lesquelles ou devant lesquelles nous devions passer, menaçaient aussi de s'abîmer sur nous et de nous engloutir dans les flammes. Cependant, nous ne pûmes rester longtemps dans cette position, car nous venions de nous apercevoir que la partie des maisons que nous avions passée, en entrant dans la rue, était aussi en feu.

Ainsi nous étions pris, non seulement devant et derrière, mais aussi à droite et à gauche, et, au bout d'un instant, partout, ce n'était plus qu'une voûte de feu sous laquelle il fallait passer. Il fut décidé que les voitures passeraient en avant ; nous voulûmes que celle à laquelle étaient attelés les Russes passât la première, et, malgré quelques coups de plats de sabre, ils firent des difficultés. L'autre, qui était conduite par nos soldats, se porta en avant et, s'excitant l'un et l'autre, ils franchirent le plus heureusement possible l'endroit le plus dangereux. Voyant cela, nous redoublâmes de coups sur les épaules de nos Russes qui, craignant quelque chose de pire, s'élancèrent en criant : « *houra !* » (1), et

(1) *Houra* qui veut dire : *En avant !* (*Note de l'auteur.*)

passèrent au plus vite, non sans avoir senti la chaleur, et couru de grands dangers, à cause qu'il se trouvait différents meubles qui venaient de rouler dans la rue.

A peine la dernière voiture fut-elle passée, que nous traversâmes la même distance au pas de course : alors nous nous trouvâmes dans un endroit qui formait quatre coins, et quatre rues larges et longues, que nous apercevions tout en feu. Et quoique, pour le moment, il tombât de l'eau en abondance, l'incendie n'en allait pas moins son train, car à chaque instant l'on voyait des habitations et même des rues entières disparaître dans la fumée et dans les décombres.

Il fallait cependant avancer et gagner au plus vite l'endroit où était le régiment, mais nous vîmes avec peine que la chose était impraticable, et qu'il fallait attendre que toute la rue fut réduite en cendres pour avoir un passage libre. Il fut décidé de retourner sur nos pas : c'est ce que nous fîmes de suite. Arrivés à l'endroit où nous avions passé, les Russes, cette fois, dans la crainte de recevoir une correction, n'hésitèrent pas à passer les premiers, mais, à peine ont-ils parcouru la moitié de l'espace qu'il fallait pour arriver au lieu de sûreté, et au moment où nous allions les suivre dans ce dangereux passage, qu'un bruit épouvantable se fait entendre : c'était le craquement des voûtes et la chûte des poutres brûlantes et des toits de fer qui croulaient sur la voiture. En un instant, tout fut anéanti, jusqu'aux

conducteurs que nous ne cherchâmes plus à revoir, mais nous regrettâmes nos provisions, surtout nos œufs.

Il me serait impossible de dépeindre la situation critique où nous nous trouvions. Nous étions bloqués par le feu et sans aucun moyen de retraite. Heureusement pour nous qu'à l'endroit où étaient les quatre coins des rues, il se trouvait une distance assez grande pour être à l'abri des flammes, de manière à pouvoir attendre qu'une rue fût entièrement brûlée pour nous ouvrir un passage.

Pendant que nous attendions un moment propice pour nous échapper, nous remarquâmes qu'une des maisons qui faisait le coin d'une rue était la boutique d'un confiseur italien, et, quoique sur le point d'être rôtis, nous pensâmes qu'il serait bon de sauver quelques pots des bonnes choses qui pouvaient s'y trouver, si toutefois il y avait possibilité : la porte était fermée ; au premier étage, une croisée était ouverte ; le hasard nous procura une échelle, mais elle était trop courte ; on la posa sur un tonneau qui se trouvait contre la maison : alors elle fut longue assez pour que nos soldats pussent y arriver et entrer dedans.

Quoiqu'une partie fût déjà en flammes, rien ne les arrêta. Ils ouvrirent la porte, et nous remarquâmes, à notre grande surprise et satisfaction, que rien n'avait été enlevé. Nous y trouvâmes toutes sortes de fruits confits et beau-

coup de liqueurs, du sucre en quantité, mais ce qui nous fit le plus de plaisir, et qui nous étonna le plus, fut trois grands sacs de farine. Notre surprise redoubla en trouvant des pots de moutarde de la rue Saint-André-des-Arts, n° 13, à Paris.

Nous nous empressâmes de vider toute la boutique, et nous en fîmes un magasin au milieu de la place où nous étions, en attendant qu'il nous fût possible de faire transporter le tout où était notre compagnie.

Comme il continuait toujours à tomber de l'eau, nous fîmes un abri avec les portes de la maison, et nous établîmes notre bivac, où nous restâmes plus de quatre heures, en attendant qu'un passage fût libre.

Pendant ce temps, nous fîmes des beignets à la confiture, et, lorsque nous pûmes partir, nous emportâmes, sur nos épaules, tout ce qu'il fut possible de prendre. Nous laissâmes notre autre voiture et nos sacs de farine sous la garde de cinq hommes, pour venir ensuite, avec d'autres, les chercher.

Pour la voiture, il était de toute impossibilité de s'en servir, vu que le milieu de la rue où il fallait passer était embarrassé par quantité de beaux meubles brisés et à demi brûlés, des pianos, des lustres en cristal et une infinité d'autres choses de la plus grande richesse.

Enfin, après avoir passé la place des Pendus, nous arrivâmes où était la compagnie, à 10 heures du matin : nous en étions partis la veille à

10 heures du soir. Aussitôt notre arrivée, nous ne perdîmes pas de temps pour envoyer chercher tout ce que nous avions laissé en arrière : dix hommes partirent de suite ; ils revinrent, une heure après, avec chacun une charge, et malgré tous les obstacles, ils ramenèrent la voiture que nous y avions laissée. Ils nous contèrent qu'ils avaient été obligés de débarrasser la place où la première voiture avait été écrasée avec les Russes, et que ces derniers étaient tous brûlés, calcinés et raccourcis.

Le même jour 18, nous fûmes relevés du service de la place, et nous fûmes prendre possession de nos logements, pas loin de la première enceinte du Kremlin, dans une belle rue dont une grande partie avait été préservée du feu. L'on désigna, pour notre compagnie, un grand café, (car dans une des salles il y avait deux billards), et, pour nous autres sous-officiers, la maison d'un boyard tenant à la première. Nos soldats démontèrent les billards pour avoir plus de place ; quelques-uns, avec le drap, se firent des capotes.

Nous trouvâmes, dans les caves de l'habitation de la compagnie, une grande quantité de vin, de rhum de la Jamaïque, ainsi qu'une grande cave remplie de tonnes d'excellente bière recouvertes de glace pour la tenir fraîche pendant l'été. Chez notre boyard, quinze grandes caisses de vin de Champagne mousseux, et beaucoup de vin d'Espagne.

Nos soldats, le même jour, découvrirent un grand magasin de sucre dont nous eûmes soin de faire une grande provision qui nous servit à faire du punch, pendant tout le temps que nous restâmes à Moscou, ce que nous n'avons jamais manqué un seul jour de faire en grande récréation. Tous les soirs, dans un grand vase en argent que le boyard russe avait oublié d'emporter, et qui contenait au moins six bouteilles, nous en faisions pour le moins trois ou quatre fois. Ajoutez à cela une belle collection de pipes dans lesquelles nous fumions d'excellent tabac.

Le 19, nous passâmes la revue de l'Empereur, au Kremlin, et en face du palais. Le même jour, au soir, je fus encore commandé pour faire partie d'un détachement composé de fusiliers chasseurs et grenadiers, et d'un escadron de lanciers polonais, en tout deux cents hommes ; notre mission était de préserver de l'incendie le Palais d'été de l'Impératrice, situé à une des extrémités de Moscou. Ce détachement était commandé par un général que je pense être le général Kellermann.

Nous partîmes à huit heures du soir ; il en était neuf et demi lorsque nous y arrivâmes. Nous vîmes une habitation spacieuse, qui me parut aussi grande que le château des Tuileries, mais bâtie en bois et recouverte d'un stuc, qui faisait le même effet que le marbre. Aussitôt, l'on disposa des gardes à l'extérieur, et l'on établit un grand poste en face du palais où se

trouvait un grand corps de garde. L'on fit partir des patrouilles pour la plus grande sûreté. Je fus chargé, avec quelques hommes, de visiter l'intérieur, afin de voir s'il ne s'y trouvait personne de caché.

Cette occasion me procura l'avantage de parcourir cette immense habitation, qui était meublée avec tout ce que l'Asie et l'Europe produisent de plus riche et de plus brillant. Il semblait que l'on avait tout prodigué pour l'embellir, et, cependant, en moins d'une heure, elle fut entièrement consumée, car à peine y avait-il un quart d'heure que tout était disposé pour empêcher que l'on y mette le feu, qu'un instant après il fut mis, malgré toutes les précautions que l'on avait prises, devant, derrière, à droite et à gauche, et sans voir qui le mettait. Enfin, il se fit voir en plus de douze endroits à la fois. On le voyait sortir par toutes les fenêtres des greniers.

Aussitôt, le général demande des sapeurs pour tâcher d'isoler le feu, mais c'était impossible : nous n'avions pas de pompes, ni même d'eau. Un instant après, nous vîmes sortir de dessous les grands escaliers, par un souterrain du château, et s'en aller tranquillement, plusieurs hommes dont quelques-uns avaient encore des torches en partie allumées ; l'on courut sur eux et on les arrêta. C'étaient ceux qui venaient de mettre le feu au palais ; ils étaient vingt et un. Onze autres furent arrêtés, d'un autre côté, mais

qui ne paraissaient pas sortir du château. Ils n'avaient rien sur eux qui indiquât qu'ils aient participé à ce nouvel incendie; cependant, plus de la moitié furent reconnus pour des forçats.

Tout ce que nous pûmes faire, fut de sauver quelques tableaux et d'autres objets précieux, parmi lesquels se trouvaient des ornements impériaux, comme manteaux en velours, doublés en peau d'hermine, ainsi que beaucoup d'autres choses non moins précieuses qu'il fallut ensuite abandonner.

Il y avait peut-être une demi-heure que le feu avait commencé, qu'un vent furieux s'éleva, et en moins de dix minutes, nous fûmes bloqués par un incendie général, sans pouvoir ni reculer, ni avancer. Plusieurs hommes furent blessés par des pièces de bois enflammées, que la force du vent chassait avec un bruit épouvantable. Nous ne pûmes sortir de cet enfer qu'à deux heures du matin, et, alors, plus d'une demi-lieue de terrain avait été la proie des flammes, car tout ce quartier était bâti en bois, et avec la plus grande élégance.

Nous nous remîmes en route pour retourner dans la direction du Kremlin : en partant, nous conduisions avec nous nos prisonniers, au nombre de trente-deux, et, comme j'avais été chargé de la garde de police pendant la nuit, je fus aussi chargé de l'arrière-garde et de l'escorte des prisonniers, avec ordre de faire tuer à coups de

bayonnette, ceux qui voudraient se sauver ou qui ne voudraient pas suivre.

Parmi ces malheureux, il se trouvait au moins les deux tiers de forçats, avec des figures sinistres ; les autres étaient des bourgeois de la moyenne classe et de la police russe, faciles à reconnaître à leur uniforme.

Pendant que nous marchions, je remarquai, parmi les prisonniers, un individu affublé d'une capote verte assez propre, pleurant comme un enfant, et répétant à chaque instant, en bon français : « Mon Dieu ! j'ai perdu dans l'incendie ma femme et mon fils ! » Je remarquai qu'il regrettait davantage son fils que sa femme ; je lui demandai qui il était. Il me répondit qu'il était Suisse et des environs de Zurich, instituteur des langues allemande et française à Moscou, depuis dix-sept ans. Alors il continua à pleurer et à se désespérer, en répétant toujours : « Mon cher fils ! mon pauvre fils !... »

J'eus pitié de ce malheureux, je le consolai en lui disant que, peut-être, il les retrouverait, et, comme je savais qu'il devait mourir comme les autres, je résolus de le sauver. A côté de lui marchaient deux hommes qui se tenaient fortement par le bras, l'un jeune et l'autre déjà âgé ; je demandai au Suisse qui ils étaient ; il me dit que c'étaient le père et le fils, tous deux tailleurs d'habits : « Mais me répondit-il, le père est plus heureux que moi, il n'est pas séparé de son fils, ils pourront mourir ensemble ! » Il savait le sort

qui l'attendait, car, comprenant le français, il avait entendu l'ordre que l'on avait donné pour eux.

Au moment où il me parlait, je le vis s'arrêter tout à coup et regarder avec des yeux égarés ; je lui demandai ce qu'il avait : il ne me répondit pas. Un instant après, un gros soupir sortit de sa poitrine, et il se mit de nouveau à pleurer en me disant qu'il cherchait l'emplacement de son habitation, que c'était bien là, qu'il le reconnaissait au grand poële qui était encore debout (car il est bon de dire que l'on y voyait toujours comme en plein jour, non seulement dans la ville, mais loin encore).

Dans ce moment, la tête de la colonne, qui marchait précédée du détachement de lanciers polonais, était arrêtée et ne savait où passer, à cause d'un grand encombrement qui se trouvait dans une rue plus étroite et par suite des éboulements. Je profitai de ce moment pour satisfaire au désir qu'avait ce malheureux de voir si, dans les cendres de son habitation, il ne retrouverait pas les cadavres de son fils et de sa femme. Je lui proposai de l'accompagner ; nous entrons sur l'emplacement de la maison : d'abord nous ne voyons rien qui puisse confirmer son malheur, et déjà je le consolais en lui disant que, sans doute, ils étaient sauvés, quand tout à coup, à l'entrée de la porte de la cave, j'aperçus quelque chose de gros et informe, noir et raccourci. J'avançai, j'examinai, en ôtant avec mon pied

tout ce qui pouvait m'empêcher de reconnaître la chose ; je vis que c'était un cadavre. Mais impossible de pouvoir discerner si c'était un homme ou une femme : d'abord je n'en eus pas le temps, car l'individu, que la chose intéressait et qui était à côté de moi comme un stupide, jeta un cri effroyable et tomba sur le pavé. Aidé par un soldat qui était près de moi, nous le relevâmes. Revenu un peu à lui-même, il parcourut, en se livrant au désespoir, le terrain de la maison et, par un dernier cri, il nomma son fils et se précipita dans la cave où je l'entendis tomber comme une masse.

L'envie de le suivre ne me prit pas ; je m'empressai de rejoindre le détachement, en faisant de tristes réflexions sur ce que je venais de voir. Un de mes amis me demanda ce que j'avais fait de l'homme qui parlait français ; je lui contai la scène tragique que je venais de voir, et, comme l'on était toujours arrêté, je lui proposai de venir voir l'endroit. Nous allâmes jusqu'à la porte de la cave ; là, nous entendîmes des gémissements ; mon camarade me proposa d'y descendre afin de le secourir, mais, comme je savais qu'en le tirant de cet endroit, c'était le conduire à une mort certaine, puisqu'ils devaient tous être fusillés en arrivant, je lui observai que c'était commettre une grande imprudence que de s'engager dans un lieu sombre et sans lumière.

Fort heureusement, le cri : « Aux armes ! »

se fit entendre; c'était pour se remettre en marche, mais, comme il fallait encore quelque temps avant que la gauche fît son mouvement, nous restâmes encore un moment au même endroit, et, comme nous allions nous retirer, nous entendîmes quelqu'un marcher; je me retournai. Jugez quelle fut ma surprise en voyant paraître ce malheureux, ayant l'air d'un spectre, portant dans ses bras des fourrures avec lesquelles, disait-il, il voulait ensevelir son fils et sa femme, car, pour son fils, il l'avait trouvé mort dans la cave, sans être brûlé. Le cadavre qui était à la porte était bien celui de sa femme; je lui conseillai de rentrer dans la cave, de s'y cacher jusqu'après notre départ, et qu'il pourrait ensuite remplir son pénible devoir; je ne sais s'il comprit, mais nous partîmes.

Nous arrivâmes près du Kremlin à cinq heures du matin; nous mîmes nos prisonniers dans un lieu de sûreté; mais avant, j'avais eu la précaution de faire mettre de côté les deux tailleurs, père et fils, et cela pour notre compte; ils nous furent, comme l'on verra, très utiles pendant notre séjour à Moscou.

Le 20, l'incendie s'était un peu ralenti; le maréchal Mortier, gouverneur de la ville, avec le général Milhaud, nommé commandant de la place, s'occupèrent activement d'organiser une administration de police. L'on choisit, à cet effet, des Italiens, des Allemands et Français habitant Moscou, qui s'étaient soustraits, en se

cachant, aux mesures de rigueur de Rostopchine, qui, avant notre arrivée, faisait partir les habitants malgré eux.

A midi, en regardant par la fenêtre de notre logement, je vis fusiller un forçat; il ne voulut pas se mettre à genoux, il reçut la mort avec courage et, frappant sur sa poitrine, il semblait défier celui qui la lui donnait. Quelques heures après, ceux que nous avions conduits subirent le même sort.

Je passai le reste de la journée assez tranquille, c'est-à-dire jusqu'à sept heures du soir, où l'adjudant-major (Delaître) me signifia de me rendre aux arrêts dans un endroit qu'il me désigna, pour avoir, disait-il, laissé échapper trois prisonniers que l'on avait confiés à ma garde; je m'excusai comme je pus, et je me rendis dans l'endroit que l'on m'avait indiqué; d'autres sous-officiers y étaient déjà. Là, après avoir réfléchi, je fus satisfait d'avoir sauvé trois hommes, dont j'étais persuadé qu'ils étaient innocents.

La chambre dans laquelle j'étais donnait sur une grande galerie étroite qui servait de passage pour aller dans un autre corps de bâtiment, dont une partie avait été incendiée, de manière que personne n'y allait, et je remarquai que la partie qui était conservée n'avait pas encore été explorée. N'ayant rien à faire, et naturellement curieux, je m'amusai à parcourir la galerie. Lorsque je fus au bout, il me sembla entendre du bruit dans une chambre dont la porte était fermée.

En écoutant, il me sembla entendre un langage que je ne comprenais pas. Voulant savoir ce qu'elle renfermait, je frappai. L'on ne me répondit pas, et le silence le plus profond succéda au bruit. Alors, regardant par le trou de la serrure, j'aperçus un homme couché sur un canapé, et deux femmes debout qui semblaient lui imposer silence; comme je comprenais quelques mots de la langue polonaise, qui a beaucoup de rapport avec la langue russe, je frappai une seconde fois, et je demandai de l'eau; pas de réponse. Mais, à la seconde demande, que j'accompagnai d'un grand coup de pied dans la porte, l'on vint m'ouvrir.

Alors j'entrai; les deux femmes, en me voyant, se sauvèrent dans une autre chambre. Je commençai par fermer la porte par où j'étais entré; l'individu couché sur le canapé ne bougeait pas; je le reconnus, de suite, pour un forçat de la figure la plus ignoble et la plus sale, ainsi que sa barbe et tout son accoutrement, composé d'une capote de peau de mouton serrée avec une ceinture de cuir. Il avait, à côté de lui, une lance et deux torches à incendie, plus deux pistolets à sa ceinture, objets dont je commençai par m'emparer. Ensuite, prenant une des torches qui était grosse comme mon bras, je lui en appliquai un grand coup sur le côté, qui lui fit ouvrir les yeux. L'individu, en me voyant, fit un bond comme pour sauter après moi, mais il tomba de tout son long. Alors je lui présentai le

bout d'un des pistolets que je lui avais pris; il me regarda encore d'un air stupide, et, voulant se relever, il retomba. A la fin, il parvint à se tenir debout. Voyant qu'il était ivre, je le pris par un bras et, l'ayant fait sortir de la chambre, je le conduisis au bout de la galerie qui séparait les chambres, et lorsqu'il fut sur le bord de l'escalier qui était droit comme une échelle, je le poussai : il roula jusqu'en bas comme un tonneau, et presque contre la porte du corps de garde de la police, qui était en face de l'escalier. Les hommes de garde le traînèrent dans une chambre destinée pour y enfermer tous ceux de son espèce que l'on arrêtait à chaque instant; enfin, je n'en n'entendis plus parler.

Après cette expédition, je retournai à la chambre et je m'y enfermai, et, ayant encore regardé si rien ne pouvait me nuire, j'ouvris la porte de la seconde chambre où j'aperçus, en entrant, les deux Dulcinées assises sur un canapé. En me voyant, elles ne parurent pas surprises; elles me parlèrent toutes deux à la fois; je ne pus jamais rien comprendre. Je voulus savoir si elles avaient quelque chose à manger; elles me comprirent parfaitement, car aussitôt elles me servirent des concombres, des oignons et un gros morceau de poisson salé avec un peu de bière, mais pas de pain. Un instant après, la plus jeune m'apporta une bouteille qu'elle appela Kosalki; en le goûtant, je le reconnus pour du genièvre de Dantzig, et, en moins d'une demi-

heure, nous eûmes vidé la bouteille, car je m'aperçus que mes deux Moscovites buvaient mieux que moi. Je restai encore quelque temps avec les deux sœurs (car elles m'avaient fait comprendre qu'elles l'étaient) ; alors je retournai dans ma chambre.

En entrant, je trouvai un sous-officier de la compagnie qui était venu pour me voir, et qui depuis longtemps m'attendait. Il me demanda d'où je venais; lorsque je lui eus conté mon histoire, il ne fut plus surpris de mon absence, mais il parut enchanté, à cause, me dit-il, que l'on ne trouvait personne pour blanchir le linge ; puisque le hasard nous procurait deux dames moscovites, certainement elles se trouveraient très honorées de blanchir et de raccommoder celui des militaires français. A dix heures, lorsque tout le monde fut couché, comme nous ne voulions pas que personne sache que nous avions des femmes, le sous-officier revint, avec le sergent-major, chercher nos deux belles. Elles firent d'abord quelques difficultés, ne sachant où on les conduisait; mais, ayant fait comprendre qu'elles désiraient que je les accompagnasse, j'allai jusqu'au logement, où elles nous suivirent de bonne grâce, en riant. Un cabinet se trouvant disponible, nous les y installâmes, après l'avoir meublé convenablement avec ce que nous trouvâmes dans leur chambre ; bien mieux, avec tout ce que nous trouvâmes de beau et d'élégant que les dames nobles moscovites n'avaient pu em-

porter, de manière que, de grosses servantes qu'elles paraissaient être, elles furent de suite tranformées en baronnes, mais blanchissant et raccommodant notre linge.

Le lendemain au matin, 21, j'entendis une forte détonation d'armes à feu ; j'appris que l'on venait encore de fusiller plusieurs forçats et hommes de la police, que l'on avait pris mettant le feu à l'hospice des Enfants trouvés, et à l'hôpital où étaient nos blessés ; un instant après, le sergent-major accourut me dire que j'étais libre.

En rentrant dans notre logement, j'aperçus nos tailleurs (les deux hommes que j'avais sauvés) déjà en train de travailler ; ils faisaient des grands collets avec les draps des billards qui étaient dans la grande salle du café où était logée la compagnie, et que l'on avait démontés pour avoir plus de place. J'entrai dans la chambre où étaient enfermées nos femmes ; elles étaient occupées à faire la lessive, et elles s'en tiraient passablement mal. Cela n'est pas étonnant, elles avaient sur elles des robes en soie d'une baronne ! Mais il fallait prendre patience, faute de mieux. Le reste de la journée fut consacré à organiser notre local et à faire des provisions, comme si nous devions rester longtemps dans cette ville. Nous avions en magasin, pour passer l'hiver, sept grandes caisses de vin de Champagne mousseux, beaucoup de vin d'Espagne, du Porto ; nous étions possesseurs de cinq cents bouteilles de rhum de la Jamaïque, et nous avions à notre

disposition plus de cent gros pains de sucre, et tout cela pour six sous-officiers, deux femmes et un cuisinier.

La viande était rare ; ce soir-là, nous eûmes une vache : je ne sais d'où elle venait, probablement d'un endroit où il n'était pas permis de la prendre, car nous la tuâmes pendant la nuit, pour ne pas être vus.

Nous avions aussi beaucoup de jambons, car l'on en avait trouvé un grand magasin ; ajoutez à cela du poisson salé en quantité, quelques sacs de farine, deux grands tonneaux remplis de suif que nous avions pris pour du beurre ; la bière ne manquait pas ; enfin, voilà quelles étaient nos provisions, pour le moment, si toutefois nous venions à passer l'hiver à Moscou.

Le soir, nous eûmes l'ordre de faire un contre-appel ; il fut fait à dix heures ; il manquait dix-huit hommes. Le reste de la compagnie dormait tranquillement dans la salle des billards ; ils étaient couchés sur des riches fourrures de martes-zibelines, des peaux de lions, de renards et d'ours ; une partie avait la tête enveloppée de riches cachemires et formant un grand turban, de sorte que, dans cette situation, ils ressemblaient à des sultans plutôt qu'à des grenadiers de la Garde : il ne leur manquait plus que des houris.

J'avais prolongé mon appel jusqu'à onze heures, à cause des absents, pour ne pas les porter manquants ; effectivement, ils rentrèrent un instant

après, ployant sous leur charge. Parmi les objets remarquables qu'ils rapportèrent, il se trouvait plusieurs plaques en argent, avec des dessins en relief; ils apportaient aussi chacun un lingot du même métal, de la grosseur et de la forme d'une brique. Le reste consistait en fourrures, châles des Indes, des étoffes en soie tissée d'or et d'argent. Ils me demandèrent encore la permission de faire, de suite, deux autres voyages, pour aller chercher du vin et des fruits confits, qu'ils avaient laissés dans une cave : je la leur accordai, un caporal les accompagna. Il est bon de savoir que, sur tous les objets qui avaient échappé à l'incendie, nous autres sous-officiers prélevions toujours un droit au moins de vingt pour cent.

Le 22 fut consacré au repos, à augmenter nos provisions, à chanter, fumer, rire et boire, à nous promener. Le même jour, je fis une visite à un Italien, marchand d'estampes, qui restait dans notre quartier, et dont la maison n'avait pas été brûlée.

Le 23 au matin, un forçat fut fusillé dans la cour du café. Le même jour, l'ordre fut donné de nous tenir prêts, pour le lendemain matin, à passer la revue de l'Empereur.

Le 24, à huit heures du matin, nous nous mîmes en marche pour le Kremlin. Lorsque nous y arrivâmes, plusieurs régiments de l'armée y étaient déjà réunis pour la même cause; il y eut, ce jour-là, beaucoup de promotions et beaucoup de décorations données. Ceux qui, dans cette

revue, reçurent des récompenses, avaient bien mérité de la patrie, car plus d'une fois ils avaient versé leur sang au champ d'honneur.

Je profitai de cette circonstance pour visiter en détail les choses remarquables que renfermait le Kremlin. Pendant que plusieurs régiments étaient occupés à passer la revue, je visitai l'église Saint-Michel, destinée à la sépulture des empereurs de Russie. Ce fut dans cette église que, les premiers jours de notre arrivée, croyant y trouver des grands trésors que l'on disait y être cachés, des militaires de la Garde, du 1er de chasseurs, qui étaient restés de piquet au Kremlin, s'y étaient introduits, avaient parcouru des caveaux immenses, mais, au lieu d'y trouver des trésors, ils n'y trouvèrent que des tombeaux en pierre, recouverts en velours avec des inscriptions sur des plaques en argent. On y rencontra aussi quelques personnes de la ville qui s'y étaient retirées sous la protection des morts, croyant y être en sûreté, parmi lesquelles se trouvait une jeune et jolie personne que l'on disait appartenir à une des premières familles de Moscou, et qui fit la folie de s'attacher à un officier supérieur de l'armée. Elle fit la folie, plus grande encore, de le suivre dans la retraite. Aussi, comme tant d'autres, elle périt de froid, de faim et de misère.

Sortant des caveaux de l'église Saint-Michel, je fus voir la fameuse cloche, que j'examinai dans tous ses détails. Sa hauteur est de dix-neuf

pieds ; une bonne partie est enterrée, probablement par son propre poids, depuis le temps qu'elle est à terre, par suite de l'incendie qui brûla la tour où elle était suspendue et dont on voit encore les fondations. Les grosses pièces de bois auxquelles elle était suspendue y sont encore attachées, mais cassées par le milieu.

Pas loin de là, et en face du palais, se trouve l'arsenal où l'on voit, à chaque côté de la porte, deux pièces de canon monstre ; un peu plus loin et sur la droite, c'est la cathédrale, avec ses neuf tours ou clochers couverts en cuivre doré. Sur la plus haute des tours, l'on y voyait la croix du grand Ivan, qui domine le tout ; elle avait trente pieds de haut, elle était en bois, recouverte de fortes lames d'argent doré : plusieurs chaînes aussi dorées la tenaient de tous les côtés.

Quelques jours après, des hommes de corvée, charpentiers et autres, furent commandés pour la descendre, afin de la transporter à Paris comme trophée, mais, en la détachant, elle fut emportée par son poids ; elle faillit tuer et entraîner avec elle tous les hommes qui la tenaient par les chaînes ; il en fut de même des grands aigles qui dominaient les hautes tours, autour de l'enceinte du Kremlin.

Il était midi lorsque nous eûmes fini de passer la revue ; en partant, nous passâmes sous la fausse porte où se trouve le grand Saint Nicolas dont j'ai parlé plus haut. Nous y vîmes beaucoup d'esclaves russes occupés à prier, à faire des

courbettes et des signes de croix au grand Saint; probablement qu'ils l'intercédaient contre nous.

Le 25, avec plusieurs de mes amis, nous parcourûmes les ruines de la ville. Nous passâmes dans plusieurs quartiers que nous n'avions pas encore vus ; partout l'on rencontrait, au milieu des décombres, des paysans russes, des femmes sales et dégoûtantes, juives et autres, confondues avec des soldats de l'armée cherchant, dans les caves que l'on découvrait, les objets cachés qui avaient pu échapper à l'incendie. Indépendamment du vin et du sucre qu'ils y trouvaient, l'on en voyait chargés de châles, de cachemires, de fourrures magnifiques de Sibérie, et aussi des étoffes tissées de soie, d'or et d'argent, et d'autres avec des plats d'argent et d'autres choses précieuses. Aussi voyait-on les juifs, avec leurs femmes et leurs filles, faire à nos soldats toute espèce de propositions pour en obtenir quelques pièces, que souvent d'autres soldats de l'armée reprenaient.

Le même jour, au soir, le feu fut mis à un temple grec, en face de notre logement, et tenant au palais où était logé le maréchal Mortier. Malgré les secours que nos soldats portèrent, l'on ne put parvenir à l'éteindre. Ce temple, qui avait été conservé dans son entier et où rien n'avait été dérangé, fut, dans un rien de temps, réduit en cendres. Cet accident fut d'autant plus déplorable, que beaucoup de malheureux s'y étaient retirés avec le peu d'effets

qui leur restaient, et même, depuis quelques jours, l'on y officiait.

Le 26, je fus de garde aux équipages de l'Empereur, que l'on avait placés dans des remises situées à une des extrémités de la ville et vis-à-vis une grande caserne que l'incendie avait épargnée et où une partie du premier corps d'armée était logée. Pour y arriver avec mon poste, il m'avait fallu parcourir plus d'une lieue de terrain en ruines et situé presque sur la rive gauche de la Moskowa, où l'on n'apercevait plus que, çà et là, quelques pignons d'églises ; le reste était réduit en cendres. Sur la rive droite, l'on voyait encore quelques jolies maisons de campagne isolées, dont une partie aussi était brûlée.

Près de l'endroit où j'avais établi mon poste, se trouvait une maison qui avait échappé à l'incendie ; je fus la voir par curiosité. Le hasard m'y fit rencontrer un individu parlant très bien le français, qui me dit être de Strasbourg, et qu'une fatalité avait amené à Moscou quelques jours avant nous. Il me conta qu'il était marchand de vins du Rhin et de Champagne mousseux, et que, par suite de malheureuses circonstances, il perdait plus d'un million, tant par ce qu'on lui devait que par les vins qu'il avait en magasin et qui avaient été brûlés, et aussi par ceux que nous avions bus et que nous buvions encore tous les jours. Il n'avait pas un morceau de pain à manger. Je lui offris de venir manger

avec moi sa part d'une soupe au riz, qu'il accepta avec reconnaissance.

En attendant la paix, que l'on croyait prochaine, l'Empereur donnait des ordres afin de tout organiser dans Moscou, comme si l'on devait y passer l'hiver. L'on commença par les hôpitaux pour les blessés de l'armée ; ceux des Russes mêmes furent traités comme les nôtres.

On s'occupa de réunir, autant que possible, les approvisionnements de tous genres qui se trouvaient dans différents endroits de la ville. Quelques temples qui avaient échappé à l'incendie, furent ouverts et rendus au culte. Pas loin de notre habitation et dans la même rue, il existait une église pour les catholiques ; un prêtre français émigré y disait la messe. L'église portait le nom de Saint-Louis. L'on parvint même à rétablir un théâtre, et l'on m'a assuré que l'on y avait joué la comédie avec des acteurs français et italiens. Que l'on y ait joué ou non, une chose dont je suis certain, c'est qu'ils furent payés pour six mois, et cela afin de faire croire aux Russes que nous étions disposés à passer l'hiver dans cette ville.

Le 27, comme j'arrivais de descendre ma garde aux équipages, je fus surpris agréablement en trouvant deux de mes pays qui venaient me voir. C'étaient Flament, natif de Peruwelz, vélite dans les dragons de la Garde, et Mellé, dragon dans le même régiment ; ce dernier était de Condé. Ils tombaient bien, ce jour-là, car nous

étions en disposition de rire. Nous invitâmes nos dragons à dîner et à passer la soirée avec nous.

Dans différentes courses de maraude que nos soldats avaient faites, ils nous avaient rapporté beaucoup de costumes d'hommes et de femmes de toutes les nations, même des costumes français du temps de Louis XVI, et tous ces vêtements étaient de la plus grande richesse. C'est pourquoi, le soir, après avoir dîné, nous proposâmes de donner un bal et de nous revêtir de tous les costumes que nous avions. J'oubliais de dire qu'en arrivant, Flament nous avait appris une nouvelle qui nous fit beaucoup de peine, c'était la catastrophe du brave lieutenant-colonel Martod, commandant le régiment de dragons dont Flament et Mellé faisaient partie. Ayant été à la découverte deux jours avant (le 25), dans les environs de Moscou, avec deux cents dragons, ils avaient donné dans une embuscade, et, chargés par trois mille hommes, tant cavalerie qu'artillerie, le colonel Martod avait été mortellement blessé, ainsi qu'un capitaine et un adjudant-major qui furent faits prisonniers après avoir combattu en désespérés. Le lendemain, le colonel fit demander ses effets, mais, le jour suivant, nous apprîmes sa mort.

Je reviens à notre bal, qui fut un vrai bal de carnaval, car nous nous travestîmes tous.

Nous commençâmes par habiller nos femmes russes en dames françaises, c'est-à-dire en marquises, et, comme elles ne savaient comment s'y

prendre, c'est Flament et moi qui furent chargés de présider à leur toilette. Nos deux tailleurs russes étaient en chinois, moi en boyard russe, Flament en marquis, enfin chacun de nous prit un costume différent, même notre cantinière, la mère Dubois, qui survint dans le moment et qui mit sur elle un riche habillement national d'une dame russe. Comme nous n'avions pas de perruques pour nos marquises, le perruquier de compagnie les coiffa. Pour pommade, il leur r du suif et, pour poudre, de la farine ; enfin el étaient on ne peut pas mieux ficelées, et, lors tout fut disposé, nous nous mîmes en trair danser. J'oubliais de dire que, pendant ce te nous buvions force punch, que Mellé, le dragon, avait soin d'alimenter, et que marquises, ainsi que la cantinière, qu supportant très bien la boisson, avaient d cerveau troublé, par suite des grands ver punch qu'elles avalaient de temps en temp délices.

Nous avions, pour musique, une flût sergent-major jouait, et le tambour de la gnie l'accompagnait en mesure. On co par l'air :

On va leur percer les flancs,
Ram, ram, ram, tam plam,
Tirelire, ram plam.

Mais à peine la musique avait-elle c et la mère Dubois allait-elle en avai fourrier de la compagnie, avec qui

vis-à-vis, que voilà nos marquises, à qui probablement notre musique sauvage allait, qui se mettent à sauter comme des Tartares, allant à droite et à gauche, écartant les jambes, les bras, tombant sur cul, se relevant pour y tomber encore. L'on aurait dit qu'elles avaient le diable dans le corps. Cela n'aurait été que très ordinaire pour nous, si elles avaient été habillées avec leurs habits à la Russe, mais voir des marquises françaises qui, généralement, sont si graves, sauter comme des enragées, cela nous faisait pâmer de rire, de manière qu'il fut impossible, au joueur de flûte, de continuer ; mais notre tambour y suppléa en battant la charge. C'est alors que nos marquises recommencèrent de plus belle, jusqu'au moment où elles tombèrent de lassitude sur le plancher. Nous les relevâmes pour les applaudir, ensuite nous recommençâmes à boire et à danser jusqu'à quatre heures du matin.

La mère Dubois, en vraie cantinière, et qui savait apprécier la valeur des habits qu'elle avait sur elle, car c'était en soie tissée d'or et d'argent, partit sans rien dire. Mais, en sortant, le sergent de garde à la police, voyant une dame étrangère dans la rue, aussi matin, et pensant faire une bonne capture, s'avança vers elle et voulut la prendre par le bras pour la conduire dans sa chambre. Mais la mère Dubois, qui avait son mari, et du punch dans le corps, appliqua sur la figure du sergent un vigoureux soufflet qui le

renversa à terre. Il cria : « A la garde ! » Le poste prit les armes, et comme nous n'étions pas encore couchés, nous descendîmes pour la débarrasser. Mais le sergent était tellement furieux que nous eûmes toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il avait eu tort de vouloir arrêter une femme comme la mère Dubois.

Le 28 et le 29 furent encore consacrés à nous occuper de nos provisions ; pour cela, nous allions faire des reconnaissances de jour, et, la nuit, — pour ne pas avoir de concurrence, — nous allions chercher ce que nous avions remarqué.

Le 30, nous passâmes la revue de l'inspecteur dans la rue, en face de notre logement. Lorsqu'elle fut terminée, il prit envie au colonel de faire voir à l'inspecteur comment le régiment était logé. Lorsque ce fut au tour de notre compagnie, le colonel se fit accompagner par le capitaine, l'officier et le sergent de semaine, et l'adjudant-major Roustan, qui connaissait le logement, marchait en avant et avait soin d'ouvrir les chambres où était la compagnie. Après avoir presque tout vu, le colonel demanda : « Et les sous-officiers, comment sont-ils ? — Très bien, répondit l'adjudant-major Roustan. » Et, aussitôt, il se met en train d'ouvrir les portes de nos chambres (1). Mais, par malheur, nous n'avions

(1) Il est bon de savoir que nous avions fait percer une porte de communication de notre logement dans celui où était la compagnie. (*Note de l'auteur.*)

pas ôté la clef de la porte du cabinet où nos Dulcinées se tenaient, et que nous avions toujours fait passer pour une armoire. Aussitôt, il l'ouvre, mais, surpris d'y voir un espace, il regarde et aperçoit les oiseaux. Il ne dit rien, referme la porte et met la clef dans sa poche.

Lorqu'il fut descendu dans la rue, et d'aussi loin qu'il m'aperçut, il me montra la clef, et, s'approchant de moi en riant : « Ah! me dit-il, vous avez du gibier en cage, et, comme des égoïstes, vous n'en faites pas part à vos amis! Mais que diable faites-vous de ces drôlesses-là, et où les avez-vous pêchées? On n'en voit nulle part! » Alors je lui contai comment et quand je les avais trouvées, et qu'elles nous servaient à blanchir notre linge : « Dans ce cas, nous dit-il, en s'adressant au sergent-major et à moi, vous voudrez bien me les prêter pour quelques jours, afin de blanchir mes chemises, car elles sont horriblement sales, et j'espère qu'en bons camarades, vous ne me refuserez pas cela. » Le même soir, il les emmena; il est probable qu'elles blanchirent toutes les chemises des officiers, car elles ne revinrent que sept jours après.

Le 1er octobre, un fort détachement du régiment fut commandé pour aller fourrager à quelques lieues de Moscou, dans un grand château construit en bois. Nous y trouvâmes fort peu de chose : une voiture chargée de foin fut toute notre capture. A notre retour, nous rencontrâmes la cavalerie russe qui vint caracoler

autour de nous, sans cependant oser nous attaquer sérieusement. Il est vrai de dire que nous marchions d'une manière à leur faire voir qu'ils n'auraient pas eu l'avantage, car, quoiqu'étant infiniment moins nombreux qu'eux, nous leur avions mis plusieurs cavaliers hors de combat. Ils nous suivirent jusqu'à un quart de lieue de Moscou.

Le 2, nous apprîmes que l'Empereur venait de donner l'ordre d'armer le Kremlin; trente pièces de canon et obusiers de différents calibres devaient être placés sur toutes les tours tenant à la muraille qui forme l'enceinte du Kremlin.

Le 3, des hommes de corvée de chaque régiment de la garde furent commandés pour piocher la terre et transporter des matériaux provenant de vieilles murailles que des sapeurs du génie abattaient autour du Kremlin, et des fondations que l'on faisait sauter par la mine.

Le 4, j'accompagnai à mon tour les hommes de corvée que l'on avait commandés dans la compagnie. Le lendemain au matin, un colonel du génie fut tué, à mes côtés, d'une brique qui lui tomba sur la tête, provenant d'une mine que l'on venait de faire sauter. Le même jour, je vis, près d'une église, plusieurs cadavres qui avaient les jambes et les bras mangés, probablement par des loups ou par des chiens; ces derniers se trouvaient en grande quantité.

Les jours où nous n'étions pas de service, nous les passions à boire, fumer et rire, et à causer de

la France et de la distance dont nous étions séparés, et aussi de la possibilité de nous en éloigner encore davantage. Quand venait le soir, nous admettions dans notre réunion nos deux esclaves moscovites (je dirai plutôt nos deux marquises, car, depuis notre bal, nous ne leur disions plus d'autres noms), qui nous tenaient tête à boire le punch au rhum de la Jamaïque.

Le reste de notre séjour dans cette ville se passa en revues et parades, jusqu'au jour où un courrier vint annoncer à l'Empereur, au moment où il était à passer la revue de plusieurs régiments, que les Russes avaient rompu l'armistice et avaient attaqué à l'improviste la cavalerie de Murat, au moment où il ne s'y attendait pas.

Aussitôt la revue passée, l'ordre du départ fut donné, et, en un instant, toute l'armée fut en mouvement; mais ce ne fut que le soir que notre régiment eut connaissance de l'ordre de se tenir prêt à partir pour le lendemain.

Avant de partir, nous fîmes, à nos deux femmes moscovites, ainsi qu'à nos deux tailleurs, leur part du butin que nous ne pouvions emporter; vingt fois ils se jetèrent à terre pour nous remercier en nous baisant les pieds : jamais ils ne s'étaient vus si riches !

III

Départ de Moscou. — Route de Kalougha. — Rencontre du grand convoi de l'armée. — Revue de mon sac. — Mon accoutrement. — Attaque d'un convoi. — Les Cosaques. — Explosion du Kremlin. — Malo-Jaroslawetz, attaque des Cosaques.— Dangers que court l'Empereur; l'officier d'ordonnance; le grenadier à cheval de la Garde. — Champ de bataille de Mojaïsk. — La gelée commence. — Épisode d'un grenadier blessé. — La cantinière. — Rencontre de Flament. — Abandon de nos blessés.

Le 18 octobre au soir, lorsque nous étions, comme tous les jours, plusieurs sous-officiers réunis, étendus, comme des pachas, sur des peaux d'hermine, de martre-zibeline, de lion et d'ours, et sur d'autres fourrures non moins précieuses, fumant, dans des pipes de luxe, le tabac à la rose des Indes, et qu'un punch monstre au rhum de la Jamaïque flamboyait au milieu de nous, dans le grand vase en argent du boyard russe, et faisait fondre un énorme pain de sucre soutenu en travers du vase par deux bayonnettes russes; au moment où nous parlions de la France et du plaisir qu'il y aurait d'y retourner en vainqueurs, après une absence de plusieurs années; où nous faisions nos adieux et nos promesses de fidélité aux Mogolesses, Chinoises et Indiennes, nous entendîmes un grand bruit dans un grand salon où étaient couchés les soldats de la compagnie. Au même instant, le fourrier de semaine entra pour nous annoncer que, d'après l'ordre, il fallait nous tenir prêts à partir.

Le lendemain 19, de grand matin, la ville se remplit de juifs et de paysans russes; les pre-

miers, pour acheter aux soldats ce qu'ils ne pouvaient emporter, et les autres pour ramasser ce que nous jetions dans les rues. Nous apprîmes que le maréchal Mortier restait au Kremlin avec dix mille hommes, avec ordre de s'y défendre au besoin.

Dans l'après-midi, nous nous mîmes en marche, non sans avoir fait, comme nous pûmes, quelques provisions de liquides que nous mîmes sur la voiture de notre cantinière (la mère Dubois), ainsi que notre grand vase en argent; il était presque nuit lorsque nous étions hors de la ville. Un instant après, nous nous trouvâmes au milieu d'une grande quantité de voitures, conduites par des hommes de différentes nations, marchant sur trois ou quatre rangs, sur une étendue de plus d'une lieue. L'on entendait parler français, allemand, espagnol, italien, portugais, et d'autres langues encore, car des paysans moscovites suivaient aussi, ainsi que beaucoup de juifs : tous ces peuples, avec leurs costumes et leurs langages différents, les cantiniers avec leurs femmes et leurs enfants pleurant, se pressant en tumulte et en un désordre dont on ne peut se faire une idée. Quelques-uns avaient déjà leurs voitures brisées; ceux-là criaient et juraient, de manière que c'était un tintamarre à vous casser la tête. Nous finîmes, non sans peine, à dépasser cet immense convoi, qui était celui de toute l'armée. Nous avançâmes sur la route de Kalouga (là, nous étions en Asie);

un instant après, nous arrêtâmes pour bivaquer dans un bois, le reste de la nuit, et comme elle était déjà très avancée, notre repos ne fut pas long.

A peine s'il faisait jour, que nous nous remîmes en marche. Nous n'avions pas encore fait une lieue, que nous rencontrâmes encore une grande partie du fatal convoi, qui nous avait dépassés pendant le peu de repos que nous avions pris. Déjà, une grande partie des voitures étaient brisées et d'autres ne pouvaient plus avancer, à cause que le chemin était de sable et que les roues enfonçaient beaucoup. L'on entendait crier en français, jurer en allemand, réclamer le bon Dieu en italien, et la Sainte Vierge en espagnol et en portugais.

Après avoir passé toute cette bagarre, nous fûmes obligés d'arrêter pour attendre la gauche de la colonne. Je profitai de cette circonstance pour faire une revue de mon sac, qui me semblait trop lourd, et voir s'il n'y avait rien à mettre de côté afin de m'alléger. Il était assez bien garni : j'avais plusieurs livres de sucre, du riz, un peu de biscuit, une demi-bouteille de liqueur, le costume d'une femme chinoise en étoffe de soie, tissue d'or et d'argent, plusieurs objets de fantaisie en or et en argent, entre autres un morceau de la croix du grand Ivan (1), c'est-à-dire un

(1) J'ai oublié de dire qu'au milieu de la grande croix de Saint-Ivan, il s'en trouvait une petite en or massif, d'un pied de long. (*Note de l'auteur.*)

morceau de l'enveloppe qui la recouvrait, qui était d'argent doré et qui m'avait été donné par un homme de la compagnie qui avait été commandé de corvée avec d'autres hommes du même état (couvreurs et charpentiers), pour la détacher.

J'avais aussi mon grand uniforme, une grande capote de femme servant à monter à cheval (cette capote était de couleur noisette, doublée en velours vert, et, comme je n'en connaissais pas l'usage, je me figurais que la femme qui l'avait portée avait plus de six pieds); plus deux tableaux en argent d'un pied de long sur huit pouces de hauteur, dont les personnages étaient en relief: l'un de ces tableaux représentait le jugement de Pâris, sur le mont Ida. L'autre représentait Neptune, sur un char formé d'une coquille et traîné par des chevaux-marins. Tout cela était d'un travail fini. J'avais, en outre, plusieurs médaillons et le crachat d'un prince russe enrichi de brillants. Tous ces objets étaient destinés pour des cadeaux et avaient été trouvés dans des caves où les maisons avaient croulé par suite de l'incendie.

Comme l'on voit, mon sac devait peser, mais, pour qu'il ne soit plus aussi lourd, je laissai sur le terrain ma culotte blanche, prévoyant bien que je n'en aurais pas besoin de sitôt. Sur moi, j'avais, sur ma chemise, un gilet de soie jaune piqué et ouaté que j'avais fait moi-même avec le jupon d'une femme, et, par-dessus tout, un grand

collet doublé en peau d'hermine, plus une carnassière suspendue à mon côté et sous mon collet, par un large galon en argent, contenant plusieurs objets parmi lesquels était un Christ en or et argent, ainsi qu'un petit vase en porcelaine de Chine. Ces deux pièces ont échappé au naufrage comme par miracle ; je les possède encore et les conserve comme des reliques. Ensuite, mon fourniment, mes armes et soixante cartouches dans ma giberne ; ajoutez à cela de la santé, de la gaieté, de la bonne volonté et l'espoir de présenter mes hommages aux dames mogoles, chinoises et indiennes, et vous aurez une idée du sergent vélite de la Garde impériale (1).

A peine avais-je passé la revue de mon butin, que nous entendîmes, devant nous, quelques coups de fusil ; l'on nous fit prendre les armes et doubler le pas. Une demi-heure après, nous arrivâmes sur l'emplacement où un convoi, escorté par un détachement de lanciers rouges de la Garde, avait été attaqué par des partisans.

Plusieurs lanciers étaient tués, et aussi des Russes et quelques chevaux. Près d'une voiture, l'on voyait étendue à terre et sur le dos, une jolie femme, morte de saisissement. Nous continuâmes à marcher sur une route assez belle. Le soir, nous arrêtâmes et nous formâmes notre bivac dans un bois, afin d'y passer la nuit.

---

(1) A cause du blocus continental, le bruit courait, dans l'armée, que nous devions aller en Mongolie et en Chine, pour nous emparer des possessions anglaises. (*Note de l'auteur.*)

Le lendemain 21, de grand matin, nous nous remîmes en marche, et, dans le milieu du jour, nous rencontrâmes un parti de Cosaques réguliers, que l'on chassa à coups de canon. Après avoir marché une partie de cette journée à travers les champs, nous arrêtâmes près d'une prairie, au bord d'un ruisseau, où nous passâmes la nuit.

Le 22, nous eûmes de la pluie. L'on marcha lentement et avec peine jusqu'au soir, où nous arrêtâmes et prîmes position près d'un bois. Dans la nuit, nous entendîmes une forte explosion : nous sûmes, après, que c'était le Kremlin que le maréchal Mortier venait de faire sauter, par le moyen d'une grande quantité de poudre que l'on avait mise dans les caves. Le maréchal était parti de Moscou trois jours après nous, le 22, avec ses dix mille hommes, dont deux régiments de Jeune garde que nous rejoignîmes, quelques jours après, sur la route de Mojaïsk. Le reste de cette journée, nous fîmes peu de chemin, quoique marchant toujours.

Le 24, nous n'étions pas loin de Kalouga. Le même jour, l'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène, ainsi que d'autres corps que le général Corbineau commandait, se battaient, à Malo-Jaroslawetz, contre l'armée russe qui voulait nous disputer le passage. Dans cette lutte, qui fut sanglante, 16 000 hommes des nôtres se battirent contre 70 000 Russes, qui perdirent 8 000 hommes, et nous 3 000. Nous eûmes plusieurs officiers supérieurs tués et blessés, entre

autres le général Delzons, frappé d'une balle au front. Son frère, qui était colonel, voulut le secourir ; à son tour, il fut atteint d'une seconde balle ; tous deux expirèrent à la même place.

Le 25, au matin, j'étais de garde depuis la veille au soir, près d'une petite maison isolée où l'Empereur était logé et où il avait passé la nuit, le soleil se montrait au travers d'un épais brouillard, comme il en fait souvent au mois d'octobre, quand, tout à coup et sans prévenir personne, il monta à cheval, suivi seulement de quelques officiers d'ordonnance. A peine était-il parti, que nous entendîmes un grand bruit ; un moment, nous crûmes que c'étaient des cris de « Vive l'Empereur ! », mais nous entendîmes crier : « Aux armes ! » C'étaient plus de 6000 Cosaques commandés par Platoff, qui, à la faveur du brouillard et des ravins, étaient venus faire un *hourrah*. Aussitôt les escadrons de service de la Garde s'élancèrent dans la plaine ; nous les suivîmes, et, pour raccourcir notre chemin, nous traversâmes un ravin. Dans un instant, nous fûmes devant cette nuée de sauvages qui hurlaient comme des loups et qui se retirèrent. Nos escadrons finirent par les atteindre et leur reprendre tout ce qu'ils avaient enlevé de bagages, de caissons, en leur faisant essuyer beaucoup de pertes.

Lorsque nous entrâmes dans la plaine, nous vîmes l'Empereur presqu'au milieu des Cosaques, entouré des généraux et de ses officiers d'ordonnance, dont un venait d'être dangereusement

blessé, par une fatale méprise : au moment où les escadrons entraient dans la plaine, plusieurs de ses officiers avaient été obligés, pour se défendre, et pour défendre l'Empereur, qui était au milieu d'eux et qui avait failli être pris, de faire le coup de sabre avec les Cosaques. Un des officiers d'ordonnance, après avoir tué un Cosaque et en avoir blessé plusieurs autres, perdit, dans la mêlée, son chapeau, et laissa tomber son sabre. Se trouvant sans armes, il courut sur un Cosaque, lui arracha sa lance et se défendit avec. Dans ce moment, il fut aperçu par un grenadier à cheval de la Garde qui, à cause de sa capote verte et de sa lance, le prit pour un Cosaque, courut dessus et lui passa son sabre au travers du corps (1).

Le malheureux grenadier, désespéré en voyant sa méprise, veut se faire tuer ; il s'élance au milieu de l'ennemi, frappant à droite et à gauche ; tout fuit devant lui. Après en avoir tué plusieurs, n'ayant pu se faire tuer, il revint seul et couvert de sang demander des nouvelles de l'officier qu'il avait si malheureusement blessé. Celui-ci guérit et revint en France sur un traîneau.

Je me rappelle qu'un instant après cette échauffourée, l'Empereur, étant à causer avec le roi Murat, riait de ce qu'il avait failli être pris, car il s'en est fallu de bien peu. Le grenadier vélite Monfort, de Valenciennes, avait encore eu

(1) Cet officier se nommait M. Leaulteur. (*Note de l'auteur.*)

l'occasion de se distinguer, en tuant et en mettant hors de combat plusieurs Cosaques.

Nous restâmes encore quelque temps dans cette position, et nous nous mîmes en marche, laissant Kalouga sur notre gauche. Nous traversâmes, sur un mauvais pont, une rivière fangeuse et fort escarpée, et prîmes la direction de Mojaïsk.

Le 26, nous fîmes encore une petite étape, et, le 27, après avoir marché sans interruption jusqu'au soir, nous allâmes coucher près de Mojaïsk ; cette nuit, il commença à geler.

Le 28, nous partîmes de grand matin et, dans la journée, après avoir traversé une petite rivière, nous nous trouvâmes sur l'emplacement du fameux champ de bataille encore tout couvert de morts et de débris de toute espèce. On voyait sortir de terre des jambes, des bras et des têtes ; presque tous ces cadavres étaient des Russes, car les nôtres, autant que possible, nous leur avions donné la sépulture. Mais, comme tout cela avait été fait à la hâte, les pluies qui étaient survenues depuis, en avaient mis une partie à découvert. Rien de plus triste à voir que tous ces morts qui, à peine, conservaient une forme humaine : il y avait cinquante-deux jours que la bataille avait eu lieu.

Nous allâmes établir notre bivac un peu plus avant, et nous passâmes près de la grande redoute où le général Caulaincourt avait été tué et enterré. Lorsque nous fûmes arrêtés, nous nous occu-

pâmes de nous abriter, afin dé passer la nuit le mieux possible. Nous fîmes du feu avec les débris d'armes, de caissons, d'affûts de canon; mais, pour l'eau, nous fûmes embarrassés, car la petite rivière qui coulait près de notre camp et où il se trouvait peu d'eau, était remplie de cadavres en putréfaction; il fallut remonter à plus d'un quart de lieue pour en avoir de potable. Lorsque nous fûmes organisés, je fus avec un de mes amis (1) visiter le champ de bataille; nous allâmes jusqu'au ravin, à la place même où, le lendemain de la bataille, le roi Murat avait fait dresser ses tentes.

Le même jour, le bruit courut qu'un grenadier français avait été trouvé sur le champ de bataille, vivant encore : il avait les deux jambes coupées, et, pour abri, la carcasse d'un cheval dont il s'était nourri de la chair, et, pour boisson, l'eau d'un ruisseau rempli de cadavres. L'on a dit qu'il fut sauvé : pour le moment, je le pense bien, mais, par la suite, il aura fallu l'abandonner, comme tant d'autres. Le soir de cette journée, la faim commença à se faire sentir chez quelques-uns qui avaient épuisé leurs provisions. Jusqu'alors chacun, chaque fois que l'on faisait la soupe, donnait sa part de farine, mais, lorsque l'on s'aperçut que tout le monde n'y contribuait plus, l'on se cacha pour manger ce que l'on avait; il n'y avait que la soupe de viande de cheval, que

---

(1) Grangier, sergent. (*Note de l'auteur.*)

l'on faisait depuis quelques jours, que l'on mangeait en commun.

Le jour suivant, nous passâmes près d'une abbaye qui avait servi d'hôpital à une partie de nos blessés de la grande bataille. Beaucoup s'y trouvaient encore. L'Empereur donna l'ordre de les transporter sur toutes les voitures, à commencer par les siennes, mais des cantiniers, à qui l'on avait confié plusieurs de ces malheureux, les abandonnèrent sur la route, sous différents prétextes, et cela pour conserver le butin qu'ils emportaient de Moscou et dont leurs voitures étaient chargées. Cette nuit, nous couchâmes dans un bois en arrière de Ghjat, où l'Empereur logea; pendant la nuit, pour la première fois, il tomba de la neige.

Le lendemain, 30, la route était déjà mauvaise; beaucoup de voitures, chargées de butin, avaient peine à se traîner, beaucoup déjà se trouvaient brisées, et d'autres, craignant le même sort, s'allégeaient en se débarrassant d'objets inutiles. Ce jour-là, j'étais d'arrière-garde, et, comme je me trouvais tout-à-fait en arrière de la colonne, à même de voir le commencement du désordre. La route était jonchée d'objets précieux, comme tableaux, candélabres et beaucoup de livres, car, pendant plus d'une heure, je ramassai des volumes que je parcourais un instant, et que je rejetais ensuite, pour être ramassés par d'autres qui, à leur tour, les abandonnaient.

(A suivre.)

Les correspondants du peintre Fabre (1808-1834).

(*Fin.*)

Lettres de Girodet-Trioson.

Paris, 30 Juin 1809.

J'ai reçu par M. Mallet, mon cher camarade, la gravure d'après le Poussin, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous en remercie de tout mon cœur. Je vous aurai l'obligation de voir, quelque jour, mon œuvre complète, quand j'aurai recueilli ce qui me manque encore. En quittant Paris, lorsque vous étiez prêt vous-même de retourner en Italie, j'ai confondu les estampes du Poussin, que vous m'aviez dit ne pas avoir, et je ne me suis plus ressouvenu de votre choix, de sorte que je n'ai pu vous procurer, de mon côté, ce qui vous manque, soit dans mes doubles, soit ailleurs. Si vous vouliez m'envoyer une note écrite et le moindre croquis des estampes que vous n'avez point, malgré mon défaut d'ordre, je parviendrais à contribuer, de mon côté, à compléter votre œuvre. Mandez-moi, je vous prie, vos intentions, et je me trouverai heureux de les remplir.

J'ai vu avec grand plaisir, au Salon, votre tableau du *Jugement de Pâris*, que nous regardons toujours, avec Bertin, quand je dîne chez lui, où souvent nous nous entretenons de vous. Je désirerais que ce tableau fut gravé par quelque bon graveur ; il ferait une estampe très-agréable.

Bertin m'a dit que vous avez bien voulu prendre part au petit succès de mon *Atala;* je suis bien sensible à cet intérêt d'un ancien camarade que j'estime et que j'honore et que je verrais avec grand plaisir se rapprocher de nous.

La personne qui vous remettra cette lettre est un de mes élèves qui ne continue plus la peinture. Il voyage avec une dame très aimable; je vous demande vos bontés et vos complaisances pour tous deux. Vous m'avez gâté par le bon accueil que vous avez fait à mes élèves de Rome, et vous voyez que je compte là-dessus pour ceux qui doivent faire ce beau voyage.

Adieu, mon cher camarade, nous verrons toujours avec plaisir de vos nouvelles productions, et votre talent, comme vos ouvrages, nous sont de sûrs garants de nos jouissances. Si vous êtes un peu moins paresseux d'écrire que moi, laissez-moi espérer de vos nouvelles directes, et recevez l'expression franche des sentimens d'estime et de dévouement sincère de votre vieux camarade

Girodet-Trioson,
rue Grange-Batelière, n° 26, Paris.

Je voulais écrire un mot au bon Desmarais (1), mais je n'en ai pas le moment. Si, comme je le

---

(1) Frédéric Desmarais, peintre, prix de Rome en 1785, mort à Carrare en 1814. Le musée de Montpellier possède plusieurs esquisses de lui.

présume, vous le voyez quelquefois, voulez-vous bien lui faire part de mon souvenir affectueux ?

Paris, 21 Septembre 1811.

Vous avez si bien accueilli deux de mes élèves que je vous avais adressés il y a quelques années, que je prends confiance de vous demander les mêmes bontés pour un troisième, M. Dejuinne (1), allié à la famille de M. Bertin que vous aimez, et porteur de la présente. Ce jeune homme, qui m'est très attaché, parfaitement honnête et de beaucoup de talent, a essuyé une injustice assez marquée, dans le dernier concours du grand prix, que ses camarades, le public et une grande partie de ses juges lui décernaient unanimement, et qu'il n'a cependant pu avoir par les menées et l'influence d'un chef d'école que vous connaissez aussi bien que moi, et qui ne veut point souffrir que d'autres élèves que les siens soient couronnés dans les concours.

Lassé d'en être toujours éloigné, M. Dejuinne a pris le parti d'y renoncer et d'aller étudier en Italie, et il m'a prié de vous le recommander particulièrement, rempli d'estime qu'il est et pour votre talent et pour votre personne ; et j'accède à son désir avec d'autant plus d'empressement que je partage de tout mon cœur, et depuis longtems, les mêmes sentimens. Veuillez

(1) François-Louis Dejuinne, peintre (1786-1844).

donc l'accueillir et l'aider de vos conseils, comme il saura s'inspirer de vos exemples, si vous voulez bien lui permettre l'entrée de votre atelier, où je suppose et désire que vous soyez occupé, comme vous méritez de l'être. En lui accordant cette faveur, vous aurez droit à la reconnaissance de tous les deux.

Je désire beaucoup apprendre que vos affaires s'arrangent à votre satisfaction et qu'elles vous permettent de revenir au moins quelques fois à Paris, toutefois si cela vous convient, car il ne faut souhaiter aux personnes que l'on estime et que l'on aime, que ce qui peut leur être avantageux et agréable. Croyez, cependant, que tout ce qui pourra étendre et resserrer mes rapports avec vous me le sera infiniment à moi-même.

Depuis votre départ, l'embarras de mes affaires m'a interdit tout travail. Je n'ai rien fait, absolument rien, depuis le dernier tableau que vous avez vu de moi, tout entier occupé à faire finir ma fatale maison, où je compte cependant m'installer dans un mois. Je n'ai pu même faire terminer encore la gravure de l'*Endymion*, commencée depuis longtems, et dont j'avais espéré pouvoir vous offrir une épreuve par M. Dejuinne ; il faudra que j'attende une occasion plus tardive. Que Dieu vous préserve, mon cher camarade, de la folie de bâtir, si jamais cette mauvaise pensée vous passe par la tête ; mais, comme je vous crois plus sage que moi, je suis sans inquiétude pour vous.

J'espère que votre santé est toujours bonne, malgré les petites visites que la goutte vous fait quelquefois. Si vous étiez tout simplement un bon campagnard, je vous en guérirais avec des gousses d'ail prises tous les matins, mais ce n'est pas un remède à proposer à un homme de bonne compagnie.

Veuillez me rappeler au souvenir de M. votre frère, s'il est toujours à Florence ; je me ressouviens toujours avec plaisir du tems où j'ai eu l'honneur de le voir à Rome Je vous prie aussi de faire mention de moi à madame d'Albany, à qui j'ai l'honneur d'offrir mes hommages respectueux. Et vous, mon cher camarade, recevez l'expression bien franche de l'estime et du dévouement sincères de votre ancien camarade et confrère.

Paris, 20 Juin 1819.

Je profite de l'occasion que me présente M. Potrelle (1), qui vous remettra cette lettre, pour me rappeler à votre souvenir. Plus les années s'écoulent, plus je vois disparaître autour de moi d'anciens compagnons de ma jeunesse, plus je me rattache, par l'affection et le souvenir, à ceux qui me restent encore. Je désire qu'eux-mêmes aient conservé quelque mémoire de moi.

Ainsi, mon cher camarade, c'est avec un

(1) Potrelle, graveur, 2e grand prix de gravure au concours pour Rome, en 1806.

extrême plaisir que, malgré ma paresse à écrire, qui ne peut être surpassée que par celle de Bertin, je m'entretiens un moment avec vous, désirant beaucoup que vous ayez quelque contentement de recevoir de nos nouvelles, et que vous me donniez des vôtres à votre loisir. On nous avait inquiété sur votre santé, et un de nos amis, M. Sitiveau (1), (c'est ainsi, je crois, qu'il se nomme), auquel vous avez rendu le service de restaurer un tableau de Raphaël, m'avait dit, si je m'en souviens bien, que vous deviez, il y a déjà quelque tems, venir à Paris pour consulter sur votre santé. J'étais fâché du motif, mais il paraît que vous n'avez pas eu besoin de prendre cette grande résolution, et j'en augure que vous vous portez mieux qu'on ne nous l'avait dit.

Je voudrais vous dire aussi que je me porte bien, mais il s'en faut de beaucoup. Ma santé est détériorée et affaiblie au point que je ne pourrais pas, fussé-je libre, faire un voyage d'Italie. Cependant *hoc erat in votis*, mais je serai forcé de renoncer à bien d'autres espérances. Je désire que, si vous faites encore des projets, vous puissiez les réaliser mieux que je n'effectuerais les miens. La goutte vous laisse-t-elle assez tranquille pour ne pas vous faire tomber le pinceau des mains? Je le souhaite, et que notre prochaine exposition, fixée désormais à la Saint-Louis, s'enrichisse de quelqu'un de vos ouvrages.

---

(1) M. Seitivaux, payeur du département de la Seine.

Nous commençons, pour la génération de peintres qui se lève, à être de vieux maîtres. Si vous étiez ici, vous trouveriez, ce me semble, que l'École ne marche pas beaucoup, dans la route d'études sévères que nous avons suivie. Vous pouvez même en juger, si vous voyez à Rome les expositions de MM. les Pensionnaires ; aussi, aucun de nos élèves n'a encore pu remporter le prix à l'Académie ; nos confrères trouvent qu'ils finissent trop. On ne veut plus que des esquisses ; passe encore si elles étaient belles, mais il s'en faut souvent de beaucoup.

Je suis fort occupé encore d'un tableau qui me tient depuis longtems, et que j'ai recommencé plusieurs fois sans succès, ne sachant même pas si je serai plus heureux cette dernière. Le sujet est : *Pygmalion et sa statue*. Pour vous donner l'idée de la difficulté principale que je me suis imposée, figurez-vous une femme très-blonde, toute dans le clair et se détachant décidément en demi-teinte sur un fond plus clair et avec l'effet de la dégradation et du passage, le plus doux qu'il m'a été possible de le faire, de la partie animée avec celle qui est encore de marbre ; un fond de ciel et presque point d'ombre dans le tableau. Je ne sais, en vérité, comment je m'en tirerai, mais le sort de cet ouvrage doit être d'avoir un succès décidé ou de tomber tout à plat ; je n'y vois pas d'alternative. Je vous fais toutes ces confidences à vous, mon cher camarade, car mes illustres confrères de Paris

n'en savent pas tant que vous, à cet égard. Nous vivons fort circonscrits, comme vous savez; ce n'a pas été ma faute, mais à toutes mes avances de confiance et d'abandon, je n'ai jamais été remboursé dans la même monnaie.

M. Potrelle, mon cher camarade, vous remettra, de ma part, six estampes signées de moi, et avec l'indication de leur destination pour vous : l'*Hippocrate* et l'*Endymion;* le *Portrait de M. de Châteaubriand*, gravé par un de mes élèves; celui de la *Princesse de Salm*, femme distinguée en littérature; la tête d'*Atala* et celle d'un *Jeune Turc*, gravées dans la manière du crayon ; les trois premières avant la lettre, les autres telles qu'elles se tirent toujours. Je désire que cet envoy vous rappelle quelquefois votre ancien camarade, ainsi que la haute estime et le dévouement sincère qu'il vous porte. Si vous avez gravé quelques autres jolies eaux-fortes comme celles dont vous me fîtes cadeau à Paris, je réclame de vous l'obligeance de me les faire passer par quelque occasion sûre qui se présenterait à vous.

Je vois rarement Bertin; nos demeures ne sont pas voisines et nos occupations sont encore plus distantes. Il est tout entier à la politique que je ne sais pas, que je n'aime pas, et dont je ne me soucie guère. Pourvu que nos députés ne soient pas jacobins, je dirai volontiers d'eux, comme Jupiter :

Tros Rutulusve... nullo discrimine habebo.

Voilà de belles citations, pour un homme sorti du collège depuis près de quarante ans. Mais Bertin a des momens d'intervalle; sa politique est intermittente, et, alors, il se rejette sur les arts qu'il aime, comme dédommagement, ce me semble. Je ne le vois guère que nous ne parlions beaucoup de vous, et nous nous représentons Fabre dans son palais de Florence et découvrant, de sa loge, une superbe perspective; ce qui me fait faire de gros soupirs, quoique la vue du haut de ma maisonnette de la rue Saint-Augustin ne soit pas une des plus désagréables de Paris.

Je vous quitte à regret, mon cher camarade, mais il faut que je laisse dormir M. Potrelle, qui part demain. J'ai des torts immenses avec MM. les Académiciens dell'*Accademia Labronica ed altri Accademie di Fiorenza;* je ne sais comment les réparer. J'aurai recours à vous, mon cher camarade, en vous priant de vous charger de faire valoir mes excuses, que je vous enverrai écrites; mais il faut que ce malheureux *Pygmalion* soit fini. Voulez-vous me rappeler au souvenir del signor Benvenuti, Alessandri, etc., *quali m'hanno onorato della loro stima.*

Paris, 28 aoust 1821.

Cette lettre vous sera remise par M. Schnetz, élève de M. Gros, qui retourne en Italie, dans ce beau pays que vous habitez et que je désespère de revoir jamais. M. Schnetz vous dira que j'ai

failli à me casser la tête, dans une chute de laquelle il m'a officieusement relevé. Cet accident n'a pas eu de suite, heureusement, car autrement il m'aurait privé, non seulement de vous adresser mes remerciements des belles gravures que vous m'avez envoyées, mais même de les voir, car je ne les ai sous les yeux que depuis une demi-heure.

Lorsque vous voudrez, mon cher camarade, faire des envois au loin, si le hasard vous ramène jamais MM. Vernet père et fils à Florence, gardez-vous de les charger de vos commissions. Ils m'avaient annoncé ce dont ils étaient porteurs pour moi, de votre part; ils ne voulurent pas, me dirent-ils, que je prisse la peine d'aller chercher le paquet moi-même; ils voulaient absolument me le porter chez moi. Je les ai attendus vainement plusieurs mois; je retournai alors chez eux, mais inutilement, toujours me promettant de venir et n'arrivant jamais. Enfin, partant moi-même pour la campagne sans avoir pu les joindre, je chargeai un de mes élèves de retirer mes estampes, à quoi il parvint enfin, mais non sans peine. Arrivé depuis peu de la campagne, elles m'ont été remises ce matin, et m'ont fait très grand plaisir, tant les paysages que vos compositions historiques, que je ne connaissais pas, et qui font désirer que vous en augmentiez la suite.

J'attache, pour toutes sortes de raisons, un très grand prix à ce témoignage de votre souvenir et de votre estime. Vous êtes bien sûr de

me causer une véritable satisfaction, toutes les fois que vous me donnerez les moyens de jouir de vos nonvelles productions. Je fais des vœux sincères pour que votre santé vous permette de vous occuper encore longtems. C'est un espoir que j'ai abandonné pour mon compte. Ma vue est affaiblie à tel point que je n'y vois plus à lire une écriture assez grosse sans lunettes, et la faiblesse habituelle de ma santé me fait aller souvent demeurer à la campagne, où j'ay pris le parti de m'occuper comme nos paysans. Je m'amuse quelquefois à dessiner du paysage, mais je m'aperçois trop que celui de mon habitation ne ressemble guère à celui des environs de Florence.

C'est un malheur, pour un peintre, d'avoir vu de plus beaux pays que celui où son destin l'a fixé. Je passe ainsi la plus grande partie de l'été aux champs, forcé d'abandonner les tableaux qui me fatiguent beaucoup trop. J'ai, depuis longtemps, commencé une suite de compositions au trait, tirées des *Odes* d'Anacréon ; cette suite sera composée de cinquante sujets. J'y travaille tout doucettement, tandis que mes brosses se reposent et que mes palettes sont pendues au mur.

M. Massard, qui a gravé l'*Hippocrate*, grave présentement *Atala*. Un graveur, qui a été de mes élèves et qui a acquis un fort beau burin, s'est chargé de *Galatée*. Tout cela n'est pas encore près d'être terminé, mais j'en verrai la

publication avec plaisir, puisque je serai, alors, à portée de vous en faire hommage.

Je devrais vous donner des nouvelles de notre Académie, mais je n'y parais pas souvent. Le tapis verd de l'Institut, que je révère comme il convient, ne me plaît pas autant que celui de mes gazons. Je ne sais pas ce que font nos anciens, et, depuis que je me suis réduit à la condition d'amateur, je ne m'en inquiète guère. Il s'élève une génération nouvelle de peintres qui m'est presque étrangère et qui ne paraît guère marcher dans les voies que nous avons cru bonnes, dans notre tems. C'est une vieille loi que celle qui ne permet pas aux choses de rester longtems stationnaires.

Depuis longtemps, mon cher camarade, je suis tourmenté de la négligence impardonnable qui me fait ne pas répondre à des marques très honorables de distinction et d'estime que j'ai reçues de vos Académies, il y a longtemps. Je ne sais plus comment y revenir. J'aurai recours à vous, un peu plus tard, pour vous prier d'être mon avocat et mon défenseur, car il n'est pas possible que ces messieurs n'ayent pas pris une idée très défavorable de moi.

Veuillez, en attendant, me rappeler au souvenir de MM. Benvenuti, Alessandri et autres, que j'ai eu l'avantage de connaître, soit à Rome ou ailleurs en Italie, et qui sont à Florence. Je vous prie, surtout, de vouloir bien offrir mes respects à madame la comtesse d'Albany, si elle a

encore la bonté de se ressouvenir qu'elle voulut bien m'accueillir honorablement, à Paris.

Paris, 7 Octobre 1821.

Vous avez dû recevoir de mes nouvelles, il y a peu de temps, par M. Schnetz, qui vous a sans doute remis ma lettre. Je serais charmé de recevoir des vôtres, sans que vous attendiez l'occasion d'aucun voyageur.

J'ai trop éprouvé votre obligeance pour ne pas vous adresser avec confiance M. Light, jeune Anglais, amateur de peinture, qui s'est amusé à dessiner, quelques mois, dans mon atelier, et qui, ayant le projet de passer l'hiver à Florence, désire connaître et admirer vos ouvrages, les beautés de cette ville, et y prendre un maître de dessin. Veuillez, mon cher camarade, lui indiquer à qui il peut s'adresser et lui donner les renseignemens dont il peut avoir besoin, sous les autres rapports.

Vous avez sûrement vu Édouard Bertin, qui va à Rome essayer de marcher sur les traces du Guaspre. C'est, du moins, ce que je lui souhaite, mais, quand il ne ferait que voir un beau pays, c'est toujours un grand plaisir, et que je regrette de ne pouvoir plus espérer. Son père vous a écrit un volume, à ce qu'il m'a dit. Je ne vous répéterai donc pas beaucoup de choses qu'il a pu vous dire.

S. d.

J'envoye (1), mon cher camarade, savoir comment se comporte cette maudite goutte qui vous faisait tant souffrir, hier. Si elle s'est calmée et que votre voyage ne soit pas retardé, recevez de nouveau mes adieux, mes remerciemens des momens agréables que vous m'avez consacrés, qui ont été trop rares, et mes souhaits d'heureux retour dans la belle Florence. Recevez aussi le souhait que je forme de vous revoir parmi nous, dans un tems qui ne soit point trop éloigné. Que si vous étiez forcé de rester encore quelques jours ici, j'irais vous tenir compagnie et vous renouveler de vive voix ce que je viens de vous exprimer.

Voici une lettre pour M. Benvenuti, à qui je vous prie encore de donner place dans votre portefeuille.

Je m'acquitterai auprès de Bertin et de Cousin de votre commission. Présentez, je vous prie, mes vœux et mes hommages les plus respectueux à madame la comtesse d'Albany. Que ne puis-je espérer d'aller les lui offrir moi-même à Florence! Mais je conserverai toujours le souvenir de l'accueil plein de bonté qu'elle a bien voulu me faire, et celui des momens que vous avez eu

---

(1) Cette lettre n'est pas datée, mais les analogies qu'elle présente avec la suivante indiquent suffisamment qu'elle doit être intercalée ici.

la complaisance de me consacrer ici, où je vous prie de regarder comme votre correspondant celui de vos anciens camarades qui vous est le plus sincèrement dévoué et auquel vous avez inspiré la plus haute estime et l'attachement le plus vrai et le plus invariable.

Un mot de réponse verbale à mon domestique. Vous devez avoir renversé l'écritoire avec la marmite.

Paris, 23 May 1823.

J'ai toutes sortes de raisons pour commencer cette lettre par les mêmes paroles que vous m'avez dites en tête de celle que j'ai reçue de vous, du 30 novembre dernier : « Plaignez-moi et ne me grondez pas » ; et c'est à plus juste titre que je sollicite votre indulgence. Toutefois, vous ne douterez pas, je l'espère, que je n'aie éprouvé une peine extrême, au récit des souffrances qui vous ont si constamment tourmenté pendant tout votre voyage, et même à votre arrivée chez vous.

Depuis notre séparation, j'ai moi-même été, et surtout pendant le rude hiver que nous avons eu ici, tourmenté de rhumes si violens et presque continuels, que, non seulement j'étais hors d'état de m'occuper de quoi que ce soit, mais que même encore ma santé en est fort fatiguée et réclame impérieusement une vacance à la campagne, où je compte aller bientôt essayer de

reprendre de nouvelles forces, qui me seront si nécessaires pour avancer quelque peu quelqu'une des mille et une entreprises où vous savez que je me suis embarqué.

Pour vous donner une idée de l'inaction à laquelle j'ai été condamné, vous saurez que les deux portraits de Vendéens ne sont pas encore finis, et j'ai grand'peur qu'ils ne le soient pas de l'année. Bref, je n'ai pas donné un seul coup de pinceau depuis votre départ, et je n'ai guère quitté un grand fauteuil, au coin de la cheminée. C'est là que, tout en buvant de la tisanne pectorale, j'ai quelque peu travaillé à mes dessins d'*Anacréon* (1), dont un graveur s'occupe, d'ailleurs, sans distraction, et que j'ai fait aussi quelques corrections au grand bavardage dont vous avez eu la patiente bonté d'entendre la lecture. Quant aux lithographies, mon teinturier va son petit train, et, incessamment, il y aura de publiées quelques têtes et études nouvelles; celles que je n'ai pu vous offrir sont, je crois, la tête d'*Atala* et celle de *Chactas*, déjà imprimées. Bientôt paraîtront une *Tête de jeune fille* en turban, qui a mieux réussi que les autres, et incessamment le *Portrait de M. de Châteaubriand*, jusqu'aux genoux. Le *Danaé* (celle de grandeur petite nature) est commencée, et formera une planche

(1) *Anacréon, sa maîtresse et l'Amour qui se reposent dans une grotte*, tableau appartenant aujourd'hui au musée de Montpellier.

lithographique de la grandeur de l'estampe de l'*Endymion*.

Je voudrais que tout cela fût terminé, pour avoir le plaisir de vous les offrir, mon cher camarade, puisque vous avez bien voulu donner votre suffrage à nos premières publications. J'aurais pu même vous envoyer quelque chose, si je n'avais été averti du départ de M. Delécluze, qui vous remettra cette lettre, que presque au moment où il va se mettre en route. Et je le regrette d'autant plus que c'est un homme exact et soigneux, et qui aurait rempli cette petite commission avec exactitude. J'ignore si son projet est de repasser par Florence en revenant à Paris, mais, dans ce cas, et vous pourrez le savoir de lui, je serais bien charmé que vous profitassiez vous-même de cette occasion pour m'envoyer de vous quelque souvenir précieux, dont il pourrait se charger sans embarras, dans son voyage. Telle serait quelque petite esquisse de votre composition, et celle du site de Vallombreuse, où on apercevrait le couvent en perspective, dans le beau paysage où il est situé. Quant aux œuvres d'Alfieri, il faudra que je prenne des mesures pour cet envoi, et je vous en écrirai plus tard.

Vous avez appris, sans doute, la perte inattendue de ce pauvre Michallon, dont vous avez eu le dernier tableau. On a fait sa vente, et ses études, jusques aux moindres croquis, ont été vendues des prix fous. Je m'y suis ruiné en

n'achetant presque rien. Nous avons perdu aussi, à notre Académie, M. Prud'hon (1), M. Gois (2), notre ancien professeur, et M. Peyre (3), le doyen des architectes. Je crois, en vérité, que ce sera bientôt mon tour (4); je voudrais, cependant, pouvoir vous envoyer, avant, mon *Anacréon* terminé.

Je vous remercie, mon cher camarade, d'avoir bien voulu, au milieu de tous vos embarras de santé et d'arrivée, remplir les commissions dont vous vous étiez chargé pour moi. J'ai reçu une réponse fort honnête de M. Benvenuti; veuillez l'en remercier quand vous le verrez, et me rappeler à son souvenir.

Je suis bien sensible aux choses honnêtes que vous m'avez transmises de la part de madame d'Albany, mais vous avez oublié de me dire comment elle a supporté la route et si elle était arrivée en bonne santé à Florence. Je le désire, et que la lettre que j'attends de vous me confirme l'espoir que j'ai que sa santé et la vôtre seront aussi bonnes que le repos et la belle saison peuvent le faire supposer. Je vous prie de vouloir bien la prier d'agréer mes hommages respectueux et l'assurance que je ne perdrai jamais le souvenir de l'accueil plein de bonté dont elle m'a

(1) Pierre Prud'hon, né en 1758, était mort le 16 février 1823.

(2) E. P. A. Gois, sculpteur, né en 1731, mort le 3 février 1823.

(3) A. F. Peyre, architecte et peintre, né en 1739, mort le 7 mars 1823.

(4) Girodet est mort le 9 Décembre 1824.

bien voulu honorer, dans son dernier voyage parmi nous.

Je vous donnerais des nouvelles de Bertin, si je ne savais qu'il y a peu de temps que vous n'en avez reçu et que vous recevrez même une lettre de lui par la même personne qui vous porte celle-cy. Il voudrait bien que son fils, qui est maintenant à Naples, devînt un bon paysagiste, mais nous en doutons tous deux. Je crois que ce jeune homme laissera le pinceau pour la plume, si toutefois il peut vaincre une certaine paresse qui paraît entrer pour beaucoup dans le fondde son caractère.

De tems en tems, mon cher camarade, je jette les yeux sur votre portrait, et ces moments ont pour moi un véritable charme, en ce qu'ils me rappellent vivement ceux que nous avons passé ensemble, il y a pourtant déjà près d'un an :

Heu! fugaces labuntur anni!...

Et, quand je me demande à quoi j'ai employé mon tems, c'est toujours la même réponse que j'ai à me faire : des désirs, des projets, des regrets et des espérances, et rien de réel, ou si peu que rien. Ne croyez pas, je vous prie, que j'aie oublié la permission que vous m'avez donnée de le lithographier ; je compte, avec mon jeune homme, m'en occuper cet automne, à mon retour de campagne. Nous y mettrons nos soins. L'opération faite, vous en serez averti. Vous détermi-

nerez vous-même le nombre d'épreuves que vous voudrez qu'on en tire, ceux à qui vous voudrez en donner ici, et je vous réserverai celles que vous voudrez recevoir à Florence, avec le dessin original.

Adieu, mon cher et honorable camarade; donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles et des personnes et des choses que vous savez pouvoir m'intéresser en Italie, où ma pensée me reporte si souvent, mais que je désespère de plus en plus pouvoir jamais revoir : « *Italiam! Italiam!* » voilà ce que disaient les compagnons d'Énée en y abordant; et moi je le dis en la regrettant.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre ancien camarade et sincère ami,

GIRODET-TRIOSON,
rue Neuve Saint-Augustin, n° 55.

Le général Ducoudray aux États-Unis et au Mexique (1812-1813).

Lettre à M. Champigny-Aubin (1).

Nouvelle-Orléans, ce 17 décembre 1813.

Me voici, mon cher et bon Champigny, depuis un mois, dans la capitale de la Louisiane, sur

(1) La suscription porte : *A Monsieur Champigny-Aubin, propriétaire à Langeais, près de Tours* (Bibliothèque de

les bords riants du Mississipi, et je profite d'une bonne occasion pour vous addresser celle-ci, et pour vous dire que je suis bien portant, heureux et riche.

Depuis deux ans, je vous ai écrit au moins quinze fois, mais j'ignore si vous avez reçu mes épîtres. Maintenant je vous dirai, en me répétant, que je suis parti de Cadix le 24 novembre 1812; que j'ai débarqué, avec un chirurgien-major de mes amis nommé Lafon, à Norfolk, le 4 février; que j'ai passé, par Baltimore, à New-York et Philadelphie, d'où je vous ai écrit deux fois; que j'y ai été nommé adjudant général au service des États-Unis, enfin chef de l'état-major général, et le général de brigade de l'armée républicaine du Mexique; qu'au mois de mars je suis parti de Philadelphie pour Pittsbourg par terre; que de là je vous ai encore écrit pour vous dire que je partais avec 300 hommes et nombre de bons officiers, par eau sur le Ohio et le Mississipi, et, après un voyage de 700 lieues et plus, je suis arrivé, avec ma suite, sur les frontières du Mexique, province de Texas, aux Natchitotchès, situé sur la Rivière rouge. Prenez la carte, et vous verrez sa situation.

En arrivant là au mois de juillet, je reçus la mauvaise nouvelle que les patriotes de cette pro-

---

l'Arsenal. Collection Victor Luzarche). Le général Ducoudray de Holstein est l'auteur d'une *Histoire de Bolivar* qui a été continuée par Alphonse Viollet. Paris, 1831, 2 vol. in-8°.

vince avaient été totalement défaits par les royalistes; que leur général avait si bien perdu la tête, qu'il avait tout abandonné et qu'il avait fui, comme un lâche, sur le territoire des États-Unis; que la république de Texas, enfin, qui avait existé pendant plus de deux ans, était perdue par l'ineptie de ce général Toledo. Il fut destitué et est déshonoré pour jamais.

La plus grande partie des républicains, plus de 600 familles, vinrent se réfugier, avec ce qu'elles purent sauver de précieux, sur la Rivière rouge, où j'étais arrivé avec mes hommes. Les principaux de ces familles vinrent, en députation, me solliciter de me mettre à la tête de l'armée. Je l'acceptai, mais malheureusement je tombai grièvement malade.

Dans cet intervalle, le général Humbert (1) arriva, et je le proposai pour me remplacer, avec d'autant plus de plaisir qu'il est mon ancien et qu'il a bien plus d'expérience que moi. Il fut accepté. Bref, l'on nomma un nouveau gouvernement de trois membres, l'on me fit l'honneur de me confirmer dans un nouvel emploi, avec plein pouvoirs de faire, non seulement mon choix d'officiers de l'état-major, mais encore de nommer à toutes les places de l'administration

(1) Après sa disgrâce en France, disgrâce motivée, dit-on, par la passion qu'il avait inspirée à Pauline Bonaparte, le général Humbert s'était exilé au Mexique dont il aida les habitants à secouer le joug espagnol.

militaire, comme intendant, ordonnateurs, commissaires des guerres, directeurs, inspecteurs, etc.

Je suis parfaitement rétabli, et depuis un mois ici en ville avec le général Humbert, pour recruter et chercher de bons officiers, surtout qui ayent déjà servis. Nous avons été assez heureux d'en trouver une bonne quantité et nous avons tout lieu d'être contens.

Je n'ai que le tems de vous dire que j'ai 18 000 piastres d'appointemens fixes, 12 000 de frais de bureau, outre mes rations et autres émolumens considérables; trois aides-de-camp, un secrétaire et dix bons officiers d'état-major qui tous ont servis et qui sont des gens de mérite. Je suis obsédé par une foule de visites et de pétitionnaires, que les gourdes mexicaines attirent. Veuillez donc excuser le décousu de ma lettre et donner toutes ces bonnes nouvelles à mes chers parens, auxquels j'écris par le même courrier, mais qui peut-être ne pourront pas recevoir ma lettre.

Addressez vos lettres à M. du Coudray de Holstein, sous couvert de M. Gardette, Walnut Street, n° 75, à Philadelphie : elles me parviendront.

J.-D.-V. Ducoudray.

Une facétie de 1745 (1).

Recette contre l'indigestion.

Le duc de Cumberland, ayant juré qu'il mangeroit ses bottes si le Roy de France prenoit la ville de Tournay, les médecins du Roy, après la prise de cette ville, lui ont envoyé la recette suivante, pour prévenir l'indigestion qui en seroit arrivée :

Prenés une once de beaume de Prusse, deux gros de sel d'Angleterre, un petit pain de Sardaigne.

Le tout bien délayé dans six gros d'eau de la Reine de Hongrie, que le duc de Cumberland prendra dans un verre d'eau de Fontenoy (2), ensuite de quoy il se couchera bien chaudement dans des draps de toille de Hollande, pour y suer jusqu'à parfaite guérison.

---

(1) Communication de M. Henry Martin. Bibliothèque de l'Arsenal, Portefeuille du marquis Argenson, ms. 3289, folio 622.

(2) Tournay avait ouvert ses portes aux Français après la bataille de Fontenoy, remportée par le maréchal de Saxe sur le duc de Cumberland, le 11 mai 1745.

VOLTAIRE, BEAUMARCHAIS

ET

LES LETTRES DE CACHET

D'après les documents inédits conservés dans les archives de la Bastille.

I. — Voltaire.

L'ironie serait ici trop facile. Nous nous contenterons de mettre les faits en lumière, d'après les documents qui nous ont passé sous les yeux. D'aucuns estiment qu'il est de grands noms qui doivent, parfois, imposer silence à l'historien ; qu'il est des faits sur lesquels celui-ci aurait le devoir de jeter un voile. C'est, croyons-nous, presque faire injure à l'historien. Le devoir de celui-ci est de dire la vérité, sans autre but que la vérité. L'histoire est une justicière. Combien d'opprimés, de faibles, de méconnus, ont vécu et sont morts avec moins d'amertume parce qu'ils pensaient à son jugement !

Aussi bien l'œuvre de Voltaire n'a-t-elle pas seulement été une œuvre de défense ; elle a été souvent une œuvre d'attaque, une œuvre d'attaque irritée et haineuse. Ceci dit sans prendre parti, d'aucune façon. Mais encore doit-on apprécier la valeur morale d'un philosophe qui remplit sa vie de déclamations sur la liberté, qui stigma-

tisa avec éloquence la justice arbitraire, les lettres de cachet, qui, pour nous servir de ses propres expressions,

> ... d'une main hardie
> Aux superstitions arrachait le bandeau,

et que nous trouvons poursuivant avec cruauté une malheureuse tripière, sollicitant contre elle, avec ténacité, une lettre de cachet, en lui reprochant, dans deux placets, dont l'un est écrit de sa propre main, « de jurer le saint nom de Dieu. »

Les pages qui suivent ajouteront aussi quelques détails inconnus à la biographie du célèbre pamphlétaire (1).

Voltaire, exilé en Angleterre après sa seconde détention à la Bastille (2), venait d'obtenir la permission de rentrer en France. Il avait d'abord été confiné à Saint-Germain; en avril 1729, il obtint l'autorisation de revenir à Paris. Il alla tout d'abord s'établir rue Traversière-Saint-Honoré, vis-à-vis un vitrier, à quelques pas de la fontaine, et du même côté, dans une maison appartenant à un conseiller-clerc, nommé M. de Mayenville, maison de chétive apparence et du plus maussade abord.

---

(1) Pour la biographie de Voltaire, voy. surtout l'œuvre considérable de Gustave Desnoiresterres. Paris, 1867-76, 8 vol. in-8°.

(2) Sur la détention de Voltaire à la Bastille, voy. *les Gens de lettres à la Bastille* dans la *Revue bleue* du 15 juillet 1889, pp. 48-52.

En août 1730, nous le trouvons logé dans le haut de la rue de Vaugirard, près la porte Saint-Michel.

Le 16 de ce mois, René Hérault, lieutenant général de police, reçut le placet suivant :

« A monsieur Hérault, conseiller d'État,
« lieutenant général de la police,

« Remontrent très humblement les habitans « du haut de la rue de Vaugirard, près la porte « Saint-Michel, que la nommée *Travers*, déjà « mise une fois à l'Hôpital (1), continue à donner « un scandale public, poussé aux derniers excès, « s'enivrant tous les jours, battant ses voisines, « jurant le nom de Dieu qu'elle mêle aux paroles « les plus infâmes, se découvrant toute nue et « montrant ce que la pudeur ne permet pas de « nommer, menaçant de mettre le feu aux mai- « sons voisines, et tenant tout le quartier dans « une alarme perpétuelle. Les dits habitants « espèrent de votre justice que vous daignerez « mettre ordre à ce scandale.

Signé : Hodar, Nicaise, Voltaire, Neyraud, Daufine, Alvarez, Augé, Brunes, Provost, Bauer, Castellan, Monchoux, grainetier (2), de Rochebrune, Duparc, m[e] tapissier, Plumel (3). »

---

(1) C'est-à-dire à la Salpêtrière.

(2) Le ms. porte « grentier ».

(3) Original à la *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 11,120, f. 323.

Ce placet est entièrement écrit de la main de Voltaire, d'une plume un peu honteuse et qui cherche à se déguiser. C'est lui qui conduit l'affaire et, à voir l'écriture et l'orthographe des co-signataires du placet, on découvre le rang social des personnages que l'illustre écrivain a groupés autour de lui.

Quant à la valeur des griefs articulés, on en jugera par la suite. Le lieutenant de police transmit le placet au commissaire Le Comte (1), en le chargeant d'en vérifier l'exactitude.

Le Comte répondit, en date du 4 septembre 1730 : « La nommée Travers, contre laquelle ce « placet, Monsieur, vous a été présenté, est une « particulière sur l'esprit de laquelle toutes les « remontrances et les menaces ne peuvent être « d'aucune considération, et je doute même que « vous puissiez luy en imposer. Ses voisins ont « un juste sujet de se plaindre de ses emporte- « ments; mais je ne dois pas vous taire qu'elle « m'a rendu deux plaintes contre plusieurs « d'entre eux, au sujet des mauvais traitements « qui luy ont été faits, et qu'elle m'a fait voir ses « bras qui estoient pleins de meurtrissures, « qu'elle m'a dit provenir des coups qu'elle avoit « reçus (2). »

(1) Le commissaire Le Comte avait le *département* du Luxembourg; il demeurait rue des Fossés-Saint-Germain, vis-à-vis la Comédie.

(2) Original à la *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 11,120, f. 323.

[illegible]

A Monsieur

Monsieur Herault Conseiller d'Etat, Lieutenant general de la police

Remontrent tres humblement les habitans du haut de la rue de Vaugirard pres la porte S^t michel, que la nommée Travers deja mise une fois a l'hopital, continue a donner un scandale publi. poussé aux derniers excez, s'enivrant tous les jours, battant ses voisines, jurant le nom de dieu qu'elle mele aux paroles les plus infames, se decouvrant toutte nue, et montrant ce que la pudeur ne permet pas de nommer, menaçant de mettre le feu aux maisons voisines, et tenant tout le quartier dans une allarme perpetuelle

les dits habitans esperent de votre justice, que vous daignerez mettre ordre a ce scandale

alavoine — Brunet

hodar — Neyrat — dauphine — augé

Kile — Voltaire — Castellan — monchoux — grentier

de Roquebrune — Dupuis — Me Tessier — plumal

Fac-similé du placet rédigé de la main de Voltaire. — (Haut., 21^c; larg., 32^c.)

Voici les extraits des procès-verbaux auxquels le commissaire faisait allusion :

« L'an mil sept cent trente, le vendredi dix-
« huitième jour d'aoust, a dix-heures du matin,
« par devant nous, René Le Comte, conseiller
« du Roy, commissaire enquesteur au Chastelet
« de Paris, en notre hôtel est comparue Marie-
« Anne-Sébastienne de Travers, fille majeure,
« demeurant rue de Vaugirard, paroisse Saint-
« Sulpice, laquelle nous a fait plainte et dit
« qu'elle est la principale locataire de la maison
« où elle est demeurante; qu'elle a pour sous-
« locataires le sieur de Voltaire et ses domes-
« tiques, lesquels, d'intelligence avec le sieur
« Prévost, cavalier du guet, et sa femme, mettent
« tout en usage pour la fatiguer et molester;
« qu'ils l'insultent toutes les fois qu'ils la trou-
« vent dans l'escalier de ladite maison, de
« de laquelle ils veulent se rendre maistres; que
« ladite femme Prévost l'ayant trouvée, il y a six
« jours, sur le palier de la chambre qu'elle
« occupe, elle se jeta sur elle comme une furieuse,
« tenant son fouet, du gros bout duquel elle luy
« en donna une quantité considérable de coups
« sur toutes les parties du corps; que la nommée
« La Fontaine et les domestiques dudit sieur
« de Voltaire vinrent sur ledit palier, et frap-
« pèrent de coups de pied et de poing elle
« plaignante, desquels coups elle a le corps
« tout couvert de contusions; que, depuis ce
« tems, elle ne peut monter ny descendre

« l'escalier de ladite maison sans estre exposée « à estre assassinée, et, comme il luy est impor- « tant de se faire faire justice des excès, « violences et mauvais traitements à elle faits, « elle s'est, pour cet effet, retirée par devant « nous pour nous rendre plainte des faits cy- « dessus, et de ce qu'elle nous a fait apparoir « d'une contusion large de trois doigts qu'elle « a sur le bras gauche, et de plusieurs autres « qu'elle a sur le bras droit; lequel acte nous « luy avons octroyé et ce signé en notre minute.

Signé : Le Comte (1). »

Le lendemain, 19 août, Sébastienne de Travers revint devant le commissaire Le Comte se plaindre de ce que, rentrant chez elle, elle avait été assaillie par la cuisinière et les domestiques de Voltaire, qui lui avaient arraché sa coiffe de taffetas; qu'ils l'avaient mise en pièces, puis avaient failli l'assommer; elle ajouta que Voltaire lui-même, survenant, « luy fit toutes « les insultes possibles et la menaça qu'il luy « brûleroit la cervelle d'un coup de pistolet, « lorsqu'elle sortiroit à deux ou trois heures « du matin, lorsqu'elle iroit en ville pour son « commerce (2). » Sébastienne de Travers était tripière et sortait de bonne heure pour aller

(1) Original à la *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. II, 120, f. 324-25.

(2) Minute du commissaire Le Comte, original à la *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 11,120, f. 326.

acheter à la criée les abatis que, dans la journée, elle revendait en détail(1).

Le mercredi vingt-sept septembre, troisième comparution de Sébastienne de Travers devant le commissaire Le Comte. Elle a appris que ses adversaires font des efforts pour obtenir contre elle une lettre de cachet, afin de s'emparer, dit-elle, de la maison, où ils sont ses sous-locataires. « Ils luy imputent faussement et calomnieusement « qu'elle a, dans son ivresse, mis le feu à sa « maison, quoy qu'il soit constant que, lorsque le « feu a pris dans ladite maison, il a été occa- « sionné par le fait dudit sieur de Voltaire, ainsi « qu'il sera aisé à elle plaignante de l'établir; « que n'ayant pas pu, jusqu'à présent, parvenir « à leurs fins, ils mettent tout en usage avec la « femme du nommé Godard, loueur de carrosses, « locataire d'elle plaignante, et la femme Mouchel, « grainetière, sa locataire, pour luy faire de la « peine. »

Cependant Voltaire insistait auprès de Hérault. Il allait et retournait à la lieutenance de police. Il écrivait à Hérault :

« Monsieur, je vous demande instamment « justice, au nom de tous les habitants, contre la « Travers. J'ay fait ce que vous m'avez ordonné. « Je vous prie de me faire dire à quelle heure je « pourrais vous parler ce soir, j'auray l'honneur

(1) *Ibid.*, f. 327 v°.

« de me rendre exactement à l'heure que vous
« me prescrirez. Je suis avec respect, Monsieur,
« votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : VOLTAIRE (1). »

Les démarches pressantes de Voltaire firent prendre le placet en considération. Nous trouvons une note de la lieutenance de police où les griefs formulés par les adversaires de Sébastienne de Travers sont réunis; Hérault a fait écrire en apostille : « A la première plainte, à l'Hôpital; ce 28 septembre 1730 ». (2)

Cette nouvelle plainte ne tarda pas à se produire, toujours à l'instigation de Voltaire. C'est un second placet au lieutenant de police :

« Monseigneur, les bourgeois de la rue de
« Vaugirard et des environs de la porte Saint-
« Michel, vous représentent très humblement
« que la nommée Travers, tripière, demeurante
« rue de Vaugirard, depuis environ six ans,
« femme d'une conduite très-déréglée, soit par le
« vin dont elle se prend tous les jours, soit par
« l'affluence d'injures dont elle charge tous les
« supplians, sans distinction, jurant et blasphé-
« mant le saint nom de Dieu à outrance, faisant
« même des figures capables de pervertir la

---

(1) Sans autre date que « ce Jeudy ». — Original à la *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 11,120, f. 330.
(2) *Ibid.*, f. 328.

« jeunesse et de causer des divisions dans les
« ménages, et un scandale public affreux, et enfin
« tout ce que l'on peut s'imaginer de plus infâme,
« ne cesse de continuer de les insulter tous les
« jours et de les traiter d'une façon outrageante,
« ce qui cause une suite de scandales, non seule-
« ment dans ladite rue de Vaugirard, à la porte
« Saint-Michel, mais encore à tous les passans,
« de sorte que les supplians n'osent sortir de chez
« eux sans être exposés à ces insultes, et aux
« menaces qu'elle leur fait tous les jours de les
« faire assassiner, malgré les deffenses que
« Votre Grandeur a eu la bonté de luy faire
« deux fois, sur différens placets qu'ils ont eu
« l'honneur de luy présenter, a poussé même
« son impertinence jusqu'à (lorsqu'on l'a menacée
« de recourir à Votre Grandeur pour lui inter-
« poser (*sic*) une vie plus circonspecte) mépriser
« tous les suplians et leurs remontrances, mais
« encore dire en ces termes : qu'elle se f...
« de la police et de ceux qui la gouvernoient.
« C'est pourquoy les supplians vous prient,
« Monseigneur, au nom de Dieu, de débarrasser
« le quartier de la plus mauvaise femme qu'il y
« ait sur terre; ils ne cesseront de prier le
« Seigneur pour la conservation de la santé de
« Votre Grandeur ».

Ce nouveau placet n'est pas écrit de la main même de Voltaire, mais celui-ci s'est mis au premier rang des signataires : « VOLTAIRE. MENAGER. CHEVALIER. DAUFINE. MONCHOUX. LAMI-

RAL. PROVOST, officier du guet à cheval. AUGÉ. DROMAIN. FRANZE » (1).

D'ailleurs le célèbre écrivain appuya instamment la demande en y joignant une nouvelle lettre qui arriva à la lieutenance de police le 10 novembre 1730 : « Monsieur, le sieur « Simonnet (2) vient me presser, au nom des « habitans de la rue de Vaugirard, près la porte « Saint-Michel, de vous renouveler leurs très « humbles supplications au sujet de la nommée « Travers, dont les scandales augmentent de jour « en jour. Je joins, Monsieur, mes prières aux « leurs pour vous supplier de corriger cette « créature par quelques mois d'Hôpital (3). Elle « y a déjà été, et cela la rendit plus sage pour « quelque temps. Nous vous aurons tous, « Monsieur, l'obligation de la tranquillité publi- « que. Je suis, en mon particulier, avec beaucoup « de respect, votre très humble et très obéissant « serviteur.

Signé : VOLTAIRE (4). »

Cette nouvelle intervention produisit le résultat désiré, comme en témoigne une note du lieutenant de police : « Prendre un ordre contre

---

(1) Origin. à la *Bibliothèque de l'Arsenal,* ms. 11,120, f. 338.

(2) Inspecteur de police.

(3) Salpétrière.

(4) Origin. à la *Bibliothèque de l'Arsenal,* ms. 11,120, f. 336.

la nommée Travers, ce 12 novembre 1730 (1). » Sébastienne de Travers fut enfermée par lettre de cachet à la Salpêtrière. Des scellés furent mis sur son appartement. L'inspecteur Symonnet de Lysle en adressa au lieutenant de police le procès-verbal :

« Le 6 décembre 1730.

« Monsieur,

« En exécution de l'ordre du Roy qu'il vous a « plu me confier, en date du 25 novembre 1730, « au sujet de la demoiselle Travers, je me suis « transporté, avec M. le commissaire Parent (2), « à l'effet de mettre les effets de la demoiselle « Travers en sûreté ; il a dressé procès-verbal, « ensuite a mis ses scellez à ses armoires et fait « mettre des plaques à ses portes par un serru- « rier, pour que tous ses meubles soient en « sûreté. Ce qu'elle peut avoir ne laisse pas que « d'estre considérable pour une personne de sa « condition, étant maîtresse frippière de son « mestier. Lorsqu'elle a esté arrestée, tout le « voisinage a marqué une grande joie de ce « qu'on la conduisoit à l'Hôpital. Je suis, etc.

Signé : Symonnet de Lysle (3). »

---

(1) *Ibid*, f. 328.

(2) Commissaire de police du quartier Saint-Germain des Prés, demeurant rue Mazarine.

(3) *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 11,120, f. 334.

Ici s'arrêtent les dépositions à charge contre Sébastienne de Travers. Les dernières pièces du dossier présentent les faits sous un tout autre jour; c'est d'abord un placet que les sœurs de la prisonnière ont fait parvenir à la lieutenance de police, le 19 décembre :

« Marie-Anne-Colombe de Travers, Jeanne-« Denise de Travers et Marie-Geneviève de Travers « remontrent très humblement à Votre Grandeur, « qu'en qualité de sœurs de Sébastienne de « Travers, qui a esté arrestée à votre ordonnance, « elles sont dans l'obligation, pour leur honneur « particulier et la tendresse qui doit estre entre « sœurs, de vous représenter que, sur de faux « exposés et par des témoignages gagnés, on a « imposé à votre religion, quoique très éclairée. « Permettez-nous, Monseigneur, de vous dépein-« dre sa situation :

« Elle est chargée d'une maison par bail « qu'elle tient de monsieur Guynet, conseiller « d'État; plusieurs des sous-locataires luy « doivent et ne la payent pas. Son commerce, « depuis plus de 30 ans, est d'entreprendre, « d'achepter, des plus gros marchands bouchers, « les abatis en gros, pour ensuite en fournir les « détailleuses. Son commerce est justifié par le « certificat cy-joint des bouchers, et la régularité « de ses mœurs par des attestations aussy jointes « par d'honnêtes gens connus de son voisinage.

« Nous prenons encore la liberté de repré-« senter à Votre Grandeur qu'elle a rendu trois

« ou quatre plaintes chez le sieur commissaire « Le Comte, contre ses sous-locataires qui sont, « selon les apparences, les autheurs de son « oppression.

« Nous vous demandons, Monseigneur, sa « liberté pour la mettre en état de faire ses « recouvremens, tant contre les détailleuses qui « luy doivent beaucoup, que contre ses sous- « locataires, et satisfaire aux obligations qu'elle « a contractées, et nous prierons Dieu pour la « santé et prospérité de Votre Grandeur. »

Suivent les signatures (1).

Le lecteur aura remarqué les faits si graves contre les adversaires de Sébastienne de Travers, contenus dans ce placet.

Voici le témoignage des maîtres bouchers :

« Nous, soussignés, certifions à Monseigneur « Hérault, conseiller d'État, lieutenant général « de police, que, depuis trente ans, nous, mar- « chands bouchers, avons fait plusieurs marchés « considérables avec la demoiselle Sébastienne « Travers, pour tous les abatis que nous faisons « pendant le cours d'une année à l'autre, et « qu'elle nous a toujours régulièrement payés, « et que son commerce envers nous peut aller à « la somme de 18000 livres par an (2); que, « depuis sa détention, nous ne savons à qui livrer « le contenu en nos marchez, ce qui peut nous

(1) *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 11,120, f. 339.
(2) Environ 45000 francs de valeur actuelle.

« préjudicier, et au public, par rapport au détail « journalier, la reconnoissant pour une personne « de bonnes mœurs et de bonne conduite. *Signé:* « MAGNAN, J. GALLIER, Pierre REMY, Catherine « REMY, veuve GALLIER, Pierre FRANCFORT, « DUCHESNE, PAFFE, DESNOYERS (1). »

M. de La Guérinière envoie le témoignage suivant : « Je soussigné, écuyer du Roy, certifie « que je connois la demoiselle Sébastienne « Travers depuis plus de seize années, ayant « toujours demeuré dans le voisinage de l'Aca- « démie, et que ses mœurs et sa conduite ont esté « régulières, et qu'elle a toujours fait son com- « merce avec probité et honneur. En foy de quoy « j'ai signé le présent certificat, ce 13 décembre « 1730 (2). »

Deux autres placets en faveur de la prisonnière furent envoyés par un nommé Tarade et un nommé Sylva. Le lieutenant de police dut reconnaître qu'il s'était laissé circonvenir et, dès le 31 décembre 1730, Sébastienne de Travers fut mise en liberté.

---

(1) *Bibliothèque de l'Arsenal*, ms. 11,120, f. 341.
(2) *Ibid.*, f. 343.

II. — Beaumarchais.

Affaire Le Sueur (1767-1768).

Un dossier, de modeste apparence, conservé parmi les papiers provenant des archives de la Bastille, contient des détails intéressants sur un épisode de la vie de Beaumarchais, qui a échappé aux investigations des érudits. Il n'en est pas question dans l'*Histoire de Beaumarchais* par Gudin de la Brenellerie, dont M. Maurice Tourneux a donné une si remarquable édition (1), ni dans *Beaumarchais et son temps* de Louis de Loménie (2), ni dans le brillant essai sur Beaumarchais de M. Lintilhac (3). Et cependant, dans ces quelques pages, dont plusieurs sont de sa main, nous retrouvons Beaumarchais tout entier, avec son tempérament vif, son activité fiévreuse, sa nature passionnée et, surtout, son imagination d'artiste, qui lui fait croire que tout est, dans la réalité, tel que son esprit, guidé par ses passions et ses intérêts, le lui représente.

En 1767, Beaumarchais avait 35 ans. En 1760, il s'était lié avec le célèbre financier Pâris-Duverney.

---

(1) Paris (librairie Plon), 1888, in-12.

(2) Articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1852-53, puis réunis en volume.

(3) *Beaumarchais et ses œuvres, précis de sa vie et histoire de son esprit*. Paris, 1887, in-8°.

« Il m'initia, écrit Beaumarchais, dans les affaires de finances où tout le monde sait qu'il était consommé ; je travaillai à ma fortune sous sa direction, et je fis, par ses avis, plusieurs entreprises ; dans quelques-unes il m'aida de ses fonds ou de son crédit, dans toutes de ses conseils... » C'est, en effet, sous l'influence de ce maître habile, ajoute Loménie, que le jeune fils de l'horloger Caron prit ce goût des spéculations et des affaires qui ne l'a plus quitté, qui n'a pas peu contribué à tourmenter sa vie, et qui, mêlé chez lui à un goût non moins ardent pour les plaisirs de l'esprit et de l'imagination, donne à sa physionomie un caractère tout particulier.

Notre dossier (1) s'ouvre sur un factum intitulé *Mémoire*, entièrement de la main de Beaumarchais :

« Les sieurs Pernon, député du commerce de
« Lyon, Péan, seigneur du comté de Damartin, et
« Caron de Beaumarchais, secrétaire du Roy,
« supplient humblement Monsieur le comte de
« Saint-Florentin (2) et Monsieur de Sartine (3)
« de vouloir bien leur rendre l'ordre du Roy (4)
« qui leur avait été accordé contre Charles-
« Cæsar Le Sueur, laquais du sieur de Beau-

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, manusc. 12,313, dossier Lesueur.

(2) L. Phélypeaux, comte de Saint-Florentin, duc de La Vrillière, ministre de la maison du Roi.

(3) Gabriel de Sartine, lieutenant général de police.

(4) Lettre de cachet.

« marchais, et leur prête-nom dans l'adjudi-
« cation de la forest de Chinon, sur les motifs
« expliqués cy-dessous :

« 1° Le laquais que l'on poursuit est un homme
« exécrable chargé des crimes de vol, de faux,
« d'infidélité domestique, dont toute la conduite,
« aussy absurde qu'atroce, envers son maître,
« le rend indigne de toute grâce.

« 2° Il est faux que le sieur de Beaumarchais,
« ny ses associés soient en instance civille avec
« cet infâme, pour les imputations cy-dessus (1).
« Ce serait le comble de l'ignominie. La seule
« chose qui existe, à cet égard, est la demande
« qu'ils ont faite au Souverain pour qu'il fût
« permis de choisir un autre prête-nom ou de
« régir, sous le leur, l'affaire des bois dans
« laquelle ils ont déjà plus de 150 mille livres,
« sur quoy est intervenu arrêt qui les confirme
« dans leur possession par provision, et ils font
« juger l'affaire au fond sans avoir égard au valet
« qu'on a toujours cherché, pour l'arrêter comme
« très criminel.

« 3° L'affaire criminelle n'est pas plus avancée
« que lorsque l'ordre du Roy a été accordé la
« première fois. Il n'a pas eu son effet, puisqu'on
« n'a pas trouvé l'homme, et tout le monde est
« d'accord que l'ordre du Roy qui emprisonne
« un monstre est un acte de protection que
« les supplians ont droit de solliciter et d'ob-

(1) Ce procès eût été un motif à ne pas délivrer la lettre de cachet sollicitée contre Le Sueur.

« tenir de l'équité et de la bonté du ministre.

« 4° L'espèce de protection que le tribunal de « Chinon accorde au laquais et la levée de l'ordre « du Roy ont déterminé ce fripon à partir, ces « jours-ci, pour la Touraine où (pendant que les « formalités et longueurs nécessaires à l'obten- « tion de l'arrêt définitif qui confirme aux « supplians la propriété de leur affaire) ce « laquais, qui se vante partout qu'il a eu assés de « crédit pour faire lever l'ordre du Roy, peut « apporter un nouveau trouble dans l'exploi- « tation qu'il est très important de prévenir en « s'assurant de luy.

« 5° Tous les dommages et intérêts que les « supplians obtiendront portant sur un homme « sans feu ny lieu, et qui ne vit actuellement « que des vols qu'il a faits et de l'abus de sa « signature comme prête-nom, ils ne peuvent « qu'essuyer des pertes énormes si l'authorité « n'arrête pas cette monstrueuse déprédation qui « leur coûte déjà plus de soixante mille francs de » pertes effectives.

« 6° Les supplians s'engagent à faire couvrir « l'ordre du Roy par le décret au criminel (1) « dès que le fripon sera arrêté. M. le lieutenant « criminel, qui a vu les charges, avoue qu'il n'a

(1) Un individu pouvait être arrêté par lettre de cachet, la procédure étant plus rapide, de crainte qu'il n'eût le loisir de se soustraire par la fuite ; puis intervenait un arrêt au criminel régulièrement rendu par le ressort judiciaire compétent qui « couvrait » ainsi la lettre de cachet.

« rien vu d'aussi atroce d'un valet envers son
« maître.

« 7° Les supplians n'insistent avec tant d'importunité sur la demande de l'ordre du Roy, « que parce que c'est le moyen le plus sûr d'avoir « tous les papiers du fripon, la chose la plus « importante étant de connaître ses complices.

« Les supplians osent encore se flatter que « Monsieur le comte de Saint-Florentin et « Monsieur de Sartine, ne leur refuseront pas « une grâce qui leur a déjà été accordée, et qui « a coûté, en recherches, plus d'un millier « d'écus, sans aucun fruit jusqu'à présent, mais « qui leur sera d'une grande importance, aujourd'huy, par l'insolente sécurité où est le « scélérat de valet qui fait publiquement ses « dispositifs de voyage pour la Touraine. On « conçoit que, si l'on est obligé de s'en tenir à le « faire arrêter par décret (1), il recevra quelque « avis de ce qu'on luy prépare, et se mettra de « nouveau à couvert par la fuite, et ce sera « de nouveau à recommencer.

« Monsieur le comte de Saint-Florentin n'a « jamais accordé de grâce qui fût plus importante « à ceux qui la sollicitaient, ny d'ordre du Roy « qui portât sur un sujet plus indigne de toute « miséricorde. Les supplians n'ont pas un « instant à perdre pour prévenir le départ ou « la fuite du scélérat qu'ils poursuivent. Le sieur

(1) Voyez la note précédente.

« de Beaumarchais demande en grâce à M. de
« Sartine la permission de le voir à son arrivée
« à Versailles, demain dimanche (1). »

Le lieutenant de police Sartine accorda à Beaumarchais l'audience qu'il sollicitait. Il l'écouta et se déclara convaincu de l'excellence de sa cause. Le lendemain, Beaumarchais vit encore le ministre de la Maison du Roi, Saint-Florentin, et obtint, contre Le Sueur, la lettre de cachet qu'il désirait. Le 16 décembre 1767, il adresse à Sartine un nouveau factum, intitulé *Mémorial* :

« L'on s'est servi de l'ordre du Roy que
« Monsieur de Sartine m'a bien voulu accorder
« dimanche. Mais toutes les indications qu'on m'a
« fait donner sur mon laquais étaientfausses, et
« j'ay envoyé successivement à Senlis, à Pontoise,
« à Beauvais, etc... le tout infructueusement.
« J'apprens par les lettres de Touraine qu'il y
« est arrivé dimanche dans la journée et qu'il
« fait un dégât affreux. Le sommeil me fuit
« à Paris. Je supplie Monsieurde Sartine de me
« permettre de l'aller retrouver en Touraine.

« J'ay vu M. de Saint-Florentin lundy. Il m'a
« paru disposé à protéger ma cause avec chaleur
« et bonté. Je demande à M. de Sartine qu'il
« veuille bien m'accorder un ordre du Roy en
« forme, adressé au grand prévôt de Touraine,
« ou autres provinces, tel qu'il l'avait donné à

(1) Original de la main de Beaumarchais.

« M. de la Motte (1), pour arrêter le nommé « *Charles-Cæsar Le Sueur*, *domestique* du sieur « de Beaumarchais, âgé de trente-cinq ans, taille « 5 pieds 6 pouces, figure blême, afilée et « sinistre, grands yeux noirs, cavés, nez aquilin, « cheveux et sourcils noirs et épais; saisir ses « effets et papiers et le conduire à Paris sous « bonne et sûre garde. Je pars cette nuit, armé « d'une main de cet ordre, si je suis assés « heureux pour l'obtenir, et de l'autre de deux « arrêts du Souverain de la Table de marbre (2) « qui me remettent en possession, jusqu'à juge- « ment définitif, des fonds de l'affaire. J'ay « trouvé autant de bonté et de justice à Paris « que j'ay essuyé d'horreurs à Chinon. Je « supplie Monsieur de Sartine de vouloir bien « ajouter à cet ordre, sur un papier à part, « permission au commissaire Chenu de faire « perquisition à Paris, chés sa femme et son « frère, cela est essentiel pour la correspon- « dance.

Ce 16 décembre 1767.

« *Signé :* Beaumarchais (3). »

Ce mémoire porte en apostille, de la main de Sartine : « Ordre du 16 décembre 1767 pour la

(1) Lisez « Damotte », inspecteur de police.
(2) Les eaux et forêts formaient l'une des trois juridictions de la Table de marbre. C'est d'elle en effet que devait relever l'affaire en question.
(3) Original autographe de Beaumarchais.

« prison. Faire la feuille pour demander l'ordre
« en forme de même date, ainsy que pour les
« perquisitions énoncées dans les rapports ou
« bulletins du sieur Damotte (1). »

On voit ici quelle influence Beaumarchais s'était acquise dans les bureaux de la lieutenance de police. Le 16 décembre, il adresse son placet à Sartine ; le jour même Sartine l'examine ; il lui accorde la lettre de cachet sollicitée, et, le jour même, le commissaire Chenu (2) fait, au domicile du frère de Le Sueur, la perquisition demandée. Voici le procès-verbal :

« L'an mil sept cent soixante-sept, le mercredi
« seize décembre, sur les onze heures et demie
« du soir, nous, Gilles-Pierre Chenu, avocat au
« Parlement, conseiller commissaire du Roi en
« son Châtelet de Paris et censeur roial, pour
« l'exécution des ordres du Roi à nous adressés,
« sommes transporté avec le sieur Damotte,
« inspecteur de police, rue de Vaugirard, en une
« maison appartenant au sieur Deschamps, où,
« étant monté au quatrième étage et entré dans
« une chambre occupée par un particulier que
« nous y avons trouvé au lit et qui a dit se
« nommer Louis-Nicolas Le Sueur, violon surnu-
« méraire à la Comédie-Française, natif de Wailli,

(1) Le lieutenant de police accorde immédiatement l'ordre d'arrestation demandé. C'était une lettre d'anticipation. La lettre de cachet régulière ne pouvait être délivrée que par le ministre de la Maison du Roi, c'est « l'ordre en forme » dont parle Sartine.

(2) Commissaire du quartier du Luxembourg.

« en Picardie, demeurant en la dite chambre où « nous sommes, y a été, à l'instant, fait perqui- « sition en sa présence, ainsi que dans ses « commode et armoire, et, s'y étant trouvé « différents papiers suspects, nous les avons « renfermés dans une grande feuille de papier « blanc que nous avons ploié en forme d'enve- « lope, et, sur les bouts réunis d'icelles, nous « avons apposé le scellé du cachet de nos armes, « en cire d'Espagne rouge, et nous avons laissé « ledit paquet et ledit scellé en la garde et « possession dudit Damotte, qui s'en est chargé « pour en faire la représentation, et de notre dit « scellé sain et entier, toutes fois et quant requis « en sera, dont et de quoi nous avons fait et « dressé le présent procès-verbal pour servir et « valoir, en tems et lieux, ce que de raison, et a « ledit sieur Le Sueur refusé de signer, de ce « enquis, suivant les ordonnances, ainsi qu'il est « est dit en notre minute (1). »

Chenu et Damotte firent des perquisitions semblables chez un nommé Pierre Bertrand, domestique de condition, et chez un nommé André Hamelon, qui était en relation avec Le Sueur. Ces perquisitions ne donnèrent aucun résultat, comme nous l'apprenons par une note du lieutenant de police au ministre de la Maison du Roi. Celui-ci donna son approbation à ce qui avait été fait.

(1) Copie de la main même du commissaire Chenu, 17 décembre 1767.

Aux placets et mémoires de Beaumarchais succèdent les placets et mémoires justificatifs de Le Sueur. On entend un son bien différend. Ces documents ne sont pas datés (1). Ils furent rédigés en janvier 1768.

« *A Monsieur le Lieutenant général de Police.*
« — Charles-César Le Sueur, de Paris, adjudi-
« cataire des coupes et lisières de la forêt de
« Chinon, réprésente très respectueusement
« qu'en conséquence de l'adjudication à lui
« faite, il en a fait commencer l'exploitation,
« dans laquelle il a été troublé par le sieur
« Caron de Beaumarchais, de Paris, qui, sous
« prétexte d'y avoir part, a exercé des persécu-
« tions contre le suppliant, au point de le faire
« arrêter, de son mouvement, par la maré-
« chaussée de Tours, de le faire lier pour l'ame-
« ner dans une maison particulière, pour lui
« faire signer des actes avec violence, contre
« lesquels il a protesté.

« Il s'est aussi pourvu en justice réglée pour
« la conservation de ses droits, et a obtenu un
« décret d'ajournement personnel contre le sieur
« Beaumarchais qui, de son côté, a fait des pro-
« cédures et des perquisitions qui le tiennent
« sur ses gardes.

« Ce qu'il appréhende le plus, c'est l'effet
« d'un ordre qu'il a obtenu de vous, Monsieur,

(1) On sait que la coutume était de ne pas dater les placets et mémoires adressés aux ministres et lieutenants de police.

« pour le faire arrêter, ordre qu'on cherche à
« mettre à exécution par les voies les plus
« odieuses. Comme la discussion que le suppliant
« a avec M. de Beaumarchais est en justice
« réglée, il présume qu'il doit avoir la liberté
« pour soutenir ses droits, et c'est ce qui l'engage
« à supplier monsieur le Lieutenant général de
« police de vouloir bien révoquer l'ordre qu'il a
« donné pour le faire arrêter, ou, du moins,
« d'en suspendre l'effet jusqu'à ce qu'il soit
« instruit de toutes les circonstances de son
« affaire. »

Au placet de Le Sueur est joint un *Mémoire* où l'objet du litige est exposé en détail :

« L'adjudication des ventes ordinaires et
« extraordinaires de la haute forest de Chinon,
« indivise entre Sa Majesté et Mgr l'archevêque
« de Tours, a été accordée le 1er décembre 1766,
« à l'extinction des feux et à la manière accou-
« tumée, par M. le grand maître des eaux et
« forêts de France au département de Touraine,
« à Charles-César Le Sueur, sous le cautionne-
« ment du sieur Jacques Groult, et certificat de
« solvabilité de caution du sieur Deschamps,
« tous reçus par procès-verbal du 6 dudit mois,
« au désir et acquescement de M. Bruneau,
« faisant pour M. de Souligné, receveur général,
« et de M. Luce, pour M. l'archevèque. Les
« conventions préliminaires que ledit Le Sueur
« avoit faites avec ses associés pour le paiement,
« tant du prix principal, charges et frais d'adju-

« dication, que pour les avances nécessaires à
« l'exploitation, n'étant que vagues, il étoit libre
« à cet adjudicataire, pour assurer d'autant plus
« les deniers du Roy et de M. l'archevesque, de
« former, avec différens marchands de bois,
« une société solide qui l'auroit mis à couvert de
« tous les événemens dont une affaire de cette
« importance est susceptible ; ledit Le Sueur
« s'est rendu à Paris en conséquence, afin de
« faire et signer des conventions respectives avec
« le sieur Caron de Beaumarchais, qui avoit,
« pour lors, fait les avances des frais d'adjudi-
« cation.

« Malgré qu'il fût libre à l'adjudicataire de ne
« commencer l'abbatage que l'année en suivant,
« et que, pendant ce délay, il eût pu prendre les
« précautions nécessaires pour son indemnité,
« ledit Caron de Beaumarchais s'est avisé, sans
« titre ni pouvoir, de faire abbatre et exploiter
« plusieurs parties de ces ventes, en suivant les
« voyes les plus contraires aux dispositions des
« ordonnances. Un procédé si téméraire fut
« bientôt suivi d'un autre. L'envie d'usurper le
« droit dont cet adjudicataire jouissait poussa
« ledit Caron de Beaumarchais à se servir des
« moyens les plus odieux pour faire signer audit
« Le Sueur un acte à l'absence du notaire, qui
« l'aurait prétenduement dressé que pour cet
« effet. Il l'enferma dans son cabinet où, en pré-
« sence du sieur Caron, son père, de ses sœurs
« et des sieurs Durand et Molinier, ses amis, il

« fut forcé, pour se garantir des accidents qui « peuvent suivre les menaces et vivacités, de « signer cet acte qu'il ne lui fut pas possible de « lire.

« Ledit Caron de Beaumarchais, ayant ainsi « rempli ses vues, a fait continuer l'exploitation ; « mais ledit Le Sueur, sentant combien il lui « étoit important de ne pas quitter de vue les « intérests du Roy et les siens, se transporta à « la forest de Chinon pour se mettre en règle « sur ce qui venoit de lui arriver ; mais ledit « Beaumarchais, en ayant eu avis et voulant « mettre ledit Le Sueur hors d'état de le pour- « suivre, continua à le maltraiter au point de le « faire arrêter, lier et garotter par des cavaliers « de maréchaussée, le conduire à deux lieues « dans une maison, le faire mettre nud, lui en- « lever son argent et ses papiers, et lui faire « enfin signer un acte qui ratiffioit le premier.

« Cet adjudicataire fut d'autant plus sensible « aux violences et voies de fait exercées contre « lui, que sa conduite est irréprochable, et ne « voulant laisser aucun doute sur sa probité, il « s'est pourvu en justice réglée, après avoir fait « les protestations nécessaires, et a obtenu un « décret d'ajournement personnel contre ledit « Caron de Beaumarchais, à la maîtrise particu- « lière de Chinon.

« Dans ces circonstances, M. le Procureur « du Roy de ladite maîtrise fit, par exploit du « 28 novembre, des poursuites contre ledit Le

« Sueur, tendantes : 1° à faire recevoir des
« gardes ventes ; 2° à faire déposer les em-
« preintes de ses marteaux au greffe, et enfin à
« faire coter et parapher les registres nécessaires
« à l'exploitation. Cet adjudicataire, pour se
« conformer à la demande du sieur procureur
« du Roy, a obtenu, à ladite maîtrise, une ordon-
« nance qui le maintient dans son adjudication
« et qui fait deffence à toutes autres personnes
« de s'immiscer dans l'exploitation, lui permet
« de faire saisir partout où besoin sera, etc.
« Ensuite, il a satisfait aux demandes du sieur
« procureur du Roy. Les désordres dans l'exploi-
« tation et les délits multipliés que ledit Caron
« de Beaumarchais a laissé faire, et qui sont
« constatés par procès-verbaux de visite de ladite
« maîtrise, des 3, 4 et 5 décembre derniers,
« prouvent combien il est intéressant pour les
« intérêts du Roy et de M. l'archevêque et de
« leur adjudicataire, de s'être mis à la tête de
« cette exploitation ; mais, à l'instant même où
« il prend les plus grandes précautions pour
« acquitter les premiers termes du prix principal,
« le sieur Caron de Beaumarchais n'a pas rougi
« de faire valoir une cession prétenduement faite
« à son profit par ledit Le Sueur ; cet acte, étant
« un moyen frauduleux de la prétention dudit
« Caron de Beaumarchais, devient un titre
« contre ses propres intérests et, sans s'attacher
« aux violences avec lesquelles il a forcé ledit
« Le Sueur à le signer, il ne faut que consulter

« les articles 21, 22 et 34 du titre 15 de l'ordon-
« nance de 1669 (1), pour prouver qu'il est en
« contravention par trois causes de nullité.
« Quoiqu'il en soit, il s'est servi de ce titre pour
« obtenir, à la Table de marbre, au souverain,
« un arrêt sur requête qui ordonne que l'adjudi-
« cation sera exécutée à son profit, et un autre
« arrêt de défense qui évoque la procédure cri-
« minelle audit siège.

« Ledit Le Sueur, qui n'est jamais sorti des
« bornes de la bonne foi dans cette procédure,
« et qui, jusqu'ici, a été victime de l'animosité
« dudit Caron de Beaumarchais, éprouve encore
« l'excès d'une plus grande vexation, car ledit
« Caron de Beaumarchais, sentant l'impossibilité
« de pouvoir jouir d'une adjudication faite audit
« Le Sueur, à cause de la disposition de l'ordon-
« nance, ledit Caron de Beaumarchais a surpris,
« sous de faux prétextes, de M. le Lieutenant
« général de Police, une permission pour le faire
« arrêter afin de lui ôter, par là, les moyens de
« soutenir ses droits en justice réglée. En vertu
« de cette permission, il s'est transporté, nuita-

(1) Édit de St-Germain-en-Laye (août 1669), portant règlement général pour les eaux et forêts; publié par Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, XVIII, 219-319. Les articles 21 et 22 du titre XV interdisaient aux officiers des forêts et chasses royales de se rendre adjudicataires aux ventes et enchérir dans les forêts royales; or Beaumarchais était, à cette date, « lieutenant général aux bailliage et capitainerie de la Varenne du Louvre et grande vénerie de France. »

« ment et à main armée chez ledit Le Sueur et
« chez plusieurs de ses parens, où il s'est emparé
« d'une quantité de papiers de conséquence.

« On doit considérer cette position très
« cruelle. Le Sueur, pour conserver les intérests
« du Roy et de M. l'archevêque, avoit pris toutes
« les précautions nécessaires, tant pour le paie-
« ment que pour la bonne exploitation. Un usur-
« pateur, foulant aux pieds la bonne foy, lui
« disputant, en dépit de la loy, tous les droits
« d'une adjudication faite en vertu d'arrêt du
« conseil de Sa Majesté, ledit Le Sueur réclame
« l'autorité et puissance de ses ministres pour
« arrêter un procédé sy contraire à la liberté
« françoise. »

Les placet et mémoire de Le Sueur avoient été appuyés auprès du Lieutenant de police par M. de La Fleutrie, qui écrivait en date du 23 janvier 1768 : « Je n'ay pu me défendre de
« me charger d'avoir l'honneur de vous présenter
« le placet ci-joint. Je ne connais ny l'affaire, ny
« les parties ; quelqu'un de fort estimable
« s'intéresse au nommé Le Sueur. S'il le mérite,
« c'est à sa relation que j'ose vous demander de
« faire éprouver à ce nommé Le Sueur les effets
« de votre justice ordinaire. »

Sartine a apostillé cette lettre : « Voir le dossier » et, plus bas : « Retirer l'ordre. » La lettre de cachet que Beaumarchais avait conquise avec tant de vivacité était, après examen de l'affaire, retirée. Dès qu'il en est averti, il écrit à

Sartine (1) : « Une affaire aussi instante qu'im-
« portante me force d'avoir recours à votre
« justice et à vos bontés. Je vous supplie de me
« permettre l'entrée de votre cabinet avant
« l'audience de M. de Saint-Florentin, parce
« qu'il sera nécessaire peut-être que je le voye
« après vous avoir parlé. Non seulement ma
« fortune se trouve engagée, mais l'objet de ma
« demande peut commettre la vie d'un citoyen. »
Sartine apostille : « Joindre au dossier de Le Sueur, » et, plus bas : « Il n'est pas absolument possible d'employer l'authorité. » Le Lieutenant de police refusa définitivement de faire intervenir le pouvoir du Roi dans le différend entre Beaumarchais et Le Sueur.

Beaumarchais n'avait pas seulement sollicité le lieutenant général de police, il avait introduit les instances les plus pressantes auprès du lieutenant criminel, Testard du Lys. Par son éloquence persuasive, il avait tout d'abord réussi, comme auprès de Sartine; mais, comme Sartine, après examen de l'affaire, Testard du Lys se ravisait. Il écrit à son collègue, en date du 24 février 1768 :

« Je m'étois, Monsieur, tellement persuadé,
« d'après la plainte que m'a rendue le sieur
« de Beaumarchais contre le nommé Le Sueur,
« son domestique, et d'après les entretiens que
« j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous et M. le

(1) Lettre en date du 14 février 1768, original autographe.

« procureur du Roy à ce sujet, que ledit Le Sueur
« étoit dans le cas d'éprouver la rigueur du
« décret de prise de corps que j'ai cru pouvoir
« vous marquer hier au soir, mais les vérifi-
« cations que j'ai fait faire, depuis, et la confé-
« rence que j'ai eue avec le commissaire Chenu,
« qui m'a représenté la minute de l'information
« à laquelle il a procédé en vertu de mon ordon-
« nance, me rendent actuellement certain que je
« n'ai décerné aucun décret de prise de corps
« contre luy. J'ai même l'honneur de vous
« observer que je ne pourrai me déterminer à
« prendre un party sur l'information dont il
« s'agit, qu'il m'a paru présenter que la preuve
« des infidélités imputées audit Le Sueur, et
« non celle des faits principaux énoncés en la
« plainte du sieur Beaumarchais, que lorsque
« j'aurai vu les conclusions que M. le Procureur
« du Roy aura cru devoir prendre. Ainsy,
« Monsieur, dans une pareille circonstance, il
« n'est pas possible de porter aucun avis sur le
« mémoire que vous m'avés fait l'honneur de
« m'adresser. Il dépend uniquement de vous de
« prendre, à l'égard dudit Le Sueur, les mesures
« que votre prudence ordinaire vous indiquera.
« Je suis, etc.

« *Signé :* Du Lys (1). »

Beaumarchais ne se tint pas pour battu. Il était homme de ressources et savait que là où la

(1) Original autographe.

voix d'un étranger à la famille, quelle que fût son influence, était trop faible pour faire délivrer une lettre de cachet, celle d'un père ou d'une épouse pouvait réussir (1). Le 23 février 1768, le Lieutenant de police reçut le placet suivant :

« Clotilde Amelin, femme de Charles-César « Le Sueur, représente très humblement à « Votre Grandeur que ledit César, son mary, étant « au service de M. Carron de Bon Marché (*sic*), « d'où il est sorti pour causes inconnues à la « suppliante, et depuis ce temps, toujours « caché comme fugitif, s'est emparé de tous les « effets mobiliers, et même de ceux à l'usage de « ladite Clotilde, qu'il a vendus et, par ce moyen, « réduite sur la paille, sans sçavoir où aller avec « un enfant qui lui reste pour tout gage. La « suppliante, dans cet état, ses jours étant « menacés par ledit Le Sueur, et ceux de son « enfant, malgré sa bonne conduite qu'elle peut « justifier, implore votre authorité, Monseigneur, « pour avoir la tranquilité et pouvoir gagner sa « pauvre vie et celle de son enfant qu'elle fera « prier, conjointement avec elle, pour la conser- « vation des jours de Votre Grandeur. »

Le placet est appuyé, selon l'usage, par le père, le beau-frère de la suppliante, et par les principaux locataires de la maison où elle demeurait. Tous attestent sa bonne conduite et

(1) V. les études sur les Lettres de cachet, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1892 et la *Réforme sociale* du 10 février 1893.

les mauvais traitements qu'elle a eu à supporter de son mari.

La dernière pièce du dossier est un placet de Le Sueur au Lieutenant de police, où l'on voit que Beaumarchais est finalement parvenu à le faire enfermer au Châtelet; mais, après interrogatoire, il paraît avoir été mis en liberté. Le Sueur supplie qu'on résiste avec fermeté aux sollicitations de son redoutable adversaire :

« Monseigneur, supplie très humblement « Charles-Cézar Le Sueur, disant que le sieur « Caron de Beaumarchais l'a, sous de fausses « accusations, mis, tant à sa requeste qu'à celle « de Monsieur le Lieutenant Criminel, en prison, « au Grand-Chastelet, qu'il a subi son interroga- « toire et a suffisamment démontré son inno- « cence ; que ce sieur de Beaumarchais, pour « se soustraire aux justes poursuites que le « suppliant a droit de faire contre lui, s'est « vanté d'obtenir de vous, Monseigneur, un « ordre pour le faire renfermer. Comme le « suppliant demande avec instance de se « conformer aux lois et à la justice, il vous « supplie, Monseigneur, de ne pas vous aigrir « contre lui, de permettre le cours de la justice, « de ne pas delivrer d'ordre par les sollicitations « du sieur de Beaumarchais, qui ne cherche qu'à « subtiliser votre religion. Dans ces circons- « tances, le suppliant ne cessera de prier Dieu « pour la conservation des jours précieux de « Votre Grandeur. »

Comme le dossier se ferme sur cette pièce, nous pouvons croire que les instances de Beaumarchais pour faire délivrer une lettre de cachet contre son adversaire furent définitivement écartées par le ministre de la Maison du Roi et le Lieutenant de police et que la justice suivit son cours régulier.

Dans ces pages, on a bien vu le tempérament de Beaumarchais : au point de vue littéraire même, ses courts mémoires et placets, si violents, si impétueux, étaient intéressants à reproduire. L'écrivain singulier qu'il était se retrouve dans les moindres pages. Celles-ci font encore regretter que les spéculations commerciales et financières aient occupé une plus grande place, dans sa vie, que le théâtre où, comme en se jouant, il s'est conquis un rang qui vient immédiatement après le premier.

Frantz Funck-Brentano.

M. Paul d'Estrée qui, en maintes circonstances, a su tirer si bon parti des documents conservés dans les *Archives de la Bastille* — et l'on en trouvera un nouvel exemple ci-après, dans son étude *Le nègre Lucas*, qui fait pendant à la nôtre — avait eu connaissance du dossier *Le Sueur* que nous avons utilisé. Au moment où la *Revue* met notre article sous presse, M. d'Estrée veut bien, en toute obligeance, nous communiquer la note suivante qui vient compléter heureusement l'ensemble des faits que nous avons pu réunir.

Fr. F.-B.

« On ignore ce qu'il advient de Le Sueur. S'il sortit indemne du procès, il ne continua pas, du moins, à jouir des bénéfices de son adjudication. Beaumarchais rentra en possession de sa

propriété, et il en poursuivit l'exploitation jusqu'à sa mort (1799), nous dit M. Lintilhac, mais « avec de maigres profits. » Le même publiciste, à propos de cette affaire industrielle, transcrit une lettre inédite du duc de la Vallière, lettre dont le destinataire, resté inconnu, devait être Sartine. Le protecteur de Beaumarchais recommande chaudement au magistrat la cause de son protégé ; comme son intervention précède d'un mois l'envoi des pièces citées ci-dessus, et qu'elle est conçue en termes assez piquants — il semble que le plaignant les ait dictés — nous analysons succinctement cette lettre que le lecteur pourra mettre en regard des mémoires de Beaumarchais. Le duc de la Vallière raconte donc à son correspondant « l'aventure affreuse » survenue au maître de Le Sueur. Le laquais, son prête-nom, « ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, » a volé Beaumarchais à Paris ; puis, chassé de chez lui, il est parti pour Chinon où il a exploité, vendu la coupe et encaissé l'argent à son profit : il a fait, ainsi, pour plus de 90 000 francs de tort à son maître. Le duc demande en conséquence un ordre du Roi pour l'arrestation immédiate de Le Sueur ; sinon, les longueurs d'un procès civil permettraient au valet infidèle de continuer ses déprédations, alors que Beaumarchais a déjà mis cinquante mille écus dans l'affaire.

M. de Marescot a consacré quelques lignes à ce conflit, mais il en attribue la responsabilité à un tout autre personnage que Le Sueur, ce qui ne laisse pas d'être déconcertant.

« Dès le mois de décembre 1766, dit-il, Beaumarchais avait « été à même d'acheter la presque totalité de la forêt de « Chinon ; mais l'imprudence qu'il commit en en confiant « l'exploitation à un certain sieur Grou, lui causa des ennuis « énormes. Il fut indignement volé, trompé et joué par cet « homme, qui était un fripon d'une habileté extraordinaire. « Beaumarchais avait rencontré son maître.

« Il y aura lieu, un jour, de raconter cette histoire, qui n'est « pas un des côtés les moins intéressants de sa vie de spécu- « lateur.

« La correspondance inédite de Beaumarchais relative à « l'exploitation des biens forestiers de Chinon, fait partie de « ma collection. »

Que M. Marescot la publie : ce sera une bonne fortune pour l'histoire de la littérature et pour l'histoire du littérateur. »

Le nègre de Beaumarchais (1766) (1).

Beaumarchais était né vaniteux. Le nom de Caron sonnant mal à l'oreille, il se fit appeler et signa depuis, « Beaumarchais » ou « de Beaumarchais ». Les gens de qualité prenaient volontiers des nègres pour valets : le lieutenant des chasses (2) eut le sien. Malheureusement, avec son étourderie ordinaire — son moindre défaut — Beaumarchais se contenta de renseignements superficiels sur ce Lucas (le nègre) qui entrait à son service. A cette époque, où l'esclavage était en pleine floraison, les noirs et même les mulâtres étaient presque toujours la propriété de quelqu'un. Or, Lucas appartenait à un certain M. de Chaillou, ancien lieutenant du Roi à la Martinique, qu'il avait laissé, sans plus de cérémonie, pour se louer à Beaumarchais. Naturellement, M. de Chaillou mit la police dans ses confidences et bientôt un ordre du roi, contresigné Choiseul et daté du 16 février 1766, invitait l'inspecteur Muron à rechercher activement le fugitif. Lucas, appréhendé, devait être incarcéré dans les prisons de

(1) Bibliothèque de l'Arsenal. — Archives de la Bastille, n° 12,288.

(2) Beaumarchais avait acheté une charge de lieutenant des chasses à la capitainerie de la Varenne, qui lui donnait le droit, disait-il plaisamment, de « juger les pâles lapins ».

For-Lévêque et tenu à la disposition de son ancien maître.

L'opération, quoique conduite avec dextérité, ne marcha pas toute seule. Le rapport de Muron ne nous laisse aucun doute sur les difficultés qu'elle rencontra. Se guidant sur les renseignements transmis par M. de Chaillou, l'inspecteur fit observer, suivre et *filer*, pendant quelques jours, son... client. Il apprit, par ses « mouches » qu'il était au service d'un « particulier », demeurant « dans le faubourg Saint-Germain, près le Luxembourg ». Puis, certain jour, à midi, les mêmes observateurs voient Lucas entrer dans une maison de la rue de Seine : ils avertissent Muron, qui pénètre à son tour dans l'immeuble avec ses exempts, et procède à l'arrestation du nègre. Mais laissons parler l'inspecteur, qui s'adresse au lieutenant de police Sartines :

« Le particulier, son nouveau maître, survenu « à ses cris, a employé les voies les plus « violentes pour me le ravir. En vain lui ai-je « exposé qu'il s'agissait de l'exécution d'un « ordre du Roi, il m'a traité, en me tutoyant, « de faquin, de drôle, etc., me demandant « même : « Es-tu valet de bourreau? »

« La garde de poste au marché Saint-Germain, « que j'avais prise pour renfort, a eu peine à « maintenir ce particulier.

« J'ai fait conduire ce mulâtre chez le sieur « commissaire Chenu, où j'ai essuyé de nouveau, « de la part de ce même particulier, en présence

« dudit sieur commissaire, indépendamment des « voies de fait qu'il avait d'ailleurs employées « contre moi, les invectives les plus grossières « et les propos les plus indécents.

« La prudence m'a empêché de riposter, « persuadé que je suis, Monsieur, que vous « voudrez bien non seulement lui en imposer, « mais encore le punir et le mettre dans le cas « de me faire une réparation proportionnée aux « injures qu'il m'a débitées gratuitement.

« Informé que je me suis fait, après, des noms « et qualité dudit particulier, j'ai appris qu'il se « nomme Caron, surnommé de *Boismarché* (*sic*), « fils d'un horloger, lui, lieutenant des chasses, « demeurant rue de Condé.

« La circonstance du désordre arrivé ne me « permettant pas de conduire ce mulâtre dans « les prisons de For-Lévêque, indiquées par « l'ordre du roi, dans la crainte de le perdre, et « attendu la proximité, je l'ai conduit dans celles « de l'Abbaye. »

Cette algarade n'a rien qui doive nous surprendre de la part d'un homme tel que Beaumarchais, irascible, violent, ennemi-né de la gent policière, et supportant mal ce qu'il croit une injure personnelle. Car s'il s'est escrimé *unguibus et rostro* contre ceux que Figaro appellera plus tard des *Alguazils*, ce n'est nullement par philanthropie. Beaumarchais n'avait pas, alors, de ces tendresses. Il lui importait peu que « l'homme » fût passible des rigueurs

du Code noir : il était son domestique et il avait « son habit sur le corps » ; à ce titre, il devait être sacré pour la police.

Cependant, la colère n'exclut pas la prudence ; aussi, Beaumarchais comprenant, sans doute, qu'il est peut-être allé trop loin, s'empresse-t-il de courir chez Sartines et de lui laisser ce billet :

« De votre antichambre.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous prévenir par écrit, « ne pouvant arriver jusqu'à vous, en ce moment, « que, descendant d'une maison de la rue de « Seine, des gens mal vêtus ont saisi mon « domestique, lui ont déchiré son habit et sa « chemise. Je m'en suis approché pour savoir « de quoi il s'agissait. J'ai voulu répondre du « domestique ; j'ai été repoussé. La violence « continuant, la colère m'a fait à mon tour « repousser un homme en noir qui m'a dit « ensuite être chargé d'ordres du Roi pour « arrêter mon domestique mulâtre.

« J'ai l'honneur de vous déclarer que mon « intention n'a été nullement de m'opposer à « l'exécution des ordres du Roi. Je regardais « l'entreprise comme esclandre-insulte, puisque « l'homme avait mon habit sur le corps.

« Aussitôt qu'on a parlé d'ordres du Roi, j'ai « fait mener le domestique chez le commissaire « Chenu, pour constater la vérité du fait. « L'exempt se plaint que je l'ai frappé. J'ai été « repoussé, et j'ai mis la main sur la garde de « mon épée. Mais je viens réitérer ma décla- « ration, Monsieur, que je n'ai voulu, en aucune « manière, m'opposer aux ordres du Roi, ni « maltraiter personne.

« J'aurais désiré vous faire cette déclaration « moi-même, Monsieur, et vous demander s'il « me reste quelques démarches à faire. Mais « vous êtes à table. Si vous permettez que j'aie « l'honneur de vous dire un mot, je vous serai « infiniment obligé. J'ai l'honneur, etc.

« De Beaumarchais,

« *Lieutenant-général des chasses du Roi,*
« *rue de Condé, à Paris.* »

Cette première justification ne suffit pas à l'impatience de Beaumarchais. Le jour même, il écrit une seconde lettre au lieutenant de police pour expliquer de son mieux le mouvement de colère auquel il a obéi. D'abord, s'il a pris à son service le mulâtre Lucas, c'est qu'il le croyait en règle avec son ancien maître. Il n'a jamais eu l'intention de résister à un ordre du Roi, il a

simplement défendu « son habit » contre des « happe-chair sans titre apparent ». Il abandonne, bien entendu, son laquais, et plaide *pro domo* les circonstances atténuantes, avec cette verve et cet enjouement qui donnent à son style une si piquante originalité :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous demander vos con-
« seils avec plus de tranquillité que je ne l'ai pu
« faire, dans la vive émotion où j'étais chez vous,
« lorsque j'ai eu celui de vous écrire.

« Mes amis me disent que l'on peut abuser de
« la circonstance de l'ordre du Roi, pour me
« faire un tort grave d'avoir repoussé l'insulte
« que j'ai cru ce matin qu'on me faisait, en ren-
« versant et maltraitant mon laquais, malgré
« mes offres et mes protestations. Sous le point
« de vue de s'opposer aux ordres du Roi, tout
« homme paraîtrait coupable ; mais j'ai l'honneur
« de vous assurer que j'étais si éloigné de le
« penser, que l'homme qu'on arrêtait est libre
« par une sentence de l'Amirauté et du Châtelet,
« qui condamne son ancien maître à lui payer
« quatre années de ses gages. C'est à ce titre
« qu'il était entré à mon service.

« S'il était nécessaire de justifier, aux yeux
« de M. le duc de Choiseul, l'espèce de colère

« que j'ai eue de l'esclandre de ce matin, je vous
« prierais de me le faire dire. Je ferais partir un
« postillon pour prier, de ma part, M. le duc
« de La Vallière de voir M. de Choiseul
« à ce sujet, ce qu'il fera avec grand plai-
« sir.

« Si j'osais, Monsieur, vous faire la même
« prière, quoique je n'aie pas l'honneur d'être
« particulièrement connu de vous, je me récla-
« merais de fort belles dames avec qui je passai
« hier la journée, et qui sont aujourd'hui dans
« votre appartement de Versailles, où elles
« espèrent vous donner à dîner demain. Mme la
« comtesse de Rumain vous assurera, Monsieur,
« que je ne suis ni sujet rebelle, ni querelleur.
« Je ne saurais trop dire comment, ni pourquoi
« j'ai pris feu dans une occasion que j'ai
« reconnue, depuis, m'être presque étrangère.
« Mais imaginez, Monsieur, l'effet subit que
« peut faire sur l'homme le plus froid, l'action
« de quatre ou cinq happe-chair sans uniforme,
« ni titre apparent, qui se jettent sur le laquais
« qui m'ouvrait ma portière, le battent, le ren-
« versent et déchirent sa chemise et mon habit
« qu'il portait.

« J'espère que vous voudrez bien ne pas me
« refuser les conseils que je vous demande.
« Votre silence, à cet égard, me donnerait l'in-
« quiétude qu'on ne se prévalût de ma tran-
« quillité apparente pour arranger l'affaire
« auprès du ministre, d'une manière désagréable

« pour moi. Ma reconnaissance égalera le res-
« pect avec lequel j'ai l'honneur, etc.

« DE BEAUMARCHAIS.

Paris, ce 1er mars. »

Toujours à cette même date du 1er mars, le commissaire Chenu avait adressé son rapport au lieutenant de police. Ce document, qui témoigne d'un esprit conciliant et désireux de plaire à tout le monde, n'en relate pas moins la scène telle que l'a contée l'inspecteur Muron. Aussi, la note qui la résume et qui fut expédiée en original à Saint-Florentin, ministre de la Maison du Roi, est-elle très dure pour Beaumarchais. Cependant elle porte, en accolade, cette mention de la main même de Sartine :

« Écrire à M. de Beaumarchais de passer
« chez moi mardi matin. Muron a des torts, je
« le lui ai dit. — 3 mars 1766. »

Quel fut le résultat de la conférence entre le lieutenant de police et Beaumarchais? Nous l'ignorons, notre dossier restant muet à cet égard. Nous savons, cependant, qu'obligé de renoncer à son mulâtre, Beaumarchais se désista de ses prétentions, mais en décochant la flèche du Parthe, sous forme de placet au chef des bureaux de la marine. Lui qui, en 1764, proposait à l'Espagne de lui fournir des nègres

pour toutes ses colonies, proclamait aujourd'hui l'émancipation des noirs, pour faire pièce à M. de Chaillou.

Voici ce placet, que M. de Loménie a retrouvé dans les papiers de Beaumarchais, sans pouvoir s'expliquer les motifs d'un tel revirement chez l'homme de toutes les contradictions :

« Un pauvre garçon, nommé Ambroise Lucas, « dont tout le crime est d'avoir le teint presque « aussi basané que la plupart des hommes libres « de l'Andalousie, et de porter des cheveux « bruns naturellement frisés, de grands yeux « noirs et des dents fort belles, ce qui est pour- « tant bien pardonnable, a été mis en prison à « la réquisition d'un homme un peu plus blanc « que lui, qu'on appelle M. Chaillou, qui avait à « peu près les mêmes droits sur le basané, que « les marchands israélites acquirent sur le « jeune Joseph, lorsqu'ils l'eurent payé à ceux « qui n'avaient nul droit de le vendre; mais « notre religion a des principes sublimes, qui « s'arrangent admirablement avec la politique « des colonies. »

Ce fut précisément cette « politique des colonies » qui décida du sort de Lucas.

Le pauvre diable était resté à l'Abbaye, M. de Chaillou ne s'étant pas conformé à la teneur de l'ordre du Roi. Lucas devait, en effet, dans l'espace d'un mois après son arrestation, être dirigé sur le port le plus voisin et embarqué, aux frais de son maître, pour la Martinique. Dans

le cas contraire, « il y serait pourvu par le Roi ; » c'est-à-dire qu'en vertu d'un nouvel ordre du Prince, le mulâtre serait transporté d'office à la Martinique et « vendu au profit de Sa Majesté ». Ainsi l'exigeait la loi, et Chaillou ne pouvait rentrer en possession de son esclave qu'à la condition d'exécuter strictement le premier ordre du Roi.

Or, cette obligation lui était particulièrement désagréable, car il n'était pas en mesure de la remplir. Il écrivit lettres sur lettres à Sartine pour en obtenir l'atténuation. Ses affaires le retenant à Paris, un de ses neveux se chargeait de ramener Lucas à la Martinique, combinaison qui lui épargnait des frais dispendieux. Puis notre homme jouait au bon maître. S'il réclamait, en attendant le départ de son neveu, l'élargissement du mulâtre, c'était pour que Lucas le servît comme domestique à Paris : « Il est d'ailleurs malade, disait-il avec attendrissement, et dans un état à intéresser votre humanité. » Et, faisant un retour sur lui-même, il parlait des services qu'il avait rendus comme officier pendant trente ans ; aussi espérait-il que Sartine voudrait bien faire valoir ces considérations auprès de Choiseul, pour obtenir à Chaillou la grâce que celui-ci sollicitait.

Mais le lieutenant de police resta inflexible. Enfin, un arrangement intervint qui parut satisfaire tout le monde, sauf peut-être le malheureux Lucas, arrangement dont l'inspecteur

Muron nous apprend les termes dans ce rapport à Sartine :

« 9 mai 1766.

« *Rapport de transfèrement du nommé Lucas, mulâtre.*

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous rendre « compte, qu'attendu l'économie qui m'avait « été recommandée par M. de Chaillou et l'in- « térêt qu'a pris M. de Glatigny en ce qui pou- « vait le concerner, j'ai fait transférer, par les « voitures publiques, avec des personnes de « confiance de Paris, dans les prisons de « l'Arsenal du Hâvre, le nommé Lucas, appar- « tenant audit sieur de Chaillou, que j'avais « arrêté en exécution de l'ordre du Roi... Le « mulâtre a été exactement rendu, suivant la « décharge et la lettre que M. de Mistral, com- « missaire général de la marine, ordonnateur « en Normandie, m'a fait l'honneur de m'écrire.

« D'après l'obtention de l'ordre du Roi, ci- « dessus daté, M. de Chaillou a vendu ce mulâtre « à M. le chevalier de Saint-Victor, pour M. son « frère. MURON... »

PAUL D'ESTRÉE.

C'était des éditions de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau et de l'*Histoire naturelle* par Buffon, reliées en maroquin rouge et dorées sur tranche.

C'est dans cette journée que j'eus le bonheur de faire l'acquisition d'une peau d'ours, qu'un soldat de la compagnie venait, me dit-il, de ramasser dans une voiture brisée, remplie de fourrures. Le même jour, notre cantinière perdit son équipage avec nos vivres et notre grand vase en argent, dans lequel nous avions fait tant de punch.

Le 30, nous arrivâmes à Wiasma, *ville au schnaps*, ainsi nommée, par nos soldats, à cause de l'eau-de-vie que l'on y trouva en allant à Moscou. L'Empereur fit séjour; notre régiment alla plus avant.

J'oubliais de dire qu'avant d'arriver à cette ville, nous fîmes une grande halte et que, m'étant retiré sur la droite de la route, près d'un bois de sapins, je rencontrai un sergent des chasseurs de la Garde, que je connaissais (1). Il avait profité d'un feu qui se trouvait tout fait, pour faire cuire une marmite de riz, dont il m'invita à prendre part. Il avait, avec lui, la cantinière du régiment, qui était une Hongroise avec qui il était le

(1) Ce sergent se nommait Guinard; il était natif de Condé. (*Note de l'auteur.*)

mieux du monde, et qui avait encore sa voiture attelée de deux chevaux et bien garnie de vivres, de fourrures et d'argent. Je restai avec eux tout le temps de la halte (plus d'une heure). Pendant ce temps, un sous-officier portugais s'approcha de nous pour se chauffer; je lui demandai où était son régiment; il me répondit qu'il était dispersé, mais que lui, il était chargé, avec un détachement, d'escorter sept à huit cents prisonniers russes qui, n'ayant rien pour se nourrir, étaient réduits à se manger l'un l'autre, c'est-à-dire que, lorsqu'il y en avait un de mort, ils le coupaient par morceaux et se le partageaient pour le manger ensuite. Pour preuve de ce qu'il me disait, il s'offrit de me le faire voir; je refusai. Cette scène se passait à cent pas de l'endroit où nous étions; nous sûmes, quelques jours après, que l'on avait été obligé d'abandonner le reste, ne pouvant les nourrir.

Le sergent des chasseurs, dont je viens de parler, finit par tout perdre avec sa cantinière, à Wilna; ils furent tous deux prisonniers.

Le 1er novembre, nous avions, comme la nuit précédente, couché près d'un bois, sur le bord de la route; depuis plusieurs jours, nous avions déjà commencé à vivre de viande de cheval. Le peu de vivres que nous avions pu emporter de Moscou était consommé, et nos misères commençaient avec le froid qui, déjà, se faisait sentir avec force. Pour mon compte, j'avais encore un peu de riz que je conservais pour les derniers

moments, car je prévoyais, pour la suite, des misères plus grandes encore.

Ce jour-là, je faisais encore partie de l'arrière-garde, qui était composée de sous-officiers, à cause que déjà beaucoup de soldats restaient en arrière pour se reposer et se chauffer à des feux que ceux qui étaient devant nous avaient abandonnés en partant. En marchant, j'aperçus, sur ma droite, plusieurs hommes de différents régiments, dont quelques-uns étaient de la Garde, autour d'un grand feu. Je fus envoyé par l'adjudant-major, afin de les engager à suivre; étant près d'eux, je reconnus Flament, dragon vélite. Je le trouvai faisant cuire un morceau de cheval au bout de son sabre, dont il m'invita de prendre part; je l'engageai à suivre la colonne; il me répondit qu'aussitôt qu'il aurait fait son repas, il se remettrait en route, mais qu'il était malheureux, puisqu'il était forcé de faire la route à pied, avec ses bottes à l'écuyère, à cause que, le jour avant, dans un combat contre les Cosaques, où il en avait tué trois, son cheval avait attrapé un écart, de sorte qu'il était obligé de le conduire par la bride. Heureusement que l'homme qui me suivait, dans ce moment, était mon homme de confiance, et qui avait, dans son sac, une paire de souliers à moi, que je donnai au pauvre Flament, de manière à ce qu'il puisse se chausser comme un fantassin, et marcher de même. Je lui fis mes adieux sans penser que je ne le reverrais plus; j'appris, deux jours après, qu'il avait été

tué près d'un bois, au moment où, avec d'autres traîneurs comme lui, il allait faire du feu pour se reposer.

Le 2, avant d'arriver à Slawkowo, nous vîmes, sur notre gauche, tenant à la route, un blockhaus, ou station militaire, espèce de grande baraque fortifiée, occupée par des militaires de différents régiments et des blessés. Ceux qui étaient les moins malades et qui purent suivre, se joignirent à nous, et les autres furent mis, autant que possible, sur des voitures; tant qu'aux plus malades, ils furent abandonnés à la clémence de l'ennemi, ainsi que des médecins et chirurgiens qu'on laissa pour en avoir soin.

IV

La ville aux choux. — La vermine. — Accouchement de notre cantinière. — L'ours blanc. — Grande gelée. — Le Chirurgien-major et les galettes. — Mort de plusieurs hommes de notre régiment. — Rage de faim; les pommes de terre; ingratitude de ma part.

Le 3, nous fîmes séjour à Slawkowo; pendant toute la journée, nous aperçûmes les Russes sur notre droite. Le même jour, les autres régiments de la Garde, qui avaient fait séjour en arrière, se réunirent à nous.

Le 4, nous fîmes une marche forcée pour arriver à Dorogobouj, ville aux choux; c'est le nom que nous lui avions donné, à cause de la grande quantité de choux que nous y trouvâmes

en allant à Moscou. C'est aussi de cette ville que, le 25 août, l'Empereur fit faire, dans toute l'armée, le dénombrement des coups de canon et de fusil que l'armée avait à tirer pour la grande bataille. A 7 heures du soir, nous en étions encore éloignés de deux lieues ; c'est avec beaucoup de peine que nous pûmes l'atteindre, car la quantité de neige qu'il y avait déjà nous empêchait de marcher. Nous fûmes même égarés pendant quelque temps, et, pour que les hommes qui se trouvaient en arrière pussent nous rejoindre, pendant plus de deux heures l'on battit la marche de nuit, jusqu'au moment où nous arrivâmes sur l'emplacement de la ville, car, à quelques maisons près, elle avait été brûlée comme beaucoup d'autres.

Il était bien 11 heures lorsque notre bivouac fut formé, et, avec les débris des maisons, nous trouvâmes encore assez de bois pour faire du feu et bien nous chauffer. Mais déjà tout nous manquait, et nous étions tellement fatigués, que l'on n'avait pas la force de chercher un cheval pour le voler et le manger ensuite, de manière que nous prîmes le parti de nous reposer. Un soldat de la compagnie m'avait apporté des nattes de joncs pour me coucher : les ayant mises devant le feu, je m'étendis dessus et, la tête sur mon sac, les pieds au feu, je m'endormis.

Il y avait peut-être une heure que je reposais, lorsque je sentis, par tout mon corps, un picotement auquel il me fut impossible de résister. Je

passai machinalement la main sur ma poitrine et sur plusieurs parties de mon individu : quel fut mon effroi lorsque je m'aperçus que j'étais couvert de vermine ! Je me levai, et, en moins de deux minutes j'étais nu comme la main, jetant au feu chemise et pantalon. C'était comme un feu de deux rangs, tant cela pétillait dans les flammes, et, quoiqu'il tombât de la neige par gros flocons sur mon corps, je ne me rappelle pas avoir eu froid, tant j'étais occupé de ce qui venait de m'arriver ! Enfin, je secouai au-dessus du feu le reste de mes vêtements dont je ne pouvais me défaire, et je remis la seule chemise et le seul pantalon qui me restaient. Alors, triste et ayant presque envie de pleurer, je pris le parti de m'asseoir sur mon sac, et, la tête dans mes mains, couvert de ma peau d'ours, éloigné des maudites nattes sur lesquelles j'avais dormi, je passai le reste de la nuit. Ceux qui prirent ma place n'attrapèrent rien : il parait que j'avais tout pris.

Le jour suivant, 5 novembre, nous partîmes de grand matin. Avant le départ, l'on fit, dans chaque régiment de la Garde, une distribution de moulins à bras pour moudre le blé, si toutefois on en trouvait ; mais comme l'on n'avait rien à moudre et que ces meubles étaient pesants et inutiles, l'on s'en débarrassa dans les vingt-quatre heures. Cette journée fut triste, car une partie des malades et des blessés succombèrent ; ils avaient, jusqu'à ce jour, fait des efforts surna-

turels, espérant atteindre Smolensk, où l'on croyait trouver des vivres et prendre des cantonnements.

Le soir, nous arrêtâmes près d'un bois où l'on donna l'ordre de former des abris, afin de passer la nuit. Un instant après, notre cantinière, madame Dubois, la femme du barbier de notre compagnie, se trouva malade, et, au bout d'un instant, pendant que la neige tombait, et par un froid de vingt degrés, elle accoucha d'un gros garçon : position malheureuse pour une femme. Je dirai que, dans cette circonstance, le colonel Bodel, qui commandait notre régiment, fit tout ce qu'il était possible de faire pour le soulagement de cette femme, prêtant son manteau pour couvrir l'abri sous lequel était la mère Dubois, qui supporta son mal avec courage. Le chirurgien du régiment n'épargna rien, de son côté; enfin le tout finit heureusement. La même nuit, nos soldats tuèrent un ours blanc qui fut à l'instant mangé.

Après avoir passé la nuit la plus pénible, à cause du grand froid, nous nous mîmes en route. Le colonel prêta son cheval à la mère Dubois, qui tenait son nouveau-né dans les bras, enveloppé dans une peau de mouton ; tant qu'à elle, on la couvrit avec les capotes de deux hommes de la compagnie, morts dans la nuit.

Ce jour-là, qui était le 6 novembre, il faisait un brouillard à ne pas y voir, et un froid de plus de vingt-deux degrés; nos lèvres se collaient,

l'intérieur du nez, ou plutôt le cerveau se glaçait ; il semblait que l'on marchait au milieu d'une atmosphère de glace. La neige, pendant tout le jour, et par un vent extraordinaire, tomba par flocons, gros comme personne ne les avait jamais vus ; non seulement l'on ne voyait plus le ciel, mais ceux qui marchaient devant nous.

Lorsque nous fûmes près d'un mauvais village (1), nous vîmes un estafette arriver à franc étrier, demandant après l'Empereur. Nous sûmes, un instant après, que c'était un général apportant la nouvelle de la conspiration de Malet, qui venait d'avoir lieu à Paris.

Comme l'endroit où nous étions arrêtés était près d'un bois, et que, pour se remettre en route, il fallait beaucoup attendre à cause que le chemin était étroit, l'on se trouvait beaucoup de monde en masse, et comme nous étions plusieurs amis réunis sur le bord de la route, frappant des pieds pour ne pas être saisis du froid, causant de nos malheurs et de la faim qui nous dévorait, je sentis, tout à coup, l'odeur du pain chaud. Aussitôt je me retourne, et derrière et près de moi, je vois un individu enveloppé d'une grande pelisse garnie de fourrures, sous laquelle sortait l'odeur du pain qui m'avait monté au nez. Aussitôt je lui adresse brusquement la parole, en lui disant : « Monsieur, vous avez du pain ; vous allez m'en vendre ! » Comme il allait se

---

(1) Ce village se nomme Miekalowka (*Note de l'auteur*).

retirer, je le saisis par le bras. Alors, voyant qu'il n'y avait plus moyen de se débarrasser de moi, il tira de dessous sa pelisse, une galette encore toute chaude que je saisis avec avidité d'une main, tandis que, de l'autre, je lui présentai une pièce de cinq francs pour la lui payer. Mais, à peine l'avais-je dans la main, que mes amis, qui étaient auprès de moi, tombèrent dessus comme des enragés, et me l'arrachèrent. Il ne me resta, pour ma part, que le morceau que je tenais sous le pouce et les deux premiers doigts de la main droite.

Pendant ce temps, le chirurgien-major de l'armée (car c'en était un) disparut. Il fit bien, car on l'aurait peut-être assommé pour avoir le reste. Il est probable qu'étant arrivé des premiers dans le petit village dont j'ai parlé, il aura eu le bonheur de trouver de la farine, et, en attendant que nous fussions arrivés, il aura fait de la galette.

Depuis plus d'une demi-heure que nous étions dans cette position, plusieurs hommes avaient succombé à l'endroit où nous étions. Beaucoup d'autres étaient tombés dans la colonne, lorsqu'elle était en marche. Enfin, nos rangs commençaient à s'éclaircir, et nous n'étions qu'au commencement de nos misères ! Lorsque l'on s'arrêtait afin de prendre quelque chose au plus vite, l'on saignait les chevaux abandonnés, ou ceux que l'on pouvait enlever sans être vu ; l'on en recueillait le sang dans une marmite, on le

faisait cuire et on le mangeait. Mais il arrivait souvent qu'au moment où l'on venait de la mettre au feu, l'on était obligé de le manger, soit que l'ordre du départ arrivât, ou que les Russes fussent trop près de nous. Dans ce dernier cas, l'on ne se gênait pas autant, car j'ai vu quelquefois une partie manger tranquillement, pendant que l'autre empêchait, à coups de fusil, les Russes de s'avancer. Mais lorsqu'il y avait force majeure et qu'il fallait quitter le terrain, on emportait la marmite, et chacun, en marchant, puisait à pleines mains et mangeait ; aussi avait-on toute la figure barbouillée de sang.

Souvent, lorsque l'on était obligé d'abandonner des chevaux, parce que l'on n'avait pas le temps de les découper, il arrivait que des hommes restaient en arrière exprès, en se cachant, afin qu'on ne les forçât point à suivre leur régiment. Alors, ils tombaient sur cette viande comme des voraces ; aussi était-il rare que ces hommes reparussent, soit qu'ils fussent pris par l'ennemi, ou morts de froid.

Cette journée de marche ne fut pas aussi longue que la précédente, car, lorsque nous arrêtâmes, il faisait encore jour. C'était sur l'emplacement d'un village incendié où il ne restait plus que quelques pignons de maisons contre lesquels les officiers supérieurs établirent leur bivac pour se mettre à l'abri du vent et passer la nuit. Indépendamment des douleurs que nous avions, par suite des grandes fatigues que nous

éprouvions, la faim se faisait sentir d'une manière effroyable. Ceux à qui il restait encore un peu de vivres, comme du riz ou du gruau, se cachaient pour le manger. Déjà il n'y avait plus d'amis, l'on se regardait d'un air de méfiance, l'on devenait même ingrat envers ses meilleurs camarades. Il m'est arrivé, à moi, de commettre, envers mes véritables amis, un trait d'ingratitude que je ne veux pas passer sous silence.

J'étais, ce jour-là, comme tous mes amis, dévoré par la faim, mais j'avais, plus qu'eux, le malheur de l'être aussi par la vermine que j'avais attrapée l'avant-veille. Nous n'avions pas un morceau de cheval à manger, nous comptions sur l'arrivée de quelques hommes de la compagnie, qui étaient restés en arrière, afin d'en couper aux chevaux qui tombaient. Tourmenté de n'avoir rien à manger, j'éprouvais des sensations qu'il me serait difficile d'exprimer. J'étais près d'un de mes meilleurs amis (Poumot, sergent), qui était debout près d'un feu que l'on venait de faire, en regardant de tous côtés s'il n'arrivait rien. Tout à coup, je lui serre la main avec un mouvement convulsif, en lui disant : « Mon ami, si je rencontrais, dans le bois, n'importe qui avec un pain, il faudrait qu'il m'en donne la moitié ! » Puis, me reprenant : « Non, lui dis-je, je le tuerais pour avoir tout ! »

A peine avais-je lâché la parole, que je me mis à marcher à grands pas dans la direction du bois, comme si je devais rencontrer l'homme et le

pain. Y étant arrivé, je le côtoyai pendant un quart d'heure, et, tournant brusquement à gauche dans une direction opposée à notre bivac, j'aperçus, presque à la lisière du bois, un feu contre lequel un homme était assis. Je m'arrêtai afin de l'observer, et je distinguai qu'il avait, devant lui et sur son feu, une marmite dans laquelle il faisait cuire quelque chose, car, ayant pris un couteau, il le plongea dedans, et, à ma grande surprise, je vis qu'il en retirait une pomme de terre qu'il pressa un peu et qu'il remit aussitôt, probablement parce qu'elle n'était pas cuite.

J'allais m'élancer et courir dessus, mais, dans la crainte qu'il ne m'échappât, je rentrai dans le bois, et, faisant un petit circuit, j'arrivai à quelques pas derrière l'individu, sans qu'il m'ait aperçu. Mais, en cet endroit, comme il y avait beaucoup de broussailles, je fis du bruit en avançant. Il se retourna, mais j'étais déjà à côté de la marmite et, sans lui donner le temps de me parler, je lui adressai la parole : « Camarade, vous avez des pommes de terre, vous allez m'en vendre ou m'en donner, ou j'enlève la marmite ! » Un peu surpris de cette résolution, et comme je m'approchais avec mon sabre pour pêcher dedans, il me dit que cela ne lui appartenait pas, et que c'était à un général polonais qui bivaquait pas loin de là et dont il était le domestique ; qu'il lui avait ordonné de se cacher où il était pour les faire cuire, afin d'en avoir pour le lendemain.

Comme, sans lui répondre, je me mettais en

devoir d'en prendre (non sans lui présenter de l'argent), il me dit qu'elles n'étaient pas encore cuites, et, comme je n'avais pas l'air d'y croire, il en tira une qu'il me présenta pour me la faire palper ; je la lui arrachai et, telle qu'elle était, je la dévorai : « Vous voyez, me dit-il, qu'elles ne sont pas mangeables ; cachez-vous un instant, ayez de la patience, tâchez surtout que l'on ne vous voie pas jusqu'au moment où elles seront bonnes à manger ; alors je vous en donnerai. »

Je fis ce qu'il me dit ; je me cachai derrière un petit buisson, mais si près de lui que je ne pouvais le perdre de vue. Au bout de cinq à six minutes (je ne sais s'il me croyait bien loin), il se leva et, regardant à droite et à gauche, il prend la marmite et se sauve avec, mais pas loin, car je l'arrêtai de suite en le menaçant de tout prendre s'il ne voulait pas m'en donner la moitié. Il me répondit encore que c'était à son général : « Seraient-elles pour l'Empereur, qu'il m'en faut, lui dis-je, car je meurs de faim ! » Voyant qu il ne pouvait se débarrasser de moi qu'en me donnant ce que je lui demandais, il m'en donna sept. Je lui donnai quinze francs et je le quittai. Il me rappela et m'en donna deux autres ; elles étaient loin d'être bien cuites, mais je n'y pris pas grande attention, j'en mangeai une et je mis les autres dans ma carnassière. Je comptais qu'avec cela, je pouvais vivre trois jours en en mangeant, avec un morceau de viande de cheval, deux par jour.

Tout en marchant et en pensant à mes pommes

de terre, je me trompai de chemin ; je ne m'en aperçus qu'aux cris et aux jurements que faisaient cinq hommes qui se battaient comme des chiens ; à côté d'eux était une cuisse de cheval qui faisait l'objet de leurs discussions. L'un de ces hommes, en me voyant, vint jusqu'à moi en me disant que lui et son camarade, tous deux soldats du train, avaient, avec d'autres, été tuer un cheval derrière le bois, et que, revenant avec leur part qu'ils portaient au bivac, ils avaient été attaqués par trois hommes d'un autre régiment qui voulaient la leur prendre, mais que, si je voulais les aider à la défendre, ils m'en donneraient ma part. A mon tour, craignant le même sort pour mes pommes de terre, je lui répondis que je ne pouvais m'arrêter, mais qu'ils n'avaient qu'à tenir bon un instant, que je leur enverrais quelqu'un pour les aider. Je poursuivis mon chemin.

Pas loin de là, je rencontrai deux hommes de notre régiment à qui je contai l'affaire ; ils marchèrent de ce côté. J'ai su, le lendemain, qu'ils n'avaient vu, en arrivant, qu'un homme mort qui venait d'être assommé avec un gros bâton de sapin qu'ils avaient trouvé à côté, et rouge de sang. Probablement que les trois agresseurs avaient profité du moment où l'autre implorait mon assistance pour se défaire de celui qui était resté seul.

A mon arrivée à l'endroit où était le régiment, plusieurs de mes camarades me demandèrent si je n'avais rien découvert ; je leur répondis que

non. Ensuite, prenant ma place près du feu, je fis comme tous les jours; je creusai ma place, c'est-à-dire mon lit de neige, et, comme nous n'avions pas de paille, j'étendis ma peau d'ours pour me coucher, la tête sur mon sac, et mon collet doublé en peau d'hermine étendu sur moi. Je me disposais à passer la nuit, mais, avant de dormir, j'avais encore une pomme de terre à manger; c'est ce que je fis, caché par mon collet, faisant le moins de mouvements possible, de crainte que l'on ne s'aperçoive que je mangeais quelque chose, et, prenant une pincée de neige pour me désaltérer, je finis mon repas et je m'endormis, ayant bien soin de tenir dans mes bras ma carnassière, dans laquelle étaient mes vivres. Plusieurs fois dans la nuit, lorsque je me réveillais, j'avais soin de passer la main dedans, et de compter mes pommes de terre. C'est ainsi que je la passai, sans faire part à mes amis, qui mouraient de faim, du peu que le hasard m'avait procuré : c'est, de ma part, un trait d'égoïsme que je ne me suis jamais pardonné.

La diane n'était pas encore battue que, déjà, j'étais éveillé et assis sur mon sac, prévoyant que la journée serait terrible, à cause du vent qui commençait à souffler. Je fis un trou à ma peau d'ours et je passai ma tête dedans, de manière que la tête de l'ours me tombât sur la poitrine; le reste de la peau couvrait mon sac et mon dos, mais elle était tellement longue que la queue traînait à terre. Enfin l'on battit la diane, ensuite

la grenadière, et quoiqu'il ne fît pas encore jour, nous nous mîmes en marche. Le nombre de morts et de mourants que nous laissâmes dans nos bivacs, en partant, fut prodigieux. Plus loin, c'était pire encore, car, sur la route, nous étions obligés d'enjamber sur les cadavres que les corps d'armée qui nous précédaient laissaient après eux : mais c'était bien plus triste encore pour ceux qui marchaient après nous. Ceux-là voyaient les misères de tous ceux qui marchaient en avant. Les derniers étaient les corps des maréchaux Ney et Davoust, ensuite l'armée d'Italie commandée par le prince Eugène.

Il y avait environ une heure que nous marchions, quand le jour parut, et, comme nous avions atteint les corps qui nous précédaient, nous fîmes une petite halte. La mère Dubois, notre cantinière, voulut profiter de ce moment de repos pour donner le sein à son nouveau-né, mais, tout-à-coup, elle jette un cri de douleur : son enfant était mort et aussi dur que du bois. Ceux qui étaient autour d'elle la consolèrent, en lui disant que c'était un bonheur pour elle et pour son enfant, et, malgré ses gémissements, on lui arracha son enfant qu'elle pressait contre son sein. On le remit entre les mains d'un sapeur qui s'éloigna à quelques pas de la route, avec le père de l'enfant. Le sapeur creusa, avec sa hache, un trou dans la neige : le père, pendant ce temps, était à genoux, tenant son enfant dans ses bras. Lorsque le trou fut achevé, il l'embrassa et le

déposa dans sa tombe; on le recouvrit ensuite, et tout fut fini.

A une lieue plus loin, et près d'un grand bois, nous arrêtames pour faire la grande halte. C'était l'endroit où avait couché une partie de l'artillerie et de la cavalerie; là se trouvaient beaucoup de chevaux morts et dépecés, et une plus grande quantité que l'on avait été obligé d'abandonner encore vivants et debout, mais engourdis, se laissant tuer sans bouger, car ceux que l'on avait tués pendant la nuit ou qui étaient morts de fatigue ou d'inanition étaient tellement gelés, qu'il était impossible d'en couper. J'ai remarqué, pendant cette marche désastreuse, que l'on nous faisait toujours marcher autant que possible derrière la cavalerie et l'artillerie, et que, le lendemain, l'on nous faisait arrêter où ils avaient passé la nuit, afin que nous puissions nous nourrir avec les chevaux qu'ils laissaient en partant.

Pendant que le régiment était à se reposer et que chaque homme était occupé à se composer un mauvais repas, de mon côté, comme un égoïste, j'étais entré, sans que l'on m'ait vu, dans le plus épais du bois, pour dévorer seul une des pommes de terre que j'avais toujours dans ma carnassière et que je cachais le plus soigneusement possible. Mais quel fut mon désappointement en voulant mordre dedans! Ce n'était plus que de la glace! Je voulus mordre : mes dents glissaient contre, sans pouvoir en détacher un morceau. C'est alors que je regrettai de ne

les avoir pas partagées la veille avec mes amis, que je vins rejoindre, tenant encore à la main celle que j'avais voulu manger, toute rouge du sang de mes lèvres.

Ils me demandèrent ce que j'avais. Sans leur répondre, je leur montrai la pomme de terre que je tenais encore à la main, ainsi que celles que j'avais dans ma carnassière ; mais à peine les avais-je montrées qu'elles me furent enlevées. Eux aussi furent trompés en voulant y mordre ; on les vit courir près du feu pour les faire dégeler, mais elles fondirent comme de la glace. Pendant ce temps-là, d'autres vinrent me demander où je les avais eues ; je leur montrai le bois, ils y coururent, et, après avoir cherché, ils revinrent me dire qu'ils n'avaient rien trouvé. Eux furent bons pour moi, car ils avaient fait cuire plein une marmite de sang de cheval, et m'invitèrent à y prendre ma part. C'est ce que je fis sans me faire prier. Aussi, me suis-je toujours reproché d'avoir agi de cette manière. Ils ont toujours cru que je les avais trouvées dans le bois ; jamais je ne les ai désabusés. Mais cela n'est qu'un échantillon de ce que nous verrons plus tard.

Après une heure de repos, la colonne se remit en marche pour traverser le bois où, par intervalle, l'on rencontrait des espaces où se trouvaient quelques maisons habitées par des juifs. Quelquefois ces habitations sont grandes comme nos granges et construites de même, avec cette

différence qu'elles sont bâties en bois et couvertes de même. Une grande porte se trouvait à chaque extrémité ; elles servaient de poste, de manière qu'une voiture qui entre par une, après avoir changé de chevaux, sort par l'autre ; il s'en trouve presque toujours à trois lieues de distance, mais la plus grande partie déjà n'existait plus ; elles avaient été brûlées à notre premier passage.

V

Incendie d'une grange. — Catastrophe. — La famille moscovite et sa fin tragique. — Je suis de garde chez le maréchal Mortier. — Nuit terrible et désastreuse. — Le prince Émile de Hesse-Cassel; grand dévouement de ses soldats. — Mort d'un jeune homme de mon pays. — Le canonnier et son camarade. — Le vieux chasseur à cheval de la Garde. — Le soldat badois. — La cave.

Arrivés à la sortie du bois, et comme nous approchions de Gara, mauvais hameau de quelques maisons, j'aperçus, à une courte distance, une de ces maisons de poste dont j'ai parlé. Aussitôt, je la fis remarquer à un sergent de la compagnie, qui était un Alsacien nommé Mather, à qui je proposai d'y passer la nuit, si toutefois il y avait possibilité d'y arriver des premiers, afin d'avoir chacun une place. Nous nous mîmes à courir, mais lorsque nous y arrivâmes, elle était tellement remplie d'officiers supérieurs, de soldats et de chevaux, qu'il nous fut impossible, malgré tout ce que nous fîmes, d'y avoir une place, car

l'on prétendait qu'il y avait plus de huit cents personnes.

Pendant que nous étions occupés à aller de droite et de gauche, afin de voir si nous ne pourrions pas y pénétrer, la colonne impériale, ainsi que notre régiment, nous avaient dépassés. Alors nous prîmes la résolution de passer la nuit sous le ventre des chevaux qui étaient attachés aux portes. Plusieurs fois, ceux qui étaient bivaqués autour vinrent pour la démolir, afin d'avoir le bois avec laquelle elle était construite, pour se chauffer et se faire des abris, et de la paille qui se trouvait dans une séparation qu'il faut considérer comme un grenier. Il y avait aussi quantité de bois de sapin sec et résineux.

Une partie de la paille servit à ceux qui étaient dedans pour se coucher, et, quoiqu'ils fussent les uns sur les autres, ils avaient fait des petits feux pour se chauffer et faire cuire du cheval. Loin de laisser démolir leur habitation, ils menacèrent ceux qui vinrent pour en arracher des planches, de leur tirer des coups de fusil. Même quelques-uns, qui avaient monté sur le toit pour en arracher et qui, déjà, en avaient pris, furent forcés d'en descendre pour ne pas être tués.

Il pouvait être onze heures de la nuit. Une partie de ces malheureux étaient endormis; d'autres, près des feux, réchauffaient leurs membres. Un bruit confus se fit entendre : c'était le feu qui avait pris dans deux endroits

de la grange, dans le milieu et à une des extrémités, contre la porte opposée où nous étions couchés. Lorsque l'on voulut l'ouvrir, les chevaux attachés en dedans, effrayés par les flammes, étouffés par la fumée, se cabrèrent, de sorte que les hommes, malgré leurs efforts, ne purent, de ce côté, se faire un passage. Alors ils voulurent revenir sur l'autre porte, mais impossible de traverser les flammes et la fumée.

La confusion était à son comble; ceux de l'autre côté de la grange qui n'avaient le feu que d'un côté, s'étaient jetés en masse sur la porte contre laquelle nous étions couchés en dehors et, par ce moyen, empêchèrent de l'ouvrir plus encore. De crainte que d'autres pussent y entrer, ils l'avaient fortement fermée avec une pièce de bois mise en travers; en moins de deux minutes, tout était en flammes; le feu, qui avait commencé par la paille sur laquelle les hommes dormaient, s'était vite communiqué au bois sec qui était au-dessus de leurs têtes; quelques hommes qui, comme nous, étaient couchés près de la porte, voulurent l'ouvrir, mais ce fut inutilement, car elle s'ouvrait en dedans. Alors nous fûmes témoins d'un tableau qu'il serait difficile de peindre. Ce n'étaient que des hurlements sourds et effrayants que l'on entendait; les malheureux que le feu dévorait jetaient des cris épouvantables; ils montaient les uns sur les autres afin de se frayer un passage par le toit, mais, lorsqu'il y eut de l'air, les flammes commencè-

rent à se faire jour, de sorte que, lorsqu'il y en avait qui paraissaient à demi-brûlés, les habits en feu et les têtes sans cheveux, les flammes, qui sortaient avec impétuosité, et qui, ensuite, se balançaient par la force du vent, les refoulaient dans le fond de l'abîme.

Alors l'on n'entendait plus que des cris de rage, le feu n'était plus qu'un feu mouvant, par les efforts convulsifs que tous ces malheureux faisaient en se débattant contre la mort; c'était enfin un vrai tableau de l'enfer.

Du côté de la porte où nous étions, sept hommes purent être sauvés en se faisant tirer par un endroit où une planche avait été arrachée. Le premier était un officier de notre régiment. Encore avait-il les mains brûlées et les habits déchirés ; les six autres étaient plus maltraités encore : il fut impossible d'en sauver davantage. Plusieurs se jetèrent en bas du toit, mais à moitié brûlés, priant qu'on les achevât à coups de fusil. Pour ceux qui se présentèrent après, à l'endroit où nous en avions sauvé sept, ils ne purent être retirés, car ils étaient placés en travers et déjà étouffés par la fumée et par le poids des autres hommes qui étaient sur eux ; il fallut les laisser brûler avec les autres.

A la clarté de ce sinistre, les soldats isolés de différents corps qui bivaquaient autour de là, et mourant de froid autour de leurs feux presque morts comme eux, accoururent, non pour porter des secours — il était trop tard et même il

avait presque toujours été impossible, — mais pour avoir de la place et se chauffer en faisant cuire un morceau de cheval au bout de leurs bayonnettes ou de leurs sabres. Il semblait, à les voir, que ce sinistre était une permission de Dieu, car l'opinion générale était que tous ceux qui s'étaient mis dans cette grange étaient les plus riches de l'armée, ceux qui, à Moscou, avaient trouvé le plus de diamants, d'or et d'argent. L'on en voyait, malgré leur misère et leur faiblesse, se réunir à d'autres plus forts, et s'exposer à être rôtis, à leur tour, pour en retirer des cadavres, afin de voir s'ils ne trouveraient pas de quoi se dédommager de leurs peines. D'autres disaient : « C'est bien fait, car s'ils avaient voulu nous laisser prendre le toit, cela ne serait pas arrivé! » Et d'autres encore, en étendant leurs mains vers le feu, comme s'ils n'avaient pas su que plusieurs centaines de leurs camarades, et peut-être des parents, les chauffaient de leurs cadavres, disaient : « Quel bon feu ! » Et on les voyait trembler, non plus de froid, mais de plaisir.

Il n'était pas encore jour, lorsque je me mis en route avec mon camarade pour rejoindre le régiment.

Nous marchions, sans nous parler, par un froid plus fort encore que la veille, sur des morts et des mourants, en réfléchissant sur ce que nous venions de voir, lorsque nous joignîmes deux soldats de la ligne, occupés à mordre chacun

dans un morceau de cheval, parce que, disaient-ils, s'ils attendaient plus longtemps, il serait tellement durci par la gelée qu'ils ne sauraient plus le manger. Ils nous assurèrent qu'ils avaient vu des soldats étrangers (des Croates) faisant partie de notre armée, retirant du feu de la grange un cadavre tout rôti, en couper et en manger. Je crois que cela est arrivé plusieurs fois, dans le cours de cette fatale campagne, sans cependant jamais l'avoir vu. Quel intérêt ces hommes presque mourants avaient-ils à nous le dire, si cela n'était pas vrai? Ce n'était pas le moment de mentir. Après cela, moi-même, si je n'avais pas trouvé du cheval pour me nourrir, il m'aurait bien fallu manger de l'homme, car il faut avoir senti la rage de la faim, pour pouvoir apprécier cette position : faute d'homme, l'on mangerait le diable, s'il était cuit.

Depuis notre départ de Moscou, l'on voyait, chaque jour, à la suite de la colonne de la Garde, une jolie voiture russe attelée de quatre chevaux; mais, depuis deux jours, il ne s'en trouvait plus que deux, soit qu'on les eût tués ou volés pour les manger, ou qu'ils eussent succombé. Dans cette voiture était une dame jeune encore, probablement veuve, avec ses deux enfants, qui étaient deux demoiselles, l'une âgée de quinze ans, et l'autre de dix-sept. Cette famille, qui habitait Moscou et que l'on disait d'origine française, avait cédé aux instances d'un officier supérieur de la Garde, à se laisser conduire en France.

(*A suivre.*)

Mémoires de J.-F. Bourgogne (1812-1813.)

(Suite.)

Peut-être avait-il l'intention d'épouser la dame, car déjà cet officier était vieux; enfin, cette malheureuse et intéressante famille était, comme nous, exposée au froid le plus rigoureux et à toutes les horreurs de la misère, et devait la sentir plus péniblement que nous.

Le jour commençait à paraître, lorsque nous arrivâmes à l'endroit où notre régiment avait couché; déjà le mouvement général de l'armée était commencé; depuis deux jours, il était facile de voir que les régiments étaient diminués d'un tiers, et qu'une partie des hommes que l'on voyait marcher avec peine, succomberait encore dans la journée qui allait commencer; l'on voyait marcher à la suite, ou plutôt se traîner, les équipages dont notre régiment devait faire l'arrière-garde; c'est là où j'aperçus encore la voiture renfermant cette malheureuse famille. Elle sortait d'un petit bois pour gagner la route; quelques sapeurs l'accompagnaient, ainsi que l'officier supérieur, qui paraissait très affecté; arrivée sur la route, elle fit halte à l'endroit même où j'étais arrêté; alors j'entendis des plaintes et des gémissements; l'officier supérieur ouvrit la portière, y entra, parla quelque temps et, un instant après, il présenta à deux sapeurs qu'il avait fait mettre contre la voiture, un cadavre : c'était une des jeunes personnes qui venait de mourir. Elle était vêtue

d'une robe de soie grise et, par dessus, une pelisse de la même étoffe garnie de peau d'hermine. Cette personne, quoique morte, était belle encore, mais maigre. Malgré notre indifférence pour les scènes tragiques, nous fûmes sensibles en voyant celle-ci; pour mon compte, j'en fus touché jusqu'aux larmes, surtout en voyant pleurer l'officier.

Au moment où les sapeurs emportèrent cette jeune personne qu'ils placèrent sur un caisson, ma curiosité me porta à regarder dans la voiture : je vis la mère et l'autre demoiselle toutes deux tombées l'une sur l'autre. Elles paraissaient être sans connaissance; enfin, le soir de la même journée, elles avaient fini de souffrir. Elles furent, je crois, enterrées toutes trois dans le même trou que firent les sapeurs, pas loin de Valoutina. Pour en finir, je dirai que le lieutenant-colonel, ayant peut-être à se reprocher ce malheur, chercha à se faire tuer dans différents combats que nous eûmes, à Krasnoé et ailleurs. Quelques jours après notre arrivée à Elbingen, au mois de janvier, il mourut de chagrin.

Cette journée, qui était celle du 8 novembre, fut terrible, car nous arrivâmes tard à la position et comme, le lendemain, nous devions arriver à Smolensk, l'espoir de trouver des vivres et du repos (on disait que l'on devait y prendre des cantonnements), faisait que beaucoup d'hommes, malgré le froid excessif et la privation de toutes choses, faisaient des efforts surnaturels pour ne

pas rester en arrière, où ils auraient succombé.

Avant d'arriver à l'endroit où nous devions bivaquer, il fallait traverser un ravin profond et gravir une côte. Nous remarquâmes que quelques artilleurs de la Garde étaient arrêtés dans ce ravin avec leurs pièces de canon, n'ayant pu monter la côte. Tous les chevaux étaient sans force et les hommes sans vigueur. Des canonniers de la garde du roi de Prusse les accompagnaient; ils avaient, comme nous, fait la campagne; ils étaient attachés à notre artillerie comme contingent de la Prusse. Ils avaient, à cette même place et à côté de leurs pièces, formé leurs bivacs et allumé leurs feux comme ils avaient pu, afin d'y passer la nuit, dans l'espérance de pouvoir, le lendemain, continuer leur chemin. Notre régiment, ainsi que les chasseurs, fut placé à droite de la route, et je crois que c'était sur les hauteurs de Valoutina, où s'était donnée une bataille et où avait été tué le brave général Gudin, le 19 août de la même année.

Je fus commandé de garde chez le maréchal Mortier; son habitation était une grange sans toit. Cependant on lui avait fait un abri pour le préserver, autant que possible, de la neige et du froid. Notre colonel et l'adjudant-major avaient aussi pris leur place au même endroit. L'on arracha quelques pièces de bois qui formaient la clôture de la grange, et on alluma pour le maréchal un feu auquel nous nous chauffâmes tous. A peine étions nous installés, et

occupés à faire rôtir un morceau de cheval, que nous vîmes paraître un individu avec la tête enveloppée d'un mouchoir, les mains de chiffons, et les habits brûlés. En arrivant, il se mit à crier : « Ah ! mon colonel ! que je suis malheureux ! que je souffre ! » Le colonel, se retournant, lui demanda qui il était, d'où il venait, et ce qu'il avait : « Ah ! mon colonel ! répondit l'autre, j'ai tout perdu et je suis brûlé ! » Le colonel, l'ayant reconnu, lui répondit : « Tant pis pour vous, vous n'aviez qu'à rester au régiment; depuis plusieurs jours vous n'avez pas paru : qu'avez-vous fait, vous qui deviez montrer l'exemple et mourir, comme nous, à votre poste? Entendez-vous, monsieur ! » Mais le pauvre diable n'entendait pas ; ce n'était pas le moment de faire de la morale; cet individu était l'officier que nous avions sauvé du feu de la grange, la nuit d'avant, et qui passait pour avoir beaucoup d'objets précieux et de l'or qu'il avait pris à Moscou, par droit de conquête. Mais tout était perdu : son cheval et son porte-manteau avaient disparu. Le maréchal et le colonel, ainsi que ceux qui étaient là, causèrent du sinistre de la grange. L'on parla de plusieurs officiers supérieurs qui s'y étaient enfermés avec leurs domestiques et qui y avaient péri, et comme on savait que j'avais vu ce désastre, on m'en demanda des détails, car l'officier que nous avions sauvé ne savait rien dire ; il était trop affecté.

Il pouvait être neuf heures, la nuit était extra-

ordinairement sombre, et déjà une partie de nous, ainsi que le reste de notre malheureuse armée qui bivaquait autour de l'endroit où nous étions, commençait à se reposer d'un sommeil interrompu par le froid et les douleurs causées par la fatigue et la faim, près d'un feu qui, à à chaque instant, s'éteignait, comme les hommes qui l'entouraient ; nous pensions à la journée du lendemain qui devait nous conduire à Smolensk, où, disait-on, nos misères devaient finir, puisque nous devions y trouver des vivres et prendre des cantonnements.

Je venais de finir mon triste repas composé d'un morceau de foie d'un cheval que nos sapeurs venaient de tuer, et, pour boisson, un peu de neige. Le maréchal en avait mangé aussi un morceau que son domestique venait de lui faire cuire, mais il l'avait mangé avec un morceau de biscuit et, par dessus, il avait bu une goutte d'eau-de-vie ; le repas, comme on voit, n'était pas très friand, pour un maréchal de France, mais c'était beaucoup, pour les circonstances malheureuses où nous nous trouvions.

Dans ce moment, il venait de demander à un homme qui était debout à l'entrée de la grange, et appuyé sur son fusil, pourquoi il était là. Le soldat lui répondit qu'il était en faction : « Pour qui, répond le maréchal, et pourquoi faire ? Cela n'empêchera pas le froid d'entrer et la misère de nous accabler ! Ainsi, rentrez et venez prendre place au feu. » Un instant après, il demanda

quelque chose pour reposer sa tête; son domestique lui apporta un porte-manteau et, s'enveloppant dans son manteau, il se coucha.

Comme j'allais en faire autant en m'étendant sur ma peau d'ours, nous fûmes effrayés par un bruit extraordinaire : « C'était un vent du nord qui arrivait brusquement au travers des forêts, et qui amenait avec lui une neige des plus épaisses et un froid de vingt-sept degrés, de manière qu'il fut impossible aux hommes de rester en place. On les entendait crier en courant dans la plaine, cherchant à se diriger du côté où ils voyaient des feux, espérant trouver mieux; mais enveloppés dans des tourbillons de neige, ils ne bougeaient plus, ou, s'ils voulaient continuer, ils faisaient un faux pas et tombaient pour ne plus se relever. Plusieurs centaines périrent de cette manière, mais plusieurs milliers moururent à leur place, n'espérant rien de mieux. Tant qu'à nous, nous fûmes heureux qu'un côté de la grange fût à l'abri du vent; plusieurs hommes vinrent se réfugier chez nous et, par ce moyen, éviter la mort.

Il faut que je cite un trait de dévouement qui s'est passé dans cette nuit désastreuse où tous les éléments les plus terribles de l'enfer semblaient être déchaînés contre nous.

Le prince Émile de Hesse-Cassel faisait partie de notre armée, avec son contingent qu'il fournissait à la France. Son petit corps d'armée était composé de plusieurs régiments d'infanterie et

cavalerie. Il était, comme nous, bivaqué sur la gauche de la route, avec le reste de ses malheureux soldats, réduits à cinq ou six cents hommes, parmi lesquels se trouvaient encore environ cent cinquante dragons, mais presque tous à pied, leurs chevaux étant morts ou mangés. Ces braves soldats, succombant de froid, et ne pouvant rester en place par une nuit et un temps aussi abominables, se dévouèrent pour sauver leur jeune prince, âgé, je crois, tout au plus de vingt ans, en le mettant au milieu d'eux pour le garantir du vent et du froid. Enveloppés de leurs grands manteaux blancs, ils restèrent debout toute la nuit, serrés les uns contre les autres; le lendemain au matin, les trois quarts étaient morts et ensevelis sous la neige, avec plus de dix mille autres de différents corps.

Au jour, lorsque nous regagnâmes la route, nous fûmes obligés, avec le maréchal, de descendre près du ravin où, la veille, nous avions vu de l'artillerie former son bivac : plus un n'existait; hommes, chevaux, tous étaient couchés et couverts de neige, les hommes autour de leurs feux, et les chevaux encore attelés aux pièces qu'il fallait abandonner. Il arrivait presque toujours qu'après une tempête et un froid excessif causé par le vent et la neige, le temps devenait plus supportable; il semblait que la nature s'était épuisée de nous avoir frappés et qu'elle voulait respirer pour nous frapper encore.

Cependant, tout ce qui respirait se mit en

marche. L'on voyait, à droite et à gauche de la route, des hommes à demi-morts sortir de dessous des mauvais abris formés de branches de sapin, ensevelis sous la neige; d'autres venaient de plus loin, sortant des bois où ils s'étaient réfugiés, se traînant péniblement, afin de gagner la route. L'on fit halte un instant, pour les attendre. Pendant ce temps, j'étais, avec plusieurs de mes amis, à parler de nos désastres de la nuit et de la quantité incroyable d'hommes qui avaient péri. Nous jetions machinalement un coup d'œil sur cette terre de malheur. Par places, l'on voyait encore des faisceaux d'armes formés, et d'autres renversés, mais plus personne pour les prendre. Ceux qui gagnaient la route avec les aigles de leurs régiments, après s'être réunis à d'autres, se mettaient en marche.

Après avoir rassemblé le mieux possible tout ce qu'il y avait sur la route, le mouvement de marche commença : notre régiment forma l'arrière-garde qui, ce jour là, fut on ne peut plus pénible pour nous, vu la quantité d'hommes qui ne pouvaient plus marcher, et que nous étions obligés de prendre sous les bras, afin de les aider à se traîner et de les sauver, si l'on pouvait. en les conduisant jusqu'à Smolensk.

Avant d'arriver à cette ville, il faut traverser un petit bois; c'est là où nous atteignîmes toute l'artillerie réunie. Les chevaux faisaient peine à voir; les affûts de canons, ainsi que les caissons, étaient chargés de soldats malades et mourant

de froid. Je savais qu'un de mes amis d'enfance, du même endroit que moi (nommé Ficq), était, depuis deux jours traîné de cette manière. Je m'informai de lui à des chasseurs de la Garde du régiment dont il faisait partie, et j'appris qu'il n'y avait qu'un moment qu'il était tombé mort sur la route, et qu'en cet endroit, le chemin étant creux et rétréci, l'on n'avait pu le mettre sur le côté de la route, et que toute l'artillerie lui avait passé sur le corps, ainsi qu'à plusieurs autres qui avaient succombé au même endroit.

Je continuais de marcher dans un sentier étroit, à gauche de la route et dans le bois. Je venais, dans ce moment, d'être joint par un de mes amis, sergent du même régiment que moi, lorsque, sur notre chemin, nous trouvâmes un canonnier de la Garde couché en travers du sentier, et qui nous empêchait de passer. A côté était un autre canonnier occupé à le dépouiller de ses vêtements ; nous nous aperçûmes que cet homme n'était pas mort, car il faisait aller les jambes et frappait, par moments, la terre avec les mains fermées.

Mon camarade, surpris ainsi que moi, applique, sans rien dire, un grand coup de crosse de fusil dans le dos de ce misérable, qui se retourna. Mais sans lui donner le temps de nous parler, nous lui fîmes des reproches violents sur son acte de barbarie. Il nous répondit que, s'il n'était pas mort, il ne tarderait pas à l'être puisque, lorsqu'on l'avait déposé à l'endroit où

il était, pour ne pas le laisser sur le chemin et broyer par l'artillerie, il ne donnait plus aucun signe de vie ; que, d'abord, c'était son camarade de lit, qu'il valait mieux que ce fût lui qui ait sa dépouille qu'un autre.

Ce que je viens de citer est arrivé souvent sur des malheureux soldats, que l'on supposait avoir de l'argent, car au lieu de les aider à se relever, il y en avait qui restaient près de ceux qui tombaient, non pour les soulager, mais pour faire comme le canonnier.

Je n'aurais pas dû, pour l'honneur de l'espèce humaine, écrire toutes ces scènes d'horreur, mais je me suis fait un devoir de dire tout ce que j'ai vu. Il me serait impossible de faire autrement, et, comme tout cela me bouleverse la tête, il me semble qu'une fois que je l'aurai mis sur le papier, je n'y penserai plus. Il faut dire aussi que si, dans cette campagne désastreuse, il s'est commis des actes infâmes, il s'est aussi fait des traits d'humanité qui nous honorent, car j'ai vu des soldats porter, pendant plusieurs jours, sur leurs épaules, un officier blessé.

Comme nous allions sortir du bois, nous rencontrâmes une centaine de lanciers bien montés, équipés à neuf : ils venaient de Smolensk qu'ils n'avaient jamais quitté ; on les envoyait à notre arrière-garde ; ils étaient épouvantés de nous voir si malheureux, et, de notre côté, nous étions surpris de les voir aussi bien. Beaucoup de

soldats couraient après eux comme des mendiants, en leur demandant s'ils n'avaient pas un morceau de pain ou de biscuit à leur donner.

Lorsque nous fûmes sortis du bois, nous fîmes halte pour attendre ceux qui conduisaient les malades. Il n'y avait rien de plus pénible à voir, car, de tout ce que l'on pouvait leur dire de l'espoir des vivres et d'un bon logement, ils n'entendaient plus rien : c'étaient comme des automates, marchant lorsqu'on les conduisait, s'arrêtant aussitôt qu'on les laissait. Les plus forts portaient, tour à tour, leurs armes et leurs sacs, car ces malheureux, indépendamment des forces et d'une partie de la raison qu'ils avaient perdue, avaient aussi perdu les doigts des pieds et des mains.

Enfin, c'est de cette manière que nous revîmes le Dniéper sur notre gauche, et que nous aperçûmes, sur l'autre rive, des milliers d'hommes qui avaient traversé le fleuve sur la glace : il y en avait de tous les corps, fantassins et cavalerie, courant autant qu'ils le pouvaient en apercevant au loin quelque village, afin d'y trouver des vivres et d'y passer la nuit à couvert. Après avoir marché encore péniblement pendant une heure, nous arrivâmes, le soir, abîmés de fatigue et mourants, sur les bords du fatal Boristhène, que nous traversâmes, et nous fûmes sous les murs de la ville.

Déjà des milliers de soldats de tous les corps et de toutes les nations, qui composaient notre

chaque instant les plus faibles tombaient, et qu'il fallait les aider à se relever, et porter ceux qui ne pouvaient plus marcher.

C'est de la sorte que nous arrivâmes sur l'emplacement du faubourg qui avait été incendié lors du bombardement arrivé le 15 du mois d'Août dernier. Nous y prîmes position et nous nous y installâmes comme nous pûmes, dans le reste des maisons que le feu n'avait pas tout à fait détruites. Nous y plaçâmes le mieux possible nos malades et nos blessés qui avaient eu assez de force et de courage pour y arriver, car nous en avions laissés dans une baraque en bois située à l'entrée de la ville. Ces hommes n'auraient pu, à cause qu'ils étaient trop malades, atteindre l'endroit où nous venions d'arriver. Parmi eux était un de mes amis presque mourant, que nous avions traîné jusque là, espérant y trouver un hôpital et lui faire donner des soins, car ce qui, jusque là, avait soutenu notre courage, était l'espoir, que l'on avait toujours eu, de s'arrêter dans cette ville et les environs pour y attendre le printemps, mais il en fut tout autrement. D'ailleurs la chose n'était pas possible, car une partie des villages étaient brûlés et ruinés, et la ville où nous étions n'existait pour ainsi dire plus que de nom. Partout l'on ne voyait plus que les murailles des maisons qui étaient bâties en pierre, car celles qui l'étaient en bois, et qui formaient la plus grande partie de la ville, avaient disparu : enfin la ville n'était plus qu'un vrai squelette.

Si l'on s'éloignait dans l'obscurité, on rencontrait des pièges, c'est-à-dire que, sur l'emplacement des maisons bâties en bois, où aucune trace ne se faisait plus voir, on rencontrait les caves recouvertes de neige, et le soldat assez malheureux pour s'y engager, disparaissait tout-à-coup pour ne plus reparaître. Plusieurs périrent de cette manière, que d'autres retirèrent le lendemain, lorsqu'il fit jour, non pour leur donner la sépulture, mais pour avoir leurs vêtements ou quelque autre chose qu'ils auraient pu avoir sur eux. Il en était de même de tous ceux qui succombaient, en marchant ou arrêtés : les vivants se partageaient les dépouilles des morts, et souvent, à leur tour, succombaient quelques heures après et finissaient par subir le même sort.

Une heure après notre arrivée, l'on nous fit une petite distribution de farine, et la valeur d'une once de biscuit ; c'est plus que l'on ne pouvait espérer. Ceux qui avaient des marmites firent de la bouillie, les autres firent des galettes qu'ils faisaient cuire dans la cendre et que l'on dévora à moitié cuites ; l'avidité avec laquelle ils mangèrent, faillit leur être funeste, car plusieurs furent dangereusement malades et manquèrent étouffer. Tant qu'à moi, quoique je n'avais pas mangé de soupe depuis le 1er novembre et que la bouillie de farine de seigle fût épaisse comme de la boue, je fus assez heureux pour ne pas être incommodé ; mon estomac était encore bon.

Depuis le moment où nous étions arrivés, plusieurs hommes du régiment, qui étaient malades et qui avaient pu, en faisant des efforts extraordinaires, arriver à l'endroit où nous étions, venaient de mourir, et, comme on leur avait donné les meilleures places dans les mauvaises masures que l'on nous avait désignées pour logements, l'on s'empressa de les porter loin, afin de prendre leur place.

Après que je fus reposé, malgré le froid et la neige qui tombait, je me disposai à chercher après un de mes amis, celui avec qui j'étais le plus intimement lié, celui avec qui je n'avais jamais compté ; nos bourses ne faisaient qu'une. Il se nommait Grangier (1). Il y avait sept ans que nous étions ensemble. Je ne l'avais pas vu depuis Viasma, où il était parti en avant avec un détachement, escortant un caisson appartenant au maréchal Bessières. L'on m'avait assuré qu'il était arrivé depuis deux jours et logé dans un faubourg. Le plaisir de le revoir, l'espoir aussi d'avoir quelques vivres qu'il avait pu, sans doute, se procurer avant notre arrivée, et aussi de partager son logement, fit que je ne balançai pas à le chercher de suite.

Ayant pris mes armes et mon sac, sans rien dire à personne, je rentrai en ville par la même route que nous étions venus, et, après avoir

---

(1) Sergent vélite dans le même régiment que moi, aux fusiliers grenadiers. *(Note de l'auteur.)*

tombé plusieurs fois en descendant cette pente rapide et glissante que nous avions montée en arrivant, j'arrivai près de la porte par où nous étions entrés.

J'arrêtai pour voir dans quel état étaient les hommes que nous avions laissés près du poste qui était à la porte, composé de soldats badois dont une partie formait la garnison. Mais quelle fut ma surprise! Cet ami que nous avions laissé avec d'autres malades, en attendant de venir les chercher, je le trouvai à l'entrée de la baraque et n'ayant plus sur lui que son pantalon, car on lui avait ôté jusqu'à sa chaussure.

Les soldats badois me dirent que des soldats du régiment étaient venus chercher les autres, et qu'ayant trouvé celui-là privé de la vie, ils l'avaient eux-mêmes dépouillé, et qu'ensuite ils avaient tourné la ville le long du rempart, avec les deux malades qu'ils avaient enlevés, espérant avoir le chemin meilleur.

Pendant que j'étais là, plusieurs malheureux soldats de différents régiments arrivaient encore, se traînant avec peine, appuyés sur leurs armes. D'autres, qui étaient encore sur l'autre bord du Boristhène, n'y voyant pas ou trompés par les feux, étaient tombés dans la neige, pleuraient, criaient en implorant des secours. Mais ceux qui étaient là, bien portants, étaient des Allemands ne comprenant rien ou ne voulant rien comprendre. Heureusement qu'un jeune officier commandant le poste parlait français. Je le priai,

au nom de l'humanité, d'envoyer des secours aux hommes de l'autre côté du pont. Il me répondit que, depuis notre arrivée, plus de la moitié de son poste n'avait été occcupée qu'à cela, et qu'il n'avait presque plus d'hommes; que son corps de garde était rempli de soldats malades et blessés, au point qu'il n'avait plus de place.

Cependant, d'après mes instances, il envoya encore trois hommes qui, un instant après, revinrent avec un vieux chasseur à cheval de la Garde, qu'ils soutenaient sous les bras. Ils nous dirent qu'ils en avaient laissé beaucoup d'autres qu'il faudrait porter, mais que, ne le pouvant pas, ils les avaient déposés près d'un grand feu, en attendant que l'on puisse les aller chercher. Le vieux chasseur avait, à ce qu'il me dit, presque tous les doigts des pieds gelés. Il les avait enveloppés dans des morceaux de peaux de mouton. Sa barbe, ses favoris et ses moustaches étaient chargés de glaçons On le conduisit près du feu, où on le fit asseoir. Alors il se mit à jurer contre Alexandre, l'empereur de Russie, contre le pays et contre le bon Dieu de la Russie. Ensuite il me demanda si l'on avait fait une distribution d'eau-de-vie. Je lui répondis que non, et que, jusqu'à présent, je n'en avais pas entendu parler ; qu'il n'y avait pas apparence d'en avoir : « Alors, dit-il, il faut mourir ! »

Le jeune officier allemand ne put résister plus longtemps en voyant un vieux guerrier souffrir de la sorte ; il leva son manteau, et, tirant une

bouteille de sa poche avec de l'eau-de-vie, il la lui présenta : « Merci, dit-il, vous m'empêchez de mourir ; si une occasion se présentait de vous sauver la vie aux dépens de la mienne, vous pouvez être assuré que je ne balancerais pas un instant ! Assez causé, rappelez-vous Roland, chasseur à cheval de la Vieille Garde impériale à pied, ou, pour ainsi dire, sans pieds, pour le moment. Il y a trois jours que j'ai dû abandonner mon cheval, et, pour ne pas le laisser souffrir plus longtemps, je lui ai brûlé la cervelle. Ensuite, je lui ai coupé un morceau de la cuisse dont je vais manger un peu. »

En disant la parole *(sic)*, il tourna son portemanteau qu'il avait sur son dos, et en tira de la viande de cheval qu'il offrit d'abord à l'officier qui lui avait donné de l'eau-de-vie, et ensuite à moi. L'officier lui présenta encore sa bouteille et le pria de la garder. Le vieux chasseur ne savait plus comment lui témoigner sa reconnaissance. Il lui répéta encore, soit en garnison, ou en campagne, de se rappeler de lui, et finit par dire : « Les bons enfants ne périront jamais ! » Mais il reprit aussitôt qu'il venait de dire une grosse bêtise, « car, dit-il, que de milliers d'hommes morts depuis trois jours et qui certainement me valaient bien ; tel que vous me voyez, j'ai été en Égypte et je vous f... mon billet que j'en ai vu des grises ; je ne sais pas si vous le savez, mais n... d. D... il n'y a pas de comparaison avec celle-ci. Il faut espérer que nous sommes au bout

de nos peines, et que cela va finir, car l'on dit que nous allons prendre des cantonnements en attendant le printemps, où j'espère que nous reprendrons notre revanche ! »

Le pauvre vieux, à qui deux ou trois gorgées d'eau-de-vie avaient rendu la parole, ne soupçonnait pas que nous n'étions qu'au commencement de nos peines !

Il était bien onze heures, que l'espoir de rencontrer Grangier, même pendant la nuit, ne m'avait pas abandonné. Je me fis indiquer, par l'officier du poste, la direction où il supposait que le maréchal Bessières était logé, mais, soit que je fus mal informé, ou que j'eus mal compris, je pris l'un des chemins pour l'autre : je me trouvai ayant le rempart à ma droite, au-dessous duquel coulait le Boristhène ; à ma gauche était une étendue de terrain, ou l'emplacement d'une rue qui longeait le bas du rempart et dont toutes les maisons avaient été brûlées et écrasées pendant le bombardement. L'on y voyait encore, çà et là, malgré l'obscurité, quelques pignons sortir comme des ombres du milieu de la neige.

Le chemin que j'avais pris était tellement mauvais, je me trouvai si fatigué, après un instant de marche, que je regrettai de m'être hasardé seul. Je me disposais à retourner sur mes pas et de remettre au lendemain ma recherche après Grangier, mais, au moment où je me retournais, j'entendis marcher derrière moi et, aussitôt, j'aperçus, à quelques pas, un

individu que je reconnus pour un soldat badois portant sur son épaule une petite barrique que je supposai être de l'eau-de-vie. Je l'appelai, il ne me répondit pas ; je voulus le suivre, il doubla le pas : j'en fis autant. Il descendit une petite pente un peu rapide ; je voulus faire comme lui, mais mes jambes n'étant pas aussi fermes que les siennes, je tombai et, roulant du haut jusqu'en bas, j'arrivai aussi vite que lui contre la porte d'une cave que le poids de mon corps fit ouvrir et où j'entrai, l'épaule droite meurtrie, avant l'individu.

Je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître et de savoir où j'étais, que je fus tiré de mon étourdissement par des cris confus de différentes langues d'une douzaine d'individus couchés sur de la paille autour d'un feu : Français, Allemands, Italiens, que je reconnus, de suite, pour être des associés pillards et voleurs, marchant ensemble pour leur compte, et toujours en avant de l'armée, de crainte de rencontrer l'ennemi et de se battre, arrivant des premiers dans les maisons lorsqu'il s'en trouvait, ou bivaquant dans des lieux séparés. Lorsque l'armée arrivait, la nuit, bien fatiguée, ils sortaient de leur cachette, rôdaient autour des bivacs, enlevaient lestement les chevaux et les porte-manteaux des officiers, et se remettaient en route de grand matin, quelques heures avant la colonne, et ainsi de même chaque jour. Enfin c'était une de ces bandes comme il y en avait déjà beaucoup, qui

s'étaient formées depuis les premiers jours où les grands froids avaient commencé, et qui avaient amené nos désastres. Ces bandes se propagèrent, par la suite.

J'étais encore étourdi de ma chute, et je n'étais pas encore relevé, qu'un individu se leva du fond de la cave, alluma de la paille pour mieux me voir, car il était impossible, à mon costume, et surtout à la peau d'ours qui me couvrait en partie, de savoir à quel régiment j'appartenais. Mais, ayant vu l'aigle impérial sur mon shako, il cria, d'un air goguenard : « Ah ! ah ! de la Garde impériale ? A la porte ! » Et les autres répétèrent : « A la porte ! A la porte ! » Étourdi, sans être intimidé de leurs cris, je me levai pour les prier, puisque le hasard, ou plutôt le bonheur m'avait fait tomber chez eux, de m'y laisser au moins jusqu'au jour, et qu'alors je m'en irais. Mais l'individu qui s'était levé le premier, et qui paraissait le chef, ayant à son côté un demi-espadon, qu'il avait soin de faire voir avec affectation, répéta que je devais sortir, et de suite, et tous répétèrent en chœur : « A la porte ! A la porte ! » Un Allemand vint pour mettre la main sur moi, mais, d'une poussée que je lui donnai dans la poitrine, je l'envoyai tomber de tout son long sur d'autres qui étaient encore couchés, et mis la main sur la poignée de mon sabre (car mon fusil, lorsque je roulai en bas de la rampe, était resté derrière). L'homme au demi-espadon applaudit à la culbute que je venais de faire faire

à celui qui voulait me mettre à la porte, en lui disant qu'il n'appartenait pas à un Allemand, à une tête de choucroûte, de mettre la main sur un Français.

Voyant que l'homme au demi-espadon m'avait donné raison, je répondis que j'étais décidé à ne sortir qu'au jour, et que je me ferais plutôt tuer par eux que de mourir de froid sur le chemin. Une femme (car il s'en trouvait deux) voulut intervenir pour moi, mais elle reçut l'ordre de se taire, et cet ordre fut accompagné de jurements et des mots les plus sales ; alors, le chef me signifia encore l'ordre de sortir, en me disant de lui éviter le désagrément de mettre la main sur moi, parce que, s'il s'en mêlait, la chose serait bientôt faite, et qu'il m'enverrait coucher où était mon régiment. Je lui demandai pourquoi lui et les siens n'y étaient pas. Il me répondit que cela ne me regardait pas, qu'il n'avait pas de comptes à me rendre, qu'il était chez lui et que je ne pourrais pas rester la nuit avec eux, parce que je les gênais pour aller faire leurs courses en ville et profiter du désordre et du peu de surveillance qu'il y avait aux voitures d'équipage, pour y faire du butin. Je demandai comme une grâce de rester encore un instant pour me chauffer et rajuster ma chaussure, et alors que je sortirais. Mais personne ne m'ayant répondu, je fis une seconde demande ; l'homme au demi-espadon me dit qu'il y consentait, à condition que je sortirais dans une demi-heure. Il chargea

un tambour, qui paraissait son second, de l'exécution de l'ordre.

Voulant mettre à profit le peu de temps qui me restait, je demandai si quelqu'un n'avait pas un peu de vivres à me vendre, et surtout de l'eau-de-vie : « Si nous en avions, me répondit-on, nous la garderions pour nous ! »

Cependant la barrique que j'avais vu porter par le badois, était quelque chose de semblable, car j'avais compris qu'il avait dit, en sa langue, qu'il l'avait prise à une cantinière de son régiment, qui l'avait cachée lorsque l'armée était arrivée en ville. D'après ce langage, je compris que l'individu était un nouveau venu, soldat de la garnison, et associé avec les autres seulement depuis la veille et, comme eux, décidé à quitter son régiment pour faire la guerre au butin.

Le tambour chargé de l'ordre de me faire sortir, et que je voyais causer mystérieusement avec d'autres, me demanda si j'avais de l'or pour des pièces de cinq francs et pour acheter de l'eau-de-vie : « Non, lui dis-je, mais j'ai des pièces de cinq francs. » La femme qui était à côté de moi, la même qui avait voulu prendre ma défense, fit semblant, en se baissant, de chercher quelque chose à terre, du côté de la porte. Alors, s'approchant de moi, elle me dit, de manière à ne pas être entendue : « Sauvez-vous, croyez-moi, ils vous tueront ! Je suis avec eux depuis Viasma, et j'y suis malgré moi. Revenez en force, je vous en prie, demain matin, pour me sauver ! » Je lui

demandai quelle était l'autre femme qui était là; elle me dit que c'était une juive. J'allais lui faire d'autres questions, lorsqu'une voix, partant du fond de la cave, lui ordonna de se taire et lui demanda ce qu'elle me disait. Elle répondit qu'elle m'enseignait où je pourrais trouver de l'eau-de-vie, chez un juif qui restait sur le Marché-Neuf : « Tais-toi, bavarde! » lui répondit-on. Elle se tut, ensuite elle se retira dans un coin de la cave.

D'après l'avis que cette femme venait de me donner, je vis bien que je ne m'étais pas trompé, et que j'étais dans un vrai coupe-gorge. Aussi je n'attendis pas que l'on me dise de sortir; je me levai et, faisant semblant de chercher un endroit pour me coucher, je m'approchai de la porte, je l'ouvris et je sortis. L'on me rappela. en me disant que je pouvais rester jusqu'au jour et dormir. Mais, sans leur répondre, je ramassai mon fusil que je trouvai près de la porte, et cherchai une issue afin de pouvoir sortir de l'enfoncement où je me trouvais; je ne pus en trouver. Alors, craignant de rester longtemps dans cette position, j'allais frapper à la porte de la cave pour demander mon chemin, lorsque le badois en sortit, probablement pour voir s'il était temps de faire une excursion. Il me demanda encore si je voulais rentrer; je lui répondis que non, mais je le priai de m'enseigner le chemin pour aller au faubourg. Il me fit signe de le suivre et, longeant plusieurs maisons en ruine, il monta des esca-

liers. Je le suivis et, lorsque je fus arrivé sur le rempart et sur le chemin, il me fit faire quelques tours sous prétexte de me montrer par où je devais aller; mais je m'aperçus que c'était pour me faire perdre la trace de la cave que, cependant, je voulais reconnaître, car je me proposais d'y revenir, le matin, avec quelques hommes, et sauver la femme qui avait imploré mon secours, et aussi pour leur demander compte de plusieurs porte-manteaux que j'avais aperçus dans le fond de cette maudite cave.

VI

Continuation de ma marche le long du rempart; obstacle; je m'endors; la musique m'éveille. — Dangers. — Je tombe sur un homme mort. — Rencontre d'un de mes amis; notre conversation. — Le cimetière. — Singulière aventure. — Je retrouve Grangier. — Rencontre de Beaulieu. — Départ de Smolensk. — Les Russes. — Arrivée à Krasnoé. — Combat de nuit du 15 *au* 16, *bataille le* 17.

Mon guide avait disparu sans que je m'en aperçoive, de manière que je me trouvai tout-à-coup désorienté. C'est alors que je regrettai encore d'avoir quitté le régiment. Cependant il fallait prendre un parti et, comme la neige avait cessé de tomber, un instant avant ma descente dans la cave, je regardai si je ne retrouverais pas la trace de mes pas. Puis je me rappelai que je devais toujours avoir le rempart à ma droite. Après quelques moments de marche, je reconnus la place où j'avais rencontré le badois, mais, pour

mieux m'en assurer et la reconnaître lorsqu'il ferait jour, je fis, avec la crosse de mon fusil, deux grandes croix profondes dans la neige, et je poursuivis mon chemin.

Il pouvait être minuit; j'avais passé près d'une heure dans la cave et, pendant ce temps, le froid avait considérablement augmenté.

Sur ma gauche, j'apercevais bien des feux, mais je n'osais pas me diriger de ce côté, de crainte de me détruire en tombant dans des trous cachés par la neige. Je marchai, toujours en tâtonnant, et la tête baissée, afin de voir où je posais les pieds. Depuis un moment, je m'apercevais que la route descendait, et, un peu plus avant, je la trouvais embarrassée par des affûts de canon que, probablement, on avait voulu conduire sur le rempart. Lorsque je fus dans le bas, il me fut impossible de reconnaître la direction, tant il faisait obscur, de sorte que je fus forcé de m'asseoir sur le derrière d'un affût pour me reposer, et aussi tâcher de voir de quel côté je devais prendre.

Dans cette situation pénible, mon fusil entre les jambes, la tête appuyée dans les deux mains, au moment où j'allais, pour mon malheur, m'endormir probablement pour toujours, j'entendis des sons extraordinaires. Je me relevai, tout saisi en pensant au danger que je venais de courir en me laissant aller au sommeil. Ensuite, je prêtai mon attention afin de voir de quelle direction venaient les sons, mais je n'entendis plus rien.

Alors je crus avoir rêvé, ou que c'était un avertissement du Ciel pour me sauver. Aussitôt, reprenant courage, je me mis à marcher à tâtons et à enjamber au hasard les obstacles sans nombre qui se trouvaient sur mon passage.

Enfin étant parvenu (non sans risquer plusieurs fois de me casser les jambes) à laisser derrière moi tout ce qui s'opposait à mon passage, je me reposais un instant pour reprendre haleine, afin de pouvoir gravir la pente opposée, lorsque le même bruit qui m'avait éveillé, me fit de nouveau lever la tête. Mais ce que j'entends, c'est de l'harmonie! Ce sont les sons graves de l'orgue, encore éloignés et qui font, sur moi, à cette heure de la nuit, seul et dans un pareil endroit, une impression que je ne saurais définir. Aussitôt je marche, doublant le pas, dans la direction d'où viennent ces sons. En un moment, je suis sorti du fond où j'étais retenu. Arrivé en haut, je fais encore quelques pas et j'arrête; il était temps! Encore quelques pas et c'était fini de moi! Je tombais du haut en bas du rempart, à plus de cinquante pieds de hauteur, sur le bord du Boristhène où, fort heureusement, j'avais aperçu le feu d'un bivouac qui m'avait fait arrêter.

Épouvanté du danger que je venais de courir, je reculai de quelques pas et j'arrêtai encore pour écouter, mais je n'entendis plus rien. Je me remis à marcher et, tournant à gauche, en un instant j'eus le bonheur de retrouver le chemin frayé. Je continuai à avancer, mais lentement et avec pré-

caution, la tête haute, toujours en prêtant l'oreille, mais n'entendant plus rien, je finis par me persuader que c'était l'effet de mon imagination frappée, car, dans la position pénible où nous étions, nous ou les habitants qui étaient en petit nombre, il n'y avait pas de musique possible, et surtout à pareille heure.

Tout en avançant et en faisant des réflexions, mon pied droit, qui commençait déjà à être gelé et à me faire souffrir, rencontra quelque chose de dur qui me fit pousser un cri de douleur et tomber de mon long sur un cadavre, ma figure presque sur la sienne. Je me relevai péniblement. Malgré l'obscurité, je reconnus que c'était un dragon, car il avait encore son casque sur la tête, attaché avec les jugulaires, et son manteau sur lequel il était tombé, il n'y avait probablement pas longtemps.

Le cri de douleur que j'avais jeté en tombant, fut entendu par un individu qui était sur ma droite et qui me cria d'aller de son côté, en me faisant comprendre qu'il y avait longtemps qu'il m'attendait. Surpris et content de trouver quelqu'un dans un endroit où je me croyais seul, j'avançai dans la direction d'où partait la voix. Plus je m'approchais, plus il me semblait la reconnaître. Je lui criai : « C'est toi, Beloque? » (1) « Oui! me répondit-il », et, nous ayant reconnus

(1) Beloque était un de mes amis, sergent vélite comme moi. (*Note de l'auteur*).

l'un et l'autre, il fut aussi surpris que moi de nous trouver, à pareille heure, dans un lieu aussi triste et ne sachant pas plus que moi où il était. Il m'avait primitivement pris pour un caporal qui était allé chercher des hommes de corvée pour transporter des malades de sa compagnie que l'on avait laissés à la porte de la ville, lorsque l'on était arrivé, et qui, ensuite, avec quelques hommes pour porter et aider à marcher ces malades, avait pris le chemin du rempart pour éviter de monter la rampe de glace. Mais, arrivé ici, étant trop faibles pour marcher, et les hommes de corvée ne pouvant plus les porter, ils étaient tombés à la place où je les voyais. Le premier qu'il avait envoyé au camp n'étant pas revenu, il avait envoyé successivement les deux autres, de manière qu'il se trouvait seul. C'était précisément les hommes que nous avions laissés à notre arrivée dans la baraque, où ensuite j'en avais trouvé un de mort.

Je lui contai comment je m'étais perdu ; je lui parlai de mon aventure dans la cave, mais je n'osai lui parler de la musique que j'avais cru entendre, de crainte qu'il ne me dise que j'étais malade. Il me pria de rester près de lui ; c'était bien ma pensée. Un instant après, il me demanda pourquoi j'avais jeté un cri qu'il avait entendu. Je lui contai ma culbute sur le dragon, et comme ma figure avait touché la sienne : « Tu as donc eu peur, mon pauvre ami? — Non, lui répondis-je, mais j'ai eu bien mal! — C'est très heu-

reux, me dit-il, que tu te sois fait assez de mal pour te faire crier, sans cela tu aurais passé sans que j'eusse pu te voir! »

Tout en causant, nous marchions à droite et à gauche pour nous réchauffer, en attendant que les hommes fussent arrivés pour transporter les malades qui, couchés l'un contre l'autre sur une peau de mouton, et couverts de la capote et de l'habit de celui que l'on avait dépouillé à la baraque, ne donnaient plus grand signe de vie : « Je crains bien, me dit Beloque, que nous n'ayons pas la peine de les faire transporter! » En effet, l'on entendait par moments qu'ils voulaient parler ou respirer, mais il était facile de comprendre que leur langage était celui des agonisants.

Tandis que le râle de la mort se faisait entendre près de nous, la musique aérienne, que je croyais n'exister que dans mon imagination, recommença de nouveau, mais beaucoup plus rapprochée. J'en fis la remarque à Beloque, et je lui contai ce qui m'était arrivé à la première et à la seconde fois que j'avais entendu ces sons harmonieux. Alors il me conta que, depuis qu'il était arrêté, il avait entendu, par intervalles, cette musique, et qu'il n'y pouvait rien comprendre ; qu'il y avait des moments que cela faisait un vacarme d'enfer, et que, si c'était des hommes qui s'amusaient à cela, ils fallait qu'ils eussent le diable au corps. Alors, s'approchant plus près de moi, il me dit à demi-voix (de crainte que les

deux hommes qui se mouraient à nos pieds l'entendent) : « Mon cher ami, ces sons que nous entendons ressemblent beaucoup à la musique de la mort ! tout ce qui nous entoure est mort, et j'ai un pressentiment que, sous peu de jours, je serai mort ! » Puis il ajouta : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais c'est trop souffrir pour mourir. Regarde ces malheureux ! » en montrant les deux hommes couchés dans la neige. A cela je ne répondis rien, car dans ce moment, ma pensée était comme la sienne.

Il avait cessé de parler, et nous écoutions toujours sans nous rien dire, interrompus seulement par la difficulté de respirer d'un des hommes mourants, lorsque, rompant de nouveau le silence : « Cependant, me dit-il, les sons que nous entendons semblent arriver d'en haut. » Nous écoutâmes encore avec attention ; effectivement cela paraissait venir d'au-dessus de notre tête. Tout-à-coup, le bruit cessa ; alors un silence affreux régna autour de nous. Ce silence fut interrompu par un cri plaintif : c'était le dernier soupir d'un des hommes que nous gardions.

Au même instant, des pas se font entendre ; c'était un caporal qui arrivait avec huit hommes, pour enlever les deux mourants, mais, comme il n'en restait plus qu'un, il fut enlevé de suite. On le couvrit avec la dépouille des autres, et l'on partit.

Il était plus d'une heure du matin ; le froid

avait diminué, car, depuis un instant, le vent avait cessé de se faire sentir avec autant de violence, mais j'étais tellement fatigué que je ne pouvais plus marcher, et, jointe à cela, l'envie de dormir me dominait tellement que, pendant le chemin, Beloque me surprit plusieurs fois arrêté et dormant debout.

Il m'avait donné des indications pour trouver Grangier, car des hommes de sa compagnie qui escortaient le seul fourgon qui restait au maréchal, avaient été voir leurs camarades et avaient indiqué le fourgon placé à la porte d'une maison où était logé le maréchal. Arrivé au point où nous descendions la rampe du rempart, afin de prendre la direction du camp où était le régiment, je me séparai du convoi funèbre, et je me décidai à suivre le nouveau chemin que l'on venait de m'enseigner, espérant atteindre bientôt le but de mes recherches.

Il n'y avait qu'un instant que je marchais seul, lorsque la maudite musique se fit encore entendre. Aussitôt je cesse de marcher, je lève la tête pour mieux écouter, et j'aperçois de la clarté devant moi. Je me dirige sur le point lumineux, mais le chemin va en descendant et la lumière disparaît. Je n'en continue pas moins à marcher, mais, au bout d'un instant, arrêté par un mur, je suis forcé de revenir sur mes pas; je tourne à droite, à gauche; je me trouve, enfin, dans une rue, et au milieu de maisons en ruines. Je continue à marcher à grands pas, toujours

guidé par la musique. Arrivé à l'extrémité de la rue, je vois un édifice éclairé; c'est de là que viennent les sons graves qui continuent toujours. Je marche directement dessus, et, après avoir tourné plusieurs fois, je me trouve arrêté par une petite muraille qui semble servir d'enceinte à l'édifice que je reconnais pour une église.

Ne voulant pas me fatiguer davantage à chercher l'entrée, je me décide à escalader la muraille et, pour m'assurer qu'elle n'est pas haute, je sonde de l'autre côté avec mon fusil. Voyant qu'il n'y avait pas plus de trois à quatre pieds de haut, je monte dessus et je saute de l'autre côté. Mes pieds ayant rencontré quelque chose de bombé, je tombe sur mes genoux; je me relève sans m'être fait mal, je fais encore quelques pas et je sens que le terrain n'est pas égal. Pour ne pas tomber, je m'appuie sur mon fusil. Je m'aperçois bientôt que je suis au milieu de plus de deux cents cadavres à peine recouverts de neige. Pendant que j'avance en trébuchant, appuyé sur mon fusil, et que mes pieds s'enfoncent et sont quelquefois tenus entre les jambes et les bras de ceux sur lesquels je marche, et qui semblent arrangés avec symétrie, afin de faire place à d'autres, des chants lugubres se font entendre. Il me semble que c'est l'office des morts. Les paroles de Beloque me reviennent à la mémoire; une sueur me prend, je ne sais plus ce que je fais, ni où je vais. Je me trouve, je ne

sais comment, appuyé contre le derrière du chœur de l'église.

Revenu un peu à moi et en dépit du tintamarre diabolique qui continue, je marche, appuyé d'une main contre le mur, et je me trouve à la porte que je vois ouverte et par où une fumée épaisse sort. J'entre et je me trouve au milieu d'individus que je prends pour des ombres, tant il y a de fumée. Ces individus continuent à chanter et d'autres à jouer des orgues. Tout-à-coup, une grande flamme s'échappe, la fumée se dissipe; je regarde où je suis et avec qui; un des chanteurs s'approche de moi et s'écrie : « C'est mon sergent! » Il m'avait reconnu à ma peau d'ours, et, à mon tour, je reconnais des soldats de la compagnie; que l'on juge de ma surprise en les voyant dans cet état de gaîté! J'allais leur faire des questions, lorsque l'un d'eux s'approche et me présente de l'eau-de-vie, plein un vase en argent. Alors je devine d'où vient leur gaîté : ils étaient tous en ribotte !

Un qui l'était moins que les autres me conta qu'en arrivant, ils avaient été à la corvée, et qu'en passant où il y avait encore quelques maisons, ils avaient vu sortir d'une cave deux hommes portant une lanterne, qu'ils avaient reconnus pour des juifs; que, de suite, ils s'étaient concertés pour y revenir faire une visite après la distribution des vivres, afin de voir s'ils n'y trouveraient rien à manger, et ensuite passer la nuit dans cette église, qu'ils avaient remarquée; qu'en

effet ils étaient revenus et avaient trouvé, dans la cave, une barrique d'eau-de-vie, un sac de riz et un peu de biscuit, ainsi que dix capotes ou pelisses garnies de fourrures, et des bonnets, entre autres celui du rabbin. Comme ils s'étaient affublés de tout cela, je les avais pris, en entrant, pour ce qu'ils n'étaient pas. Avec eux se trouvaient plusieurs musiciens du régiment qui, un peu entrain, s'étaient mis à jouer des orgues ; ainsi s'expliquaient les sons harmonieux qui m'avaient si fort intrigué.

Ils me donnèrent du riz, quelques petits morceaux de biscuit et le bonnet du rabbin, garni d'une superbe fourrure de renard noir. Je mis le riz précieusement dans mon sac. Tant qu'au bonnet, je le mis sur la tête et, voulant me reposer, je mis, devant le feu, une planche sur laquelle je me couchai. A peine avais-je la tête sur mon sac, que nous entendîmes, du côté de la porte, crier et jurer; nous fûmes voir ce qu'il pouvait y avoir. C'était six hommes conduisant une voiture attelée d'un mauvais cheval, chargée de plusieurs cadavres qu'ils venaient déposer derrière l'église pour faire nombre avec ceux sur lesquels j'avais marché, la terre étant trop dure pour y faire des trous, et la gelée les conservant provisoirement. Ils nous dirent que, si cela continuait, l'on ne saurait plus où les placer, car toutes les églises servaient d'hôpitaux et étaient remplies de malades à qui il était impossible de donner des soins; qu'il n'y avait plus que celle

où nous étions où il n'y avait personne et où, depuis quelques jours, ils déposaient les morts; que, depuis le moment où la tête de colonne de la Grande Armée avait commencé à paraître, ils ne pouvaient suffire aux transports des hommes qui mouraient un instant après leur arrivée. Après ces explications je fus me recoucher; les infirmiers (car c'en était) demandèrent à passer le reste de la nuit avec nous, afin d'attendre le jour pour déposer leur charge auprès des autres; ils dételèrent leur cheval et le firent entrer dans l'église.

Je dormis assez bien le reste de la nuit, quoique réveillé souvent par le picotement de la vermine. Depuis que j'étais infecté, je ne l'avais pas encore sentie comme dans ce moment; cela se conçoit, car, couchant au grand air, ils ne bougeaient pas; mais là où j'étais, il faisait assez chaud; ils en profitaient pour me manger.

Il n'était pas encore jour, lorsque je fus réveillé par les cris d'un malheureux musicien qui venait de se casser la jambe en descendant les escaliers qui conduisaient aux orgues, où il avait dormi. Ceux qui étaient en bas avaient, pendant la nuit, enlevé une partie des marches pour faire du feu et se chauffer, de manière que le pauvre diable, en descendant, fit une chute qui le mit dans un état à ne pouvoir marcher de sitôt; il est probable qu'il ne sera jamais revenu.

Lorsque je fus réveillé, je trouvai presque tous les soldats occupés de faire rôtir de la viande au

bout de la lame de leur sabre. En attendant que la soupe fût cuite, je leur demandai où ils avaient eu de la viande, ou si l'on avait fait une distribution. Ils me répondirent que non, que c'était la viande du cheval de la voiture des morts, qu'ils avaient tué, pendant que les infirmiers étaient en train de dormir; ils avaient bien fait, il fallait vivre.

Une heure après, lorsque déjà un bon quart du cheval était mangé, un des croque-morts en prévint ses camarades qui tempétèrent contre nous et nous menacèrent de porter leurs plaintes au directeur en chef des hôpitaux. Nous continuâmes à manger en leur répondant que c'était fâcheux qu'il fût si maigre ou qu'il n'y en eût pas une demi-douzaine pour en faire une distribution au régiment. Ils partirent en nous menaçant et, pour se venger, ils versèrent les sept cadavres dont leur voiture était chargée, à l'entrée de la porte, de manière que nous ne pouvions sortir ni rentrer sans marcher dessus.

Ces infirmiers, qui n'avaient pas fait la campagne, et à qui jamais rien n'avait manqué, ne savaient pas que, depuis plusieurs jours, nous mangions les chevaux qui nous tombaient sous la main.

Il était 7 heures, lorsque je me disposai à partir pour retourner où était le régiment. Je commençai par prévenir les hommes, au nombre de quatorze, qu'il fallait se réunir et arriver ensemble et en ordre. Avant, nous nous mîmes à

manger une bonne soupe au riz, faite avec le bouillon de viande de cheval. Après cela, leur ayant fait mettre sur le dos le sac où ils avaient enfermé leurs grandes pelisses de juifs, nous sortîmes de l'église qui commençait déjà à se remplir de nouveaux venus, malheureux et autres, qui avaient passé la nuit comme ils avaient pu, et de beaucoup d'autres encore qui quittaient leurs régiments, espérant trouver mieux. La faim les faisait rôder dans tous les coins. En entrant, ils ne prenaient pas garde aux cadavres qui obstruaient le passage; ils passaient dessus comme sur des pièces de bois (ils étaient aussi durs).

Lorsque je fus sur le chemin, je proposai à mes hommes, à qui je contai mon aventure de la cave, d'y venir faire une visite; ma proposition fut acceptée. Nous en trouvâmes facilement le chemin, car nous avions, pour premier guide, l'homme que Beloque avait laissé mort, ensuite le dragon sur lequel j'étais tombé, et que nous retrouvâmes avec son manteau et sa chaussure de moins. Après avoir passé le fond où étaient les affûts de canon, et où j'avais failli m'endormir, nous arrivâmes à l'endroit où j'avais fait mes remarques dans la neige. Ayant descendu la rampe moins vite que la veille, j'arrivai à la porte que nous trouvâmes fermée. Nous frappâmes, mais personne ne répondit. Elle fut enfoncée de suite, mais les oiseaux étaient envolés; nous n'y trouvâmes qu'un seul individu, tellement ivre

qu'il ne pouvait parler. Je le reconnus pour l'Allemand qui avait voulu me mettre à la porte. Il était enveloppé d'une grosse capote de peau de mouton qu'un musicien du régiment lui enleva, malgré tout ce qu'il put faire pour la défendre. Nous y trouvâmes plusieurs porte-manteaux et une malle; tout cela avait été volé pendant la nuit, mais tout était vide, ainsi que la barrique que le soldat badois avait apportée et que nous reconnûmes pour avoir contenu du genièvre.

Avant de reprendre le chemin du camp, je considérai la position où j'étais et je vis avec surprise que, pendant la nuit, j'avais beaucoup marché sans avoir fait beaucoup de chemin : je n'avais fait que tourner autour de l'église.

Nous retournâmes au camp. Chemin faisant, je rencontrai plusieurs hommes du régiment, que je réunis à ceux qui étaient avec moi. Un instant après, j'aperçus de loin un sous-officier du régiment, que je reconnus de suite à son sac blanc pour celui que je cherchais (Grangier). Je l'avais déjà embrassé qu'il ne m'avait pas encore reconnu, tant j'étais changé. Nous nous cherchions l'un et l'autre, car il me dit que, depuis la veille, une heure après l'arrivée du régiment, il avait été à l'endroit où il était pour me chercher, mais que personne n'avait pu lui dire où j'étais et que, si j'avais eu la patience d'attendre, il m'aurait conduit où il était logé, car il m'attendait avec une bonne soupe pour me restaurer et de la paille pour me coucher. Il me suivit jusqu'au camp, où

j'arrivai en ordre avec dix-neuf hommes. Un instant après, Grangier me fit signe; je le suivis, il ouvrit son sac et en tira un morceau de viande de bœuf cuit qu'il avait, me dit-il, réservé pour moi, ainsi qu'un morceau de pain de munition.

Il y avait vingt-trois jours que je n'en avais mangé, aussi je le dévorai. Ensuite il me demanda des nouvelles d'un ses pays qu'on lui avait dit être dangereusement malade; tout ce que je pus lui dire, c'est qu'il était entré en ville, mais que, puisqu'il ne l'avait pas vu où était le régiment, il nous fallait aller voir à la porte de la ville par où nous étions entrés; que là, nous pourrions peut-être avoir quelques renseignements, car beaucoup de malades, n'ayant pu monter la rampe de glace pour aller où était le régiment, étaient restés au poste du badois ou dans les environs. Nous y allâmes de suite.

Il n'y avait qu'un instant que nous marchions, lorsque nous arrivâmes au dragon; pour cette fois, on l'avait mis presque nu, probablement pour s'assurer s'il n'avait pas une ceinture avec de l'argent. Je lui montrai la cave, et nous arrivâmes à la porte où nous fûmes saisis par la quantité de morts que nous y vîmes; près du poste du badois étaient quatre hommes de la Garde, morts pendant la nuit, et dont l'officier de poste avait empêché qu'on les dépouillât; il nous dit aussi que, dans son corps de garde, il y en avait encore deux qu'il croyait de la Garde; nous y entrâmes pour les voir; ils étaient sans

connaissance : le premier était un chasseur, le second, qui avait la figure cachée avec un mouchoir, était de notre régiment. Grangier, lui ayant découvert la figure, fut on ne peut plus surpris en reconnaissant celui qu'il cherchait. Nous nous empressâmes, comme nous pûmes, de le secourir; nous lui ôtâmes son sabre et sa giberne qu'il avait encore sur lui, ainsi que son col, et nous tâchâmes de lui faire avaler quelques gouttes d'eau-de-vie; il ouvrit les yeux sans nous reconnaître et, un instant après, il expira dans mes bras. Nous ouvrîmes son sac; nous y trouvâmes une montre, ainsi que différents petits objets que Grangier renferma afin de les envoyer comme souvenir à sa famille, s'il avait le bonheur de revoir la France, car il était du même endroit que lui; tant qu'au chasseur, après l'avoir mis dans la meilleure position possible, nous l'abandonnâmes à sa malheureuse destinée. Que pouvions-nous faire?

Grangier me conduisit à son poste ; un instant après, il fut relevé par les chasseurs; avant de partir, nous n'oubliâmes pas de leur recommander l'homme de leur régiment que nous venions de quitter. Le sergent envoya de suite quatre hommes pour le prendre : il sera probablement mort en arrivant, car tous ceux qui se trouvaient dans cette position mouraient de suite, comme s'ils eussent été asphyxiés.

Nous retournâmes au régiment, où nous passâmes le reste de la journée à mettre nos

armes en bon état, à nous chauffer et à causer. Pendant la journée, nous tuâmes plusieurs chevaux que nos hommes nous amenèrent et que nous partageâmes ; l'on fit aussi une petite distribution de farine de seigle et d'un peu de gruau, dans lequel se trouvaient presque autant de paille et de grains de seigle.

Le lendemain, à 4 heures du matin, l'on nous fit prendre les armes pour nous porter en avant à un quart de lieue de la ville, où, malgré un froid rigoureux, nous restâmes en bataille jusqu'au grand jour. Les jours suivants, nous fîmes de même, car l'armée russe manœuvrait sur notre gauche.

Il y avait déjà trois jours que nous étions à Smolensk, que nous ne savions pas si nous devions rester dans cette position, ou si nous devions continuer notre retraite. Rester, disait-on, c'est impossible. Alors pourquoi ne pas partir, plutôt que de rester dans une ville où il n'y avait pas de maisons pour nous abriter et pas de vivres pour nous nourrir ? Le quatrième jour, en revenant, comme les jours précédents, de la position du matin, et comme nous étions près d'arriver à notre bivac, j'aperçus un officier d'un régiment de ligne, couché devant un feu ; près de lui étaient quelques soldats ; nous nous regardâmes, quelque temps, comme deux hommes qui s'étaient quelquefois vus et qui cherchaient à se reconnaître sous les haillons dont nous étions couverts et la crasse de ma

figure. Je m'arrête, lui se lève et, s'approchant de moi, il me dit : « Je ne me trompe pas ? — Non, lui dis-je. » Nous nous étions reconnus, et nous nous embrassâmes sans avoir prononcé nos noms.

C'était Beaulieu (1), mon camarade de lit aux Vélites, lorsque nous étions à Fontainebleau. Combien nous nous trouvâmes changés, et misérables ! Je ne l'avais pas vu depuis la bataille de Wagram, époque où il avait quitté la Garde pour passer officier dans la ligne, avec d'autres Vélites ; je lui demandai où était son régiment ; pour toute réponse, il me montra l'aigle au milieu d'un faisceau d'armes ; ils étaient encore trente-trois ; il était le seul officier, avec le chirurgien-major ; des autres, la plus grande partie avait péri dans les combats, mais plus de la moitié étaient morts de misère et de froid ; quelques-uns étaient égarés.

Lui, Beaulieu, était capitaine ; il me dit qu'il avait l'ordre de suivre la Garde. Je restai encore quelque temps avec lui, et, comme il n'avait pas de vivres, nous partageâmes en frères le riz que j'avais reçu des hommes rencontrés dans l'église, la nuit de notre arrivée. C'était la plus grande preuve d'amitié que l'on puisse donner à un

---

(1) Beaulieu était le frère de madame Vast, de Valenciennes, notaire à Condé, mon pays. A ma rentrée des prisons, en 1814, cette dame m'apprit que son malheureux frère avait été tué à Dresde, d'un boulet (*Note de l'auteur*).

camarade dans une situation où, pour de l'or, l'on ne pouvait rien trouver.

Le 14 au matin, l'Empereur partit de Smolensk avec les régiments de grenadiers et de chasseurs ; nous les suivîmes, quelque temps après, en faisant l'arrière-garde, laissant derrière nous les corps d'armée du prince Eugène, Davout et Ney réduits à peu de monde ; en sortant de la ville, nous traversâmes le champ sacré (appelé ainsi par les Russes). Un peu plus loin de Korytnia (1) se trouve un ravin assez profond et encaissé ; étant obligés de nous arrêter afin de donner le temps à l'artillerie de le traverser, je cherchai Grangier, ainsi qu'un autre de mes amis, à qui je proposai de le traverser et de nous porter en avant pour ne pas nous geler à attendre ; étant, de l'autre côté, forcés de nous arrêter encore, nous remarquâmes trois hommes autour d'un cheval mort; deux de ces hommes étaient debout et semblaient ivres, tant ils chancelaient. Le troisième, qui était un Allemand, était couché sur le cheval. Ce malheureux, mourant de faim et ne pouvant en couper, cherchait à mordre dedans ; il finit par expirer dans cette position, de froid et de faim. Les deux autres, qui étaient deux hussards, avaient la bouche et les mains ensanglantées ; nous leur adressâmes la parole, mais nous ne pûmes en obtenir aucune réponse : ils nous regardèrent avec un rire à faire peur,

---

(1) Korytnia, petit village (*Note de l'auteur*).

et, se tenant le bras, ils allèrent s'asseoir près de celui qui venait de mourir, où, probablement, ils finirent par s'endormir pour toujours.

Nous continuâmes à marcher sur le côté de la route, afin de gagner la droite de la colonne et, de là, attendre notre régiment près d'un feu abandonné, si toutefois nous avions le bonheur d'en trouver. Nous rencontrâmes un hussard (je crois qu'il était du 8e régiment) luttant contre la mort, se relevant et tombant aussitôt. Malgré le peu de moyens que nous avions de donner des secours, nous avançâmes pour le secourir, mais il venait de tomber pour ne plus se relever. Ainsi, à chaque instant, l'on était obligé d'enjamber au-dessus des morts et des mourants.

Comme nous continuions toujours, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, à marcher sur la droite de la route, pour dépasser les convois, nous vîmes un soldat de la ligne assis contre un arbre où il y avait un petit feu : il était occupé à faire fondre de la neige dans une marmite, afin d'y faire cuire le foie et le cœur d'un cheval qu'il avait éventré. Il nous dit, que, n'ayant pu en couper de la viande, il avait, avec sa bayonnette, fait un trou au ventre, d'où il avait tiré ce qu'il allait faire cuire.

Comme nous avions du riz et du gruau, nous lui proposâmes de nous prêter sa marmite pour en faire cuire, et que nous le mangerions ensemble. Il accepta avec plaisir. Ainsi, avec du riz et du gruau où il y avait autant de paille,

nous fîmes une soupe que nous assaisonnâmes avec un morceau de sucre que Grangier avait dans son sac, ne voulant pas la saler avec de la poudre, car nous n'avions pas de sel. Pendant que notre soupe cuisait, nous nous occupâmes à faire cuire, au bout de nos sabres, des morceaux de foie et les rognons du cheval, que nous trouvâmes délicieux. Lorsque notre riz fut à moitié cuit, nous le mangeâmes, et nous rejoignîmes le régiment qui nous avait déjà dépassés. Le même jour, l'Empereur coucha à Korytnia, et nous un peu en arrière, dans un bois.

Le lendemain, l'on se mit en route de grand matin, pour atteindre Krasnoé, mais, avant d'arriver à cette ville, la tête de la colonne impériale fut arrêtée par vingt-cinq mille Russes qui barraient la route. Les premiers de l'armée qui les aperçurent, étaient des hommes isolés qui, aussitôt, se replièrent sur les premiers régiments de la Garde, mais la plus grande partie, moins intimidée ou plus valide, se réunit et fit face à l'ennemi. Il y eut quelques hommes insouciants ou malheureux qui, sans s'en apercevoir, furent se jeter au milieu d'eux.

Les grenadiers et les chasseurs de la Garde s'étant formés en colonnes serrées par division, s'avancèrent de suite sur la masse des Russes qui, n'osant pas les attendre, se retirèrent et laissèrent le passage libre ; mais ils prirent position sur les hauteurs à gauche de la route et tirèrent quelques volées de coups de canon. Au

bruit du canon, et comme nous étions en arrière, nous doublâmes le pas et nous arrivâmes au moment où l'on mettait quelques pièces en batterie pour les chasser. Aussi, aux premiers coups que l'on tira, on les vit disparaître derrière les hauteurs, et nous continuâmes à marcher.

Dans cette circonstance, il s'est passé un fait que je ne dois pas passer sous silence, et dont j'ai eu connaissance pour en avoir entendu parler, mais différemment conté, et même écrit.

L'on a dit qu'au moment où l'on aperçut les Russes, les premiers régiments de la Garde se groupèrent, ainsi que l'état-major, autour de l'Empereur, et que, de cette manière, l'on marcha comme si l'ennemi ne fût pas devant nous ; que la musique joua l'air :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?

et que l'Empereur interrompit la musique en ordonnant de jouer :

Veillons au salut de l'Empire!

Le fait que l'on rapporte s'est bien passé, mais d'une manière toute différente, car c'est à Smolensk même que la chose s'était passée. Je crois ne pas me tromper en disant que c'est le jour même de notre départ de cette ville que j'en ai entendu parler.

Le prince de Neufchâtel, alors ministre de la Guerre, voyant que l'Empereur ne donnait pas d'ordre de départ et l'inquiétude de toute l'armée à cet égard, vu l'impossibilité de rester dans une

aussi triste position, réunit quelques musiciens et leur ordonna de jouer, sous les croisées de la maison où l'Empereur était logé, l'air

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

A peine avait-on commencé, que l'Empereur se montra sur le balcon, et qu'il commanda de jouer :

Veillons au salut de l'Empire!

que les musiciens exécutèrent tant bien que mal, malgré leur misère.

Un instant après, l'ordre du départ fut donné pour le lendemain matin. Comment croire que les malheureux musiciens, en supposant même qu'ils se fussent trouvés à la droite du régiment, chose que l'on ne voyait plus depuis le commencement de nos désastres, eussent été capables de souffler dans leurs instruments ou de faire aller leurs doigts, dont une partie les avaient gelés ? Mais, à Smolensk, la chose était plutôt possible, parce qu'il y avait du feu et que l'on se chauffait.

Deux heures après la rencontre des Russes, l'Empereur arrive à Krasnoé, avec les premiers régiments de la Garde, notre régiment et les fusiliers-chasseurs. Nous bivaquâmes en arrière de la ville ; en arrivant, je fus commandé de garde avec quinze hommes, chez le général Roguet, qui était logé en ville, dans une mauvaise maison couverte en chaume.

(*A suivre.*)

Mémoires du duc de Croÿ (1727-1784) (*Suite*).

Donc, l'Empereur visita l'Hôtel-Dieu; il fit savoir à Versailles qu'il avait été mécontent de cet hôpital, tout en étant embarrassé de trouver moyen de mieux faire. De là, il alla à pied le long des quais, aux Invalides. M. d'Espagnac, gouverneur, se trouva là comme par hasard ; l'Empereur fut frappé de la beauté du dôme et reprocha plus tard à la Reine de n'y avoir jamais été. D'autres fois, il alla à Notre-Dame et blâma, avec raison, les tableaux posés dans le vide et pendus, là, comme à un encan ; il fut au Palais, aux autres hôpitaux, et admira l'abbé de l'Épée montrant à parler aux sourds-muets. Il vit les académies et les détails du Louvre et des Tuileries. En un mot, il vit tout. Un soir, à l'Opéra, derrière sa sœur, le public saisit un moment où l'on chantait : *Célébrons notre Reine*... pour lui marquer, par des applaudissements le désir qu'on avait de lui plaire. La Reine se leva et remercia par des révérences ; les applaudissements redoublèrent, et l'Empereur s'écria : « Quelle charmante nation ! » M. le comte d'Artois l'embrassa en s'écriant : « Voyez comme nous aimons nos maîtres ! » Tout ce qui était à portée fondit en pleurs de joie.

Le samedi 26 avril, l'Empereur se rendit à une course, à la plaine des Sablons. Il était dans la loge de la Reine, où on avait servi un bel ambigu (1) :

---

(1) *Ambigu*, collation où l'on servait de la viande et des fruits.

les plus jolies femmes de la cour y assistaient en amazone galante. L'Empereur parla à madame de Bucquoy, que l'on disait qu'il avait suivie, à Vienne, mais qui lui aurait tenu rigueur : rien ne l'annonçait, pourtant, dans leurs yeux. Il affecta de ne regarder la course que par complaisance et de mépriser ce plaisir. Il semblait qu'il y mettait de la pédanterie. La Reine, du moins, l'en accusait ; lui la blâmait de sa légèreté, et le contraste était complet.

La course finie, je lui montrai qu'on s'avançait pour voir peser ; il tourna le dos et dit à madame de Duras : « Avouez qu'il y a parfois du monde occupé pour bien peu de chose ! » La Reine étant partie dans son grand cortège, il resta, espérant que la foule s'écoulerait ; il n'en fut rien. Alors il perça le peuple, qui battit des mains. Il monta avec M. de Belgioioso et un autre seigneur, dans son remise. Le laquais gris à qui il avait dit tout bas d'aller, le répéta tout bas au cocher. Les gardes de la maréchaussée firent ranger, et le carrosse prit la route de Neuilly ; il dîna à l'auberge, et fut visiter le pont.

Le dimanche 27 avril, l'Empereur entendit la messe, lisant dans son livre, sur une chaise, mêlé aux fidèles. Il alla ensuite à Versailles, au lever ; M. de Fronsac voulant le faire entrer avant les autres, il s'écria : « Oh ! c'est trop tôt, l'on me prendrait pour un favori ! » Il suivit Louis XVI à la chapelle, et se plaça derrière tout le monde. Il assista au dîner du Roi, qui mangeait en public

chez la Reine, et y fit sa cour comme aurait pu le faire un de nos princes du sang. Le Roi, en lui parlant, ne lui donnait aucun titre. De là, l'Empereur alla dîner seul à son auberge. Le soir, il alla au jeu de la Reine : comme il avait dit que les souverains ne doivent pas jouer gros jeu, car c'est la fortune de leurs peuples qu'ils risquent, — leçon marquée pour la Reine, — il n'y eut ni or ni argent sur la table, et on s'adonna modérément au pharaon. Il gênait fort sa sœur, et comme ils craignaient tous deux l'Impératrice, la Reine redoutait qu'il ne mandât bien des choses à Vienne, et elle était moins libre avec lui que le Roi, qui était toujours rond.

Le lendemain, l'Empereur alla s'instruire à fond, chez M. de Trudaine, sur notre bureau des Ponts et chaussées ; il assista, à cheval et en uniforme, à une manœuvre des gardes suisses, et visita les Gobelins et l'Arsenal.

Le dernier avril, l'Empereur dîna dans les petits cabinets, où il se trouva à côté du maréchal de Broglie, revenu, pour le voir, de sa terre, où il boudait. L'après-dîner, la Reine le mena à Saint-Cyr.

Le 1er mai, je vis Sa Majesté à la messe, à Saint-Sulpice ; le soir, il fut à un grand souper chez l'ambassadeur d'Angleterre.

Le 5, l'Empereur dîna chez la Reine, en tête à tête, chacun sur un pliant. A quatre heures, il fut voir le comte de Saint-Germain ; il en sortit parce que la Reine le fit chercher pour le mener

à l'Opéra. Ce jour-là, quoiqu'il plût à verse, le Roi était à la chasse. A son retour, il s'habilla avec magnificence, et on commença, à six heures, le grand opéra, dans la grande salle où chaque représentation coûte 6000 livres. On donna *Castor et Pollux*, où brillèrent Mlle Arnould et Mlle Heinel.

Le 6 mai, jour marqué pour la revue ordinaire, l'Empereur dîna à la Muette; le Roi était en rouge et la Reine y vint dans le carrosse des entrées d'ambassadeurs, avec les grandes plumes. Joseph II montait un vieux cheval alezan des écuries du Roi, qu'on avait choisi comme étant des plus tranquilles. Sa Majesté portait un très grand chapeau, un uniforme à revers rouge, et un petit collet, comme quelques-uns de nos dragons; Elle s'appuyait sur une petite canne qu'Elle posait sur son étrier. Je vis deux fois M. le comte d'Artois saluer, en défilant à la tête des Suisses, de la meilleure grâce, d'un air gai, décidé et joli. Marie-Antoinette força son frère à monter dans son carrosse et le ramena à Versailles, chose remarquée, car jamais homme, pas même les frères du Roi, ne montait dans le carrosse de la Reine.

Le 8, je grimpai aux voûtes de Sainte-Geneviève, grand ouvrage bien cher, qui aura des beautés sur le portail, mais dont la forme sur le carré, et les masses que demandent la coupole, présenteront de graves inconvénients.

Le 10 mai, averti par le maréchal de Biron,

je menai mes quatre petits-fils au dépôt des Gardes françaises, où le maréchal tient ses élèves, sur le boulevard, au coin de la Chaussée d'Antin (1). Nous vîmes l'Empereur au moment où il examinait les jeunes soldats, mangeant la soupe, le chapeau sur la tête.

Les trois jours suivants, l'Empereur revit l'Académie et la galerie de tableaux du Luxembourg, où il s'arrêta avec attachement devant le portrait de Henri IV.

Le 13, à Versailles, la Reine lui donna un grand souper et un joli spectacle à Trianon.

Le 15, le Roi mena son beau-frère à Choisy. Il y arriva à trois heures, et la Reine lui montra en détail cette belle maison. Il y eut promenade sur l'eau, souper et trois jolis spectacles.

Le 16, il assista à l'exercice à feu des Gardes françaises, au Champ de Mars. Les dames attendaient dans le bel appartement de l'École, alors vide; personne n'entrait dans le milieu du Champ de Mars, qui était bordé de carrosses dans les allées du dehors, et de monde dans les allées du dedans. Joseph II examina l'exercice en vieux routier.

Il alla aussi voir la petite maison de Mlle Guimard, danseuse de l'Opéra, elle y étant. Il raconta ensuite, à Versailles, qu'il avait été

(1) L'École des Gardes Françaises, fondée en 1764 par le maréchal de Biron, leur colonel, recevait des fils de militaires de 11 à 16 ans.

curieux de se rendre compte jusqu'où ces filles poussaient le goût du luxe, en France. Par contre, il fit aussi visite à M. de Buffon.

Le 18 mai, jour de la Pentecôte, nous nous rendîmes dans l'appartement du Roi, où se trouvait M. de Choiseul, revenu de Chanteloup. L'Empereur, en petit habit gris, les mains passées dedans, se trouva dans la foule, et dès qu'il vit le duc, il se précipita vers lui et l'emmena dans une fenêtre, où ils causèrent longuement.

L'Empereur, ce jour-là, le Roi dînant en public chez la Reine, alla manger seul à son auberge. Après quoi, il passa, avec M. de Montbarrey, à l'hôtel de la Guerre. De là, l'Empereur alla entendre un sermon où se trouvait le Roi, et qui fut prêché par le père Lenfant, ex-jésuite, dont l'ordre, par un édit enregistré avec une surcharge de dureté, le 13 mai, venait d'être chassé de nouveau. Ce Père parla, quoique ce fût défendu.

Le 19, l'Empereur revint à Paris, il visita la campagne appelée le *Moulin Joli* (1), et, le soir, fut au spectacle.

Le 23, il alla aux Incurables, aux Petites-Maisons, et le 24, à Chantilly. Il se rendait souvent aux Académies, aux assemblées de beaux esprits. Un jour, devant Diderot et d'Alembert,

---

(1) Propriété du peintre-littérateur Watelet, située sur les bords de la Seine, à Argenteuil, et renommée pour ses jardins anglais.

il dit : « J'ai toujours craint le luxe des connaissances. » Étant à Luciennes, à examiner la machine de Marly, il en prit occasion de voir madame du Barry, sous prétexte de voir son joli pavillon. Il se rendit encore à la Bibliothèque du Roi, chez nos principaux artistes, à Saint-Cloud.

Le 29 mai, à dix heures du matin, Joseph II partit de chez son ambassadeur, dans sa petite chaise de poste, seul avec son laquais gris derrière, qu'il appelait son « fidèle ». Prenant la route de Gaillon, il alla coucher à Rouen pour faire le tour de la Normandie. . . . . .

. . . .

J'arrivai à Paris le 19 décembre 1777 ; la veille de l'an, à Versailles, je trouvai la Reine recevant et attendant le monde. Le 1er janvier, nous fîmes la cérémonie de l'Ordre, pour la première fois en manteau et habit uniforme, richement brodé sur du vert, pour ce que l'ornement de la chapelle était, mal à propos, de cette couleur, car le rouge eût mieux convenu. Il en coûta cent louis à chacun. Je n'ai jamais vu de jour de l'an moins brillant, mais c'était comme le calme qui présage l'orage. Je dînai chez le prince de Montbarrey et appris, là, que M. de Saint-Germain, retiré à l'Arsenal, était très malade d'une fièvre maligne. Il en mourut, moins que regretté, le 15.

Le 1er février, à Versailles, je dînai chez M. de Montbarrey, qui tenait un bel état, et recevait une société choisie : il y avait là plusieurs maréchaux de France et une foule de Cordons bleus.

Il prenait bien, savait mener ses bureaux, et les expéditions étaient au courant.

Le 2, eut lieu la cérémonie de la Chandeleur, le Roi nous nomma, un peu vite et avec moins de formes que son prédécesseur, MM. de Vogüé, de Montbarrey et de Boisgelin. A cette cérémonie, M. d'Ossun, bel homme, parut en habit de novice et fut reçu; il était admis depuis longtemps.

Il y avait là un monde étonnant, et il s'y trouvait tant de chevaliers, qu'on n'avait pas assez de place. Avec les nouveaux manteaux et une belle quêteuse, la cérémonie fut superbe. Quand on rentra dans le cabinet et que les trois nouveaux remercièrent, je remarquai que le duc de Choiseul tirait à part M. de Montbarrey, et causait très gaîment avec lui; cela était singulier, ainsi que la gaîté de cet ex-ministre, qui paraissait toujours le même que quand il dominait.

Le mardi gras, 3 mars, il y eut fête chez moi; de 4 à 9 heures, ce fut un bal d'enfants, les petits dans la salle des tableaux, les grands dans le salon. A neuf heures, cette jeunesse partit, et il arriva une autre compagnie, et après un grand souper, il y eut le bal des vieux, où les jeunes mamans s'en donnèrent bien.

Le 27 mars 1778, je fus souper chez l'ambassadeur de l'Empereur; on y publia la grande nouvelle que, la veille, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris avait reçu ordre de sa cour de partir sans prendre congé, et de là, la guerre était considérée comme imminente avec les Anglais.

Jamais semaine ne fut plus vive : les spectacles étaient pleins ; aux Italiens, l'on donnait *Arlequin cru mort*. Le principal rôle était tenu par le fameux Carlin, qui venait d'être à l'extrémité. A l'Opéra, *Roland*. A la Comédie française, *Irène*.

Le 19 au soir, on m'apprit que, le lendemain, on amènerait au Roi, en cérémonie, Franklin et les députés américains. Le vendredi 20 mars, eut lieu, en effet, l'étonnante présentation et l'alliance ouverte de la France avec l'Amérique. Au lever, je trouvai, dans l'Œil-de-bœuf, les trois envoyés, entourés de nombreux courtisans, frappés de cet étrange spectacle. La figure pittoresque du vieux Franklin, avec ses besicles et sa tête chauve, ayant tout l'air d'un patriarche fondateur de nation, joint à sa célébrité, comme inventeur de l'électricité et comme législateur de treize provinces unies, et sa science, ajoutaient encore à la beauté du tableau.

A midi, la Chambre entrant, M. de Vergennes à la tête, on introduisit les délégués de l'Amérique. Le Roi, se levant du prie-Dieu, dans la même chambre, s'arrêta et se plaça noblement. M. de Vergennes nomma M. Franklin, M. Deane, M. Lee, et deux autres Américains. Le Roi, parlant le premier, dit : « Assurez bien le Congrès de mon amitié ; j'espère que ceci sera pour le bien des deux nations. » M. Franklin, très noblement, remercia au nom de son pays, et répondit : « Votre Majesté peut compter sur la reconnaissance du Congrès et sa fidélité dans

l'engagement qu'il prend. » Ensuite le premier commis des Affaires étrangères ramena ces messieurs chez M. de Vergennes.

Connaissant Franklin, j'allai à lui et lui dis : « Il n'appartient qu'à celui qui a trouvé l'électricité d'électriser les deux bouts du monde ! » J'allai ensuite aux bureaux de la Guerre, au moment où Franklin et ses compagnons s'y trouvaient. M. de Vergennes leur donna un splendide dîner de cérémonie, comme à des ambassadeurs accrédités. Le dimanche 22, au milieu d'un monde immense, les trois députés des Provinces Unies d'Amérique furent présentés à la Reine et à la famille royale par le premier Secrétaire des Affaires étrangères. La *Gazette de France* (article de Versailles), dont on connaît l'important laconisme, signala ainsi le fait : « Le 20 mars, les sieurs Benjamin Franklin, Deane et Arthur Lee, députés des État-Unis d'Amérique, ont eu l'honneur d'être présentés au Roi par le comte de Vergennes. »

Le 30 mars au soir, j'allai au Palais-Bourbon, pour rendre mes devoirs à la Duchesse : tout Paris y était, on s'y écrasait. La Nation marquait le plus vif intérêt à cette princesse. Le lendemain, j'y retournai pour voir le prince de Condé et le duc de Bourbon ; ils me retinrent à dîner.

Le 2 avril, premier jour où il fit chaud, j'allai me promener sur la route de Saint-Germain, jusqu'au rond du haut, au-delà du pont de Neuilly. Je passai sur ce superbe chemin du

Cours, adouci d'un bout à l'autre depuis l'automne dernier. Tout était pavé, même le bras comblé de la rivière en-deçà. Le pont de bois de Neuilly, mauvais passage, et déjà ancien, était défait, et les charrettes circulaient sur le beau chemin jusqu'à la porte Maillot, qu'elles tournaient pour prendre l'ancienne voie. Ainsi le pavé et le pauvre village de Neuilly étaient abandonnés. On bâtissait tout le long du nouveau chemin, près du pont qu'on passait de niveau ; la place Louis XV était embellie par les barrières et les gazons nouveaux qu'on devait à M. Trudaine. J'allai aussi visiter l'hôtel du duc d'Havré, qui lui revenait à 600 000 livres. De la terrasse du haut, on distinguait la Seine, le chemin de Versailles, les Tuileries, le Pont-Neuf, le Pont-Royal, Châtillon et le Mont-Valérien ; j'en fus enchanté.

Le soir, je reçus M. Swenton, propriétaire du *Courrier de l'Europe*, gazette française de Londres ; il ne savait pas le français, son rédacteur faisait tout, et pour lui, c'était une affaire de commerce.

Le 5 mars, je signai au contrat de M. de Montsoreau, second fils de M. de Sourches. Les autres jours, je parcourus les jardins de M. de Jansson et de l'abbé Nollet, et vis le portail fini de Sainte-Geneviève.

Le 10 avril, j'allai avec ma belle-fille, en ayant la permission, visiter le petit palais du prince de Condé, à côté du Palais-Bourbon : c'est le comble

de la recherche, du goût et de la dépense ; il faut voir le salon, le cabinet en enfilades répétées, les boudoirs, les galeries, les terrasses. Je me promenai aussi dans le beau jardin de M. Boutin. Il y a, par milliers, de charmantes maisons, dans Paris, qui ne sont pas connues. Tous les richards emploient leur argent à construire de petits palais recherchés, dans les nouvelles rues qu'on créait partout. Le nouveau Paris, au-dessous de Montmartre, et de là au Roule, s'embellissait ; on connaissait pour plus de vingt millions d'ouvrages commencés dans ce genre ; on faisait aussi une grande bâtisse à la porte Saint-Antoine.

Le 11, je dînai, ainsi que mon fils, vis-à-vis de notre demeure, chez M. Serran Valsh, avec les Américains.

Le Roi passa, le 23 avril, en grande cérémonie, à Marly, la revue de son régiment d'infanterie. La Reine fut alors déclarée grosse, ce dont le Roi paraissait fort joyeux : il l'aimait fort, et paraissait en devenir amoureux. La comtesse Jules de Polignac, charmante, douce et fine, avait toujours tout crédit du côté de la Reine.

Le 30, j'allai à la maison de M. de la Morlière, à Luciennes, et au pavillon de madame du Barry, contre et au-delà de la machine. Comme il n'y avait pas moyen de visiter honnêtement ce jardin sans parler à la dame, je me présentai chez la comtesse, que je ne connaissais que de vue. Je la trouvai encore jolie, et affectant toujours un

meilleur ton qu'on ne devait attendre d'elle. Elle s'était habituée à la dépense, et son élévation lui paraissait tout simple, d'autant qu'elle était restée riche des pensions que Louis XV lui avait affectées, un peu sur tout, même sur la Guerre. A la mort du feu roi, à qui j'avais si longtemps entendu dire : « Appelez madame du Barry ! » elle avait, comme je l'ai dit, été emmenée par le duc d'Aiguillon, puis reléguée dans un couvent près de Meaux. Comme on ne la trouva pas dangereuse, elle fut traitée favorablement. Après sept ou huit mois, elle eut permission de revenir à sa maison de Luciennes, que Louis XV lui avait donnée, et elle s'y établit tout à fait, sentant l'embarras du rôle qu'elle aurait eu à jouer à Paris.

Elle tenait là un grand état avec peu de monde, étant, comme on peut croire, fort délaissée. Cependant, plusieurs de ceux dont elle avait fait la fortune, continuaient d'y aller, et c'était un singulier assemblage de grandeur et de petitesse. Quoique si près de la cour, qui était à Marly, on ne songeait pas à elle. Elle me fit voir son pavillon, où l'on a épuisé tout ce que l'art, le goût et la dépense peuvent produire. Je causai longtemps avec elle, sur le balcon, du feu roi, et j'étais fort étonné de me trouver là avec une personne que je ne voulais pas regarder, alors qu'elle était dans son brillant. Elle parla fort bien, et on ne se serait pas douté de ce qu'elle avait été à ses débuts dans la vie.

Le lendemain, je dînai chez l'ambassadeur d'Espagne, après quoi nous fûmes à son café, qui était servi dans un bosquet garni de tapis, où on jouait, et où on prenait des glaces. La Reine y vint.

Le chevalier d'Eon.

On *le* (car il faudra dire *le* jusqu'à la fin) était, paraît-il, né à Clermont en Bourgogne, où son père était subdélégué, ou remplissait quelque charge. On prétend que, pour un intérêt de famille, il importait à ce père d'avoir un garçon. Sa femme accoucha d'une fille, et on déclara que c'était d'un fils; en même temps, la nourrice fut avertie de bien cacher le sexe de l'enfant, qu'on dit toujours être un garçon. Plus tard, la mère s'en chargea seule et l'éleva à l'air, très durement, pour le fortifier.

De bonne heure, le petit d'Eon alla au collège à Clermont, et y fit de bonnes études. Quelqu'un qui a été en classe avec lui, m'a dit qu'aucun des écoliers ne s'est jamais douté de rien; qu'on se rappelait seulement que sa mère venait le prendre par la main, en sortant de classe, de crainte qu'il ne tombât, disait-elle. On croit que c'est lorsqu'il eut dix ans que son sexe véritable lui fut révélé, et qu'on lui laissa le choix : soit par des raisons d'intérêt, soit par goût, l'enfant préféra rester homme.

Alors, on l'envoya à Paris, chez son oncle,

M. d'Eon, homme fameux, placé à la tête de la police. Il fut décidé que, pour soutenir un rôle aussi délicat, il fallait être fort brave et en imposer. En conséquence, on lui fit passer ses premières années dans les exercices et on lui fit apprendre à parfaitement faire des armes. L'habitude ayant fortifié le poignet et la finesse de son jeu l'ayant fait exceller, cela, joint à une jolie figure douce et à de la grâce, le fit avantageusement connaître sous le nom de « joli petit d'Eon ». Il se perfectionna de telle sorte dans l'escrime, qu'il fut bientôt réputé une des meilleures lames de Paris, et comme on savait qu'à la moindre plaisanterie il se battait et tuait son homme, et qu'un ton très grivois soutenait le tout, il put facilement jouer son rôle. Il passait pour vivre dans de mauvais lieux, et avoir nombre de bonnes fortunes, et, malgré tout, les gens de bonne compagnie le recherchaient. Il étudiait les belles-lettres et était instruit. Il se donna un peu aux Affaires étrangères, et, étant fort répandu, on lui chercha des commissions particulières et on lui procura deux ou trois voyages en Russie. On prétend qu'il en fit un, habillé en fille, pour montrer la musique à l'Impératrice. Il en fit, en homme, un autre où il remplissait, pour ainsi dire, les fonctions de secrétaire d'ambassade, et montrait à faire des armes au jeune Empereur. A Pétersbourg, il s'éleva des doutes sur son sexe; il s'en tira en mettant l'épée à la main, en menaçant de se battre contre les mauvais plaisants, et

en faisant valoir ses bonnes fortunes comme homme; cela en imposa, le bruit tomba et ne parvint pas en France.

Ensuite, d'Eon demanda à prendre du service, entra dans un régiment de dragons et, à la guerre, devint, durant une campagne ou deux, aide de camp de M. le comte de Broglie. Il se distingua, on dit qu'il fut blessé, on fit mousser un fait de guerre, on l'avança, on le décora, et on ne le connut bientôt plus que sous le nom de « chevalier d'Eon, capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis. »

En 1763, il fut nommé secrétaire de l'ambassade de M. le duc de Nivernois, lorsque ce dernier passa en Angleterre pour la négociation de la paix. C'est alors que je l'ai beaucoup connu, comme tel, à ses passages à Calais; mon fils y ayant passé aussi, et ayant eu la petite vérole, le chevalier d'Eon lui fut fort utile, et je me liai avec lui. Mon fils le voyait beaucoup et ils politiquaient ensemble (1). A ce sujet, un jour qu'à Calais, je causais au coin du feu avec lui, de fort près, il me vint à l'idée que ce n'était pas un homme : la douceur de son teint et de sa voix, son manque de barbe, son duvet (quoiqu'il se

---

(1) Nous lisons dans une note des *Mémoires* de M. de Croÿ : *Lettre de M. d'Eon à M. Caffieri, directeur des postes à Calais :*

« Londres, le 3 janvier 1763. — Le jeune prince de Croÿ va mieux; il ne lui est pas arrivé le moindre accident, tout le monde s'intéresse à lui ici, car il y a très bien réussi. »

rasât tous les jours devant tout le monde, étant jaloux, disait-il, de sa figure), me le firent juger ce qu'il était, mais comme je n'avais jamais entendu parler de rien et que son ton grivois soutenait son feu, je gardais mes réflexions pour moi (1).

M. de Nivernois ayant été remplacé par mon beau-frère le comte de Guerchy, le chevalier d'Éon devint son secrétaire d'ambassade, et, durant les absences de son chef, eut le titre de ministre plénipotentiaire. Ils se brouillèrent, dès le début, pour des objets qu'on eut le tort de pousser trop loin ; cela fit tout le bruit qu'on a su, cassa le col à M. d'Eon, et tua presque de chagrin M. de Guerchy.

Quand je voyageai en Angleterre, la dernière année de l'ambassade de mon beau-frère, ayant mon logement et ma table chez lui, d'Eon m'écrivit; cela m'embarrassa et je ne lui répondis point. Il était resté en Angleterre où il écrivait avec ingratitude contre tout le monde. Comme il avait des papiers compromettants, le comte de Broglie négocia avec Louis XV pour les lui retirer, et d'Éon devint l'objet de ce travail secret, de tous les quinze jours, qui inquiétait

(1) Le 24 février 1763, M. d'Eon, secrétaire d'ambassade de M. le duc de Nivernois, jeune homme fort aimable, arriva à Calais, portant la ratification de l'Angleterre à la paix. Nous dînâmes en tête à tête, et il me dit que, malgré l'excellent traité que signaient les Anglais, le mécontentement était extrême chez eux. (Note de M. de Croÿ.)

tant les ministres. On chargea d'Éon d'empêcher que l'on n'écrivît contre les maîtresses, et c'est alors qu'on croit que le feu Roi l'avertit qu'il avait donné l'ordre de l'arrêter, et qu'il y eut des lettres de madame du Barry, qu'on a voulu supprimer depuis.

Cela occasionna, en dernier lieu, la négociation de Beaumarchais, que je vis souvent passer par Calais. Enfin le chevalier d'Éon, perdant du terrain en Angleterre, où de gros paris s'élevaient sur son sexe, il vint à manquer d'argent. En 1777, il avait quarante-neuf ans, lorsque Beaumarchais le détermina à solliciter sa grâce, en promettant de prendre la jupe. On lui assurerait, en cas de soumission, une pension de dix mille livres et le droit de porter la croix de Saint-Louis. Il revint en France, s'habilla en femme, et étonna tout le monde avec sa décoration ; il finit par tomber dans le mépris général par ses mauvais procédés, que Beaumarchais dévoila. Mlle d'Éon répondit par des injures, et resta à Paris avec sa croix et ses propos de capitaine de dragons, qui amusèrent quelques-uns à cause de sa jupe, puis on n'en parla plus.

Mon fils m'a rappelé qu'un jour, lui parlant librement de la réserve qu'il avait marquée à une jolie personne qui lui faisait des avances, il échappa au chevalier de répondre, entre ses dents : « La nature y a mis bon ordre ! » Puis il se reprit et parla d'autre chose.

Le comte de Broglie m'a dit qu'il ne s'était

douté de rien, l'année qu'il l'eut pour aide-de-camp, ni au commencement de son travail avec le Roi, mais que Louis XV lui manda un jour : « Savez-vous bien que mon ambassadeur prétend que votre aide-de-camp est une fille ? »

On peut encore observer une circonstance singulière de sa vie : j'ai dit qu'il alla une fois en fille à Pétersbourg. J'appris, depuis, que notre cour la croyant homme, mais ressemblant à une fille, et ayant besoin d'avoir, en Russie, un négociateur déguisé, jeta les yeux sur d'Eon, et que c'est ainsi qu'il alla là-bas en habit de femme. Il est plaisant de penser que c'est sur une fille qu'on soit tombé, pour la déguiser avec des jupes et des cornettes.

Je partis, le 18 juin 1778, pour mon commandement, et passai par Chantilly, où je m'arrêtai. J'y vis le jardin anglais, le rocher, le bouquet d'acacias... Le hameau est très joli, ainsi que le moulin, la ferme, le cabinet de lecture... Les jardins du curé et des paysans faisaient très bien. Je dînai chez le prince de Condé qui fit, pour moi, éclairer son cabinet d'histoire naturelle, qui est des plus curieux. La jeune et charmante princesse de Bourbon rappelait sa mère, la princesse de Condé (Soubise). Il y avait là aussi la princesse de Monaco. Le lendemain, je vis les animaux rares, et surtout un houtan (*sic*) (1),

---

(1) Orang-outang.

grand singe noir à crins de sanglier, ressemblant à un homme, le chien-loup, un hobereau, très singulier oiseau... Cette ménagerie coûte plus de 15000 livres pour la nourriture de bêtes.

Je revins à Paris le 24 décembre 1778; à Versailles, on ne parlait que des couches de la Reine, qui venaient d'avoir lieu (1). La nuit du vendredi au samedi 19 décembre, à deux heures de la nuit, les douleurs commencèrent; on éveilla le Roi, qui montra beaucoup de sensibilité et de tendresse; en un moment, tout le monde fut sur pied, les princes et les princesses du sang et les grandes entrées se tinrent dans la chambre d'à côté; les dames de la cour et les courtisans dans le salon d'Hercule, où l'on joue d'ordinaire; le reste attendait dans la galerie et dans l'Œil-de-bœuf.

Vers onze heures du matin, la Reine accoucha. On ouvrit les deux battants, et tout ce qui était dans le salon de jeu se trouva poussé, comme par un flot, jusqu'au pied du lit. L'enfant ne criait pas d'abord, et on se mit en crainte... Bientôt, il se mit à crier, et suivant l'habitude que la Reine avait établie en tout, on se mit à claquer des mains, ce qui lui fit croire que c'était un garçon, mais, dès ce moment, elle était suf-

(1) Le 19 décembre 1778, après huit ans de mariage, la Reine donnait le jour à son premier enfant, Marie-Thérèse-Charlotte de France, appelée « Madame, fille du Roi », ou « Madame Royale », qui fut, plus tard, madame la duchesse d'Angoulême.

foquée, et perdit connaissance. On emporta l'enfant, qui était fort, dans l'autre chambre, où le Roi suivit et le vit débarbouiller; mais quand on sut que c'était une fille, chacun s'éloigna consterné.

C'était bien pis du côté de la Reine, qui n'avait rien pu savoir, car à peine accouchée, après un travail laborieux et prêtant à l'anéantissement, elle dit : « Dépêchez-vous, je meurs! » Elle devint froide, inanimée, et le sang la suffoquant, il y avait contraction, et plus moyen de la délivrer. L'accoucheur Vermont ne perdit pas la tête, et cria : « Vite, de l'eau chaude! » Il y avait bien là une foule de bayeurs, mais pas possibilité d'avoir de l'eau chaude, tant les grandeurs sont à charge à tout! Vermont cria : « Vite, un chirurgien! » Il y en avait un, là, tout prêt; il dit : « Vite, saignez du pied, saignez à sec, estropiez plutôt! » Le chirurgien, très heureusement, et adroitement, saigna à sec, si largement que le sang vint, sans quoi, trois minutes plus tard, Marie-Antoinette passait. On tira cinq grandes palettes, les esprits revinrent, tout se remit, on put la délivrer, et le danger fut aussi court qu'il avait été vif.

Le Roi qui, après avoir vu débarbouiller sa fille, alla à la messe (car on ne manque à rien d'usage) ne sut pas le danger, et hors ce sang, qui pensa bien étouffer Sa Majesté, le reste de la couche se passa, comme la grossesse, sans accident, mais la Reine pleura bien, quand on lui

annonça qu'elle avait mis une fille au monde. Le Roi lui marqua toujours la plus grande tendresse, et montra beaucoup de joie d'avoir un enfant; la cour resta, les neuf jours, bien nombreuse, puis tout défila petit à petit, et comme on y était resté longtems, il y eut très peu de monde à la nouvelle année, et quand j'y arrivai, il n'y avait plus guère personne. Je fus présenté au débotté avec M. de Vogüé, commandant de province de grand mérite. Le Roi ne nous dit pas un mot, suivant sa coutume pour les arrivants, et cependant il eût été à souhaiter que son usage eût été différent. Depuis Louis XIV, le ton de représentation et la manière de faire valoir les choses étaient trop passés. Le soir, de même, le coucher dura longtemps, pour parler chasse. Quoiqu'il y eût d'excellentes choses dans le fonds, on regrettait que l'extérieur n'y répondît pas.

Le lendemain, je fis ma cour aux frères du Roi : ils disaient un mot honnête à chacun, mais on voyait qu'ils ne savaient seulement pas si vous étiez employé, et rien, pour l'apparence, n'était encourageant. Je vis le duc de Chartres, chez le comte d'Artois, son grand ami ; quoiqu'il eût essuyé ferme bien des boulets, et assez risqué, la fin avait mal tourné dans le public, parce qu'il était mal vu. Dégoûté, il avait quitté la marine, et le Roi l'avait fait général de houzards, pour ses campagnes sur mer : contraste singulier !

Le 1er janvier 1779, à la cérémonie de l'Ordre, il y avait peu de monde ; la veille, s'était élevée

une furieuse tempête. Le 2, je visitai, en haut de l'hôtel de la Guerre, ces superbes dépôts, où le Roi déploie le mieux sa grandeur, et qu'il n'a jamais vus. Jusque-là, l'hiver était doux, tout poussait, lorsque, le 3 janvier, la gelée prit, mais pas fortement, par bonheur.

Le 7 janvier, j'allai chez madame de Maurepas, où tout le monde se rassemblait. C'était là qu'était la vraie cour, fort commode ; il y avait là, chaque soir, un grand souper de femmes. Le 9, je restai pour voir la Reine, elle reçut les *Entrées* pour la seconde fois ; il s'y présenta peu de personnes ; je la trouvai changée ; elle me dit un mot honnête, mais toujours comme n'ayant pas l'air de savoir si j'étais employé ou non. Tout paraissait égal dans ce pays-là ! Sa Majesté allait revoir du monde, et sa couche tirait à sa fin. Je revins à Paris pour dîner ; le côté de Sèvres, du bras de la rivière qui a le moins de courant, était déjà pris. Le beau froid continuait, la Seine charriait en plein, mais ne prit pas. La gelée finit le 13.

Le 17 janvier, dimanche, la Reine admit auprès d'elle toutes les femmes, pour la première fois depuis ses couches. J'allai, par curiosité, à ce spectacle, qui est fort singulier. L'appartement n'est pas assez grand pour ces cérémonies-là, et il s'y trouvait plus de deux cents personnes, c'est-à-dire de grandes coiffures de trois pieds de haut, avec des voiles de mousseline, de sorte que cela paraissait comme une flotte, vu d'en haut ; ces coiffures offusquaient tout. On s'écra-

sait dans ces salons, on passait devant Sa Majesté, qui était étendue contre la porte, sur une chaise longue, et de là, en entrant dans le salon du jeu, on se trouvait devant un théâtre en forme, qu'on y avait installé, car Marie-Antoinette assistait à la comédie, du coin de son feu, avant d'être relevée ; on sortait par la galerie, se trouvant fort aise de respirer.

Le 18, à Paris, je dînai chez l'ambassadeur d'Espagne ; puis, d'autres jours, chez le Nonce et chez l'ambassadeur de Sardaigne. Le maréchal de Mouchy donnait aussi de ces grands repas ; je les aimais assez, à cause du grand nombre d'hommes qui s'y trouvent et où chacun se cantonne avec ses amis, et est bien plus libre qu'en compagnie prétendue choisie.

La capitale était singulièrement tranquille cet hiver, ce qui faisait honneur à la cour. Quand Versailles est sage et en repos, il en est de même à Paris.

Le 30 janvier, à Paris, je signai au contrat de mariage du prince de Broglie, fils du maréchal ; on s'y étouffa.

Le 8 février, Leurs Majestés vinrent remercier Dieu de la délivrance de la Reine, à Notre-Dame et à Sainte-Geneviève ; on profita de l'occasion pour leur faire faire leur première entrée de cérémonie dans Paris. Depuis son avènement à la couronne, Louis XVI n'y était venu qu'une fois, et pour tenir un lit de Justice, sans grand appareil.

(A suivre.)

Mémoires de J.-F. Bourgogne (1812-1813).

(Suite).

En arrivant, j'établis mon poste dans une écurie, m'estimant très heureux de passer la nuit à couvert et près d'un feu que nous venions d'allumer; mais il en fut tout autrement.

Pendant que nous étions dans Krasnoë et autour, l'armée russe, forte, dit-on, de quatre-vingt-dix mille hommes, nous entourait, car devant nous, à droite, à gauche et derrière, ce n'était que Russes qui croyaient, probablement, faire bon marché de nous. Mais l'Empereur voulut leur faire sentir que la chose n'était pas aussi facile qu'ils le pensaient, car, si nous étions malheureux, mourants de faim et de froid, il nous restait encore quelque chose qui nous soutenait : l'honneur et le courage. Aussi l'Empereur, fatigué de se voir suivre par cette nuée de barbares et de sauvages, résolut de s'en débarrasser.

Le soir de notre arrivée, le général Roguet reçut l'ordre d'attaquer, pendant la nuit, avec une partie de la Garde, les régiments de fusiliers-chasseurs, grenadiers, voltigeurs et tirailleurs: à onze heures du soir, l'on envoya quelques détachements, afin de faire une reconnaissance et de bien s'assurer de la position de l'ennemi, qui occupait deux villages devant lesquels il avait établi son camp, et dont on connut la direction par la position de leur feux; il est probable qu'il craignait quelque chose, car, lorsque

nous fûmes l'attaquer, une partie était déjà en mesure de nous recevoir.

Il pouvait être une heure du matin lorsque le général vint lui-même me dire, avec son accent gascon : « Sergent, vous allez laisser ici un caporal et quatre hommes pour garder mon logement et le peu d'effets qu'il me reste ; vous, retournez au camp rejoindre le régiment avec votre garde ; tout à l'heure, nous aurons de la besogne ! »

Je le dirai franchement, cet ordre ne me fit pas plaisir ; ce n'était certainement pas la crainte de me battre, mais c'était la peine que j'avais de perdre quelques moments de repos, dont j'avais tant besoin.

Lorsque j'arrivai au camp, chacun était déjà occupé à préparer ses armes ; je les trouvai disposés à bien se battre ; plusieurs me dirent qu'ils espéraient trouver une fin à leurs souffrances, car il leur était impossible de résister davantage.

Il était deux heures lorsque le mouvement commença ; nous nous mîmes en marche sur trois colonnes : les fusiliers-grenadiers, dont je faisais partie, et les fusiliers-chasseurs formaient celle du centre ; les tirailleurs et voltigeurs celles de droite et de gauche. Il faisait un froid comme les jours précédents ; nous marchions avec peine, au milieu des terres, dans la neige jusqu'aux genoux. Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes au milieu des Russes, dont une partie avait pris les armes, car une grande ligne

d'infanterie était sur notre droite, et à moins de quatre-vingts pas, faisant sur nous un feu meurtrier; leur grosse cavalerie, composée de cuirassiers habillés de blanc, portant cuirasse noire, était sur notre gauche, à une pareille distance, hurlant comme des loups pour s'exciter les uns les autres, mais n'osant nous aborder, et leur artillerie, au centre, tirant à mitraille. Cela n'arrêta pas notre marche, car, malgré leurs feux et le nombre d'hommes qui tombaient chez nous, nous les abordâmes au pas de charge et nous entrâmes dans leur camp, où nous fîmes un carnage affreux à coups de bayonnettes.

Ceux qui étaient plus éloignés avaient eu le temps de prendre les armes et de venir au secours des premiers. Alors, un autre genre de combat commença, car ils mirent le feu à leur camp et aux deux villages. Nous pûmes nous battre à la lueur de l'incendie. Les colonnes de droite et de gauche nous avaient dépassés et étaient entrées dans le camp ennemi par les extrémités, tandis que notre colonne entrait par le centre.

J'oubliais de dire qu'au moment où nous battions la charge, et que la tête de notre colonne enfonçait les Russes, en mettant leur camp en déroute, nous rencontrâmes, étendus sur la neige, plusieurs centaines de Russes que l'on crut morts ou dangereusement blessés. Nous les dépassâmes, mais, à peine fûmes nous au-dessus, qu'ils se relevèrent avec leurs armes; ils firent feu, de manière que nous fûmes obligés

de faire demi-tour pour nous défendre. Malheureusement pour eux, un bataillon qui faisait l'arrière garde et qu'ils n'avaient pu apercevoir, arriva. Ils furent pris entre deux feux ; en moins de cinq minutes, plus un n'existait : c'est une ruse de guerre dont les Russes se servent souvent, mais là, elle ne leur réussit pas.

Le premier qui tomba chez nous, lorsque nous marchions en colonne, fut le malheureux Beloque, celui qui, à Smolensk, m'avait prédit sa mort. Il fut atteint d'une balle à la tête et tué sur le coup ; il était l'ami de tous ceux qui le connaissaient, et, malgré l'indifférence que nous avions pour tout, et même pour nous, Beloque fut généralement regretté de ses camarades.

Lorsque nous eûmes traversé le camp des Russes, et abordé le village, après les avoir forcés à jeter une partie de leur artillerie dans un lac, un grand nombre de leurs fantassins s'étaient retirés dans les maisons, dont une partie était en flammes. C'est là où nous nous battîmes avec acharnement et corps-à-corps. Le carnage fut terrible ; nous étions divisés ; chacun se battait pour son compte. Je me trouvais près de notre colonel, le plus ancien colonel de France, qui avait fait les campagnes d'Egypte. Il était, dans ce moment, conduit par un sapeur qui le soutenait en le tenant par le bras ; près de lui était aussi l'adjudant-major Roustan ; nous nous trouvions à l'entrée d'une espèce de ferme où beaucoup de Russes s'étaient retirés et étaient

bloqués par des hommes de notre régiment ; ils n'avaient, pour toute retraite, qu'une issue dans la grande cour, mais fermée par une barrière qu'ils étaient obligés d'escalader.

Pendant ce combat isolé, je remarquai, dans la cour, un officier russe monté sur un cheval blanc, frappant à coups de plat de sabre sur ses soldats qui se pressaient de fuir en voulant sauter la barrière, et ne lui laissaient aucun moyen de se sauver. Il finit cependant par se rendre maître du passage, mais, au moment où il allait sauter de l'autre côté, son cheval fut atteint d'une balle et tomba sous lui, de manière que le passage devint difficile. Alors les soldats russes furent forcés de se défendre. Dès ce moment, le combat devint plus acharné. A la lueur des flammes, ce n'était plus qu'une vraie boucherie. Russes, Français étaient les uns sur les autres, dans la neige, se tuant à bout portant.

Je voulus courir sur l'officier russe qui s'était dégagé de dessous son cheval, et qui cherchait, aidé de deux soldats, à se sauver en passant la barrière ; mais un soldat russe m'arrêta à deux pas du bout du canon de son fusil, et fit feu ; probablement qu'il n'y eut que l'amorce qui brûla, car, si le coup avait parti, c'en était fait de moi ; sentant que je n'étais pas blessé, je me retirai à quelques pas de mon adversaire qui, pensant que j'étais dangereusement blessé, rechargeait tranquillement son arme. L'adjudant-major Roustan, qui se trouvait près du colonel

et m'avait vu en danger, courut sur moi et, me prenant dans ses bras, me dit : « Mon pauvre Bourgogne, n'êtes-vous pas blessé ? — Non, lui répondis-je. — Alors ne le manquez pas ! » C'était bien ma pensée. En supposant que mon fusil manquât (chose qui arrivait souvent, à cause de la neige) j'aurais couru dessus avec ma bayonnette. Je ne lui donnai pas le temps de finir de recharger, qu'une balle l'avait déjà traversé. Quoique blessé mortellement, il ne tomba pas sur le coup ; il recula en chancelant, et en me regardant d'un air menaçant, sans lâcher son arme, et alla tomber sur le cheval de l'officier qui se trouvait contre la barrière. L'adjudant-major, passant près de lui, lui porta un coup de sabre dans le côté, qui accéléra sa chute ; au même instant, je revins près du colonel que je trouvai abîmé de fatigue, n'ayant plus la force de commander ; il n'avait près de lui que son sapeur. L'adjudant-major arriva avec son sabre ensanglanté, en nous disant que, pour traverser la mêlée et rejoindre le colonel, il avait été obligé de se faire jour à coups de sabre, mais qu'il arrivait avec un coup de bayonnette dans la cuisse droite. Dans ce moment, le sapeur qui soutenait le colonel fut atteint d'une balle dans la poitrine. Le colonel, s'en étant aperçu, lui dit : « Sapeur, vous êtes blessé ? — Oui, mon colonel » répond le sapeur, et, prenant la main du colonel, il lui fit sentir sa blessure en lui mettant son doigt dans le trou et en lui disant : « Ici, mon colonel !

— Alors, retirez-vous ! » Le sapeur lui répondit qu'il avait encore assez de force pour le soutenir ou mourir avec lui, ou seul à côté de lui, s'il le fallait : « Après tout, reprit l'adjudant-major, où irait-il ? Se jeter dans un parti ennemi ! Nous ne savons où nous sommes, et je vois bien que, pour nous reconnaître, nous serons obligés d'attendre le jour en combattant ! »

Effectivement, nous étions tout à fait désorientés, à cause de la lueur de l'incendie ; le régiment se battait sur plusieurs points et par pelotons.

Il n'y avait pas cinq minutes que le sapeur était blotti, que les Russes qui étaient dans la ferme et que nous tenions étroitement bloqués, se voyant sur le point d'être brûlés, voulurent se rendre : un sous-officier blessé vint au milieu d'une grêle de balles en faire la proposition. Alors, l'adjudant-major m'envoya commander que l'on cessât le feu : « Cesser le feu ? me répondit un soldat de notre régiment, qui était blessé ; cessera qui voudra, mais, puisque je suis blessé et que, probablement, je périrai, je ne cesserai de tirer que lorsque je n'aurai plus de cartouches ! »

En effet, blessé comme il l'était d'un coup de balle qui lui avait cassé la cuisse, et assis sur la neige qu'il rougissait de son sang, il ne cessa de tirer et même de demander des cartouches aux autres. L'adjudant-major, voyant que ses ordres n'étaient pas exécutés, vint lui-même, disait-il, de la part du colonel. Mais nos soldats, qui se

battaient en désespérés, ne l'entendirent pas et continuèrent. Les Russes, voyant qu'il n'y avait plus pour eux aucun espoir de salut, et n'ayant plus, probablement, de munitions pour se défendre, essayèrent de sortir en masse du corps de bâtiment où ils s'étaient retirés et où ils commençaient à rôtir, mais nos hommes les forcèrent d'y rentrer. Un instant après, n'y pouvant plus tenir, ils firent une nouvelle tentative, mais à peine quelques hommes furent-ils dans la cour, que le bâtiment s'écroula sur le reste, où peut-être plus de quarante périrent dans les flammes ; ceux qui étaient sortis ne furent pas plus heureux.

Après cette scène, nous ramassâmes nos blessés et nous nous réunîmes autour du colonel, avec nos armes chargées, en attendant le jour. Pendant ce temps, ce n'était qu'un bruit, autour de nous, de coups de fusils de ceux qui combattaient encore sur d'autres points ; à cela étaient mêlés les cris des blessés et les plaintes des mourants. Rien d'aussi triste qu'un combat de nuit, où souvent il arrive des méprises bien funestes.

Nous attendîmes le jour dans cette position. Lorsqu'il parut, nous pûmes nous reconnaître et juger du résultat du combat : tout l'espace que nous avions parcouru était jonché de morts et de blessés. Je reconnus celui qui avait voulu me tuer : il n'était pas mort ; la balle lui avait traversé le côté, indépendamment du coup de sabre que l'adjudant-major lui avait donné. Je le fis

mettre dans une position meilleure que celle où il était, car le cheval blanc de l'officier russe, près duquel il avait été tomber, et qui se débattait, pouvait lui faire mal.

L'intérieur des maisons du village où nous étions (je ne sais si c'est Kircova ou Malierva), ainsi que le camp des Russes et les environs, étaient couverts de cadavres dont une partie étaient à demi brûlés. Notre chef de bataillon, M. Gilet, eut la cuisse cassée d'une balle, dont il mourut peu de jours après. Les tirailleurs et voltigeurs perdirent plus de monde que nous; dans la matinée, je rencontrai le capitaine Débonnez, qui était du même endroit que moi, et qui commandait une compagnie des voltigeurs de la Garde; il venait s'informer s'il ne m'était rien arrivé; il me conta qu'il avait perdu le tiers de sa compagnie, plus son sous-lieutenant qui était un Vélite, et son sergent-major qui furent tués des premiers.

Par suite de ce combat meurtrier, les Russes se retirèrent de leurs positions, sans cependant s'éloigner, et nous restâmes sur le champ de bataille pendant toute la journée et la nuit du 16 au 17, pendant lesquelles nous fûmes toujours en mouvement. A chaque instant, pour nous tenir en haleine, l'on nous faisait prendre les armes; nous étions toujours sur le qui-vive, sans pouvoir nous reposer, ni même nous chauffer.

A la suite d'une de ces prises d'armes, et au moment où, tous les sous-officiers, nous étions

réunis, causant de nos misères et du combat de la nuit précédente, l'adjudant-major Delaître, l'homme le plus méchant et le plus cruel que j'aie jamais connu, faisant le mal pour le plaisir de le faire, vint se mêler à notre conversation et, chose étonnante, commença par s'apitoyer sur la fin tragique de Beloque dont nous déplorions la perte : « Pauvre Beloque! disait-il, je regrette beaucoup de lui avoir fait de la peine! » Une voix (je n'ai jamais pu savoir qui) vint me dire à l'oreille, assez haut pour être entendu de plusieurs : « Il va bientôt mourir! » Il semblait regretter le mal qu'il avait fait à tous ceux qui étaient sous ses ordres et principalement à nous, les sous-officiers; il n'y en avait pas un dans le régiment qui n'eût voulu le voir enlever d'un coup de boulet, et il n'avait pas d'autre nom que Pierre-le-Cruel.

Le 17 au matin, à peine s'il faisait jour, que nous prîmes les armes et, après nous être formés en colonnes serrées par division, nous nous mîmes en marche pour aller prendre position sur le bord de la route, du côté opposé au champ de bataille que nous venions de quitter.

En arrivant, nous aperçûmes une partie de l'armée russe devant nous, sur une éminence, et adossée à un bois. Aussitôt, nous nous déployâmes en ligne pour leur faire face. Nous avions notre gauche appuyée contre un ravin qui traversait la route et à qui nous tournions le dos; ce chemin, qui était creux et dominé par les

côtés, pouvait abriter et garantir du feu de l'ennemi ceux qui y étaient. Notre droite était formée par les fusiliers-chasseurs, ayant la tête de leur régiment à une portée de fusil de la ville. Devant nous, à deux cent cinquante pas, était un régiment de la Jeune garde, premier voltigeur, en colonne serrée par division, commandé par le colonel Luron. Plus loin en avant, et sur notre droite, étaient les vieux grenadiers et chasseurs, dans le même ordre, c'est-à-dire en masse, ainsi que le reste de la Garde impériale, cavalerie et artillerie, qui n'avaient pas pris part au combat de la nuit du 15 au 16. Le tout était commandé par l'Empereur en personne, qui était à pied. S'avançant d'un pas ferme, comme au jour d'une grande parade, il alla se placer au milieu du champ de bataille, en face des batteries de l'ennemi.

Au moment où nous prenions position sur le bord de la route pour nous mettre en bataille et faire face à l'ennemi, je marchais avec deux de mes amis (Grangier et Leboude) derrière l'adjudant-major Delaître, et, au moment où les Russes commençaient à nous apercevoir, leur artillerie, qui n'était pas éloignée à une demi-portée, nous lâcha sa première bordée. Le premier qui tomba fut l'adjudant-major Delaître : un boulet lui coupa les deux jambes, juste au-dessus des genoux et de ses grandes bottes à l'écuyère ; il tomba sans jeter un cri, ni même pousser une plainte. Dans ce moment, il tenait son cheval par la bride,

qu'il avait passée dans son bras droit, et marchait à pied. A peine fut-il tombé, que nous arrêtâmes, parce que, de la manière dont il était tombé, il barrait le petit chemin sur lequel nous marchions. Il fallait, pour continuer à marcher, enjamber au-dessus, et, comme je marchais après lui, je fus obligé de faire ce mouvement.

En passant, je l'examinai ; il avait les yeux ouverts ; ses dents claquaient convulsivement les unes contre les autres. Il me reconnut et m'appela par mon nom. Je m'approchai pour l'écouter. Alors il me dit d'une voix assez haute, ainsi qu'aux autres qui le regardaient : « Mes amis, je vous en prie, prenez mes pistolets dans les arçons de la selle de mon cheval et brûlez-moi la cervelle ! » Mais personne n'osa lui rendre ce service, car, dans une semblable position, c'en était un. Sans lui répondre, nous passâmes en continuant notre chemin, et fort heureusement, car nous n'avions pas fait six pas, qu'une seconde décharge, probablement de la même batterie, vint abattre trois autres hommes parmi ceux qui nous suivaient et que l'on fit emporter de suite, ainsi que l'adjudant-major.

Depuis la pointe du jour, l'on voyait l'armée russe qui, de trois côtés, devant nous, à droite et derrière, avec son artillerie, faisait mine de vouloir nous entourer. Dans ce moment, un instant après que l'adjudant-major venait d'être tué, l'Empereur arriva ; nous venions de terminer notre mouvement : alors la bataille commença.

Avec son artillerie, l'ennemi nous envoyait des bordées terribles qui, à chaque fois, portaient la mort dans nos rangs. Nous n'avions, de notre côté, pour leur riposter, que quelques pièces qui, à chaque coup, faisaient aussi, chez eux, des brèches profondes ; mais une partie des nôtres fut bientôt démontée. Pendant ce temps, nos soldats recevaient la mort sans bouger ; nous fûmes dans cette triste position jusqu'à deux heures après-midi.

Pendant la bataille, les Russes avaient envoyé une partie de leur armée prendre position sur la route au-delà de Krasnoë et nous couper la retraite, mais l'Empereur les arrêta en y envoyant un bataillon de la Vieille garde.

Pendant que nous étions exposés au feu de l'ennemi et que nos forces diminuaient par la quantité d'hommes que l'on nous tuait, nous aperçûmes, derrière nous et un peu sur notre gauche, les débris du corps d'armée du maréchal Davoust, au milieu d'une nuée de Cosaques, qui n'osaient les aborder, et qu'eux dissipaient tranquillement, en marchant de notre côté. Je remarquai au milieu d'eux, lorsqu'ils étaient derrière nous et sur la route, la voiture du cantinier où étaient sa femme et ses enfants. Elle fut traversée par un boulet qui nous était destiné : au même instant, nous entendîmes des cris de désespoir jetés par la femme et les enfants, mais nous ne pûmes savoir s'il y avait eu quelqu'un de tué ou de blessé.

Au moment où les débris du maréchal Davoust passaient, les grenadiers hollandais de la Garde venaient d'abandonner une position importante que les Russes avaient aussitôt couverte d'artillerie, qui fut dirigée contre nous. De ce moment, notre position ne fut plus tenable. Un régiment (je ne me rappelle plus lequel) fut envoyé contre, mais il fut obligé de se retirer ; un autre régiment, le premier de voltigeurs, qui était devant nous, fit un mouvement à son tour, et arriva jusqu'au pied des batteries, mais aussitôt une masse de cuirassiers, les mêmes avec qui nous avions eu affaire dans la nuit du 15, et qui n'avaient pas osé nous charger, vinrent pour les arrêter. Alors ils se retirent un peu sur la gauche des batteries et presqu'en face de notre régiment, et se forment en carré ; à peine étaient-ils formés, que la cavalerie voulut les enfoncer, mais ils furent reçus, à bout portant, par une décharge que firent les voltigeurs, et qui en fit tomber un grand nombre. Le reste fit un demi tour et se retira. Une seconde charge eut lieu ; elle eut le même sort, de manière que les faces du carré où les cuirassiers s'étaient présentés étaient couvertes d'hommes et de chevaux ; mais ils réussirent une troisième fois avec deux pièces de canon chargées à mitraille, qui écrasèrent le régiment. Alors ils entrèrent dans le carré et achevèrent le reste à coups de sabre : ces malheureux, presque tous jeunes soldats, ayant en partie les pieds et les mains gelés, ne pouvant plus faire

usage de leurs armes pour se défendre, furent presque tous massacrés.

Cette scène se passait devant nous, sans pouvoir leur porter secours ; onze hommes rentrèrent ; le reste fut tué, blessé ou prisonnier, et conduit à coups de sabres dans un petit bois qui était en face de nous ; le colonel lui-même (1), couvert de blessures, ainsi que plusieurs officiers, furent prisonniers.

J'oubliais de dire qu'au moment où nous nous mettions en bataille, le colonel avait commandé : « Drapeaux, guides généraux sur la ligne ! », que je me portai guide général de droite de notre régiment ; mais l'on oublia de nous faire rentrer et, comme j'avais pour principe de rester à mon poste, tel qu'il fût, je restai dans cette position, la crosse du fusil en l'air, pendant près d'une heure, et, malgré les boulets à qui je pouvais servir de point de mire, je ne bougeais pas.

Pendant ce temps, et au moment où l'artillerie russe faisait le plus de ravage dans nos rangs, le colonel eut un pressant besoin (besoin naturel); la position et le lieu ne convenaient pas beaucoup pour une pareille besogne, mais, comme la chose pressait, il prit son parti et, se retirant à environ soixante pas du régiment, et le derrière tourné à l'ennemi, il acheva tranquillement son affaire. Si quelque chose le gênait, c'était le froid, mais

(1) Colonel Luron.

pour les Russes à qui il servait de point de mire, cela ne l'inquiétait pas, quoiqu'il pouvait bien les voir, et c'est en se relevant de cette position qu'il commanda : « Drapeaux et guides généraux à vos places ! »

Il pouvait être 2 heures, et déjà nous avions perdu le tiers de notre monde, mais les fusiliers-chasseurs avaient été plus maltraités que nous : étant plus rapprochés de la ville, ils étaient plus exposés à un feu plus meurtrier. Depuis une demi-heure, l'Empereur s'était retiré avec les premiers régiments de la Garde et en suivant la la grand'route ; il ne restait plus que nous sur le champ de bataille, et quelques pelotons de différents corps, faisant face à plus de cinquante mille hommes ennemis. Dans ce moment, le maréchal Mortier ordonne la retraite, et, aussitôt, nous commençons notre mouvement, en nous retirant et au pas, comme à une parade, et suivis de l'artillerie russe qui nous écrasait par sa mitraille. En nous retirant, nous entraînions avec nous ceux de nos camarades qui étaient le moins blessés.

Le moment où nous quittâmes le champ de bataille fut terrible et triste, car lorsque nos pauvres blessés virent que nous les abandonnions au milieu d'un champ de mort, et entourés d'ennemis, surtout ceux du 1er voltigeurs, dont une partie avait les jambes brisées par la mitraille, nous en vîmes plusieurs se traînant péniblement sur leurs genoux, rougissant la neige de leur

sang; ils levaient les mains au ciel en jetant des cris qui déchiraient le cœur, pour implorer notre secours; mais que pouvions-nous faire? Le même sort nous attendait à chaque instant, car, en nous retirant, nous étions obligés d'abandonner ceux qui tombaient dans nos rangs.

En passant sur l'emplacement qu'occupaient les fusiliers-chasseurs qui étaient placés à notre droite, et qui marchaient devant nous, et comme notre second bataillon, celui dont je faisais partie, formait, dans ce moment, l'arrière-garde et l'extrême gauche de la retraite, je vis plusieurs de mes amis étendus morts sur la neige et horriblement mutilés par la mitraille; parmi eux était un jeune sous-officier avec qui j'étais intimement lié : il se nommait Capon; il était de Bapeaume; nous nous regardions comme pays.

Après avoir passé l'emplacement des fusiliers-chasseurs, et comme nous étions à l'entrée de la ville, nous vîmes, à notre gauche, à dix pas de la route et contre la première maison, des pièces de canon qui, pour nous protéger, faisaient feu sur les Russes qui s'avançaient; elles étaient soutenues et suivies par environ quarante hommes, tant canonniers que voltigeurs; c'était le reste d'une brigade commandée par le général Longchamps; il sortait de la Garde impériale; il était là avec tout ce qui lui restait, pour les sauver ou mourir avec eux.

Aussitôt qu'il aperçut notre colonel, il vint à lui les bras ouverts; ils s'embrassèrent comme

deux hommes qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps et qui, peut-être, se revoyaient pour la dernière fois. Le général, les yeux remplis de larmes, dit à notre colonel, en lui montrant les deúx pièces de canon et le peu d'hommes qui lui restaient : « Tiens, regarde! Voilà ce qui me reste! » Ils avaient fait ensemble les campagnes d'Égypte.

Cette bataille fit dire à Kutusow, général en chef de l'armée russe, que les Français, loin de se laisser abattre par la cruelle extrémité où ils se trouvaient réduits, n'en étaient que plus enragés à courir sur les pièces de canon qui les écrasaient.

Le général anglais Wilson (1), présent à cette bataille, la nomme la bataille des héros; ce n'était certainement pas parce qu'il y était, car ce mot n'est applicable qu'à nous qui, avec quelques mille hommes, nous battions contre toute l'armée russe, forte de 90,000 hommes.

Le général Longchamps, avec le reste de ses hommes, dut abandonner ses pièces de canon, dont presque tous les chevaux étaient tués, et suivre notre mouvement de retraite, en profitant des accidents de terrain et des maisons, pour se retirer en se défendant.

A peine commencions-nous à entrer dans Krasnoë, que les Russes, avec leurs pièces montées sur des traîneaux, vinrent se placer aux

(1) Ce général anglais servait dans l'armée russe.

premières maisons, nous lâchèrent plusieurs coups de canon chargés à mitraille. Trois hommes de notre compagnie furent atteints. Un biscaïen qui toucha mon fusil, et qui en abîma le bois en me rasant l'épaule, atteignit à la tête un jeune tambour qui marchait devant moi, le tua sans qu'il fît le moindre mouvement.

Krasnoë est partagée par un ravin qu'il faut traverser. Lorsque nous y fûmes arrivés, nous y vîmes, dans le fond, un troupeau de bœufs morts de faim et de froid ; ils étaient tellement durcis par la gelée, que nos sapeurs ne purent en couper à coups de hache. Les têtes seules se voyaient, et ils avaient les yeux ouverts comme s'ils eussent été encore en vie ; leurs corps étaient couverts de neige. Ces bœufs appartenaient à l'armée et n'avaient pu nous joindre ; le grand froid et le manque de vivres les avaient fait périr.

Toutes les maisons de cette misérable ville, ainsi qu'un grand couvent qui s'y trouve, étaient remplies de blessés, qui, en s'apercevant que nous les abandonnions aux Russes, jetaient des cris déchirants. Nous étions obligés de les abandonner à la brutalité d'un ennemi sauvage et sans pitié, qui dépouillait ces malheureux blessés, sans avoir égard ni à leur position, ni à leurs blessures.

Les Russes nous suivaient encore, mais mollement ; quelques pièces tiraient encore sur la gauche de la route, mais ils ne pouvaient nous faire grand mal ; le chemin sur lequel nous

marchions était encaissé ; les boulets passaient au-dessus et ne pouvaient nous atteindre, et la présence du peu de cavalerie qui nous restait et qui marchait aussi sur notre gauche, les empêchait de nous aborder de plus près.

Lorsque nous fûmes à un quart de lieue de l'autre côté de la ville, nous fûmes un peu plus tranquilles ; nous marchions tristes et silencieux en pensant à notre position et à nos malheureux camarades que nous avions été forcés d'abandonner ; il me semblait les voir encore nous suppliant de les secourir ; en regardant derrière, nous en vîmes quelques-uns des moins blessés, presque nus, que les Russes avaient déjà dépouillés, et qu'ils avaient ensuite abandonnés; nous fûmes assez heureux pour les sauver, au moins pour le moment ; l'on s'empressa de leur donner ce que l'on put pour les couvrir.

Le soir, l'Empereur coucha à Liady, village bâti en bois ; notre régiment alla établir son bivac un peu plus loin. En passant dans le village où était l'Empereur, je m'arrêtai près d'une mauvaise baraque pour me chauffer à un feu qui s'y trouvait ; j'eus le bonheur de rencontrer encore le sergent Guignard, mon pays, ainsi que sa cantinière hongroise, avec qui je mangeai un peu de soupe de gruau et un morceau de cheval qui me rendit un peu de force. J'en avais bien besoin, car j'étais faible, n'ayant, pour ainsi dire, rien mangé depuis deux jours. Il me conta que, pendant la bataille, leur régiment avait

beaucoup souffert et qu'ils étaient considérablement diminués, mais que ce n'était rien en comparaison de nous, car il savait combien nous avions perdu de monde dans le combat de la nuit du 15 au 16 et dans la fatale journée que nous venions de passer ; que, pendant tous ces jours-là, il avait beaucoup pensé à moi, et qu'il était content de me revoir avec tous les membres bons. Il me demanda des nouvelles du capitaine Debonnez, mais je ne pus lui en donner, ne l'ayant pas vu depuis la matinée du 16. Je le quittai pour rejoindre le régiment, déjà établi près de la route; cette nuit fut encore bien pénible, car il tomba une neige fondue qui nous mouilla, avec cela un grand vent et pas beaucoup de feu ; mais tout cela n'est rien encore auprès de ce qu'on verra par la suite.

Pendant cette mauvaise nuit, plusieurs soldats des tirailleurs vinrent se chauffer à notre feu ; je leur demandai des nouvelles de quelques-uns de mes amis, surtout de deux de mes pays qui étaient aux Vélites avec moi, et qui étaient officiers dans ce régiment. C'était M. Alexandre Legrand, des *Quatre fils Aymon*, de Valenciennes, l'autre M. Laporte, de Cassel près de Lille ; ce dernier avait été tué d'un coup de mitraille ; on avait, fort heureusement, trouvé une petite voiture avec un cheval que l'on avait enlevé dans le camp des Russes, le jour du combat de nuit, dans laquelle on le conduisait.

Il était environ minuit, qu'une sentinelle de

notre bivac me fit prévenir qu'il apercevait un cavalier qui paraissait venir de notre côté : je courus de suite, avec deux hommes armés, afin de voir ce que ce pouvait être. Arrivé à une certaine distance, je distinguai parfaitement un cavalier, mais précédé d'un fantassin que le cavalier paraissait faire marcher de force. Lorsqu'ils furent près de nous, le cavalier se fit connaître ; c'était un dragon de la Garde qui, pour se procurer des vivres pour lui et son cheval, s'était introduit dans le camp des Russes, pendant la nuit, et, pour qu'on ne fît pas attention à lui, s'était coiffé du casque d'un cuirassier russe qu'il avait tué le même jour ; il avait, de cette manière, parcouru une partie du camp ennemi, avait enlevé une botte de paille, un peu de farine, et blessé d'un coup de sabre une sentinelle avancée et culbuté une autre qu'il amenait prisonnière. Ce brave dragon se nommait Mellé ; il était de Condé ; il resta avec nous le reste de la nuit. Il me disait que ce n'était pas pour lui qu'il s'exposait, que c'était pour son cheval, pour le pauvre Cadet, comme il l'appelait. Il voulait, disait-il, à quelque prix que ce soit, lui procurer de quoi le nourrir, « car si je sauve mon cheval, à son tour il me sauvera ». C'était la seconde fois, depuis Smolensk, qu'il s'introduisait dans le camp des Russes. La première fois, il avait enlevé un cheval tout harnaché.

Il eut le bonheur de rentrer en France avec

son cheval, avec lequel il avait déjà fait les campagnes de 1806-1807 en Prusse, en Pologne, 1808 en Espagne, 1809 en Allemagne, 1810-1811 en Espagne, et 1812 en Russie, ensuite 1813 en Saxe et 1814 en France. Son pauvre cheval fut tué à Waterloo, après avoir assisté dans plus de douze grandes batailles commandées par l'Empereur, et dans plus de trente combats. Dans le cours de cette malheureuse campagne, je le rencontrai encore une fois, faisant un trou dans la glace avec une hache, au milieu d'un lac, afin de procurer de l'eau à son cheval. Un jour, je l'aperçus au haut d'une grange qui était toute en feu, au risque d'être dévoré par les flammes, et cela toujours pour son cheval, afin d'avoir un peu de paille du toit pour le nourrir, car il n'y avait pas plus à manger pour les chevaux que pour nous. Les pauvres bêtes, indépendamment de ce qu'elles souffraient par la rigueur du froid, étaient obligées de ronger les arbres pour se nourrir, en attendant qu'à leur tour ils nous servent de nourriture.

Après cela, Mellé n'était pas le seul qui s'exposa en s'introduisant dans le camp des Russes pour se procurer des vivres; beaucoup furent pris et périrent de cette manière, soit par les paysans, en s'introduisant dans les villages à une lieue ou deux sur la droite ou sur la gauche de la route, ou par des partisans de l'armée russe, car toutes les nations soumises

à cet empire se levaient en masse et venaient rejoindre le gros de l'armée. Enfin, la misère était tellement grande qu'on voyait les soldats quitter leur régiment à la moindre trace d'un chemin, et cela dans l'espoir de trouver quelque mauvais village, si toutefois l'on peut appeler de ce nom la réunion de quelques mauvaises baraques bâties avec des troncs d'arbres et dans lesquelles on ne trouvait rien, car je n'ai jamais pu savoir de quoi les paysans se nourrissaient, et ceux qui s'exposaient à faire de pareilles courses s'en revenaient quelquefois avec un morceau de pain noir comme du charbon, rempli de morceaux de paille longs comme le doigt, et de grains d'orge, et puis tellement dur qu'il était impossible de mordre dedans, d'autant plus que l'on avait les lèvres crevassées et fendues par suite de la gelée. Pendant toute cette malheureuse campagne, je n'ai jamais vu que, dans ces courses, il y en ait eu un qui ait ramené avec lui soit une vache, ou un mouton; aussi je ne sais de quoi vivent ces sauvages, et il faut bien qu'ils aient peu de bétail, pour que l'on ne puisse pas en trouver un peu ; enfin c'est le pays du diable, car l'enfer est partout.

VII

Aventure du temple — Scène tragique — Nous arrivons à Orscha ; je perds mon sac ; je trouve une femme ; prestation du serment ; moment sublime ; position fatale où je me trouve ; triste rencontre ; la voiture de la cantinière ; les blessés abandonnés ; continuation de ma route ; je me perds ; je tombe dans un précipice. — Le Cosaque, la frayeur, le réveil de la cavalerie russe ; ce que renfermait le caisson. — Le vieux grognard, rencontre imprévue.

Le 18 novembre, qui était le lendemain de la bataille de Krasnoë, nous partîmes de grand matin de notre bivac. Dans cette journée, notre marche fut encore bien fatigante et triste ; il avait dégelé, nous avions les pieds mouillés et, jusqu'au soir, il fit un brouillard à ne pas s'y voir. Nos soldats marchaient encore en ordre, mais il était facile à voir que les combats des jours précédents les avaient démoralisés, et surtout l'abandon forcé de leurs camarades qui leur tendaient les bras, car ils pensaient aussi que le même sort les attendait.

Ce jour-là, j'étais très fatigué ; un soldat de la compagnie, nommé Labbé, qui m'était très attaché, et qui, la veille, avait perdu son sac, voyant que je marchais avec beaucoup de peine, me demanda le mien à porter. Comme je le connaissais pour un brave garçon, je le lui confiai, et, certainement, c'était lui confier ma vie, car il y avait dedans plus d'une livre de riz et du gruau que le hasard m'avait procuré à Smolensk, et que je conservais pour les

moments les plus critiques, que je prévoyais arriver bientôt, lorsqu'il n'y aurait plus de chevaux à manger. Ce jour-là, l'Empereur marchait à pied, un bâton à la main.

Le soir, la gelée ayant repris, il fit un verglas à ne pas se tenir, les hommes tombaient à chaque instant, plusieurs furent grièvement blessés. Je marchais derrière la compagnie, ayant toujours, autant que possible, les yeux sur mon porteur de sac, et même je regrettais déjà de le lui avoir confié; aussi je me proposais bien de le lui reprendre le soir même, en arrivant au bivac. Enfin la nuit arriva, mais tellement obscure, qu'il était impossible de se voir. A chaque instant j'appelais : « Labbé! Labbé! » Il me répondait : « Présent! mon sergent. » Mais une autre fois que je l'appelais encore, un soldat me répondit qu'il y avait un instant, il était tombé, mais que, probablement, il suivait derrière le régiment. Je ne m'en inquiétai pas beaucoup, car nous devions, dans peu, arrêter et prendre position. En effet, l'on fit halte sur la route où l'on nous annonça que nous allions passer la nuit, ainsi que dans les environs. Dans ce moment, presque toute l'armée se trouvait réunie; il manquait seulement le corps d'armée du maréchal Ney, qui se trouvait en arrière, et que l'on croyait perdu.

Dans cette triste nuit, chacun s'arrangea comme il put; nous nous trouvions plusieurs sous-officiers réunis et nous nous étions emparés

d'une grange (car nous étions, sans le savoir, près d'un village). Beaucoup d'hommes du régiment y étaient entrés avec nous, mais ceux qui arrivèrent un instant après, voyant qu'il n'y avait pas, pour eux, de quoi s'abriter, firent ce que l'on faisait en pareille circonstance : ils montèrent sur le toit, sans que nous pussions nous y opposer, et, en un instant, nous fûmes aussi bien qu'en plein champ. Dans le moment, l'on vint nous dire que, plus loin sur la route, il y avait une église (c'était un temple grec) que l'on avait désignée pour notre régiment, mais qu'elle se trouvait occupée par des soldats de différents régiments, marchant à volonté, et qu'ils ne voulaient pas qu'on y entrât.

Lorsque nous fûmes bien informés où ce temple était situé, nous nous réunîmes à une douzaine de sous-officiers et caporaux, et nous partîmes pour y aller. Nous eûmes bientôt trouvé l'endroit, puisque c'était sur la route ; lorsque nous nous présentâmes pour y entrer, nous trouvâmes de l'opposition de la part de ceux qui s'en étaient emparés. C'était une réunion d'Allemands, d'Italiens, et aussi quelques Français, qui commencèrent par vouloir nous intimider en mettant la bayonnette au bout du fusil, et à nous signifier de ne pas entrer ; nous leur répondîmes sur le même ton, en faisant de même, et nous forçâmes l'entrée. Alors ils se retirèrent un peu, et un Italien leur cria : « Faites comme moi, chargez vos armes ! — Les nôtres le sont ! »

répondit un sergent-major de chez nous; et un combat sanglant allait s'engager entre nous, lorsqu'il nous arriva du renfort. C'était des hommes de notre régiment : alors, voyant qu'il n'y avait rien à gagner, et qu'à notre tour, nous n'étions pas disposés à les souffrir près de nous, ils prirent le parti de sortir et de s'établir non loin de là.

Malheureusement pour eux, pendant la nuit, le froid augmenta considérablement, accompagné d'un grand vent et de beaucoup de neige. Aussi, le lendemain matin, lorsque nous partîmes, nous trouvâmes, non loin de l'endroit où nous avions couché, et sur le bord de la route, plusieurs de ces malheureux que nous avions fait sortir du temple, et qui, trop faibles pour aller plus loin, avaient expiré devant le portail. D'autres avaient péri plus loin, dans la neige, en cherchant à gagner un endroit pour s'abriter. Nous passâmes près de ces cadavres sans rien nous communiquer. Que de tristes réflexions devions-nous faire sur ce tableau dont nous étions en partie la cause! Mais nous en étions venus au point que les choses les plus tragiques nous devenaient indifférentes, car nous disions de sang-froid et sans émotion, que, bientôt, nous mangerions les cadavres des hommes morts, car dans peu de jours, il n'y aurait plus de chevaux pour se nourrir.

Une heure après nous être mis en marche, nous arrivâmes à Doubrowna, petite ville habitée en partie par des Juifs, et où toutes les maisons sont

bâties en bois, et où l'Empereur avait couché avec les grenadiers et chasseurs de la Garde et une partie de l'artillerie. Nous les trouvâmes sous les armes ; ils nous apprirent que, la nuit, une fausse alarme les avait forcés d'être constamment dans la position où nous les trouvions, que c'était ce qui pouvait leur arriver de plus malheureux, car ils avaient espéré passer la nuit dans des maisons bien chauffées et habitées ; mais le sort en avait décidé autrement.

Nous traversâmes cette ville de bois pour aller à Orscha. Après une heure de marche, nous passâmes un ravin où les bagages eurent encore beaucoup de peine à traverser, et où beaucoup de chevaux périrent. Enfin, dans l'après-midi, nous arrivâmes dans cette ville que nous trouvâmes fortifiée, et avec une garnison composée d'hommes de différents régiments : c'était des hommes qui étaient restés en arrière et qui étaient venus avec des détachements, pour rejoindre la Grande armée, et qu'on avait retenus. Il s'y trouvait aussi des gendarmes et quelques Polonais. Ces hommes, en nous voyant aussi misérables, furent saisis, surtout lorsqu'ils virent la grande quantité de traîneurs marchant en désordre. L'on fit rester une partie de la Garde dans la ville, afin d'y maintenir l'ordre, et, comme il s'y trouvait un magasin de farine et un peu d'eau de vie, l'on en fit une distribution. Nous trouvâmes, dans cette ville, un équipage de pont et beaucoup d'artillerie avec les attelages,

et, par une fatalité extraordinaire, nous brûlâmes les bateaux qui composaient les ponts, afin de faire servir les chevaux à traîner les canons. Mais nous ne savions pas encore ce qui nous attendait à la Bérézina, où les ponts pouvaient tant nous servir.

Nous n'étions plus que 7 à 8,000 hommes de la Garde, reste de 35,000. Encore, parmi ceux qui restaient, quoique marchant toujours en ordre, une portion se traînait péniblement. Comme je l'ai dit, l'Empereur et une partie de la Garde était dans la ville et le reste bivaquait dans les environs. Pendant la nuit, le maréchal Ney, que l'on croyait perdu, arriva avec le reste de son corps d'armée ; il lui restait encore environ 2 à 3,000 combattants, reste de 70,000. Nous apprîmes, au même instant, que la joie de l'Empereur fut à son comble, lorsqu'il sut que le maréchal était sauvé.

Le 20, nous fîmes séjour, pendant lequel je cherchai mon porteur de sac, mais inutilement. Le lendemain 21, nous partîmes sans avoir pu le joindre ; cependant l'on m'avait assuré l'avoir vu, mais je commençais à désespérer.

Lorsque nous fûmes à quelque distance d'Orscha, nous entendîmes des coups de fusil ; nous arrêtâmes un instant et nous vîmes arriver quelques traînards que des Cosaques avaient surpris. Ces hommes vinrent se mettre dans nos rangs, et nous continuâmes à marcher. Parmi ces traînards, je cherchai encore mon homme et mon

sac, mais ce fut comme la première fois ; je n'aperçus rien. Nous fûmes coucher dans un village où il ne restait plus qu'une grange qui servait de maison de poste, et deux ou trois maisons. Ce village s'appelle Kokanow.

Le 22, après avoir passé une nuit bien triste, nous nous remîmes en route de grand matin ; nous marchions avec beaucoup de peine à travers un chemin que le dégel avait rendu fangeux. Avant midi, nous avions atteint Toloczin. C'était l'endroit où l'Empereur avait couché ; lorsque nous fûmes de l'autre côté, l'on nous fit faire une halte ; tous les débris de l'armée se trouvaient réunis ; nous nous mîmes sur la droite de la route, en colonne serrée par division. Un instant après, M. Césarisse, officier de notre compagnie, vint me dire qu'il venait de voir Labbé, celui qui avait mon sac, occupé près d'un feu à faire de la galette, et qu'il lui avait ordonné de joindre la compagnie. Il lui avait répondu qu'il allait venir de suite, mais une nuée de Cosaques étant arrivée, avait tombé sur les traînards, et, comme il était du nombre, il avait probablement été pris. Adieu mon sac et tout ce qu'il contenait ! Moi qui avais tant à cœur de rapporter en France mon petit trophée ! Comme j'aurais été fier de dire : « J'ai rapporté cela de Moscou ! »

Non content de ce que M. Césarisse venait de me dire, je voulus voir par moi-même, et je retournai en arrière jusqu'au bout du village,

que je trouvai rempli de soldats de tous les corps, de tous les régiments, marchant isolés, n'obéissant plus à personne. Lorsque je fus à l'extrémité du village, j'en rencontrai encore beaucoup, mais en position de recevoir les Cosaques, si toutefois ils revenaient encore; on les apercevait de loin qui s'éloignaient, emmenant avec eux les prisonniers qu'ils venaient de faire ainsi que mon pauvre sac, car mes recherches furent inutiles.

J'étais dans le milieu du village, et je revenais en regardant de droite et de gauche, lorsque je vis une femme, couverte d'une capote de soldat, qui me regardait attentivement, et, l'ayant examinée à mon tour, il me sembla l'avoir quelquefois vue. Comme j'étais reconnaissable à ma peau d'ours, elle me parla la première en me disant qu'elle m'avait vu à Smolensk. Je la reconnus de suite pour la femme de la cave. Elle me conta que les brigands avec qui elle avait été obligée de rester pendant dix jours, avaient été pris à Krasnoë, avant notre arrivée ; qu'étant dans une maison où ils pensaient être en sûreté, et dans le moment où ils venaient de lui donner des coups parce qu'elle n'avait pas voulu blanchir leurs chemises, elle était sortie afin de chercher de l'eau pour laver ; elle avait aperçu les Russes qui venaient de son côté, et, sans les prévenir, elle s'était sauvée ; que, pour eux, ils s'étaient battus en désespérés, pensant sauver l'argent qu'ils avaient, car, me dit-elle, ils en

avaient beaucoup, surtout de l'or et des bijoux, mais qu'ils avaient fini par être en partie tués ou blessés et dévalisés ; que, tant qu'à elle, elle n'avait été sauvée que lorsque la Garde impériale était arrivée.

Elle me dit aussi qu'à Smolensk, et pendant une partie de la nuit après que je les eus quittés, ils firent une sortie et revinrent avec des portemanteaux, mais que, dans la crainte d'être vendus par moi, ils avaient changé de retraite : il aurait été impossible de les y trouver ; c'était le Badois qui la leur avait enseignée. Ils y restèrent encore deux jours, mais, ne sachant que faire de tout ce qu'ils avaient volé, le tambour et le Badois avaient trouvé un juif à qui ils avaient vendu les choses qu'il leur était impossible d'emporter, et ensuite ils étaient partis un jour avant nous, et, depuis Smolensk jusqu'à Krasnoë, ils avaient manqué être pris trois fois, mais, la dernière fois qu'ils avaient rencontré des Cosaques, ils en avaient surpris cinq et, après les avoir fait déshabiller, les avaient fusillés, et cela pour avoir leurs habillements ; car leur projet était de s'habiller en Cosaques pour mieux piller leurs camarades qui restaient en arrière, et aussi pour ne pas être reconnus par les Russes. Comme ils avaient déjà six chevaux, ils devaient commencer leur rôle le jour où ils avaient été pris. Elle ajouta que sous leurs habillements de Cosaques, ils avaient leur uniforme de Français, de manière à être l'un et l'autre, suivant les circonstances.

Enfin elle m'en eût dit davantage, si j'avais eu le temps de l'écouter. Je lui demandai avec qui elle était ; elle me répondit qu'elle n'était avec personne ; que, le lendemain que son mari avait été tué, elle avait été avec ceux avec qui je l'avais vue, et qu'elle marchait seule, mais que, si je voulais la prendre sous ma protection, elle aurait soin de moi, et que je lui rendrais un grand service. Je consentis de suite à ce qu'elle me demandait, sans penser à la figure que j'allais faire, lorsque j'arriverais au régiment avec ma femme.

Tout en marchant, elle me demanda où était mon sac ; je lui contai mon histoire, et comment je l'avais perdu ; elle me répondit que je n'avais pas besoin de m'inquiéter, qu'elle en avait un bien garni. Effectivement, elle avait un sac sur son dos et un panier au bras ; elle ajouta que, si je voulais entrer dans une maison ou dans une écurie, elle me ferait changer de linge. Je consentis de suite à cette proposition, mais, au moment où nous cherchions un endroit convenable, l'on cria *Aux armes !* et j'entendis battre le rappel. Je dis à ma femme de me suivre. Arrivé à peu de distance du régiment, que je trouvai sous les armes, je lui recommandai de m'attendre sur la route.

Arrivé à la compagnie, le sergent-major me demanda si j'avais eu des nouvelles de Labbé et de mon sac. Je lui dis que non et qu'il n'y f
plus penser, mais qu'à la place, j'avais trou

femme : « Une femme! me répondit-il, et pourquoi faire? Ce n'est pas pour blanchir ton linge, tu n'en a plus! — Elle m'en donnera! — Ah! me dit-il, c'est différent; et à manger? — Elle fera comme moi. »

Dans ce moment, l'on nous fit former le carré; les grenadiers et chasseurs, ainsi que les débris des régiments de Jeune garde en firent autant. Au même instant, l'Empereur passa avec le roi Murat et le prince Eugène. L'Empereur alla se placer au milieu des grenadiers et chasseurs, et là, il leur fit une allocution en rapport aux circonstances, en leur annonçant que les Russes nous attendaient au passage de la Bérézina, et qu'ils avaient juré que pas un de nous ne la repasserait. Alors, tirant son épée et élevant la voix, il s'écria : « Jurons aussi, à notre tour, plutôt mourir les armes à la main en combattant, que de ne pas revoir la France! » Et, aussitôt, le serment de mourir fut juré. Au même instant, l'on vit les bonnets à poil et les chapeaux au bout des fusils et des sabres, et le cri de : « Vive l'Empereur! » se fit entendre. De notre côté, c'était le maréchal Mortier qui nous faisait un discours semblable, et auquel l'on répondit avec le même enthousiasme; il en était de même dans les autres régiments.

Ce moment, vu les circonstances malheureuses où nous nous trouvions, fut sublime et, pour un instant, nous fit oublier nos misères : si les Russes se fussent trouvés à notre portée,

eussent-ils été six fois plus nombreux que nous, l'affaire n'eût pas été douteuse, nous les aurions anéantis. Nous restâmes dans cette position jusqu'au moment où la droite de la colonne commença son mouvement.

Je n'avais pas oublié ma femme, et, en attendant que notre régiment se mît en marche, je fus sur la route pour la chercher, mais je ne la retrouvai plus. Elle avait été entraînée par le torrent de plusieurs milliers d'hommes des corps d'armée du prince Eugène, des maréchaux Ney et Davout, et d'autres corps qu'il était impossible de réunir et de faire marcher en ordre, car les trois quarts étaient ou malades ou blessés, et, généralement, démoralisés et indifférents à tout ce qui se passait. Ceux de ces corps qui marchaient encore en ordre s'étaient formés en colonne sur la gauche de la route où quelques-uns des traîneurs allaient encore, en passant, se réunir autour de leurs aigles.

C'est dans ce moment que je vis le maréchal Lefebvre, auprès duquel je me trouvais sans le savoir. Il était seul et à pied, un bâton à la main, et dans le milieu du chemin, s'écriant d'une voix forte, avec son accent allemand : « Allons, mes amis, réunissons-nous! Il vaut mieux des bataillons nombreux que des brigands et des lâches! » Le maréchal s'adressait à ceux qui, sans prétexte, ne marchaient jamais avec leurs corps, et qui étaient en arrière ou en avant, suivant les circonstances.

Je fis encore quelques recherches après ma femme, à cause du linge qu'elle m'avait promis et dont j'avais un extrême besoin de changer : mais, peine inutile, je ne la revis plus et je me trouvai veuf d'elle, comme de mon sac.

J'avais, en marchant dans la cohue, dépassé de beaucoup le régiment : je me reposai près d'un feu de bivac de ceux qui venaient de partir.

Jusqu'à Krasnoé, j'avais toujours été d'un caractère assez gai, et au-dessus de toutes les misères qui nous accablaient; il me semblait que, plus il y avait de danger et de peine, plus il devait y avoir de gloire et d'honneur. J'avais tout supporté avec une patience qui étonnait mes camarades. Mais, depuis les affaires sanglantes de Krasnoé, et surtout depuis que je venais d'apprendre que deux de mes amis, deux vélites, indépendamment de Beloque et de Capon que j'avais vus étendus morts sur la neige, avaient été l'un tué et l'autre mortellement blessé (*sic*). Pour compliquer mes peines, un traîneau vint à passer et, ne pouvant, pour le moment, aller plus loin, les hommes qui en étaient chargés s'arrêtèrent près de moi. Je leur demandai quel était le blessé qu'ils conduisaient. Ils me dirent que c'était un officier de leur régiment ; c'était le pauvre Legrand, qui me conta comment il avait été blessé : Laporte, son camarade, de Cassel près de Lille, officier dans le même régiment que Legrand, était resté malade dans Krasnoé, mais, apprenant que le

régiment dont il faisait partie se battait, et n'écoutant que son courage, il alla le rejoindre ; mais, à peine était-il dans les rangs, qu'un coup de canon lui brisa les jambes. Legrand qui, en voyant arriver Laporte, s'était avancé pour lui parler, fut atteint du même coup à la jambe droite.

Laporte resta mort sur le champ de bataille, et lui fut transporté à la ville ; on le mit dans une mauvaise voiture russe attelée d'un mauvais cheval, mais le premier jour la voiture se brisa et fort heureusement pour lui que, près de là, se trouvait un traîneau dont le cheval était tombé et lui servit, sans cela il aurait fallu le laisser sur la route. Il était accompagné par quatre hommes de son régiment; il voyageait de cette manière depuis six jours. Je quittai le malheureux Legrand et, en lui pressant la main, je lui souhaitai un heureux voyage; il me répondit qu'il comptait beaucoup sur la garde de Dieu et sur l'amitié des braves soldats qui l'accompagnaient. Alors un des soldats prit le cheval par la bride, un autre le frappa, et les deux autres poussèrent derrière. De cette manière, et avec beaucoup de peine, le traîneau se mit en mouvement; en le voyant partir, je pensais qu'il n'irait pas loin, avec un pareil équipage.

Depuis ce moment, je n'étais plus le même : j'étais triste ; des pressentiments sinistres vinrent m'assaillir ; ma tête devint brûlante ; je m'aper-

çus que j'avais la fièvre ; je ne sais si la fatigue y avait contribué, car depuis que les débris des corps d'armée nous avaient rejoints, nous étions obligés de partir de grand matin, et nous marchions fort tard sans faire beaucoup de chemin. Les jours étaient tellement courts qu'il ne faisait clair qu'à huit heures, et nuit avant quatre. C'est pourquoi que tant de malheureux soldats s'égarèrent ou se perdirent, car l'on arrivait toujours la nuit au bivac, où tous les débris des corps se trouvaient confondus. L'on entendait des hommes qui, à chaque instant de la nuit, arrivaient, crier d'une voix faible : « Quatrième corps !... Premier corps !... Troisième corps !... Garde impériale !... » et d'autres couchés et sans force, pensant avoir des secours de ceux qui arrivaient, s'efforçaient de répondre : « Ici, camarades ! » car ce n'était plus son régiment que l'on cherchait, mais le corps d'armée auquel on avait appartenu et qui avait encore tout au plus la force de deux régiments où, quinze jours avant, il y en avait trente.

Personne ne pouvait plus se reconnaître, ni indiquer le régiment auquel on appartenait. Il y en avait beaucoup qui, après avoir marché une journée entière, étaient obligés d'errer une partie de la nuit pour retrouver le corps auquel ils appartenaient. Rarement ils y parvenaient ; alors, ne connaissant plus l'heure du départ, ils se livraient trop tard au sommeil et, en se réveillant, ils se trouvaient au milieu des Russes. Que

de milliers d'hommes furent pris et périrent de cette manière !

J'étais toujours près du feu, debout et tremblant, appuyé sur mon fusil. Trois hommes étaient assis autour, ne disant rien, regardant machinalement passer ceux qui étaient sur la route, et ne paraissant pas disposés à partir, parce qu'ils n'en avaient plus la force. Je commençais à m'inquiéter de ne pas voir passer le régiment, lorsque je me sentis tirer par ma peau d'ours. C'était Grangier qui, m'ayant aperçu, venait me dire de ne pas rester davantage, que le régiment passait. Mais j'avais tellement les yeux abattus, qu'en regardant je ne le voyais pas : « Et notre femme ? me dit-il. — Qui t'a dit que j'avais une femme ? — Le sergent-major ; mais où est-elle ? — Je n'en sais rien, mais je sais qu'elle a, sur le dos, un sac dans lequel il y a du linge et dont j'ai grand besoin, et si, quelquefois, tu la rencontres, tu m'en avertiras. Elle est vêtue d'une capote grise de soldat ; un bonnet de peau de mouton lui tient lieu de coiffure ; elle a des guêtres noires aux jambes et un panier au bras. »

Grangier, pensant que j'étais malade, et comme il me l'a dit depuis, que j'étais dans le délire, me prit par le bras, me fit descendre sur la route en me disant : « Marchons, nous aurons de la peine de rejoindre le régiment. » Cependant nous y arrivâmes après avoir dépassé des milliers d'hommes de toute arme qui se traînaient

avec beaucoup de peine et qui nous faisaient prévoir que la journée serait mortelle, pour peu que la marche fût longue.

Elle le fut en effet ; nous traversâmes un endroit dont je n'ai pu savoir le nom et où l'on disait que l'Empereur devait coucher (quoiqu'il l'eût dépassé depuis longtemps). Une quantité d'hommes de toute arme s'y arrêtèrent, car il était déjà tard, et l'on disait que l'on avait encore deux lieues à faire pour arriver à l'endroit désigné où l'on devait bivaquer, qui était une grande forêt.

La route, en cet endroit, est large et bordée, de chaque côté, de grands bouleaux (1). Elle laissait aux hommes et aux équipages la facilité de marcher, mais, lorsque le soir arriva, l'on ne voyait, dans toute sa longueur, que des chevaux morts, et plus nous avancions, plus elle était couverte de voitures et de chevaux expirants, même des attelages entiers succombant aux fatigues, ainsi que des hommes qui, ne pouvant aller plus loin, s'arrêtaient, formaient leurs bivacs au pied des grands arbres parce que, disaient-ils, ils avaient près d'eux ce qu'ils ne trouveraient pas ailleurs : du bois pour faire du feu, les voitures brisées leur en fourniraient, et de la viande avec les chevaux dont la route était encombrée et qui commençaient à embarrasser la marche.

---

(1) Les bouleaux, ce sont des arbres qui, en Russie, viennent excessivement grands (*Note de l'auteur*).

Il y avait déjà longtemps que je marchais seul au milieu de la cohue et que je m'efforçais d'arriver à l'endroit où nous devions passer la nuit, afin de me reposer de cette marche pénible et qui le devenait encore davantage par le verglas qu'il faisait depuis qu'il recommençait à geler sur une neige fondue qui, à chaque instant, me faisait tomber; la nuit me surprit au milieu de toutes ces misères.

Le vent du nord avait redoublé de furie; j'avais, depuis un moment, perdu de vue mes camarades; plusieurs soldats, isolés comme moi, étrangers au corps dont je faisais partie, se traînaient péniblement en faisant des efforts surnaturels afin de regagner la colonne dont ils étaient, comme moi, séparés depuis quelque temps. Ceux à qui j'adressais la parole ne me répondaient pas; ils n'en avaient pas la force. D'autres tombaient, mourants, pour ne plus se relever. Bientôt, je me trouvai seul, n'ayant plus pour compagnons de route que des cadavres qui me servaient de guides; les grands arbres qui la bordaient avaient disparu. Il pouvait être 7 heures; la neige qui, depuis quelque temps, tombait avec force, m'empêchait de voir la direction de mon chemin; le vent qui la soufflait avec violence avait déjà remblayé les traces que la colonne laissait après elle.

Jusqu'alors, j'avais toujours porté ma peau d'ours, le poil en dehors. Mais, prévoyant que j'allais passer une mauvaise nuit, je m'arrêtai

un instant et, afin d'avoir plus chaud, je la mis le poil en dedans; c'est elle à qui je dois le bonheur d'avoir pu, dans cette nuit désastreuse, résister à un froid de plus de vingt-deux degrés, car, l'ayant arrangée sur l'épaule droite qui était le côté de la direction du vent du nord, je pus alors marcher ainsi pendant une heure, temps auquel je suis persuadé n'avoir pas fait plus d'un quart de lieue, car souvent enveloppé par des tourbillons de neige, obligé de tourner malgré moi, je me trouvais avoir retourné sur mes pas, et ce n'était que par les corps morts d'hommes, de chevaux, les débris de voitures et autres, que j'avais passés un instant avant, que je m'apercevais que je n'étais plus dans la même direction; alors il fallait m'orienter de nouveau.

La lune, ou une lueur boréale comme on en voit souvent dans le nord, se montrait par moments; lorsqu'elle n'était pas obscurcie par des nuages noirs qui marchaient d'une vitesse effrayante, elle me mettait à même de distinguer les objets : j'aperçus, mais bien loin encore, une masse noire que je supposai être cette immense forêt que nous devions traverser avant d'arriver à la Bérézina (car nous étions alors en Lithuanie); suivant moi, cette forêt pouvait encore se trouver à une lieue du point où j'étais.

Malheureusement le sommeil qui, dans cette circonstance, était presque toujours l'avant-coureur de la mort, commença à me gagner; mes jambes ne pouvaient plus me soutenir; mes

forces étaient épuisées ; déjà j'étais tombé plusieurs fois en dormant et, sans le froid de la neige qui me réveillait, je me serais laissé aller ; c'en était fait de moi si j'avais eu le malheur de succomber à l'envie de dormir.

L'endroit où je me trouvais était couvert d'hommes et de chevaux morts qui me barraient la route et m'empêchaient de me traîner, car je n'avais plus la force de lever les jambes. Lorsque je tombais, il me semblait que c'était un de ces malheureux étendus sur la neige qui venait de m'arrêter, car il arrivait souvent que des hommes couchés et mourants au milieu du chemin, cherchaient à attraper par les jambes ceux qui marchaient près d'eux, afin d'implorer leur secours, et souvent il est arrivé que ceux qui se baissaient pour secourir leurs camarades tombaient sur eux pour ne plus se relever.

Je marchai environ dix minutes sans direction ; j'allais comme un homme ivre ; mes genoux fléchissaient sous le poids de mon faible corps ; enfin je voyais ma dernière heure, quand tout à coup, chopant contre le sabre d'un cavalier qui se trouvait à terre, je tombai de tout mon long, de manière que mon menton alla porter sur la crosse de mon fusil, et je restai étourdi à ne pouvoir me relever. Je sentais une grande douleur à l'épaule droite contre laquelle mon fusil avait frappé en tombant ; mais, un peu revenu à moi et m'étant mis sur mes genoux, je ramassai mon fusil pour me mettre debout, mais, m'aper-

cevant que le sang me sortait par la bouche, je jetai un cri de désespoir et je me relevai, tremblant de froid et de terreur.

Le cri que j'avais jeté fut entendu d'un malheureux qui gisait à quelques pas de moi, à droite, de l'autre côté de la route; une voix faible et plaintive frappa mon oreille et j'entendis très distinctement que l'on implorait mon secours (à moi qui en avais tant besoin!) par ces paroles : « Arrêtez-vous! Secourez-nous! » Ensuite l'on cessa de se plaindre. Pendant ce temps, je restais immobile pour écouter et je cherchais des yeux afin de voir si je n'apercevrais pas l'individu qui se plaignait. Mais n'entendant plus rien, je commençais à croire que je m'étais trompé. Pour m'en assurer, je me mis à crier de toutes mes forces : « Où êtes-vous donc? » L'écho répéta deux fois « Où êtes-vous donc? ». Alors, je me dis à moi-même : « Quel malheur! Si j'avais un compagnon d'infortune, il me semble que je marcherais toute la nuit, en nous encourageant l'un et l'autre! » A peine avais-je fait ces réflexions, que la même voix se fit entendre, mais plus triste que la première fois : « Venez à nous! » disait-on.

Au même instant, la lune vint à paraître et me fit voir, à dix pas de moi, deux hommes, dont un étendu de tout son long et l'autre assis. Aussitôt, je me dirigeai de ce côté, et j'arrivai près d'eux avec peine, à cause d'un fossé comblé de neige qui séparait la route.

J'adressai la parole à celui qui était assis ; il se mit à rire comme un insensé, en me disant : « Mon ami, sais-tu, ne l'oublie pas ! » Et de nouveau il se mit à rire. Je vis que c'était le rire de la mort. Le second, que je croyais sans mouvement, vivait encore, et, tournant un peu la tête, me dit ces dernières paroles que je n'oublierai jamais : « Sauvez mon oncle, secourez-le ; moi, je meurs ! »

Je reconnus, dans celui qui venait de me parler, la voix qui s'était fait entendre lorsque l'on implorait mon secours ; je lui adressai encore quelque paroles, et, quoiqu'il ne fût pas mort, il ne me répondit pas. Alors, me tournant du côté du premier, je parlai pour l'encourager à se lever et venir avec moi. Il me regarda sans me répondre ; je remarquai qu'il était enveloppé d'une grosse capote doublée en fourrure et dont il cherchait à se débarrasser. Je voulus l'aider à se relever, mais la chose fut impossible. En le prenant par le bras, je vis qu'il avait des épaulettes d'officier supérieur. Il me parla encore un peu de revue, de parade, et finit par tomber sur le côté, la figure sur la neige. Enfin, je dus l'abandonner, car il m'était impossible de rester plus longtemps sans m'exposer à partager le sort de ces deux infortunés. Je passai la main sur la figure du premier ; elle était froide comme la glace. Il avait cessé de vivre. A côté se trouvait une espèce de carnassière que je ramassai, espérant y trouver quelque chose. Mais je m'aperçus

qu'il n'y avait que des chiffons et des papiers. J'emportai le tout.

Ayant regagné la route, je me remis à marcher, mais lentement, écoutant souvent, car il me semblait toujours entendre quelqu'un se plaindre.

L'espoir de rencontrer quelque bivac me fit, autant que je le pouvais, doubler le pas. J'arrivai dans un endroit de la route que je trouvai presque fermé de chevaux morts et de voitures brisées. Tout à coup, je me laisse aller malgré moi et je tombe assis sur le cou d'un cheval mort qui barrait le chemin. Autour étaient étendus sans mouvement des hommes de différents régiments. J'en remarquai même plusieurs de la Jeune Garde, faciles à reconnaître au shako; j'ai supposé, depuis, qu'une partie de ces hommes étaient morts en voulant dépecer le cheval pour le manger, mais qu'ils n'en avaient pas eu la force et qu'ils avaient succombé de froid et de faim, comme cela arrivait tous les jours. Dans cette triste situation, me voyant seul au milieu d'un immense cimetière et d'un silence épouvantable, les pensées les plus sinistres vinrent m'assaillir : je pensai à mes camarades dont je me trouvais séparé comme par une fatalité, ensuite à mon pays, à mes parents, de manière que je me mis à pleurer comme un enfant. Les larmes que je versai me soulagèrent et me rendirent le courage que j'avais perdu.

Je trouvai sous ma main, contre la tête du cheval sur lequel j'étais assis, une petite hache,

comme nous en portions toujours dans chaque compagnie, lorsque nous étions en campagne. Je voulus m'en servir pour en couper un morceau, mais je n'en pus venir à bout, car il était tellement durci par la gelée que j'aurais plutôt coupé du bois. Enfin, j'épuisai le reste de mes forces contre l'animal, et je tombai de lassitude, mais je m'étais réchauffé un peu.

En ramassant la hache qui m'était échappée des mains, je m'aperçus que j'avais cassé plusieurs morceaux de glace, qui n'étaient autre chose que du sang du cheval que, probablement, l'on avait saigné pour tuer. J'en ramassai le plus possible, que je mis précieusement dans ma carnassière ; ensuite j'en mangeai quelques morceaux qui me rendirent un peu de force, et je me remis à continuer mon chemin, à la garde de Dieu, ayant toujours soin de passer à droite et à gauche, afin d'éviter la rencontre des cadavres dont la route était jonchée, m'arrêtant et tâtonnant dans l'obscurité toutes les fois qu'un gros nuage passait sur la lune, et allant le plus vite possible dans la direction du bois, lorsqu'elle reparaissait.

Après avoir marché quelque temps, j'aperçus à peu de distance, et devant moi, quelque chose que je pris d'abord pour un caisson ; mais étant plus près, je reconnus que c'était la voiture d'une cantinière d'un régiment de la Jeune Garde que j'avais rencontrée plusieurs fois depuis Krasnoé, conduisant deux blessés des fusiliers-chasseurs de la Garde.

(*A suivre.*)

Mémoires du duc de Croÿ (1727-1784) (*Suite*).

On employa, cette fois, tout ce qu'il fallait pour rendre cette entrée brillante, sauf que la cour retourna dîner à la Muette et que le carrosse du Sacre ne figura pas; il y avait, pourtant, seize carrosses de parade. Du haut de la terrasse de l'hôtel de Croÿ d'Havré, avec une lunette, je vis l'arrivée à la descente des Bons-Hommes, la cour montée dans les carrosses à l'entrée du Cours-la-Reine, tourner dans la place Louis XV, s'arrêter et recevoir le compliment de la Ville, continuer le long de la terrasse des Tuileries, passer par le Pont royal, le quai des Quatre-Nations et reprendre par le Pont-Neuf. Le canon des Invalides et celui qu'on avait placé à l'entrée du cours anoblissaient le tableau.

Le Roi, l'air content et ouvert, portait un habit de drap d'or et turquin, avec son cordon par dessus. La Reine, très amaigrie, paraissait fort à l'aise. Le maréchal de Soubise, à cheval, se tenait à la hauteur du cocher ; Monsieur à une portière ; les troupes, richement habillées, saluèrent du drapeau.

Au commencement de la terrasse des Tuileries était dressée une tente où se tenait le gouverneur de Paris, entouré d'un beau cortège. Le Roi s'y arrêta, on ouvrit la portière; Monsieur se tint debout, au milieu du carrosse; le Roi se penchant, écouta avec attention le compliment du Prévôt des Marchands, que lui présenta le

duc de Cossé, gouverneur de Paris. On reprit ensuite la marche. Les exempts des Gardes du corps, qui étaient contre les grandes roues (le capitaine des Gardes étant monté dans le carrosse de devant) jetaient des poignées d'argent de trente en trente pas. Le peuple, dont le concours était immense, me parut respectueux et content du spectacle, sans se montrer, pourtant, fort animé.

Le Carnaval fut court, le Roi assista une fois, avec la Reine, au bal de l'Opéra, en très grand incognito. Il parut alors plusieurs ouvrages assez curieux, mais les théâtres l'emportaient sur les sciences. Dans un très bel éloge que lut à l'Académie, avec quelques auteurs estimés, M. de Condorcet, il fit une remarque vraie sur les pertes qu'avaient faites les Lettres et les Sciences en peu de temps : Jussieu, Haller, Linneus, Voltaire, Rousseau... On peut ajouter Garrick et Lekain à cette liste. Une petite pièce de La Harpe, très applaudie, intitulée *Les Muses rivales*, fit honneur à son auteur, malgré ses ennemis ; c'était encore une apothéose théâtrale de Voltaire.

Les épargnes de M. Necker avaient culbuté les fortunes. On n'entendait alors parler que de banqueroutes, ce qui ôta tout crédit. On n'aurait pas trouvé un sol à emprunter.

Le 1er mars, j'allai à Chaillot, chez M. Franklin, qui logeait dans la petite maison du fond, ci-devant au prince de Monaco, dont M. de Chaumont occupait la grande maison. Ce réduit,

modeste mais commode, jouissait d'un superbe jardin et de la proximité du bois de Boulogne. On y arrivait par une petite rue écartée, où il n'est pas facile de trouver la porte, et tout se ressentait de la modeste économie du philosophe. Comme j'entrais, on vint avertir que le repas était servi. Il me dit : « Si vous voulez dîner, nous parlerons après ». Je crois réellement qu'il est *croacre* (1) à sa manière de faire des compliments, dont la rigide simplicité a pourtant de l'ampleur. Je mangeai un dîner frugal, il n'y avait qu'un seul service à la fois, et sans soupe. Je trouvai, entre autres, deux plats de poisson chaud, un *pouding* excellent et de la pâtisserie. Il se trouva là deux jeunes gens dont l'un était son petit-fils (encore en pension) et un anglais taciturne. M. Franklin sortait d'un accès de goutte, pour lequel il venait de se baigner. Il était changé et affaibli, et tirait à sa fin. Comme il ne faisait, de tout le jour, que ce repas là, il mangea de grosses tranches de viande froide et but deux ou trois rasades de bon vin. Il fut tranquille et parla peu ; tout respirait, chez lui, la simplicité et l'économie, trois personnes composant tout le domestique. On lui prêtait un carrosse, quand il désirait sortir, et, assurément, il ne pouvait moins coûter au Congrès. On m'a cependant assuré qu'il devait beaucoup d'argent dans Paris. Il venait d'être accrédité, comme

(1) Quaker.

ministre d'Amérique, auprès de notre cour, et il devait, dans peu de jours, se rendre, avec le corps diplomatique, les mardis, à l'audience du Roi. On cherchait à l'en dissuader, en disant que les autres ambassadeurs et envoyés ne le reconnaîtraient pas comme des leurs; mais il comptait bien aller à Versailles, s'il pouvait marcher.

De là, je passai chez M. de Jansson, à la grille du Cours, et visitai avec lui son curieux jardin.

Dans ce mois de mars, la Reine eut la rougeole, ce qui occupa toute la cour.

La pluie continuant jusqu'au 22 mai, je n'osai, étant souffrant, aller à Marly, que ce temps devait rendre malsain et triste. On l'égaya, cependant, par un café en forme de déjeuner et par beaucoup de spectacles et de courses de barre.

Le 4 mai, chez M. de Montbarrey, à l'Arsenal, je trouvai cinquante carrosses de personnes y ayant rendez-vous. Cette singulière maison lui a été donnée, pour lui et son fils, par le Roi, outre l'hôtel à côté, acheté pour le ministre de la Guerre, et qui était, pour lors, vide. Le salon est rendu délicieux par la vue de la rivière.

Le 5 mai, je passai la soirée chez M. de Lujac, où soupait M. de la Fayette. Il n'avait que vingt-deux ans et était d'une jolie figure. Il s'était conduit en héros, en Amérique.

Ayant quitté Paris le 4 juin 1779, j'y revins le 14 janvier 1780, et trouvai une épidémie générale de rhume, dans la capitale. La cour était

toujours de même. La Reine faisait tout pour les grâces, et la jolie comtesse Jules (1) avait toujours le plus grand crédit sur son esprit. Comme c'était le Carnaval, les parties de bal à l'Opéra incognito continuaient. Le Roi chassait toujours beaucoup, et courait d'une vitesse prodigieuse, menant son cheval avec force.

Le 3 février, j'assistai à la fête de l'ambassadeur de Sardaigne : il était alors de mode de faire venir les banquiers. Les pertes de cent louis dont jadis on se vantait, étaient alors poussées à mille, pour faire parler de soi. Au lieu de six banquiers, comme jadis, dans Paris, il y en avait alors soixante ! Si ce divertissement est dangereux, il ôte de la monotonie à la bonne société. M. de Nérac donna une belle fête chez M. de Priégo, le duc d'Havré fit briller son hôtel, je donnai aussi quelques soupers ; il y en avait tous les soirs quelque part ; les bals y perdaient, il n'y en avait plus guères que d'enfants. Ainsi finit le Carnaval, qui fut court.

Le 19 mars, jour des Rameaux, je fus au contrat de mariage du duc de La Rochefoucauld ; j'avais été à la grand'messe du château, avec l'évêque d'Autun, et je fus frappé de la bonne grâce avec laquelle la Reine se rend à l'office. Par ailleurs, on était un peu trop dissipé, à la cour.

Le 1er avril, je dînai chez le maréchal de

(1) Madame de Polignac.

Biron qui, à 80 ans, galoppait tous les matins et tenait un état des plus nobles. Il paraît que c'est un brevet pour vivre longtems, que d'être maréchal de France, car nous avions, en 1780, le maréchal de Tonnerre, né en 1688, le maréchal de Richelieu en 1696, le maréchal de Brissac en 1698, le maréchal d'Harcourt en 1701, le maréchal de Biron en 1700, le maréchal de Contades en 1704. Le maréchal de Richelieu, à 86 ans, venait de se remarier; son premier mariage eut lieu sous Louis XIV, le second sous Louis XV, le troisième sous Louis XVI.

L'espion Paradès.

Vers cette époque, il arriva un événement qui fit du bruit. Le 4 avril 1780, le Roi fit arrêter et conduire à la Bastille Paradès. Cet homme extraordinaire avait excité la plus vive curiosité, et presque la haine publique, parce qu'il avait conçu et provoqué des expéditions hardies dont la Nation et surtout la Marine n'avaient pas voulu. Parti de rien, il était arrivé à être colonel. Il avait courageusement reproché à M. d'Orvilliers de ne pas agir. Tout le monde voulait percer son secret, et si on avait exécuté les ordres du Roi et réussi, surtout en ne restant pas deux mois à chercher les Espagnols là où ils n'étaient pas, Paradès était au pinacle.

Réellement, on croit que l'ambassadeur d'Espagne, M. d'Aranda, dont il avait captivé l'esprit,

l'aurait fait faire *grand*, comme le bruit en avait couru, au 1er avril, ce qui étonnait tout le monde. Si même le projet ayant manqué, la cour sachant que ce n'était pas la faute de Paradès, et s'il se fût comporté avec sagesse, il serait arrivé à être quelque chose.

J'avais jugé, dès que j'avais su qu'il faisait le seigneur et qu'il montait un grand état, qu'il allait culbuter. Sa tête, chaude et ardente comme celle de la plupart des aventuriers à projets, l'avait emporté. Sans permission, il s'était fait nommer à sa Majesté qui le connaissait mieux que personne ; il avait eu la folie jusqu'à se présenter pour monter dans les carrosses du Roi ; il avait laissé entendre, vrai ou faux, le bruit de sa grandesse ; il avait organisé une maison immense ; enfin, il était en marché pour acheter une terre d'un million, ayant joué beau jeu à la Banque, et la cour lui devait peut-être encore. On comprend qu'en voilà beaucoup plus qu'il n'en fallait pour tourner tous les yeux sur lui ou contre lui ; cela fit grand bruit.

L'expédition manquée, Paradès étant sans ressources, trop connu comme espion, ne pouvant plus être bon à rien, incommodait par son impudence ; ses richesses immenses, tombées comme du ciel, devenaient suspectes ; il ne tenait à rien, et encore un coup, on n'en avait plus que faire, le cri général était contre lui. On le soupçonna d'être espion double, bien payé par l'Angleterre ; la marine, qui le détestait, en était persuadée.

Sur tout cela la cour alla au plus près, qui fut de le faire mettre à la Bastille (1).

Comme on savait que je l'avais beaucoup vu à Calais, on m'en parla; je ne pus me refuser à dire que je croyais du talent à cet homme; cela déplut et on me cita beaucoup trop, ce qui me fâcha. J'en parlai à MM. de Vergennes et d'Aranda, qui me dirent qu'ils convenaient de son talent; M. de Vergennes le croyait imprudent et impertinent, mais pas espion double. M. d'Aranda, peut-être pour s'en débarrasser, paraissait le soupçonner, ce qui m'étonna, car j'avais bien su que Paradès avait été l'âme des comités secrets, mais on m'assura, alors, qu'il avait même travaillé plusieurs fois avec le Roi. Celui-ci l'avait écouté avec plaisir et je n'en suis pas étonné, car il entendait bien son grand projet.

L'Angleterre l'échappa belle, et aurait joué gros jeu, si on s'y était pris trois mois plus tôt, bien ensemble, et si, les Espagnols étant venus au bon moment, on avait voulu agir. Le public, ne sachant rien de tout cela, ne voyait, en Paradès, qu'un aventurier, parvenu en un instant, qui

(1) Richard, dit le comte de Paradès, fut mis en liberté le 15 mai 1781. On lit en note, sur l'ordre du Roi, seule pièce des *Archives* de la Bastille qui ait gardé trace de son séjour au château : « Ce prisonnier a signé une soumission comme il prendroit le nom de Richard; qu'il ne sortiroit pas du royaume, et qu'il n'aprocheroit pas de la Cour ny d'aucuns ports de mer de plus près de 40 lieues. » On sait que Paradès se retira à Saint-Domingue, où il mourut en 1786.

révoltait tout le monde par ses impertinences : jamais la curiosité, maladie des Parisiens, ne fut plus forte.

La première année, cet homme passait à Calais très déguisé ; la seconde, c'était M. de Paradès, chef très autorisé des espions ; la troisième, c'était M. le comte de Paradès, d'abord capitaine, puis colonel à deux épaulettes, espion connu, mais qui savait en imposer, même à l'Angleterre. Ayant pour lui tous les banquiers et les gens de loi, se donnant pour un faiseur de projets, très adroitement masqués sous divers prétextes de commerce, il était bien reçu à Londres. Cela pouvait, avec raison, faire croire à son double jeu, quoique je croie bien réellement qu'il n'a jamais travaillé que pour nous, puisque, je le répète, si on avait agi à temps, comme il le demandait, on pouvait réussir.

Paradès s'était donné à moi pour le fils d'un ingénieur (sans me dire le nom de son père) et pour, à cause de folies de jeunesse, s'être retiré en Suisse, d'où M. de Vergennes l'avait fait revenir pour le donner à M. de Sartines. Voici, d'autre part, sans en répondre, comment le maréchal de Contades, commandant en Alsace, m'arrangea son histoire, qu'il devait savoir : Il me dit qu'un M. de Paradès, ou Parade, ingénieur du Roi, était devenu amoureux, à Phalsbourg, d'une bourgeoise, et que, ne pouvant en obtenir la permission ni de la cour, ni de sa

famille, il l'avait épousée secrètement et en avait eu plusieurs enfants, élevés sous le nom des artisans qui en avaient pris soin. On avait fait de celui-ci, qui était l'aîné, le secrétaire d'un ingénieur des ponts et chaussées ; très jeune, il avait été obligé, pour des fredaines, de se sauver en Suisse, où il avait été utile et s'était fait connaître par de beaux plans du Valais et de petites négociations de politique.

Au commencement de cette guerre, M. de Sartines ayant demandé des sujets hardis pour envoyer à Portsmouth, M. de Vergennes lui avait donné celui-là. Il avait fait des choses étonnantes, dès le début; avait été, déguisé, sur la flotte de Keppel; avait formé une légion d'espions qui le servaient bien. Avec une activité dévorante, se trouvant partout à la fois, il avait rendu des comptes si précis et si clairs, que tous nos ministres l'avaient extrêmement prisé, l'ambassadeur d'Espagne encore plus, car ce dernier voulait que l'on allât à Londres, coûte que coûte. Le Roi lui-même l'avait goûté et avait arrêté avec lui le plan d'attaque. Je dois rendre à Paradès cette justice qu'il mettait, dans cette affaire, plus d'ordre qu'on n'aurait cru; il modérait ceux qui le pressaient et surtout M. d'Aranda, qui était l'âme de tout et qui, sur le vaisseau de M. d'Orvilliers, avait vivement reproché à Paradès de ne pas aller de l'avant. De là vient que la Marine et les officiers embarqués, ne sachant pas jusqu'à quel point notre

homme était autorisé, et redoutant ceux qui poussaient au projet, l'avaient pris pour un fou impertinent.

L'affaire étant manquée, les richesses que ses connaissances dans la banque anglaise avaient procurées à Paradès lui avaient tourné la tête, il s'était cru tout permis et s'était cassé le cou. On mit en tout les plus grandes formes ; on arrêta plusieurs personnes qu'on confronta avec notre aventurier, et on chercha à éclaircir si, outre beaucoup de fautes, on pouvait l'accuser d'être un espion double ; on prétendit que l'un de ses frères était son valet de chambre et l'autre son secrétaire, et on trouva, avec juste raison, que le pied sur lequel il avait monté sa maison était ridiculement splendide.

M. de Vergennes dit, quelques jours après son arrestation, qu'on ne trouvait rien contre lui au sujet d'un double jeu qu'il aurait joué, qu'on ne relevait aucune faute grave et qu'il n'était coupable que d'impertinence. Il était probable qu'il resterait à la Bastille tout le temps de la guerre, ce qui ne pourrait que lui être utile pour mûrir sa tête. Mais tout Paris, qui n'avait pas aimé le projet de débarquement, criait à outrance contre Paradès et contre la cour qui avait mis en lui sa confiance ; il est vrai qu'on ne connaissait pas, comme nous, le talent du sujet.

On avait une grande obligation au Maréchal de Biron, pour la perfection où il avait mis le

régiment des Gardes. Comme il lui faisait bien aider à la police de la ville, il en était résulté une si parfaite tranquillité qu'on n'entendait plus parler de mauvaises aventures dans les rues de Paris ; M. Necker continuait ses économies, on bâtissait, la capitale s'agrandissait, mais on sentait qu'elle était au pinacle et qu'elle diminuerait après. C'était le tems de la guerre des financiers contre les banquiers : M. Necker était banquier, et il ne pouvait plus se faire de grosses fortunes dans la finance, ni dans Paris, hors par les banquiers.

Le 9 avril, le prince de Condé prêta serment entre les mains du Roi, comme colonel-général de l'infanterie française et étrangère.

Le 21, je visitai en amateur la ménagerie de Trianon, le rhinocéros, l'éléphant, le vieux pélican qui a près de 35 ans. Je vis une jolie faisanderie et, prenant par le parc, j'arrêtai avec surprise ma voiture au milieu du bout du canal : je n'y avais pas passé depuis que l'on avait abattu les arbres, jadis si grands et si beaux. C'était comme un autre monde qui me fit soupirer sur le peu de durée des choses.

De là, j'allai au Grand Trianon. On venait de remettre à neuf le bâtiment, qui est un riche morceau d'architecture. Les marbres étaient comme s'ils sortaient des mains de Louis XIV. La vue de l'entrée de la cour est admirable, le reste n'y répond malheureusement pas.

Je me rendis au Petit Trianon, alors cédé

à la Reine; je n'y avais pas été depuis l'avant-veille de la mort de Louis XV. Je crus rêver en trouvant, à la place de la grande serre chaude, des montagnes assez hautes, des rochers et une rivière. Jamais deux arpents de terre n'ont tellement changé de forme, ni coûté tant d'argent. La Reine y faisait terminer un grand jardin anglais, ayant des beautés, quoiqu'il fût choquant d'y voir mêlés le grec et le chinois. A cela près, la grande montagne, les fontaines, le palais de l'Amour, en rotonde d'architecture grecque, et des parties de gazon, sont bien entendues. Les ponts, les rochers et quelques détails me parurent manqués ; en effet, on avait employé, là, un genre mêlé, auquel les vrais amateurs de jardins anglais auront peine à se prêter. Richard, s'inspirant des cahiers de M. Besson sur les Alpes, planta des pins et des mélèzes; le tout est curieux.

Le 8 mai, la comtesse Jules de Polignac, la grande amie de la Reine, accoucha à Paris ; tout fut en mouvement, et le Roi arrêta un voyage de neuf jours, à la Muette, pour que la Reine fût plus à portée d'aller sans cesse rue de Bourbon.

On démolissait, alors, la porte Saint-Antoine et son bastion. Je visitai, au bout du cours, le bâtiment qu'on construisait pour la grande machine à feu destinée à donner de l'eau à Paris. Le cylindre avait quatre mètres de diamètre, la conduite montante deux : celle-ci était formée d'un seul tuyau de fer en plan incliné, devait porter l'eau à 300 toises de distance de là,

derrière les filles Sainte-Geneviève, sur les hauteurs de Chaillot, dans deux réservoirs destinés à alimenter la capitale. La force de la machine, ou pompe foulante, devait forcer l'eau à glisser et à monter, selon ce plan incliné. J'examinai ces superbes travaux, mais il me paraissait qu'on se préparait de gros embarras, pour l'entretien des tuyaux, et je doutai que Paris prît assez de goût à la chose pour l'avantage de cette compagnie.

Ayant quitté Paris le 29 mai 1780, j'y revins le 26 janvier 1781. La Reine dominait entièrement: le Roi en était fort amoureux. Le 9 février, parut le *Compte* que M. Necker rendait à Sa Majesté, en janvier 1781 (1). Ce petit livre in-4°, se vendait un écu à l'Imprimerie Royale, et chez Panckouke; le prix était employé au profit des pauvres que soulageait Madame Necker. On se l'arrachait; on en tirait 3.000 à la fois, qui étaient enlevés à l'instant; bientôt, on en eut débité 20.000.

Le 1er mars, fut publiée, par ordonnance

(1) Malgré la détresse du trésor, les dépenses de la cour étaient énormes. On voit par le *Compte rendu*, de Necker, que les sommes affectées au service des maisons du Roi, de la Reine (suivant Mercy, celle-ci coûtait 2 600 000 livres), de Madame, fille du Roi, de Madame Élisabeth, de Mesdames tantes, s'élevaient à 25 700 000, et que les maisons des comtes et comtesses de Provence et d'Artois coûtaient huit millions de livres. — Voir Baudrillard, *Histoire du luxe*, t. IV, et les Registres de la chambre aux deniers (à la Bibliothèque Nationale). — A tout cela, il faut ajouter les ordonnances de dépenses contenues au *Livre rouge* (aux Archives Nationales). Le comte de Provence s'était fait donner 14 450 000 livres, et le comte d'Artois 11 800 000, etc.

royale, une loi générale contre les jeux de hasard, et surtout de chance inégale. C'était pour ne pas paraître obéir au Parlement qui, huit jours auparavant, tous les princes et ducs étant invités, mais non convoqués, avait voulu donner cette loi, avec des peines encore plus fortes. Les jeux de banquiers étaient devenus d'usage, et dangereux. On approuva généralement ces mesures, la Reine donna le bon exemple, et tout parut calmé pour le moment. C'était bien fait, et, pourtant, je regrettais les grands soupers et les assemblées que cela procurait, et qui faisaient sortir de la monotonie et de l'ennui de la bonne société, qui a trop peu de variété et d'action à Paris. Le Carnaval, médiocre du reste, finit au 1er mars. On construisait, même dans mon quartier, de nouvelles rues, où se trouvaient de beaux hôtels, et je fis dresser mon cheval au feu de l'École militaire.

Le 13 mars, je fus à Versailles, à la suite des ambassadeurs, il n'y avait, là, guère qu'eux, la cour était déserte, douce et tranquille, on n'y regardait plus les anciens. Je dînai chez M. de Vergennes, avec le corps diplomatique, composé de plus de quarante personnes. Je quittai Paris le 1er avril. . . . .

. . . .

En Juin 1781, tout était tranquille à Paris, on s'occupait seulement de spectacles et de querelles de musique, quand il arriva un malheur

qui aurait pu être encore plus grand. Il y avait dix-huit ans que l'Opéra n'avait brûlé en entier, et qu'on avait reconstruit la salle, mais on l'avait fait dans le même terrain, qui était serré contre le Palais Royal, et cela par complaisance, afin de donner des loges à ce palais. Le théâtre était vaste, possédait trois étages, et était établi en salle de machines. Le 8 juin, vendredi, qui est le jour élégant, on venait de donner *Orphée*, et, par un très grand bonheur, presque tout le monde était sorti. A huit heures et demie, un maladroit ouvrier, en levant une des échelles qui tiennent les lampions derrière les coulisses, mit le feu aux bandes d'air, et à une toile. Le peu de personnes qui étaient restées sur le théâtre ne firent que rire et crièrent : « Coupez les cordes ! » pour amener la chute de ce qui était enflammé. Ceux qui auraient dû être là ne se trouvaient plus à leur poste, on se trompa de corde, une des grandes toiles du fond s'enflamma, on ne coupa que d'un côté, elle pendit et prit feu en entier. L'incendie se communiqua aux petits bois pendant l'un sur l'autre, au cintre. Toutes les portes ouvertes firent comme autant de ventilateurs, on cria « A l'eau ! », il ne s'en trouva pas, et, en cinq minutes, le cintre fut enflammé sans ressources.

Bien heureusement, le public était sorti, sans quoi trois ou quatre mille personnes auraient péri. Il ne restait que les danseurs et figurants du dernier ballet, à se déshabiller dans leurs petites logettes, en l'air, dans les machines. Ils furent

enveloppés de flammes ; deux d'entre eux et trois perruquiers qui les aidaient y périrent, ainsi que quatre ouvriers machinistes, un pompier et un domestique, en tout onze personnes. C'est au juste ce qui y a péri, et, demi-heure plus tard, faute de débouchés, tous les spectateurs étaient perdus. Au bout de quinze minutes, l'immense charpente embrasée s'écroula, les flammes s'élevèrent de plus de trois cents pieds, sur un arpent d'étendue. On dit qu'on signala l'incendie de trente lieues à la ronde, et, quoique la nuit fût sombre et qu'il tombât une petite pluie, on voyait à lire dans tout Paris. Madame de Guerchy me manda qu'il faisait très clair dans sa cour, à Montrouge. Il ne fallut pas plus d'une demi-heure pour que cette immense salle fût consumée. S'il eût fait du vent, et qu'il n'eût pas tombé de pluie, ce foyer immense, qui calcina les pierres, eût embrasé tout le quartier, mais, par ce temps favorable et le service des pompes, qui jetaient un fleuve d'eau en l'air, on sauva les environs et on concentra le feu dans son brasier, où il couva plus de huit jours.

Cet événement fait frémir, en se rappelant qu'il y avait cinq mille spectateurs, et on se demande quelle eût été leur position si le feu eût pris pendant le spectacle. On se souvient de tout ce qui a péri à Amsterdam, et, dans la même semaine que celle-ci, le 1er juin, le bel Opéra de Mantoue brûla aussi en entier, mais heureusement le feu n'y prit qu'au matin. On convient, cepen-

dant, que, pendant le spectacle, les machinistes étant à leur poste, il n'y a qu'à couper les cordes, à faire tomber les parties enflammées, et à marcher dessus, et aussi, à tenir sous la main de grandes éponges au bout de perches. On est habitué à ces précautions, mais elles peuvent manquer, et le risque est gros d'entasser tant de monde dans un si petit espace, n'ayant pas de débouchés suffisants. Ce malheur fit sentir le danger qu'il y a d'enfermer les spectateurs dans des loges que la confusion, en cas de panique, ne permettrait pas d'ouvrir, position dont la pensée fait horreur, de placer les salles sans les isoler en entier, d'avoir pour sorties de petits escaliers où les premiers culbutés par ceux qui poussent par derrière, formeraient tout d'abord un tas de corps qui boucheraient tous les passages, en sorte qu'il est certain que les trois quarts y auraient péri, d'autant qu'en peu de minutes, on aurait été suffoqué par la fumée.

Outre les précautions, trop rares, qu'on prend dans la salle des Machines, on n'en voit presque pas d'autres, puisque l'on ne saurait éviter l'immensité des bois secs et légers, des cordes et des toiles peintes à l'huile, non plus que la quantité de chandelles et de matière inflammable qu'il y a partout. Pour le spectateur, il faudrait que la salle fût isolée, qu'on n'enfermât personne, et qu'outre les portes ordinaires, il y eût de grandes étendues de simples cloisons de bois mince, que la foule pût enfoncer, et qu'au lieu

d'escaliers, on disposât, pour chaque étage, de plusieurs côtés, de grandes rampes douces, quelque chose qu'il dût en coûter, pour qu'à l'instant et de partout, on pût s'échapper de plusieurs endroits sur un grand front à la fois; ceci, pour longtemps, doit donner frayeur à ceux qui aiment le spectacle, mais le temps et l'amour du plaisir font tout oublier. En attendant, on convertit l'Opéra en grand concert, aux Tuileries. Il serait à souhaiter qu'on construisît de nouvelles salles pour les deux Comédies. . . .

. . . .

Le 4 octobre, étant à mon commandement à Condé, je vis passer le courrier précurseur qui défendait de livrer des chevaux de poste aux particuliers, la Reine étant en travail, et cela pour donner de l'avance aux courriers de la Cour. Le lendemain 25, je reçus, par la poste, la lettre d'avis du ministre, et, en même temps, j'appris, par un supplément de la *Gazette de France*, la grande nouvelle, ainsi conçue :

« *Versailles, lundi* 22 *octobre* 1781.

« *La Reine, qui avait commencé à ressentir* « *quelques douleurs vers les* 9 *heures du matin,* « *le* 22 *de ce mois, est accouchée très heureuse-* « *ment, ce jour, à une heure* 23 *minutes après* « *midi, d'un prince on ne peut mieux portant.* — « *Monsieur le Dauphin a été baptisé le même*

« *jour à trois heures. — La santé de la Reine est*
« *aussi bonne que possible* (1). »

Voilà donc le Roi possédant un dauphin! M. le comte d'Artois avait deux garçons et, chose à laquelle on ne s'attendait plus du tout, Madame était décidément grosse. La branche régnante était bien appuyée, et l'on n'avait plus la crainte que, malgré le désistement de celle d'Espagne, il pût y avoir des troubles. Cela était fort beau, mais tous ces enfants-là étaient bien chers, de toute façon, à l'État! Cet événement faisait encore époque par le crédit absolu qu'on croyait que cette naissance allait achever de donner à la Reine; ce qu'on appelait « sa « société » avait beau jeu. D'ailleurs, c'était une grande dépense pour les fêtes à donner, les pensions à créer, dans le temps d'une guerre embarrassante. Louis XVI, né le 23 août 1754, avait alors 27 ans, et Marie-Antoinette 26 ans, étant née le 2 novembre 1755.

Malgré le renvoi de M. Necker, idole des foules, l'intérieur n'avait jamais été si tranquille: il n'y avait plus de dispute de religion ni de controverses, parce qu'il n'y avait plus de reli-

---

(1) Le 22 octobre 1781, Marie-Antoinette donnait le jour au premier Dauphin qui mourut en 1789, à Meudon. Louis XVI raconte cette naissance dans son *Journal.* Voir la *Revue rétrospective* de TASCHEREAU, tome V, et *Meudon,* par M. LE VICOMTE DE GROUCHY.

gion et qu'on méprisait ces disputes-là. Le Parlement, d'ailleurs, réuni par M. de Maurepas, était ménagé, tranquille et content. Il n'y avait pas de grand parti à la Cour, les belles-lettres adoucissaient les esprits. Aussi, la France se livra-t-elle à la joie qu'elle aime. Toutes les têtes de Paris en tournèrent, et cela donna le ton au royaume.

Les couches de Sa Majesté furent des plus heureuses, ainsi que tout ce qui y avait rapport. Le Roi se trouva le premier chez la Reine, il ne la quitta pas, marqua un bonheur franc et charmant qui attendrit tout le monde. Quand il se rendit à Notre-Dame, assister au *Te Deum*, peu de jours après, la joie et les transports des Parisiens furent réels et francs. Aux spectacles gratuits, où l'allégresse se manifesta ouvertement, on joignit des scènes, on chanta des couplets se rapportant au moment : le tout fut fort touchant. Parmi la foule immense de vers que l'on composa à ce sujet, je distingue ceux-ci.

A la Comédie Italienne, un couplet, après avoir marqué notre joie d'avoir un héritier du trône, finissait par ces paroles :

Qu'il soit tardif à y monter,
Tardif à en descendre ! . . . . .

On ne pouvait, en peu de mots, faire un meilleur souhait pour le Roi et pour son fils.

Un chevalier, dans une très jolie pièce, après

avoir très bien peint la joie publique, car on n'est pas Français à demi, disait :

Mais quelle heure est-il? . . . .
Je regarde à ma montre, elle était arrêtée. . . .
Dites-moi, de grâce, madame Giroflée,
Dis-je à certain minois, un vrai réveil matin
Qui vendait des bouquins auprès de Saint-Martin,
Quelle heure est-il, ma toute belle?
— D'un dauphin, Monsieur, me dit-elle,
D'un dauphin, rien n'est si certain!. . .

Cela peignait à merveille comme toutes les têtes tournèrent de joie à cette nouvelle.

Voici encore une énigme que tout le monde devinera :

Favorable météore,
Je suis né parmi les lys;
Fils du soleil, dès mon aurore,
Je mets en feu tout mon pays,
Et c'est ce pays qui m'adore. . . .

Ma belle-fille m'écrivit de Versailles, le 19 novembre :

« La Reine a reçu, hier, toutes les révérences d'un air fort aimable, et gracieux, mais M. de Maurepas est au plus mal; il a été administré ce matin. Il avait toute sa tête; la gangrène se met au bras; sa femme fait grand'pitié. »

M. de Maurepas mourut vers minuit, dans la nuit du 21 au 22 novembre, dans l'appartement en haut des petits cabinets. Il était entré au Conseil à dix-sept ans, soixante-quatre ans auparavant! Il en avait quatre-vingt-un au

moment de sa mort, dont Sa Majesté fut très affligée.

Je rentrai à Paris le 25 janvier 1782, et, dès le lendemain, allai voir, à la grève de l'Hôtel-de-Ville, les dispositions de la fête qui avait eu lieu le 22, par une belle journée, et avait bien réussi, au feu d'artifice près. On n'avait pas épargné, on avait même prodigué la dépense. L'emplacement étant des plus ingrats, on n'avait rien négligé pour y remédier.

Le fond de la grève était affreux à voir : aussi l'avait-on masqué par une immense et très belle galerie de charpente, solide, superbement décorée, où on avait disposé la tribune du Roi ; le feu était placé en face, sur le parapet nouveau du quai. Comme les autres fois, on avait bâti une grande salle dans la cour, richement décorée. Je l'avais déjà vue ainsi, le soir où Louis XV, passant en revue toutes les beautés de Paris, avait jeté le mouchoir à madame d'Etioles... La galerie de charpente joignait en retour l'ancienne grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Leurs Majestés dînèrent en public, dans cette galerie où je trouvai M. Moreau, architecte de la Ville, que je louai sur ce qui était bien ; mais je blâmai la décoration du feu, trop massive pour être placée si près, et qui aurait dû être décorée sur les quatre faces. Pour avoir eu des charpentes trop serrées, les artificiers n'eurent pas de place et n'osèrent pas garnir le feu, qui manqua tout à fait.

La Reine ne parut pas contente de son cortège, ni des acclamations, et fut assez sérieuse. Hors cela et l'insuccès du feu d'artifice, tout se passa dans le plus grand ordre. Le Roi fit merveille, et on en fut enchanté ; le jour était beau, les principales illuminations dans la ville furent réussies, ainsi que les divers banquets du peuple.

Le 30 janvier eut lieu la fête des Gardes du corps, dans la salle des machines, à Versailles. La Reine ouvrit le bal par une contredanse, avec le premier Garde du corps qui se trouva à portée (1). Le Roi ne dansa pas. La nuit, il y eut bal masqué, dans la même salle. On avait distribué 3000 billets pour le bal paré, et 6000 pour le bal masqué.

Le reste du Carnaval se passa bien, on était content à la ville et à la cour, et d'une tranquillité remarquable. Je n'ai jamais vu moins de mouvement dans les esprits. Paris, qui en avait besoin, gagna un peu pour les marchands. On s'amusait entre soi, mais il n'y avait rien de saillant.

M. de Maurepas étant mort, ce qui était l'événement qu'attendaient les intrigants, on fut très étonné que le Roi, pendant sa maladie, et, dans les commencements, quoique très touché de cette perte, ne donnât pas la moindre prise à conjecturer son choix. (*A suivre.*)

---

(1) M. Dumoret, de Tarbes. Voir la description de cette fête dans les *Souvenirs* de Belleval, qui y assista.

Mémoires de J.-F. Bourgogne (1812-1813).
(Suite.)

Les chevaux qui la conduisaient étaient morts et en partie mangés ou coupés par morceaux ; autour de la voiture étaient sept cadavres presque nus et à moitié couverts de neige ; un seulement avait encore sur lui une capote en peau de mouton. Je m'en approchai pour l'examiner, mais je crois plutôt que c'était pour lui ôter cette capote. A peine m'étais-je baissé pour regarder, que je reconnus une femme. Elle donnait peut-être encore quelque signe de vie lorsqu'on avait été forcé de l'abandonner, et c'était à cela que cette malheureuse devait d'avoir conservé ses vêtements.

Dans la situation où je me trouvais, le sentiment de ma conservation était toujours ma première pensée ; c'est pourquoi, par un mouvement irréfléchi, je voulus encore essayer mes forces en cherchant à couper un morceau de cheval, sans penser qu'un instant avant, j'étais tombé de lassitude en voulant faire la même chose. Je pris donc ma hache à deux mains et j'attaquai le cheval qui était dans les brancards de la voiture, mais ce fut, comme la première fois, peine inutile. Alors l'idée me vint de passer mon bras dans le corps du cheval et de voir si, avec la main, je ne pourrais pas en retirer le cœur, le foie ou quelque autre chose ; mais je faillis l'avoir gelée ; j'en fus quitte pour

un doigt de la main droite qui n'était pas encore guéri en arrivant à Paris, au mois de mars 1813.

Enfin, ne pouvant arracher un lambeau de chair que j'aurais mangé crue, je me décidai à passer la nuit dans la voiture qui était couverte, et dans laquelle je n'avais pas encore regardé, étant certain qu'il n'y avait rien à manger : je m'avançai près de la femme morte afin d'essayer de lui ôter la capote de peau de mouton pour m'en couvrir, mais il me fut impossible de lui faire faire un mouvement. Cependant je n'avais pas perdu tout espoir. Elle avait le corps sanglé avec une courroie de sac ou une bretelle de fusil, et, pour la lui ôter, il fallait que je lui fasse faire un demi-tour, parce que la boucle qui la serrait était de l'autre côté. Pour cela, je pris mon fusil à deux mains, et m'en servant comme d'un levier, sous le corps. Mais à peine avais-je commencé, qu'un cri déchirant sortit de la voiture. Je me retourne ; un second cri se fait entendre : « Marie! criait-on, Marie, à boire, je me meurs! » Je restai interdit. Une minute après, la même voix répéta : « Ah! mon Dieu! » Aussitôt il me vient dans l'idée que ce sont les malheureux blessés que l'on a abandonnés sans qu'ils le sachent. Ce n'était que trop vrai.

Ayant monté sur la carcasse du cheval qui était dans les brancards, je m'appuyai sur le bord de la voiture, et, ayant demandé ce que l'on voulait, l'on me répondit avec bien de la peine : « A boire ! »

Tout à coup, pensant à la glace de sang que j'avais dans ma carnassière, je voulus descendre pour en prendre, mais la lune, qui m'éclairait depuis assez de temps, disparaît tout à coup sous un gros nuage noir, et, pensant poser le pied sur quelque chose de solide, je le mets à côté et je tombe sur trois cadavres qui se trouvaient l'un contre l'autre. J'avais les jambes plus hautes que la tête, les cuisses placées sur le ventre d'un mort et la figure sur une de ses mains. J'étais habitué à coucher, depuis un mois, au milieu de compagnie semblable, mais je ne sais si c'est parce que j'étais seul, quelque chose de plus terrible que la peur s'empara de moi. Il me semblait que j'avais le cauchemar; je restai quelque temps sans parole; j'étais comme un insensé, et je me mis à crier comme si l'on me tenait sans vouloir me lâcher. Malgré les efforts que je faisais pour me relever, je ne pouvais en venir à bout. Enfin je veux m'aider de mes bras, mais je pose, sans le vouloir, ma main droite sur une figure, et mon pouce entre dans la bouche.

Dans ce moment, la lune reparaît et je vois tout ce qui m'entoure. Un frisson me parcourt; je quitte mon point d'appui et je retombe encore. Mais alors tout change. Je suis honteux de ma faiblesse et, au lieu de la peur, une espèce de frénésie s'empare de moi. Je me relève en jurant et en mettant mes mains, mes pieds sur les figures, les bras, les jambes, n'importe où.

Je regarde le ciel en jurant, et semble le défier. Je prends mon fusil, je frappe contre la voiture, je ne sais même pas si je n'ai pas frappé sur les pauvres diables qui étaient à mes pieds.

Devenu plus calme et décidé à passer la nuit dans la voiture, près des blessés, pour me mettre à l'abri du mauvais temps, je pris un morceau de sang à la glace dans ma carnassière et je montai dedans, cherchant, en tâtonnant, celui qui m'avait demandé à boire et qui ne cessait de crier, mais faiblement. En m'approchant, je m'aperçus qu'il était amputé de la cuisse gauche.

Je lui demandai de quel régiment il était, il ne me répondit pas. Alors, cherchant sa tête, je lui introduisis avec peine mon morceau de sang glacé dans la bouche. Celui qui était à côté était froid et dur comme un marbre. J'essayai de le mettre en bas de la voiture pour prendre sa place, attendre le jour et partir ensuite avec ceux que je supposais être encore en arrière, mais je n'en pus venir à bout. Je n'avais pas la force de le bouger et, le bord de la voiture étant trop haut, je ne pouvais le pousser à terre. Voyant que le premier n'avait plus qu'un instant à vivre, je le couvris avec deux capotes que le mort avait sur lui, et, restant encore un instant assis sur les jambes de ce dernier, je cherchai dans la voiture s'il n'y avait rien qui pût m'être utile. N'ayant rien trouvé, j'adressai encore la parole au premier, mais inutilement. Je lui passai la main

sur la figure : elle était froide, et, à la bouche, il avait encore le morceau de glace que je lui avais introduit. Il avait cessé de vivre et de souffrir.

Ne pouvant, sans m'exposer à périr, rester plus longtemps, je me disposai à partir, mais, avant, je voulus encore regarder la femme qui était à terre, pensant que c'était Marie, la cantinière, que je connaissais particulièrement comme étant du même pays que moi, et, profitant de la clarté que la lune donnait dans ce moment, je l'examinai et, à la taille et à la figure, je fus certain que c'était une autre personne.

Le fusil sous le bras droit, comme un chasseur, deux carnassières, une en maroquin rouge et l'autre en toile grise que j'avais trouvée un instant avant, ma hache au côté, un morceau de sang glacé dans la bouche et les deux mains dans mon pantalon, je me remis en route. Il pouvait être neuf heures, la neige avait cessé de tomber, le vent soufflait avec moins de force et le froid avait perdu un peu de son intensité. Je me mis à marcher toujours dans la direction du bois.

Au bout d'une demi-heure, la lune disparut comme par enchantement. C'est ce qui pouvait m'arriver de plus fâcheux. Je restai quelques minutes à me reconnaître, appuyé sur mon fusil et battant des pieds pour ne pas me laisser prendre par le froid, en attendant que la clarté revînt. Mais je fus trompé dans mon attente, car elle ne reparut plus.

Cependant mes yeux commencèrent à s'habituer à l'obscurité de manière à y voir assez pour me conduire. Tout à coup, je crus m'apercevoir que je ne marchais plus dans la même route ; naturellement porté à éviter le vent du nord, je lui avais tout à fait tourné le dos. J'en eus la certitude en ne rencontrant plus, sur mes pas, aucune trace de débris de l'armée.

Je ne saurais dire le temps que je marchai dans cette nouvelle direction, peut-être une demi-heure, lorsque je m'aperçus, mais trop tard, que j'étais sur le bord d'un précipice, où je roulai à plus de quarante pieds de profondeur. Il est vrai de dire que je parcourus cette distance à plusieurs reprises ; que trois fois je fus arrêté par des broussailles. Alors, pensant que c'en était fait de moi, je fermai les yeux et je me laissai aller à la volonté de Dieu. Il fallut aller jusqu'au fond, où j'arrivai sur quelque chose de bombé qui rendit un son sourd.

Je restai quelque temps étourdi, mais comme rien ne m'étonnait plus, après tout ce qui m'était arrivé, je fus bientôt revenu de ma surprise. M'apercevant que mon fusil m'avait échappé des mains, je me mis en tête de le chercher. Mais bien me prit d'y renoncer et d'attendre jusqu'au jour.

Je tirai mon sabre du fourreau et, comme je ne pouvais rien voir, j'allai, tout en sondant, devant moi. C'est alors que je m'aperçus que l'objet sur lequel j'étais tombé et qui avait rendu

un son sourd était un caisson dont je cherchai à faire le tour ainsi que de deux carcasses de chevaux que je rencontrai sur le devant.

Voulant trouver un endroit convenable afin de passer le reste de la nuit, je m'arrêtai pour écouter et voir ; au bout d'un instant, je sentis de la chaleur aux pieds. Ayant baissé la tête, je m'aperçus que j'étais arrêté sur l'emplacement d'un feu qui n'était pas tout à fait éteint.

Aussitôt, je me couche à terre et, mettant les mains dans les cendres pour les réchauffer, je parvins à retrouver quelques charbons que je réunis avec beaucoup de peine et de précaution. Ensuite je me mis à souffler et j'en fis jaillir quelques étincelles que je reçus précieusement sur la figure et dans les mains. Mais du bois pour ravitailler mon feu, où en trouver? Je n'osais l'abandonner, car ce feu devait me sauver la vie, et, pendant que je me serais éloigné pour en chercher, il pouvait s'éteindre.

Crainte d'accident, je déchire un morceau de ma chemise qui tombait en lambeaux, j'en fais une mèche et je l'allume. Ensuite, tout en tâtonnant avec les mains autour de moi, je ramasse des petits morceaux de bois qui, fort heureusement, se trouvent à ma portée, et, avec de la patience, je parviens, non sans beaucoup de difficulté, à le rallumer. Bientôt la flamme pétille, et ramassant tout le bois que je trouve, au bout d'un instant j'ai un grand feu de manière à me faire distinguer tous les objets

qui se trouvent à cinq ou six pas de moi.

Je vis d'abord, sur le dessus du caisson, écrit en grandes lettres : Garde Impériale, État-Major. L'inscription était surmontée de l'aigle. Ensuite, autour et aussi loin que je pouvais voir, le terrain était couvert de casques, de shakos, de sabres, de cuirasses, de coffres enfoncés, de porte-manteaux vides, d'habillements épars et déchirés, de selles, de schabraques de luxe et d'une infinité d'autres choses. Mais, à peine avais-je jeté un coup d'œil sur tout ce qui m'environnait, l'idée me vint que l'endroit où je me trouvais pourrait bien être à portée du bivac d'un parti de Cosaques et, aussitôt, voilà que la peur me prend et que je n'ose plus entretenir mon feu. Il n'y a pas de doute, dis-je en moi-même, que cet endroit est occupé par des Russes, car si c'était des Français, l'on y verrait des grands feux ; nos soldats, à défaut de nourriture, se chauffaient très bien lorsqu'ils le pouvaient, et là, justement, le bois ne manque pas ! Je ne concevais pas qu'un endroit comme celui où je me trouvais, à l'abri du vent, n'eût pas été choisi pour y passer la nuit. Enfin je ne savais si je devais rester ou partir.

Pendant que je faisais ces réflexions, mon feu avait considérablement diminué, et je n'osais y remettre du bois. Mais l'envie de me réchauffer et de me reposer quelques heures l'emporta sur la crainte. J'en ramassai autant qu'il me fut possible, j'en fis un bon tas que je mis près de

moi, de manière à le pouvoir prendre sans me bouger, et me chauffer ainsi jusqu'au jour. Je ramassai aussi plusieurs schabraques pour mettre sous moi, et, enveloppé dans ma peau d'ours, le dos tourné au caisson, je me disposai à passer ainsi le reste de la nuit.

En mettant du bois sur mon feu, je m'aperçus qu'il se trouvait, parmi les morceaux, une côte de cheval, et, quoiqu'on l'eût déjà rongée, il y restait encore assez de viande pour apaiser la faim qui commençait à me dévorer, et, quoique couverte de neige et de cendres, c'était, pour le moment, beaucoup plus que je n'aurais osé espérer. Depuis la veille, je n'avais mangé que la moitié d'un corbeau que j'avais trouvé mort, et, le matin avant mon départ, quelques cuillerées de soupe de gruau mélangée de morceaux de paille d'avoine et de grains de seigle, et salée avec de la poudre.

A peine ma côtelette était-elle chaude, que je commençai à mordre, malgré les cendres qui servaient d'assaisonnement. Je fis, de cette manière, mon triste repas, en regardant de temps à autre, à droite et à gauche, si je ne voyais rien autour de moi qui pût m'inquiéter.

Depuis que j'étais dans ce fond, ma position s'était un peu améliorée. Je ne marchais plus, j'étais à l'abri du vent et du froid, j'avais du feu et à manger. Mais j'étais tellement fatigué que je m'endormis en mangeant, mais d'un sommeil agité par la crainte, et interrompu par les dou-

leurs que j'avais dans les cuisses : il semblait que l'on m'avait roué de coups. Je ne sais combien de temps je me reposai, mais lorsque je m'éveillai, il n'y avait pas encore d'apparence que le jour dût venir de sitôt, car, en Russie, les nuits sont longues. C'est le contraire en été ; il n'y en a presque pas.

Lorsque je m'étais endormi, je m'étais mis les pieds dans les cendres. Aussi, en me réveillant, je les avais chauds. Je savais par expérience que le bon feu délasse et apaise les douleurs ; c'est pourquoi je me disposai à en faire un en mettant le feu au caisson, en y ajoutant tout ce qui pourrait être susceptible de brûler. Aussitôt, ramassant et réunissant tout le bois que je pus trouver, ainsi que les coffres brisés, et en ayant mis une partie contre, je n'avais qu'à pousser mon feu et à l'incendier.

Cependant, je voulus encore attendre quelque temps, car je pensais que si mon feu, jusqu'à présent, ne m'avait attiré aucun désagrément, c'est-à-dire quelques patrouilles de Cosaques, c'est parce qu'il était petit et dans un fond, mais que le contraire pourrait fort bien arriver lorsque le caisson serait tout en feu.

La flamme commençait à éclairer et à me mettre à même de voir tout ce qui était autour de moi. Je vis venir, sur ma gauche, quelque chose que je pris d'abord pour un animal, et comme il y a beaucoup d'ours en Russie, et surtout dans cette contrée, je pensais et j'étais

presque certain, à la tournure de l'individu, que c'en était un, car il marchait à quatre pattes. Il pouvait être à dix ou douze pas, et je ne pouvais encore bien le distinguer. Lorsqu'il ne fut plus qu'à cinq ou six pas, je reconnus que c'était un homme, et de suite je pensai que ce pouvait être un blessé qui, attiré par le feu, venait en prendre sa part. Crainte de surprise, je me mis sur mes gardes, et, prenant mon sabre qui était près de moi et hors du fourreau, j'avançai deux pas à la rencontre et sur la droite de l'individu, en lui criant : « Qui es-tu? » En même temps, je lui mettais la pointe de mon sabre sur le dos, car j'avais reconnu que c'était un Russe, un vrai Cosaque à longue barbe.

Aussitôt, il leva la tête et se mit en position d'esclave, en voulant me baiser les pieds et en me disant : « *Dobray Frantsouz!* (1) » et d'autres mots que je comprenais un peu et que l'on dit lorsqu'on a peur. S'il avait pu deviner, il aurait vu que j'avais, pour le moins, aussi peur que lui. Il se mit sur ses genoux pour me montrer qu'il avait un coup de sabre sur la figure. Je remarquai que, dans cette position, sa tête allait jusqu'à mon épaule, de sorte qu'il devait avoir plus de six pieds. Je lui fis signe de s'approcher du feu. Alors il me fit comprendre qu'il avait une autre blessure. C'était une balle qui lui était entrée dans le bas ventre ; tant qu'à son coup de

---

(1) Bon français! (*Note de l'auteur.*)

sabre, il était effrayant. Il lui prenait sur le haut de la tête, descendant le long de la figure jusqu'au menton, et allait se perdre dans la barbe, preuve certaine que celui qui le lui avait appliqué n'allait pas de main morte. Il se coucha sur le dos pour me montrer son coup de feu ; la balle avait traversé. Dans cette position, je m'assurai qu'il n'avait pas d'armes. Ensuite il se mit sur le côté sans plus rien dire. Je me mis en face pour l'observer. Je ne voulais plus m'endormir, car je voulais, avant le jour, exécuter mon projet de mettre le feu au caisson et de partir ensuite. Mais voilà que, tout à coup, une autre terreur me prend en pensant qu'il pouvait bien contenir de la poudre !

A peine ai-je fait cette réflexion, que, tout fatigué que je suis, je me lève et, ne faisant qu'un saut au-dessus du feu et du pauvre diable qui était devant moi, je me mis à courir à plus de vingt pas sur la gauche, mais, *chopant* à une cuirasse qui se trouvait sur mon passage, j'allai mesurer la terre de tout mon long. J'eus encore le bonheur, dans cette chute, de ne pas me blesser, car j'aurais pu rencontrer, en tombant, quelques débris d'armes, et il y en avait beaucoup d'éparses dans cet endroit ; j'ai pu m'en assurer lorsqu'il commença à faire jour. M'étant relevé, je me mis à marcher en reculant, et toujours les yeux fixés sur l'endroit que je venais d'abandonner, comme si vraiment j'avais été certain qu'il existât de la poudre dans le caisson

et qu'il allât faire explosion. Peu à peu revenu de ma peur, je regagnai l'endroit que j'avais quitté sottement, car je n'étais pas plus en sûreté à vingt pas que contre le feu.

Je pris les morceaux de bois enflammés, je les portai avec précaution à l'endroit où j'étais tombé; ensuite je pris la cuirasse à laquelle j'avais *chopé*, afin de m'en servir à ramasser de la neige et à éteindre le feu. Mais à peine avais-je commencé cette besogne, qu'un bruit de fanfare se fit entendre, et, ayant attentivement écouté, je reconnus facilement les clairons de la cavalerie russe, qui m'annonçaient que je n'étais pas loin d'eux. A ce son national, j'avais vu le Cosaque lever la tête. Je cherchai, en l'examinant attentivement, à lire sur sa physionomie quelle était sa pensée, car le feu éclairait encore assez pour distinguer ses traits. Il semblait vouloir aussi lire sur ma figure l'impression que ce bruit inattendu avait produit sur moi. C'est ainsi que j'ai pu voir comme cet homme était hideux : une carrure d'Hercule, des yeux louches se renfonçaient sous un front bas et saillant; sa chevelure et sa barbe, rousses et drues comme un crin, donnaient à ses traits un caractère sauvage. Dans ce moment, je crus voir qu'il souffrait horriblement de sa blessure, car il faisait des mouvements comme quelqu'un qui a une forte colique et, par moment, il grinçait des dents, qui ressemblaient à des crocs.

J'avais interrompu mon ouvrage, et, ne

sachant plus que faire, j'écoutais stupidement cette musique sauvage, quand, tout à coup, un autre bruit se fait entendre derrière moi. Je me retourne ; jugez de ma frayeur : c'est le caisson qui s'ouvre comme un tombeau, et je vois se lever, du fond, un corps d'une grandeur extraordinaire, blanc comme neige, depuis les pieds jusqu'à la tête, ressemblant au fantôme du Commandeur dans le *Festin de pierre*, tenant le dessus du caisson d'une main et un sabre nu de l'autre. A l'apparition d'un pareil individu, je fais quelques pas en arrière et je tire mon sabre. Je le regarde sans rien dire, en attendant qu'il parle le premier ; mais je vois que mon fantôme est embarrassé, en cherchant à se défaire d'un grand collet rabattu par-dessus sa tête. Ce collet tenait à un manteau blanc qui l'empêchait de distinguer ce qui l'environnait, et, comme il faisait cette manœuvre de la main dont il tenait son sabre, il ne pouvait parvenir à se débarrasser la tête sans s'exposer à faire retomber sur lui le dessus du caisson qu'il tenait de la main gauche.

Enfin, rompant le silence je lui demandai d'une voix mal assurée : « Êtes-vous français? »

— Eh, oui, certainement, je suis français, la belle sacrée demande! Vous êtes-là, me dit-il, comme une chandelle bénite! Vous me voyez embarrassé et vous ne m'aidez pas à sortir de mon cercueil! Je vois, mon camarade, que vous avez eu peur! — Oui, c'est vrai, mais parce que

vous auriez pu être un vivant semblable à celui qui se trouve dans ce moment couché près du feu! »

Pendant ce colloque, je l'avais aidé à sortir. A peine fut-il à terre, qu'il se débarrassa de son grand manteau. Jugez de ma surprise et de ma joie en reconnaissant, dans ce fantôme, un des plus vieux grognards des grenadiers de la Vieille garde, un de mes anciens camarades qui se nommait Picart, Picart de nom et picard de nation, que je n'avais pas vu depuis notre dernière revue de l'Empereur au Kremlin, mon vieux camarade avec qui j'avais fait mes premières armes, car, en entrant aux Vélites, j'étais de la compagnie dont il faisait partie et de la même escouade. J'avais été, avec lui, aux batailles d'Iéna, de Pultusk, d'Eylau, d'Eilsberg et Friedland. Je le quittai ensuite après la paix de Tilsitt, pour le retrouver plus tard, en 1808, sur les frontières d'Espagne, au camp de Mora où il fut, pendant cinq mois, sous mes ordres, car j'étais caporal, et le hasard l'avait fait tomber dans mon escouade (1), et, depuis, nous avions fait les autres campagnes ensemble, quoique n'étant plus du même régiment.

Picart eut de la peine à me reconnaître, tant j'étais changé et misérable, et à cause de ma

(1) Au camp de Mora, où nous étions avec l'Empereur, et une fraction de chaque corps de la Garde, l'on mit des vieux grenadiers en subsistance dans nos escouades; ce fut de la sorte que je fus le caporal de Picart. (*Note de l'auteur.*)

peau d'ours, du reste de mon acoutrement et de la nuit. Nous nous regardions avec étonnement, moi de le voir assez propre et bien portant, et lui de me trouver si maigre, et, comme il me le disait, ressemblant à Robinson Crusoé. Enfin, rompant le silence : « Dites-moi donc, me dit-il, mon pays, mon sergent, comme vous voudrez, par quel hasard ou par quel malheur j'ai le bonheur de vous trouver ici pendant la nuit et seul en compagnie de ce vilain Kalmouck, car c'en est un ; regardez le bien : voyez ses yeux! Il est ici depuis hier cinq heures, mais quelque temps après, il a disparu. C'est pourquoi je suis surpris de le revoir ».

Je contai à Picart comment je l'avais vu et la peur qu'il m'avait faite : « Et vous, me dit-il, mon pays, comment diable êtes vous tombé ici pendant la nuit? — Avant de vous conter cela, je vous demanderai d'abord si vous n'avez pas un petit morceau de quelque chose à me donner à manger. — Si, mon sergent, un petit morceau de biscuit ! » Aussitôt il ouvrit son sac et en tira un morceau de biscuit grand comme la main, qu'il me donna et que je dévorai de suite, car, depuis le 27 octobre, je n'avais pas mangé de pain (1). En dévorant le biscuit, je lui dis : « Picart, vous avez de l'eau-de-vie? — Non, mon pays. — Cependant il me semble que j'en sens l'odeur. — Vous avez

---

(1) Seulement un petit morceau que Grangier me donna à Smolensk, le 10 novembre. (*Note de l'auteur.*)

raison, me répondit-il, car hier, lorsque l'on a pillé le caisson que vous voyez, il s'en trouvait une bouteille. Ils n'ont pu s'entendre pour la boire. Elle a été cassée et perdue. » Je lui témoignai le désir de savoir la place. Il me la montra ; alors je ramassai de la neige à l'eau-de-vie, comme j'avais fait du sang de cheval à la glace. — Pas si bête ! dit Picart. Je n'y pensais pas. Dans ce cas, nous en trouverons de quoi nous mettre en ribotte, car il paraît qu'il y en avait plusieurs bouteilles dans le caisson ! »

Le morceau de biscuit que j'avais mangé, ainsi que quelques pincées de neige à l'eau-de-vie, me firent beaucoup de bien. Alors je lui contai tout ce qui m'était arrivé, depuis la veille au soir. Picart m'écoutait et avait de la peine à me croire ; mais ce fut bien pire lorsque je lui fis un détail de la misère et de la situation de l'armée, de son régiment et de toute la Garde impériale en général. Ceux qui liront ce journal seront surpris de ce que Picart ne savait rien de tout cela : en voici la raison.

VIII

Pourquoi Picart se trouve en avant. — Dispositions de départ. — Les Cosaques. — Nous partons. — La tempête. — Le lac. — Le cheval. — Le bivac de la cavalerie russe. — Nous faisons la soupe. — Je me repose. — Notre repas. — Les Cosaques. — Notre départ. — Combat. — Scène tragique sur le lac. — Continuation de notre marche. — Nous sommes suivis par deux Tartares; nous en tuons un. — Picart est blessé. — Nous gagnons la grand'route. — Rencontre des prisonniers. —

Notre bivac. — La chaumière dans la forêt. — La famille polonaise. — Le juif. — Les loups. — Nous quittons la chaumière. — Nous rejoignons l'armée. — Passage de la Bérézina. — Désastre.

Après la bataille de Malo-Jaroslawetz, Picart n'avait plus vu le régiment dont il faisait partie, ayant été commandé de service pour escorter un convoi composé d'une portion des équipages du quartier impérial. Depuis ce jour, le détachement qu'il escortait avait toujours marché en avant de l'armée de deux ou trois journées, de sorte qu'il n'avait pas eu, à beaucoup près, autant de misère que l'armée. N'étant que 400 hommes, ils trouvaient quelquefois des vivres. Ils avaient aussi les moyens de transport. A Smolensk, ils avaient pu se procurer du biscuit et de la farine pour plusieurs jours. A Krasnoé, ils avaient eu le hasard d'arriver et de repartir vingt-quatre heures avant que les Russes, qui nous coupèrent la retraite, fussent arrivés, et à Orsha, ils purent encore se procurer de la farine. Dans un village, il se trouvait toujours assez d'habitations pour se mettre à l'abri, ne fût-ce que les maisons de Poste établies de trois lieues en trois lieues, tandis que nous qui avions commencé par marcher plus de 150,000 hommes ensemble, dont il ne nous restait plus la moitié, nous n'avions, pour toute habitation, que les forêts et les marais, pour nourriture qu'un morceau de cheval, encore pas autant que l'on aurait voulu, et, pour boisson, de l'eau, et pas

toujours. Enfin, la misère de mon vieux camarade ne commençait à compter que du moment où j'étais avec lui.

Picart me dit que l'individu qui se trouvait couché à notre feu, avait été blessé, hier, par des lanciers polonais, dans une attaque qui eut lieu à trois heures après-midi. Voici ce qu'il me conta :

« Plus de 600 Cosaques, et d'autre cavalerie, sont venus pour attaquer notre convoi, mais ils furent mal reçus, car nous étant abrités avec nos voitures formant un carré autour de nous, sur la route qui est très large en cet endroit, nous les laissâmes avancer assez près, de sorte qu'à la première décharge, onze restèrent morts sur la neige. Un plus grand nombre fut blessé et emporté par leurs chevaux. Ils se sauvèrent, mais furent rencontrés par des lanciers polonais faisant partie du corps que commandait le général Dombrowski (1), qui achevèrent de les mettre en déroute ; celui qui est là, couché, et qui a un coup de sabre sur la frimousse, a été ramené prisonnier par eux, ainsi que plusieurs autres, mais je ne sais pas pourquoi ils l'ont abandonné. » Je lui dis que c'était probablement parce qu'il avait une balle qui lui traversait le

(1) Le corps que commandait le général Dombrowski, qui était un Polonais, n'était pas venu jusqu'à Moscou, il était resté en Lithuanie ; il marchait, dans ce moment, sur Borisow, pour empêcher les Russes de s'emparer du pont de la Bérézina. (*Note de l'auteur.*)

corps, et puis, que faire des prisonniers, puisque l'on n'avait rien pour les nourrir?

« Après le *hourra* dont je viens de vous parler, continua Picart, il y a eu un peu de confusion. Tous ceux qui conduisaient les voitures pour traverser le défilé qui se trouve un peu avant d'arriver à la forêt, voulaient passer les premiers pour arriver le plus vite possible dans le bois, afin d'être à l'abri d'un coup de main. Une partie des équipages que j'accompagnais, pensant bien faire, espérant trouver plus haut un passage qui, probablement, n'existe pas, prit sur la gauche en marchant sur le bord du fond où nous sommes, mais la neige cachait une crevasse qui se trouvait sur notre passage, de manière que le premier caisson fit la culbute, et roula en faisant un demi-tour, avec les deux *cognias* (1), dans l'endroit où nous sommes. Le reste des équipages a évité le même sort en faisant un demi-tour à gauche, mais je ne sais s'il est arrivé à bon port. Tant qu'à moi, l'on m'a laissé ici avec deux chasseurs pour garder le diable de caisson, en nous disant que, dans un moment, l'on enverrait des hommes et des chevaux pour le retirer, ou enlever ce qu'il contenait. Mais une heure après, comme il allait faire nuit, neuf hommes, des traîneurs de différents corps, passant justement de ce côté, ayant vu le caisson renversé et ne nous voyant

(1) *Cognia*, en polonais comme en russe, veut dire cheval. (*Note de l'auteur.*)

que trois pour le garder, l'enfoncèrent sous prétexte qu'il contenait des vivres, malgré tout ce que nous pûmes faire et dire pour les en empêcher.

« Lorsque nous vîmes que le mal était sans remède, nous fîmes comme eux, en prenant et mettant de côté tout ce qui pouvait nous tomber sous la main, pour le remettre ensuite à qui ça appartenait. Mais il était déjà trop tard, car tout ce qu'il y avait de convenable était pris, et les chevaux coupés en vingt morceaux. J'ai pourtant ce manteau blanc, qui me servira. Ce que je n'ai pu comprendre, c'est que les deux chasseurs qui étaient avec moi soient partis sans que je m'en aperçusse. »

Je dis à Picart que les hommes qui avaient pillé le caisson étaient de la Grande armée, et que, s'il leur avait demandé des nouvelles, ils auraient pu lui en dire autant et même plus que moi : « Après tout, mon pauvre Picart, ils ont bien fait d'emporter et de profiter de tout ce qui leur tombait sous la main, car dans un instant, les Russes seront ici. — Vous avez raison, me dit Picart, aussi je pense qu'il faut mettre nos armes en état. — Il faut d'abord que je retrouve mon fusil, dis-je à Picart, car c'est la première fois que nous nous quittons. Il y a six ans que je le porte, et je le connais si bien, qu'à toute heure de la nuit, au milieu des faisceaux d'armes, en le touchant, ou au bruit qu'il fait en tombant, je le reconnais. » Comme il n'était pas tombé de

neige pendant la nuit, j'eus le bonheur de le retrouver. Il est vrai que Picart me suivait en m'éclairant avec un morceau de bois résineux.

Après avoir arrangé notre chaussure, chose qu'il fallait soigner, afin de mieux marcher et de ne pas avoir les pieds gelés, nous fîmes rôtir un morceau de viande de cheval, dont Picart avait eu soin de faire une ample provision, et, après avoir mangé et pris pour boisson un peu de neige à l'eau de vie, nous prîmes encore chacun un morceau de viande que Picart mit sur son sac, et moi dans ma carnassière, et, debout devant notre feu, nous nous chauffâmes les mains sans rien nous dire, mais pensant, chacun de notre côté, à ce que nous devions faire.

« Ah ! çà, dit le vieux brave, voyons, de quel côté allons-nous *tirer nos guêtres ?* — Mais, lui dis-je, j'ai toujours cette infernale musique dans les oreilles ! — Nous nous sommes peut-être trompés. Cela pourrait bien être la diane, ou le réveil des grenadiers à cheval de chez nous ! Vous connaissez bien l'air :

Fillettes, auprès des amoureux,
Tenez bien votre sérieux, etc. »

J'interrompis Picart en lui disant que, depuis plus de quinze jours, la diane, ainsi que le réveil du matin, était morte, que nous n'avions plus de cavalerie, et qu'avec ce qui restait, l'on avait formé un escadron, que l'on appelait l'*escadron sacré*, qu'il était commandé par le plus ancien

maréchal de France, que les généraux y étaient comme capitaines et que les colonels, ainsi que les autres officiers, servaient comme soldats ; qu'il en était de même d'un bataillon que l'on appelait le *bataillon sacré*, enfin que, de 40 mille hommes de cavalerie, il n'en restait plus mille.

Et, sans lui donner le temps de me répondre, je lui dis que ce qu'il avait entendu était bien le signal de départ de la cavalerie russe, et que c'était cela qui l'avait fait sortir du caisson : « Oh ! c'est pas tout à fait ça, mon pays, qui m'a fait décamper, mais bien que, depuis quelque temps, je voyais vos dispositions à y mettre le feu ! »

A peine Picart avait-il prononcé le dernier mot, qu'il me saisit par le bras en me disant : « Silence ! Couchez-vous ! » Aussitôt, je me jette à terre. Il en fait autant, et, prenant la cuirasse que j'avais apportée, il en couvre le feu ; je regarde et j'aperçois la cavalerie russe défiler au-dessus de nous, dans le plus grand silence. Cela dura un bon quart d'heure. Aussitôt qu'ils furent partis : « Suivez-moi ! me dit-il, » et, nous tenant par le bras, nous nous mîmes à marcher dans la direction d'où venait la cavalerie.

Après quelque temps, Picart s'arrêta en me disant tout bas : « Respirons, nous sommes sauvés, au moins pour le moment. Nous avons eu du bonheur, car si l'ours (en parlant du Cosaque blessé) s'était aperçu que les siens passaient si près de lui, il n'y a pas à douter qu'il

n'eût beuglé comme un taureau, pour se faire entendre, et Dieu sait ce qui serait arrivé ! A propos, j'ai oublié quelque chose, et c'est le principal ; il faut retourner d'où nous venons. Il se trouve, sur le derrière du caisson, une marmite que j'ai oublié de prendre, et qui vaut mieux, pour nous, que tout ce qu'il y avait dedans ! » Comme il voyait que je n'étais pas trop de son avis : « Allons ! marchons ! me dit-il, ou nous sommes exposés à mourir de faim ! »

Nous arrivâmes à notre bivac ; nous trouvâmes notre feu presque éteint, et le pauvre diable de Cosaque, que nous y avions laissé dans des souffrances terribles, se roulant dans la neige, ayant la tête presque dans le feu. Nous ne pouvions rien faire pour le soulager, cependant nous le mîmes sur des schabraques de peaux de moutons, afin qu'il pût mourir plus commodément : « Il n'est pas encore près de mourir, me dit Picart, car voyez comme il nous regarde ! Ses yeux brillent comme deux chandelles ! » Nous l'avions presque assis, et nous le tenions chacun par un bras, mais, au moment où nous le quittâmes, il retomba la face dans le feu. Nous n'eûmes que le temps de le retirer, afin qu'il ne fût pas brûlé. Ne pouvant mieux faire, nous le laissâmes pour nous dépêcher de chercher la marmite, que nous retrouvâmes écrasée à ne pouvoir s'en servir ; cela n'empêcha pas Picart de me l'attacher sur le dos.

Ensuite, nous essayâmes de monter la côte, afin

de gagner, avant qu'il fît jour, le bois, où nous pourrions être à l'abri du froid et de l'ennemi. Après avoir roulé deux fois du haut en bas, nous pûmes parvenir à nous frayer un chemin dans la neige. Nous arrivâmes en haut précisément en face de l'endroit où j'avais été précipité la veille, et où nous avions vu la cavalerie russe filer un instant avant. Nous nous arrêtâmes pour respirer et voir la direction que nous devions prendre : « Tout droit ! me dit Picart. Suivez moi ! » En disant la parole, il allonge le pas, je le suis, mais à peine a-t-il fait trente pas, que je le vois disparaître dans un trou qui avait plus de six pieds de profondeur. Il se releva sans rien dire, et, m'avançant son fusil, je l'aidai à sortir. Mais lorsqu'il fut retiré, il se mit à jurer contre le bon Dieu de la Russie et contre l'Empereur Napoléon qu'il traita de *conscrit*, car il faut, disait-il, qu'il soit tout à fait conscrit pour être resté si longtemps à Moscou : « Quinze jours, c'était assez pour boire et manger tout ce qu'il y avait, mais y rester trente-quatre jours pour y attendre l'hiver, je ne le reconnais plus là ! Oui, répéta-t-il, c'est un conscrit, et s'il était là, je lui dirais que ce n'est pas comme cela que l'on conduit des hommes ! Coquin de Dieu ! m'en a-t-il déjà fait voir des grises, depuis seize ans que je suis avec lui ! En Égypte, dans les sables de la Syrie, nous avons souffert, mais ce n'est rien, mon pays, en comparaison des déserts de neige que nous parcourons, et ce n'est pas tout encore ! Il faut vraiment avoir

l'âme chevillée dans le ventre pour résister ! » Alors il se mit à souffler dans ses mains et à me regarder : « Allons, lui dis-je, mon pauvre Picart, ce n'est pas le moment de discuter ! Il faut prendre un parti. Voyons plus à gauche, si nous ne trouverons pas un meilleur passage ! » Picart avait tiré la baguette de son fusil. Il allait toujours en sondant, mais partout, à droite et à gauche, c'était la même chose. Nous finîmes, cependant, par opérer notre passage à l'endroit même où il était tombé. Lorsque nous fûmes sur l'autre bord, nous marchâmes toujours en sondant devant nous. Lorsque nous eûmes fait la moitié du chemin pour arriver au bois, nous fûmes arrêtés par un fond assez semblable à celui où nous avions passé la nuit. Sans trop calculer le danger, nous le traversâmes, et ce fut avec beaucoup de peine que nous arrivâmes de l'autre côté. Là, il fallut, tant nous étions fatigués, s'arrêter encore pour respirer.

Un peu sur notre droite, l'on voyait arriver, d'une vitesse à nous épouvanter, des nuages noirs. Ces nuages, arrivant avec le vent du nord, nous annonçaient un ouragan terrible qui nous faisait présager que nous allions passer une cruelle journée ! Le vent déjà se faisait entendre dans la forêt, à travers les sapins et les bouleaux, avec un bruit effrayant, et nous poussait du côté opposé à celui où nous voulions aller. Quelquefois, nous tombions dans des trous cachés par la neige. Enfin, après une petite heure, nous arri-

vâmes au point tant désiré, et au moment où la neige commençait à tomber par gros flocons.

L'ouragan était tellement violent, qu'à chaque instant des arbres tombaient, cassés ou déracinés, menaçant de nous écraser, de sorte que nous fûmes forcés de sortir de la forêt et de suivre la lisière du bois, ayant le vent à notre gauche. Nous fûmes arrêtés dans notre marche par un grand lac que nous aurions pu facilement traverser, puisqu'il était gelé. Mais ce n'était pas notre direction. Enfin, ne pouvant plus marcher à cause de la quantité de neige qui nous empêchait d'y voir, nous prîmes le parti de nous abriter contre deux bouleaux assez gros pour nous garantir du vent et attendre mieux.

Il y avait déjà longtemps que nous battions la semelle pour ne pas avoir les pieds gelés, quand je m'aperçus que le vent était tombé un peu. J'en fis l'observation à Picart afin de nous disposer à changer de place : « A la bonne heure! mon bon ami, me dit-il, car il faudrait avoir le corps plus dur que du fer pour ne pas passer l'arme à gauche, au bout d'une heure que l'on resterait ici ! »

Nous avions déjà côtoyé une grande partie du lac, lorsque je vis Picart s'arrêter tout-à-coup et regarder fixement. Je l'interroge des yeux. Il me répond en me saisissant le bras et en me disant bas à l'oreille : « Bouche cousue ! » Alors, me traînant sur la droite, derrière un buisson de petits sapins, et me regardant, il me dit encore à

voix basse : « Vous ne voyez donc pas? — Je ne vois rien ; et vous, que voyez-vous? — De la fumée, un bivac! » Effectivement, je vis ce qu'il me disait.

Une idée me vint. Je dis à Picart : « Si, par hasard, le feu que nous voyons était l'emplacement du bivac de la cavalerie russe que nous avons vue ce matin? — Je pense comme vous, me dit-il, il nous faut agir comme s'ils étaient là. Ce matin, avant notre départ, nous avons commis une grande faute en ne chargeant pas nos armes, lorsque nous étions près du feu. A présent que nous avons les mains engourdies et que les canons de nos fusils sont remplis de neige, nous ne saurions le faire, mais avançons toujours avec prudence! »

La neige ne tombait plus que faiblement, et le ciel était devenu plus clair. Tout-à-coup, j'aperçus, sur le bord du lac et derrière un buisson, un cheval qui rongeait l'écorce d'un bouleau. L'ayant fait remarquer à Picart, il pensa encore que ce pouvait être là que la cavalerie russe avait passé la nuit, et, comme le cheval n'avait pas de harnachement, c'était, disait-il, probablement, un cheval blessé que l'on avait abandonné.

A peine avions-nous fait cette réflexion, que nous vîmes le cheval lever la tête, se mettre à hennir, ensuite venir tranquillement droit sur nous, s'arrêter contre Picart et le sentir comme s'il le reconnaissait. Nous n'osions, dans cette situation, ni bouger, ni parler. Le diable de

cheval restait toujours contre nous, la tête haute contre le bonnet à poil de Picart qui n'osait respirer, dans la crainte que ceux à qui il appartenait ne viennent le chercher. Mais, ayant remarqué qu'il avait un coup de fusil dans le poitrail, nous n'eûmes plus de doute que le cheval était abandonné, ainsi que le bivac. En un instant, nous arrivons dans un espace assez grand formant un demi cercle, couvert d'abris et de plusieurs feux, de sept chevaux tués et en partie mangés. Cela nous fit supposer que plus de deux cents hommes y avaient passé la nuit : « Ce sont eux! dit Picart, en mettant les mains dans les cendres pour les réchauffer. Il n'y a plus de doute, car voilà un cheval jaune que je reconnais. Il était de la fête, et m'a servi de point de mire. Je crois ne pas me tromper en vous disant que j'ai envoyé à son maître une commission pour l'autre monde. » Après avoir regardé si rien ne pouvait nous inquiéter, nous nous occupâmes de ravitailler un bon feu placé devant un abri fort épais, qui paraissait avoir été celui du chef de la troupe, car il avait été soigné, en comparaison des autres.

La neige avait tout-à-fait cessé de tomber, et, au grand vent, avait succédé un grand calme. Nous nous préparâmes à faire la soupe. Nous avions notre provision de viande de cheval, que nous avions emportée le matin, mais nous jugeâmes convenable de la garder, puisque nous en avions autour de nous. Picart se mit de suite

en besogne, et, avec ma petite hache, il en coupa de la fraîche pour faire la soupe, et une autre provision pour emporter. Nous essayâmes d'enfoncer la glace pour avoir de l'eau, mais nous n'en eûmes ni la force, ni la patience.

Nous étions bien réchauffés, et l'espoir de manger une bonne soupe me donnait de la joie, tant il est vrai que, lorsque l'on est dans la peine, il faut peu de chose pour nous rendre heureux !

Cependant notre marmite, dans l'état où elle était, ne pouvait nous servir, mais Picart, qui était très adroit et que rien n'embarrassait, se disposa à la mettre en état de nous être utile. Ayant coupé un sapin gros comme le bras, à un pied et demi de terre, pour lui servir d'enclume, et un autre morceau de la même longueur, pour servir de marteau, qu'il enveloppa d'un chiffon afin de ne pas faire de bruit en frappant, il se mit bravement à faire le chaudronnier et à chanter, en frappant en mesure sur la marmite, ces paroles qu'il chantait toujours à la tête de la compagnie, dans les marches de nuit :

C'est ma mie l'aveugle,
C'est ma mie l'aveugle,
C'est ma fantaisie,
J'en suis amoureux !

En entendant cette grosse voix qui semblait sortir d'un tonneau, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Mon vieux camarade, vous n'y pensez pas ; ce n'est pas le moment de chanter ! »

Picart, levant la tête, me regarda en souriant et, sans me répondre, il continua :

Elle a le nez morveux
Et les yeux chassieux;
C'est ma mie l'aveugle,
C'est ma fantaisie,
J'en suis amoureux!

Picart, voyant que son chant ne m'amusait pas, cessa. Il me montra la marmite qui avait déjà pris une autre forme : elle était en état de service :

« Vous vous rappelez, me dit-il, le jour de la bataille d'Eylau, lorsque nous étions en colonne serrée par division, sur la droite de l'église? — Certainement, lui dis-je, il faisait un temps comme aujourd'hui. Je dois d'autant plus m'en souvenir qu'un brutal de boulet russe m'enleva, de dessus mon sac, la marmite que je portais ce jour-là, pour mon tour. Mon pauvre Picart, vous devez vous en souvenir aussi? — Par la sacrebleu, si je m'en souviens! répond Picart. C'est pour cela que je vous en parle, et pour vous demander si l'industrie et le besoin auraient pu raccommoder votre marmite! — Non, certainement, pas plus que les deux têtes qu'il emporta de Grégoire et de Lemoine! — Diable! me dit Picart, comme vous vous rappelez leurs noms! — Je ne les oublierai jamais, car Grégoire était vélite comme moi, et, de plus, un ami intime. J'avais, ce jour-là, dans la marmite, du biscuit et des haricots. — Oui, répond Picart, qui firent

mitraille sur nos frimousses ! Coquin de Dieu ! quelle journée encore que celle-là ! »

En causant de la sorte, la neige fondait dans la marmite. Nous y mîmes de la viande tant que nous pûmes, afin qu'après en avoir mangé, il pût nous en rester assez de cuite pour la route que nous avions à faire.

Ma curiosité me porta à voir ce que contenait la carnassière en toile que j'avais ramassée, la veille, auprès des deux malheureux que j'avàis trouvés mourants sur le bord de la route. Je n'y trouvai que trois mouchoirs des Indes, deux rasoirs et plusieurs lettres écrites en français et datées de Stuttgard, à l'adresse de Sir Jacques, officier badois au régiment de dragons. Ces lettres étaient d'une sœur et pleines d'expressions d'amitié. Je les avais conservées, mais, lorsque je fus fait prisonnier, elles furent perdues.

Assis devant le feu, à l'entrée de l'abri que nous avions choisi, le dos tourné au nord, Picart ouvrit son sac. Il en tira un mouchoir où, dans l'un des coins, il y avait du sel, et, dans l'autre, du gruau. Il y avait longtemps que je n'en avais vu autant ; aussi je faisais des grands yeux, en pensant que j'allais manger une soupe salée au sel, moi qui, depuis un mois, en mangeais, ayant pour tout assaisonnement de la poudre. Il présida avec ordre à la cuisine, en mettant à part une partie du gruau pour la soupe, lorsque la viande serait cuite.

Comme je me trouvais extraordinairement fatigué, et l'envie de dormir étant cette fois provoquée par la chaleur d'un bon feu, je témoignai le désir de me reposer : « Eh bien, me dit Picart, reposez-vous, enfoncez-vous sous l'abri, et moi, pendant ce temps, je soignerai la soupe. Cela ne m'empêchera pas de veiller au grain pour notre sûreté, en commençant par nettoyer nos armes, et ensuite les charger. Combien avez-vous de cartouches ? — Trois paquets de quinze. — C'est bien, et moi quatre, cela fait cent cinq. En voilà plus qu'il n'en faut pour descendre vingt-cinq Cosaques, si toutefois il s'en présente. Allons ! dormez ! » Je ne me le fis plus dire une seconde fois. Je m'enveloppai dans ma peau d'ours et, les pieds au feu, je m'endormis.

Je dormais d'un profond sommeil, lorsque Picart me réveilla en me disant : « Mon pays, voilà, je pense, près de deux heures que vous reposez comme un bienheureux. J'ai mangé. A présent, c'est à votre tour, et à moi de me reposer, car je sens que j'en ai aussi bon besoin. Voilà nos fusils en bon état et chargés. Veillez bien, à votre tour, et lorsque je me serai un peu reposé, nous partirons. » Alors il s'enveloppa dans son manteau blanc et se coucha ; à mon tour, je pris la marmite entre les jambes ; je me mis à manger la soupe avec un appétit dévorant. Je crois que de ma vie je n'avais mangé et ne mangerai avec autant de plaisir.

Mon vieux grognard m'avait donné un morceau

de biscuit gros comme mon pouce, pour, disait-il, me dégraisser les dents après avoir mangé ma viande.

Après mon repas, je me levai pour veiller à mon tour. Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais en observation, lorsque j'entendis le cheval blessé, que nous avions trouvé en arrivant, se mettre à hennir plusieurs fois, prendre le galop jusqu'au milieu du lac. Là, s'arrêtant, il en fit encore autant. Aussitôt, j'entendis d'autres chevaux lui répondre. Alors il prit sa course du côté où on lui avait répondu. A peine est-il parti, que je me place derrière un massif de petits sapins, et, de là, suivant sa course de l'œil, je le vois qui joint un détachement de cavalerie qui traversait le lac. Ils étaient au nombre de vingt-trois. J'appelle Picart qui, déjà, dormait tellement fort qu'il ne m'entendit pas, de manière que je fus obligé de le tirer par les jambes. Enfin il ouvrit les yeux : « Eh bien, quoi ? Qu'y a-t-il ? — Aux armes ! Picart. Vite ! Debout ! La cavalerie russe sur le lac ! En retraite dans le bois ! — Il fallait me laisser dormir, car, nom d'un chien, je faisais déjà bonne chère ! — J'en suis fâché, mon vieux, mais vous m'avez dit de vous prévenir, et il pourrait se faire que d'autres viennent de ce côté ! — C'est vrai, dit-il. Oh ! scélérat de métier ! Où sont-ils ? — Un peu sur la droite et hors de portée ! » Un instant après, cinq autres parurent qui passèrent devant nous, à demi-portée de fusil. En même

temps, nous vîmes les premiers qui s'arrêtèrent et qui, mettant pied à terre en tenant leurs chevaux par la bride, firent un cercle autour d'un endroit où, probablement, ils avaient, la veille ou pendant la nuit, cassé la glace, afin de faire abreuver leurs chevaux, car on les voyait frapper avec le bois de leurs lances pour casser la glace nouvellement formée.

Nous décidâmes de lever le camp et de plier bagage le plus promptement possible et tâcher ensuite, par des manœuvres pour ne pas être vus, de rejoindre la route et l'armée, si nous pouvions.

Il pouvait être onze heures; ainsi, jusqu'à quatre, où la nuit commençait à venir, s'il ne nous arrivait pas d'accident, nous pouvions faire encore du chemin. Je ne pensais pas que l'armée fût bien loin, puisque les Russes nous attendaient au passage de la Bérézina, où tous ses débris étaient forcés de se réunir.

Nous nous dépêchâmes. Picart mit dans son sac force provision de viande. De mon côté, je fis comme je pus, en remplissant ma carnassière de toile. Picart voulut rejoindre la route par le chemin où nous étions venus, en suivant toutefois la lisière de la forêt, car, disait-il, si nous sommes surpris par les Russes, nous avons toujours, pour nous garantir, les deux côtés de la forêt, et, dans le cas où nous ne rencontrerions rien, nous avons un chemin qui nous empêchera de nous perdre.

Nous voilà en route, lui, le sac sur le dos, avec plus de quinze livres de viande fraîche dans l'étui

de son bonnet à poil; moi portant la marmite renfermant la viande cuite. Il me dit, en marchant, qu'il avait toujours eu pour habitude, lorsqu'il y avait plusieurs choses à porter dans l'escouade, de se charger de préférence des vivres, quelle que fût la quantité, parce que, en se chargeant des vivres, au bout de quelques jours, on finit par être le moins chargé; et, à l'appui de ce qu'il me disait, il allait me citer Esope, lorsque plusieurs coups de fusil se firent entendre, paraissant venir de l'autre côté du lac : « En arrière! Dans le bois! » me dit Picart. Le bruit ayant cessé, voyant que personne ne nous observait, nous nous remîmes à marcher.

L'ouragan qui avait cessé le matin, pendant que nous étions à nous reposer, menaçait de recommencer avec plus de force. Des nuages comme ceux que nous avions vus le matin, couvraient cette immense forêt et la rendaient encore plus sombre, de manière que nous n'osions risquer de nous y engager pour nous mettre à l'abri.

Comme nous étions à délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre, nous entendîmes de nouveaux coups de fusils, mais beaucoup plus rapprochés que la première fois. Nous vîmes deux pelotons de Cosaques cherchant à envelopper sept fantassins de notre armée, qui descendaient la côte et paraissaient venir d'un petit hameau que nous aperçûmes de l'autre côté du lac, adossé à un petit bois qui dominait l'endroit

où nous étions et où, probablement, ils avaient passé une nuit meilleure que la nôtre. Nous pouvions les voir facilement se porter en avant et faire le coup de feu avec l'ennemi, se réunir ensuite, puis battre en retraite du côté du lac, afin de gagner la forêt où nous étions et où ils auraient pu tenir tête à tous les Cosaques qui les poursuivaient.

Ils avaient affaire à plus de trente cavaliers qui, tout-à coup, se partagèrent en deux pelotons, dont un fit demi-tour et vint descendre sur le lac en face de nous, afin de leur couper la retraite.

Nos armes étaient chargées, et trente cartouches préparées dans ma carnassière, afin de les bien recevoir, s'ils venaient de notre côté, et, par là, de délivrer ces pauvres diables qui commençaient à se trouver dans une position difficile. Picart, qui ne perdait pas de vue les combattants, me dit : « Mon pays, vous chargerez les armes, et moi je me charge de les descendre, comme des canards. Cependant, continua-t-il, pour faire diversion, nous allons faire ensemble la première décharge ! »

Cependant nos soldats battaient toujours en retraite. Picart les reconnut pour ceux qui, la veille, avaient pillé le caisson qu'il gardait, mais, au lieu d'être neuf, ils n'étaient plus que sept. Dans ce moment, le peloton de cavaliers qui avait fait demi-tour, ne se trouvait pas éloigné de nous de plus de quarante pas. Nous en profitâmes;

Picart, me frappant sur l'épaule, me dit : « Attention à mon commandement : Feu ! » Ils s'arrêtèrent, étonnés, et un tomba de cheval.

Les Cosaques (car c'en était), en voyant tomber un des leurs, s'étaient éparpillés. Deux seulement étaient restés pour secourir celui qui était tombé assis sur la glace, appuyé sur la main gauche. Picart, ne voulant pas perdre de temps leur envoya une seconde balle, qui blessa un cheval. Aussitôt ils se mirent à fuir en abandonnant leur blessé et en se faisant un bouclier de leurs chevaux qu'ils tenaient par la bride. Au même moment, nous entendons, sur notre gauche, des cris sauvages, et nous voyons nos malheureux soldats entourés par tout ce qu'il y avait de Cosaques. A notre droite, d'autres cris attirèrent notre attention : nous voyons que les deux hommes qui avaient abandonné leur blessé étaient revenus pour le prendre et, n'ayant pu le faire marcher, l'entraînaient par les jambes, sur la glace.

Nous observions un Cosaque qui avait été placé en observation, probablement pour nous, mais il regardait continuellement du côté où nous n'étions plus, par suite d'un mouvement que nous avions fait après notre première décharge. Nous pouvions facilement le voir sans être vus. Aussi Picart ne pouvait plus se contenir; son coup de fusil part, et l'observateur est atteint à la tête, car, au même instant, nous voyons qu'il chancelle, penche la tête en avant, ouvre les bras

comme pour se retenir, et tombe de son cheval. Il était mort (1).

Au coup de fusil, ceux qui entouraient nos malheureux soldats se retournent, étonnés. Ils font un mouvement en arrière et s'arrêtent : nos fantassins font une décharge sur eux, pour ainsi dire à bout portant, et quatre Cosaques tombent du même coup. Alors des cris de rage s'élèvent de part et d'autre. La mêlée devient générale, et un combat opiniâtre s'engage entre les deux partis. Au même moment, nous nous portons à dix ou douze pas en avant, sur la place ; là, nous apercevons quatre des fantassins entourés par quinze Cosaques. Nous les entendons crier et se débattre sous les pieds des chevaux ; les trois autres étaient poursuivis dans la direction du bois qu'ils voulaient atteindre.

Nous nous disposions à les soutenir d'une manière vigoureuse, quand, tout-à-coup, la tourmente qui nous menaçait depuis longtemps, s'annonça avec un bruit épouvantable. La neige qui, depuis le commencement du combat, n'avait cessé de tomber, nous enveloppe et nous aveugle. Nous nous trouvons, pendant plus de six minutes, dans un nuage épais, et obligés de nous tenir fortement l'un à l'autre, afin de ne pas être enlevés par le vent. Tout-à-coup et

---

(1) Picart était un des meilleurs tireurs de la Garde ; au camp, lorsque l'on tirait à la cible, il avait toujours les prix. (*Note de l'auteur.*)

comme par enchantement, tout disparaît, et, à quatre pas, nous voyons l'ennemi qui, en nous apercevant, pousse des hurlements. Nos mains, engourdies par le froid, nous empêchent de faire usage de nos armes. Néanmoins, ils n'osent venir sur nous, et, tout en leur faisant face, la bayonnette au bout du canon et croisée contre eux, nous regagnons le bois et eux s'éloignent au galop.

A peine à l'entrée du bois, nous apercevons les trois autres fantassins que cinq Cosaques poursuivaient du côté opposé. Nous tirâmes deux coups de fusils sur les poursuivants, sans résultat, et nous allions recommencer, quand, tout-à-coup, vers le milieu du lac, nous les voyons s'enfoncer et disparaître, ainsi que deux Cosaques. Les malheureux avaient passé à la place où, le matin, les Russes avaient cassé la glace pour faire abreuver leurs chevaux et qui, recouverte d'une autre glace non encore assez forte pour supporter le poids de plusieurs hommes, avait été recouverte, à son tour, par la neige.

Un troisième Cosaque, voyant disparaître les premiers, voulut retenir son cheval et le fit cabrer de manière qu'il était presque droit. Il glissa des pieds de derrière et se renversa de côté avec son cavalier; il voulut se relever, glissa encore, mais, cette fois, pour disparaître avec celui qu'il avait renversé.

Nous fûmes saisis d'horreur, et ceux qui nous poursuivaient, épouvantés, et sans chercher à

secourir leurs camarades, restaient immobiles sur le lac. Les deux autres qui suivaient de près s'étaient arrêtés sur le bord du gouffre et ensuite sauvés sur différents points. De l'endroit où nous étions, nous entendîmes quelques cris déchirants sortir du gouffre. Nous aperçûmes plusieurs fois la tête des chevaux, ensuite l'eau qui bouillonnait et jaillissait sur la glace.

Un instant après, nous vîmes paraître dix autres cavaliers, ayant à leur tête un chef. Plusieurs s'approchent de l'endroit sinistre, y enfoncent le bois de leurs lances et semblent ne pas y trouver de fond. Tout à coup, nous les voyons se retirer précipitamment, s'arrêter en regardant de notre côté, ensuite partir au galop Nous les perdons de vue, et tout rentre dans le calme.

Nous nous retrouvions au milieu de ce désert, appuyés sur nos armes et regardant sur le lac les corps de nos malheureux soldats. A vingt pas à gauche, se trouvaient trois Cosaques qui paraissaient aussi ne plus donner aucun signe de vie, et celui que Picart avait atteint à la tête.

Nous étions près du feu de notre bivac où nous venions de nous retirer. Il se fit entre nous un silence de quelques minutes, que Picart finit par rompre en me disant : « J'ai une envie du diable de fumer. Une idée m'est venue de passer une revue sur ceux qui sont morts; j'aurai bien du malheur si je ne trouve pas de

tabac! ». Je lui observai que sa démarche était imprudente, que nous ne savions pas où étaient passés ceux qui se battaient contre les quatre premiers fantassins. Au même instant, nous aperçûmes une masse de cavaliers et de paysans portant de longues perches, venant dans la direction où ces malheureux s'étaient enfoncés sous la glace. Une voiture attelée de deux chevaux les suivait.

« Adieu le tabac! » me dit Picart. Nous jugeâmes convenable de nous porter tout-à-fait à l'extrémité du bois, pour gagner la route, dans la crainte qu'ils ne vinssent visiter le bivac où ils auraient pu penser que nous étions encore. Nous fîmes halte à l'extrémité de la forêt qui longeait le lac. Là aussi se trouvait un abri, probablement le bivac d'un poste de la veille : il servit à nous cacher et à observer les Cosaques qui venaient de s'arrêter à la place où étaient les corps de nos soldats, qui furent dépouillés en partie par les premiers et ensuite mis absolument nus par les paysans. Pendant cette opération, j'eus toutes les peines du monde à empêcher Picart d'en descendre quelques uns.

Ils avancèrent ensuite où étaient leurs Cosaques tués. Deux étaient ensemble ; un troisième un peu plus loin, sans compter celui que Picart avait tué, un peu plus en avant, sur notre droite. Nous pûmes remarquer que les deux premiers qu'ils levèrent pour mettre sur la voiture, n'étaient pas morts : les gestes que nous leur

vîmes faire et les précautions qu'ils prirent nous le firent assez connaître. Ils s'arrêtèrent au troisième qui était bien mort et, lorsqu'ils furent au quatrième, celui que Picart avait tué : « Ah ! pour celui-là, dit-il, je réponds de son affaire ! » Effectivement, on le releva sans cérémonie, et on le mit sur la voiture qui, de suite, reprit la route par où elle était venue, accompagnée de deux Cosaques et de trois paysans. La plus forte partie de la troupe continua son chemin vers le gouffre, avec les paysans portant des perches et des cordes, et, lorsqu'ils furent arrivés, nous leur vîmes faire des dispositions pour en retirer ceux qui y étaient tombés.

Lorsque nous les vîmes à l'ouvrage, nous n'eûmes rien de mieux à faire que de nous mettre en marche. Il faisait moins froid ; il pouvait être midi.

Nous aperçûmes deux Cosaques faire patrouille en côtoyant le bois, et suivant les pas que nous traçions sur la neige, comme on suit un loup à la trace. En les voyant, Picart se mit en colère en disant : « S'ils nous ont vus, nous avons beau faire, ils nous suivront toujours par les traces que nous laissons après nous. Doublons le pas et, tout à l'heure, lorsque nous verrons le bois plus éclairci, nous y entrerons et s'ils ne sont que deux, nous en aurons bon marché ! » Un instant après, il s'arrêta encore, et, comme il ne les voyait plus, il se mit à jurer : « Mille tonnerres ! je comptais sur eux pour avoir du tabac. Les

poltrons ! Ils n'osent plus nous suivre ! Ils ont peur ! »

Nous continuions à marcher le plus près qu'il nous était possible de la forêt, afin de nous cacher derrière les buissons, mais nous fûmes forcés d'en sortir par la chute de plusieurs arbres que la tempête du matin avait fait tomber, et qui barraient notre chemin. Nous fûmes obligés d'appuyer à droite, pour les tourner. En faisant cette contremarche, nous regardâmes encore en arrière : nous aperçûmes nos deux individus en arrière l'un de l'autre de plus de trente pas. Il est probable que le premier nous avait aperçus, car il doubla le pas de son cheval, comme pour s'assurer de quelque chose. Ensuite il s'arrêta de manière à attendre celui qui le suivait. Nous pouvions les voir sans être vus, car nous étions rentrés précipitamment dans le bois. Notre but était de les attirer le plus loin possible, afin que ceux qui étaient à la pêche de leurs camarades ne pussent venir à leur secours, si un combat s'engageait. Pour cela, nous marchions le plus vite possible, mais difficilement, quelquefois dans le bois, ensuite dehors, suivant le terrain.

Il y avait déjà une demi-heure que nous étions à faire cette manœuvre, lorsque nous fûmes arrêtés par un banc de neige qui allait se perdre dans un ravin sur notre droite. Nous fûmes forcés de faire quelques pas en arrière, afin de chercher une issue pour entrer dans la forêt et

nous y cacher. Un instant après, les Cosaques étaient près de nous, et nous aurions pu les descendre facilement, mais Picart, qui savait faire la guerre, me dit : « C'est de l'autre côté du banc de neige que je veux les avoir ; il ne sera pas facile aux autres de leur porter secours ! »

Lorsqu'ils virent qu'il n'y avait pas possibilité de franchir cet obstacle, ils prirent le galop et nous les vîmes descendre dans le ravin et chercher à tourner le banc de neige. De notre côté, nous avions trouvé un passage qui nous fit arriver, presqu'en même temps, de l'autre côté. De l'endroit où nous étions, nous pouvions les apercevoir sans être vus. Nous profitâmes du moment qu'ils étaient dans le fond pour sortir de la forêt et marcher plus à notre aise, mais, au moment où nous pensions en être débarrassés pour un temps et où je m'arrêtais pour respirer (car les jambes commençaient à me manquer), Picart, se retournant pour voir si je le suivais, aperçoit à une petite distance derrière moi, nos deux drôles qui cherchaient à nous surprendre, pendant que nous les pensions en avant. Aussitôt nous rentrons dans la forêt. Nous faisons plusieurs détours, nous revenons à l'entrée, et nous les voyons qui marchent encore à distance l'un de l'autre, mais doucement. Nous rentrons encore, nous nous mettons à courir en faisant toujours des détours, afin de leur faire croire que nous fuyons, ensuite nous revenons nous cacher derrière un massif de petits sapins dont les

branches, couvertes de neige et de petits glaçons, nous empêchent d'être aperçus.

Celui qui marchait le premier pouvait être éloigné de quarante pas. Picart me dit tout bas : « A vous, mon sergent, l'honneur du premier coup, mais il faut encore attendre qu'il avance ! » Pendant qu'il me parlait, le Cosaque faisait signe, avec sa lance, à son camarade d'avancer. Il avance encore, et s'arrête pour la seconde fois, en regardant les traces de nos pas. Il pousse son cheval un peu sur la droite et en face du buisson derrière lequel nous étions cachés. Là, il regarde encore, mais d'un air inquiet. Il semble avoir un pressentiment de ce qui doit lui arriver, car il n'est pas à plus de quatre pas du bout de mon fusil, lorsque mon coup part et mon Cosaque est atteint à la poitrine. Il jette un cri et veut fuir mais Picart s'était élancé sur lui avec rapidité avait saisi le cheval par la bride, d'une main, et de l'autre, lui faisait sentir la pointe de s bayonnette, en criant : « A moi, mon pays Voilà l'autre ! Garde à vous ! » Effectivement n'avait pas lâché la parole, que l'autre arrive, pistolet à la main, et le décharge à un pied distance sur la tête de Picard, qui tombe même coup sous les pieds du cheval dont il ten toujours la bride. A mon tour, je cours sur ce qui venait de faire feu, mais, me voyant, jette l'arme qu'il vient de décharger, fait de tour, part au grand galop et va se placer à p de cent pas de nous, dans la plaine. Je n'av

pu tirer une seconde fois sur lui, parce que mon arme n'était pas rechargée; avec les mains engourdies comme nous les avions, ce n'était pas chose facile. Picart, que je croyais mort ou dangeureusement blessé, s'était relevé. Le Cosaque que j'avais atteint et qui s'était toujours tenu à cheval, venait de tomber et faisait le mort.

Picart ne perd pas de temps : il me donne la bride du cheval à tenir, et, sortant de la forêt, se porte de suite à vingt pas en avant, ajuste celui qui avait fui et lui envoie aux oreilles une balle que l'autre évite en se couchant sur son cheval. Ensuite il part au galop ; Picart le voit qui descend le ravin. Il recharge son arme; ensuite il revient près de moi en me disant : « La victoire est à nous, mais dépêchons-nous; commençons par user du droit du vainqueur! Voyons si notre homme n'a rien qui nous va, et partons avec le cheval ! »

Je m'empressai de demander à Picart s'il n'était pas blessé. Il me répondit que ce n'était rien, que nous parlerions de cela plus tard. Il commença la visite par la ceinture, en enlevant deux pistolets, dont un était chargé. Alors il me dit : « Ce drôle à l'air de faire le mort ; je vous assure qu'il n'en est rien car, par moments, il ouvre les yeux. » Pendant que Picart parlait, j'avais attaché le cheval à un arbre. J'ôtai à son cavalier son sabre et une jolie petite giberne garnie en argent, que je reconnus pour être celle d'un chirurgien de notre armée. Je la passai à

mon cou. Le sabre, nous le jetâmes dans le buisson. Sous sa capote, il avait deux uniformes français, un de cuirassier et l'autre de lancier rouge de la Garde, avec une décoration d'officier de la légion d'honneur, que Picart s'empressa de lui arracher. Ensuite, il avait, sur sa poitrine, plusieurs beaux gilets ployés en quatre qui lui servaient de plastron, de manière que, s'il eût été atteint à cette place, je ne pense pas que la balle eût traversé ; il avait été pris un peu sur le côté. Nous trouvâmes, dans ses poches, pour plus de trois cents francs en pièces de cinq francs, deux montres en argent, cinq croix d'honneur, tout cela ramassé sur les morts ou mourants, ou pris dans les fourgons d'équipages que l'on était obligé d'abandonner. Je suis persadué que, si nous eussions eu le temps, nous aurions trouvé bien autre chose, mais nous ne restâmes pas cinq minutes pour le détrousser.

Picart ramassa la lance du vaincu, ainsi qu'un pistolet qui n'était pas chargé. Il les cacha dans un buisson, et nous nous disposâmes à partir.

Comme Picart marchait devant, en conduisant le cheval par la bride, sans savoir où nous allions, il me prit envie de tâter les flancs du porte-manteau qui était sur le derrière du cheval, et dont nous avions remis la visite. Je remarquai que ce porte-manteau était celui d'un officier de cuirassiers de notre armée.

(*A suivre.*)

Mémoires du duc de Croÿ (1727-1784) *(Fin)*.

C'était une des grandes époques de son règne, et on l'attendait. Comme il n'y eut pas, de sa part, le moindre propos ni aucune démarche qui donnât prise, il était amusant, pour les spectateurs philosophes, de voir l'étonnement des intrigants. Le Roi ne changea pas la moindre chose à sa vie : il allait à la chasse, et travaillait, aux heures de règle, avec chaque ministre, ayant bien soin de ne parler à chacun que de sa partie, les arrêtant pour peu qu'ils allassent au-delà, paraissant, d'ailleurs, ferme et décidé ; de sorte que, de ce côté-là, rien ne marqua, et chacun était réservé. Ce qu'on appelait *la Société de la Reine*, qui avait cru gagner beaucoup, fut surprise que le Roi, se tenant sur la réserve, parût se livrer moins, de sorte que, sans affectation, ne pensant pencher vers personne, il gouvernait réellement par lui-même, en gros, car chaque département avait beaucoup de crédit dans le sien, mais sans plus, car, à chaque objet un peu fort, le Roi mettait l'extrait de l'affaire dans sa poche, et en envoyait, quelques jours après, s'il le voulait, la décision à expédier au ministre compétent, sans qu'on pût pénétrer s'il l'avait communiquée à quelqu'un d'autre.

Pour les grâces de la cour, la Reine paraissait toujours influer beaucoup, comme si c'eût été son département spécial ; mais son crédit n'allait

pas au-delà. Soit qu'elle fût abattue encore de sa couche, soit cela, elle paraissait plus sérieuse, plus posée, très honnête, tâchant de bien faire, mais il paraissait un froid, dans l'intérieur, qui étonnait.

A Paris, l'on était content, tranquille, monotone ; les bons arrangements de M. Necker, qui auraient été excellents, s'il n'avait voulu aller trop loin, se suivaient. M. Joly de Fleury, son successeur, sentant qu'il l'avait mis dans l'impossibilité d'ajouter des impôts, pensait, comme lui, à un gros emprunt. Le Roi, pour récompenser Paris de sa belle réception, avait, pour cette année, supprimé toute capitation au-dessous de 9 livres.

La tragédie de *Manco* reprit alors avec succès. On laissait jouer et écrire ce qu'on voulait. Je composai alors mon *Mémoire sur le passage au Nord*. Le 13 mars, M. de Condorcet, secrétaire perpétuel, le lut à l'Académie des Sciences.

L'hiver fut doux, mais le froid prit, le dimanche gras, 10 février ; le 15, il y avait 8° 1/2. La rivière gela en entier, entre les ponts. Le 13, je dînai chez Bertier, intendant de Paris ; son appartement et ses bureaux étaient des plus curieux. Le 19, nous vîmes, rue Taranne, le commencement du *Vaisseau volant*, de M. Blanchard. C'était une folie, et on s'en moquait. La découverte de la corde qui remonte l'eau par l'attraction de cette eau avec ce qu'elle touche, réussissait bien. La découverte de M. Jamin, pour neutraliser l'odeur

des matières fécales au moyen du vinaigre commun faible, fit alors grand bruit; l'inventeur perdit la tête, il écrivit contre l'Académie, on l'engagea à désinfecter, devant les commissaires, une fosse mauvaise où l'air manquait. Un homme y perdit la vie, et quatre autres furent malades. Cet échec culbuta l'inventeur, et fit tort à une bonne invention. Pour nos hôpitaux, cela est excellent, et quand ce ne serait que pour ôter l'odeur des lieux, c'est un grand avantage.

Le 3 avril, j'allai au pauvre jardin du Palais Royal où, non seulement on regrettait la superbe allée des plus beaux marronniers connus, et les jolis gazons, mais où tout était dans un chaos frappant. Malgré la dureté extrême qu'il y avait à ôter la vue et les petites portes aux maisons qui entouraient ce jardin (objet désespérant pour ceux qui avaient compté là-dessus pour leur vivant), M. le duc de Chartres, à qui son père l'avait abandonné, et qui se faisait le contraire d'aimer, avait gagné le procès. Mené par l'intérêt, il diminuait le terrain en l'entourant de bâtiments et d'une rue trop étroite, tout autour, en dehors. A cette dureté près, la chose devait faire un bel effet, car les édifices étaient réguliers, peu élevés, et avaient une galerie commode vers le jardin qui, planté en belles grosses espèces de marronniers, en terre rapportée, devait, en fort peu d'années, devenir un bel endroit.

Le soir, je visitai la nouvelle salle de la Comédie française, où l'on devait jouer pour la première

fois, le 9 avril. La forme ronde, le parterre assis, où l'on est à l'aise, me parurent bien, mais je trouvai trop peu de fond et pas assez d'escaliers, ni de débouchés en haut. Le parterre à vingt sols, mis à trente, est porté au paradis, mais il est petit et étouffé.

En avril, la Reine fut très incommodée d'un érysipèle, elle ne quittait pas son lit, et ne recevait que les huit ou dix messieurs amusants de la *Société*, deux à deux, pour l'égayer, mais cette fameuse société paraissait assez bornée à divertir l'intérieur, ou à influer sur des grâces de cour. Le roi se tenait toujours sur la réserve.

On me conduisit chez le dauphin, qui me fit de jolies mines : les larmes m'en vinrent aux yeux. L'ancienne gouvernante, que j'avais vue celle du grand père, m'en sauta au col. La scène fut fort touchante, l'enfant me parut bien venir.

Le 19 mai, jour de la Pentecôte, nous fîmes la cérémonie de l'Ordre, où il y avait beaucoup de peuple, parce qu'on espérait que le comte du Nord y assisterait incognito. Ce prince, qui eût été, de droit, czar de Moscovie, si sa mère n'avait pas usurpé la couronne, avait alors vingt-huit ans, faisait son tour d'Europe, comme c'était alors l'usage des souverains; on dit que sa fameuse mère, vraie Sémiramis à bien des égards, avait voulu l'éloigner de certains conseils qu'elle avait exilés pendant ce temps-là, et que le pauvre prince était toujours en crainte. Les

détails qu'on donnait là-dessus étaient bien forts, mais peut-être les outrait-on.

Le grand-duc arriva à Paris incognito avec sa femme, la veille de la Pentecôte, et, par égard, ne parut pas à la cérémonie. Le 20 mai, donc, nous le vîmes venir à l'audience chez le Roi; c'était un incognito public et arrangé comme on faisait alors, ce qui est bien imaginé, parce qu'on fait presque jouir les princes des mêmes honneurs et avantages, sans les gêner, ni tirer à conséquence.

On présenta donc le comte du Nord comme un très grand seigneur particulier, on n'ouvrit qu'un battant devant lui, il était mené par le prince de Poix, chargé de l'accompagner, par l'introducteur des ambassadeurs, et par le prince Bariatinski, ministre plénipotentiaire de Russie. Le roi le reçut dans le cabinet du conseil, où ont lieu les présentations ordinaires; il parla à Sa Majesté de très bonne grâce et en excellent français.

De même chez la Reine, partout, on remarqua son bon ton, sa politesse et la retenue presque respectueuse qu'il affichait, et c'est ainsi que j'ai vu être, à Versailles, l'Empereur et les Rois de Suède et de Danemark.

Ce prince est très petit, de la figure la moins prévenante, mais il rachète, par ses bonnes manières, ce qui déplaît en lui, au premier abord. Quand il passa, notre nation, trop naturelle, qui remplissait la galerie, s'exprima sur sa figure

par un brouhaha qu'il aurait été à souhait qu'on évitât; on raconte, à ce sujet, que, traversant avec le prévôt des Marchands, la foule à Lyon, quelqu'un s'écria beaucoup trop haut : « Ah! qu'il est laid! » Sur quoi le grand-duc, se retournant d'un air gracieux vers le prévôt des Marchands, lui dit : « On nous gâte trop chez nous, nous autres, je vois bien qu'on ne nous flatte pas dans celui-ci; je serais fort aise d'y demeurer. » La Reine s'empressa de lui faire nombre de politesses, il y répondit fort respectueusement. En général, les princes du Nord sont très bien élevés.

Le dîner eut lieu dans la chambre de la Reine, qui précède celle du lit; la table, exactement ronde, marquait qu'il n'y avait pas de droite. Elle était de onze couverts; il n'y avait autour que la *bouche*, qui entrait et servait. Je me tins en dehors, l'huissier entr'ouvrant la porte pour laisser voir. La comtesse du Nord était au fond, le Roi à côté d'elle, et le comte près de la Reine. Il y avait, en outre, la seule vraie famille, c'est-à-dire les tantes de Sa Majesté, ses frères et leurs épouses. Le festin se passa amicalement. On avait donné à tous des chaises pareilles, ce qui était mieux que pour le repas donné à l'Empereur, où les convives étaient très mal juchés sur leurs tabourets.

La comtesse du Nord, née princesse de Wurtemberg, est âgée de 23 ans, et avait déjà deux fils, alors. Grande, grosse, forte, elle a

quelque beauté, avec un peu de raideur. Il y a à parier que l'Impératrice mère ne l'a pas choisie intrigante. Elle se présenta et parla bien; madame de Vergennes avait l'honneur de la mener. Le soir, il y eut concert de cérémonie, et Leurs Altesses Impériales retournèrent à Paris, en attendant les fêtes qu'on leur préparait. J'eus la méchanceté de demander au prince Bariatinski s'ils avaient, en Russie, un pays qu'on appelât le *comté du Nord*. Il me répondit que non, d'un air embarrassé. En effet, cette dénomination est un peu forte, car les souverains de Suède et de Danemark ne sont pas des zéros, et cela pourrait presque annoncer qu'un jour, avec les rapides progrès de la Russie, ses princes se feront appeler *comtes d'Europe*.

Le 23 mai, j'allai en gala à Versailles, où on donna la *Reine de Golgonde*, en trois actes. Je fus présenté au prince et lui dis que j'étais en relations avec le fameux M. Pallas, savant distingué de l'académie de Saint-Pétersbourg, et je lui remis mon *Passage par le Nord* (1) qui faisait quelque bruit.

Le 28, j'assistai, à Auteuil, à la fête donnée pour le mariage de la seconde fille du duc de Guines avec le fils de M. de Juigné, neveu du nouvel archevêque de Paris; cette fête se donnait à la maison de Mme de Boufflers, où il y a

(1) M. de Croÿ a publié un *Mémoire sur le passage par le Nord*. Paris, 1782. In-4°.

un très beau jardin anglais. Au retour, avec M. Perrier, le célèbre constructeur, je visitai sa grande machine à feu. Il m'assura que toutes les maisons devant lesquelles passait sa conduite s'abonnaient pour avoir de l'eau.

Trois jours après, je dînai chez le maréchal de Biron qui, à 80 ans faits, était encore la ressource et l'honneur de Paris, pour les étrangers que nous négligeons trop. Il tenait table ouverte de trente couverts, où se trouvaient les belles russes, allemandes, anglaises, etc. ; c'était une vraie arche de Noé. Le jardin contenait pour plus de 200.000 francs de tulipes.

Je visitai, à cette époque, la Sorbonne, où la Science pleure la mort du Cardinal de Richelieu, en un si beau morceau. En même temps, je parcourais la bibliothèque Sainte-Geneviève, que je trouvai fort embellie. J'entrai pour la première fois, depuis quarante-sept ans que j'en étais sorti, à l'ancien collège des Jésuites, alors collège de tous les boursiers de l'Université. Il faut avouer qu'il y a, à Paris, de superbes établissements et d'immenses ressources pour l'instruction la plus étendue et la plus gratuite ; l'excellent collège Royal où sont les meilleurs maîtres en tous genres, l'Université, les bibliothèques publiques, les cours gratuits de toute espèce. Si on entrait dans tous les détails trop ignorés, on serait frappé de voir qu'on pourrait, sans qu'il en coûte rien, parvenir aux connaissances les plus étendues, mais il faut faire cette remarque terrible :

Qui n'a rien, ne peut rien, car il est nécessaire, à un enfant de province ou à un étranger, d'avoir une pension de 5 à 600 livres, au moins, pour vivre à Paris; les fils du bourgeois de Paris pourraient suivre les cours, et il y en a quelques-uns qui le font, mais la science ne nourrit pas le corps, et s'il faut s'employer à quelque chose d'autre pour gagner sa vie: c'est dommage!

Le 6 juin, j'allai voir, à la foire Saint-Martin, la fameuse redoute chinoise, qui en valait certes la peine. C'était, au vrai, comme si on était en Chine, et deux morceaux bien copiés des plans levés sur les lieux par M. Chambers, étaient frappants, et les jeux bien entendus. Je vis alors le jardin du Roi, tout perfectionné. Le 7 juin, je visitai, à Versailles, les nouveaux jardins, qui commençaient à marquer et qui sont plus nobles que ceux du ton anglais. Le fait est qu'il faut les dessins de Le Nôtre pour accompagner des palais, et le genre chinois ou anglais ne convient que pour les retraites champêtres. Dans peu, ce jardin fera effet, et commence à consoler de la disparition de l'ancien, mais rien ne peut rendre et ne rendra les beaux arbres qu'il y avait jadis. Les belles statues n'étaient pas encore nichées.

Le second opéra qu'on donna au comte du Nord fut, le 29 mai, *Iphigénie*, suivi du grand ballet-pantomime *Ninette à la Cour*, où on vit, pour la dernière fois, Mlle Heinel, la plus belle grande danseuse, dans le genre noble et gracieux, qu'on ait jamais vue. Enfin, outre des fêtes parti-

culières, qui avaient lieu tous les jours, et où on écrasa les princes de Moscovie, le dernier bal eut lieu, le 8 juin, dans la grande salle qu'on avait éclairée de cinq mille bougies. Le comte et la comtesse du Nord n'y dansèrent pas plus que le Roi; la Reine et le comte d'Artois ouvrirent le bal par une contredanse. Le Roi faisait ranger, se promenait partout, et fit les honneurs aux deux étrangers, qui, de leur côté, furent polis et aimables. La Reine avait copié, pour son habillement, le tableau de la *Belle Gabrielle*. Elle dansa aussi un quadrille avec M. de Lafayette. Le comte et la comtesse du Nord partirent pour Brest le 20 juin, et je quittai Paris le 5 juillet.

J'y revins le 20 janvier 1783, et le jour même, je donnai un grand souper à M. Fitz-Hébert, qui venait de signer la paix à Versailles. A 3 heures, M. de Vergennes manda à M. le lieutenant de police qu'il pouvait annoncer la signature de la paix, et celui-ci le fit savoir dans les cafés et aux spectacles. Molé le glissa adroitement dans la première représentation du *Roi Lear*, pièce imitée de Shakespeare. Le soir de la Chandeleur, je vins à un grand souper chez la princesse de Montmorency; j'admirai la splendeur de son mobilier. Le 10 février, j'allai chez M. Franklin, à Chaillot. Il ne demeurait plus au petit hôtel, mais au grand. Ce respectable octogénaire nous montra une machine électrique.

Le 23 février 1783, je vis M. de Vergennes prêter serment entre les mains du Roi, pour la

nouvelle place de chef du Conseil des finances ; à cinq heures, je fus chez la duchesse de Polignac, jadis nommée la comtesse Jules, et, depuis la disgrâce de madame de Guéménée, gouvernante des enfants de France ; c'était la favorite de la Reine, et je trouvai chez elle un monde étonnant, surtout en jeunesse élégante. Les jours suivants, à Paris, j'allai chez le savant Baumé, chimiste, retiré en philosophe aux Ternes. Puis, je visitai l'immense voûte en bois de la halle au blé. Nous allâmes à la campagne, à la noce du duc de Charost.

Je travaillai beaucoup sur la *Nouvelle Encyclopédie*, par matière, dont nous eûmes les trois premières livraisons. J'en dis ferme mon avis à Pankoucke : cela est bon en gros, mais fait trop vite. En avril, j'allai au jardin du Roi, voir le bel arrangement qu'y a fait faire M. de Buffon.

Le 14 juin, j'étais retourné depuis quelques jours chez moi à Condé, lorsqu'on m'amena un valet de chambre de M. de Ségur, venu en courrier, qui m'apportait une lettre de son maître m'annonçant que le Roi m'avait élevé à la dignité de maréchal de France, et trouvait bon que je revinsse à Versailles prêter serment. J'y courus.

Arrivé chez M. de Ségur à 8 heures un quart du soir, tous les battants me furent ouverts. Il m'embrassa et me fit son compliment.

Le 17 juin, j'allai chez le Roi : c'était le jour des ambassadeurs, mais comme il faisait un tems affreux, il n'y avait personne. M. de Ségur

survint, qui me parla avec amitié. Les ambassadeurs entrèrent, je passai dans le cabinet. Sa Majesté ne reçut les envoyés étrangers qu'un instant, puis on me poussa : le Roi était dans son fauteuil, on m'avait préparé un carreau. Je me mis à genoux, j'écoutai le serment que me lisait M. de Ségur, ayant les mains jointes dans celles du Roi : M. de Ségur prit le bâton, le Roi me le donna, recula son fauteuil, se leva et s'en alla. Tout cela fut si vite expédié, que je demeurai, me relevant avec peine, et tenant mon bâton dans les mains, alors qu'il n'y avait plus personne dans le cabinet. Par attachement pour nos maîtres, je fus réellement fâché du peu d'ordre qu'on met à cette réception, les cérémonies ennuyant le Roi. Les bâtons, à présent, sont très beaux; on grave le nom dessus; il y avait sur le mien : *Emmanuel, duc de Croÿ*, et la date. Ils sont riches et semblables à ceux qu'on voit dans les tableaux.

La Reine répondit à mes remerciements : « Cela est trop juste, vous l'avez bien mérité! » Je répliquai : « Voilà joindre la grâce à la grâce! »

De là, j'allai chez Monsieur qui était passé chez le comte d'Artois, qui me parla gracieusement. Madame Victoire fut si aimable que je lui dis : « Ah! qu'on reconnaît bien là les filles de notre bon maître! » Je finis par le petit Dauphin, à qui j'adressai cette phrase : « J'espère que les fils de mes petits-fils vous serviront, comme j'ai tâché de servir votre bisaïeul! » Je retournai ensuite à l'Œil-de-bœuf prendre mon bâton, que j'avais

dit au suisse de serrer. J'aurais dû payer d'avance les 6000 francs d'usage aux valets de chambre, mais je leur dis que j'arrivais et que je les leur enverrais dans deux jours.

La promotion de Cordons bleus du 8 juin 1783 fut surtout remarquable parce que, pour en nommer davantage, le Roi augmenta de douze notre nombre et, de cent, nous porta à cent douze, ce qui est contraire aux statuts.

Le 18 juin, je pris un carrosse de remise et fis la tournée de nos dix anciens : je commençai par le maréchal de Richelieu, notre doyen, né le 13 mars 1696, et colonel depuis l'année de ma naissance. Il possédait, comme premier maréchal, les honneurs de la connétablie, et tenait le tribunal haut la main; son hôtel est superbe; la garde de la connétablie prit les armes à mon passage. Le soir, avec le duc de Charost, je dînai chez ma fille, dans son palais, qui n'est que trop beau.

Le 19, jour de la Fête-Dieu, la pluie continuant, il n'y eut pas de procession. Le 23, je siégeai pour la première fois au tribunal des Maréchaux de France, à l'hôtel Richelieu; on y est rangé dans des fauteuils, en deux ailes alternativement. A 2 heures et demie, on monta dans l'appartement du haut. Mesdames les Maréchales s'y trouvaient, et il y eut un dîner de quarante couverts.

Le 24, on me montra l'automate joueur d'échecs qui en vaut bien la peine; c'est une belle

mécanique. Le 28, le Roi passa une revue au Champ de Mars; plusieurs maréchaux portaient un nouvel uniforme qui parut, dès lors, décidé; c'était le même que celui des lieutenants généraux, mais brodé sur toutes les tailles. Le Roi parut l'adopter en le portant, mais le sien était sur fond rouge.

Il y eut, toute cette quinzaine, un grand brouillard élevé, très singulier; le soleil paraissait comme du sang, et pouvait être fixé avec un verre noirci. La chaleur était excessive. Je quittai Paris le 15 juillet.

Au mois d'avril 1783, MM. de Montgolfier, deux frères très savants qui dirigeaient la papeterie d'Annonay, commencèrent leurs épreuves sur les ballons; ils sacrifièrent une pièce de taffetas qui leur était venue pour des doublures d'habit, se mirent à la coudre, et, la tenant serrée, y firent entrer leur air chaud. Le 5 juin, la machine s'échappa de leurs mains et alla se fixer au plancher. Peu de jours après, ils élevèrent, par deux fois, de grands ballons, devant beaucoup de monde, et envoyèrent le procès-verbal de l'opération à l'Académie des Sciences, qui les pria de venir à Paris, répéter cette expérience à ses frais.

A Paris, les physiciens Charles et Robert, travaillèrent à la même œuvre, une souscription fut ouverte au café le *Caveau du Palais-Royal*, et on établit, à grands frais, un globe de douze pieds, de taffetas enduit de gomme élastique,

rempli de gaz inflammable, six ou sept fois plus léger que l'air, et tiré de l'effervescence de la limaille sur l'acide vitriolique. C'était aller tout d'abord à ce qu'il y avait de plus parfait; aussi, malgré la pluie et l'orage, et devant tout Paris, au Champ de Mars, le 27 août 1783, lâcha-t-on ce globe, qui s'éleva comme un trait, à cinq cents toises au moins, perça la nue et retomba à cinq lieues de là!

Cependant, M. de Montgolfier travaillait à son ballon pour l'Académie. Le roi et la reine ayant voulu voir cette singulière machine, on l'apporta à Versailles; on la prépara dans l'avant-cour, devant un grand concours de monde. Il faisait beau : le globe, de six cents aunes de toile, garnie de papier collé, en forme de tente à la turque, de 60 pieds de haut sur 40 de large, est rempli en dix minutes de son gaz de paille mouillée. On y suspendit une cage avec un mouton, un canard et un coq; on coupa les cordes, et cette grande machine s'éleva majestueusement dans les airs, passa par dessus la chapelle, et le vent l'emporta à une demi lieue de là, où elle tomba doucement. Le Roi fit mettre à la ménagerie le mouton, pour conserver le premier animal qui eût pris la route de l'air (1).

D'autres reprirent les expériences, beaucoup

---

(1) Le 19 septembre 1783. Le ballon alla tomber dans les bois de Vaucresson. L'année suivante, le 22 Juin, Pilâtre des Roziers et le professeur de chimie Proust, montèrent eux-

de globes de six pieds de diamètres réussirent à s'élever. Entre autres, un, portant un transparent, lancé à une fête donnée par le duc de Crillon, resta onze heures en l'air; un autre encore retomba à six lieues de son point de départ.

Les expériences que M. de Montgolfier prépara dans un jardin du faubourg Saint-Antoine furent décisives : ce fut le 15 octobre, devant un monde prodigieux, qu'un homme s'éleva dans les airs. C'était le physicien Pilâtre des Roziers. Plus tard, trois personnes, dont M. de Montgolfier, s'élevèrent à la fois. Le 17, M. des Roziers monta avec un réchaud à faire du gaz, et se détacha d'un arbre par lui-même.

Le 5 novembre, nous apprîmes la fausse couche de la Reine et l'avènement de M. de Calonne.

Je revins à Paris très malade, le 22 janvier 1784. Le 25, le Roi fit quatre ducs : MM. de Beuvron, de Cossé, de Charlus et de Maillé.

L'aîné des MM. de Montgolfier, avec qui j'étais en correspondance, était resté à Paris; dès le lendemain de mon arrivée, il vint me trouver et je vis que, si on ne l'aidait pas, son moyen ne pourrait avoir de suite. Il était si modeste et si

---

mêmes dans un ballon qui s'éleva aussi de la cour du château, et alla descendre dans la forêt de Chantilly. Cette audacieuse expérience eut lieu devant le Roi de Suède, Gustave III, venu incognito en France, sous le nom de Comte de Haga.

timide, que je résolus de parler de lui aux ministres.

Le dimanche 1er février, j'allai à Versailles, et le Roi vint à moi, les bras ouverts, me disant : « Vous avez été bien malade? » La Reine ajouta : « Vous nous avez fait bien peur! »

Le 2, jour de la Chandeleur, je mis l'habit de l'Ordre, et fus me réchauffer dans l'Œil-de-Bœuf. On tint chapître, et le Roi nomma le duc de Liancourt, le duc de Tonnerre, et le comte d'Apchon. Le froid avait éloigné bien du monde; il tomba un verglas si glacial, que les porteurs de chaise n'y pouvaient tenir et qu'il gela de quatre degrés dans la chapelle fermée.

Le 9 février, je vis, pour la première fois, un ballon en l'air, dans la rue Notre-Dame-des-Champs. Le soir, le maréchal de Richelieu, malgré ses quatre-vingt-huit ans, donna un bal où allèrent mes petits-fils. Il y eut alors, les matins, une sorte de faux dégel, qui rendit Paris comme une masse de boue, mais, comme il regelait la nuit à cinq et six degrés, c'était un verglas complet; les montagnes de neige qu'on relevait avec des frais prodigieux, et les profondes ornières qui se creusaient dans les unes, rendirent Paris, pendant deux mois, pis que les plus mauvais coins de Vaugirard.

Le 11 février, j'eus une grande conférence avec le prince de Ligne, pour obtenir de l'argent afin que M. de Montgolfier pût continuer ses expériences. Il avait convenu avec celui-ci qu'il irait

travailler en grand à Belœil (1), au mois de mai.

Le 12, je lâchai le grand mémoire et le plan des *Maisons du Nord* à M. de Condorcet qui, l'ayant lu, le trouva intéressant (2).

Je me traînai à l'hôtel de Luynes, où je vis manquer et brûler un ballon à la manière de M. de Bullion, très ridicule par la façon dont le feu est près du globe. Puis, je fus rue Taranne, voir la machine de Blanchart, qui devait s'élever suivant les moyens de M. Charles, et sans feu. J'y trouvai belle et nombreuse compagnie, et j'eus le plaisir d'y rencontrer M. de Montgolfier, qui y était en simple particulier. Au sortir de là, en ayant vu l'annonce dans le journal, j'allai souscrire chez l'abbé de Miolan, quai de l'Horloge, qui se servait du feu.

Le 2 mars fut un jour des plus extraordinaires pour moi : étant malade, j'avais, trois jours auparavant, demandé au gouverneur des Invalides un coin à part. J'arrivai d'avance, et il me mena dans le logement d'un chapelain, où je trouvai bon feu, chaise percée et tout ce dont j'avais besoin à cause de mes coliques. On avait vendu beaucoup

(1) Belœil, près de Bruxelles, la résidence des princes de Ligne.

(2) Le marquis de Condorcet avait épousé Sophie de Grouchy, à laquelle M. Antoine Guillois vient de consacrer une intéressante étude sous le titre de *La marquise de Condorcet; sa famille, son salon, ses amis* (1764-1822). In-8°. Ollendorf, éd.

Le mémoire dont parle M. de Croÿ est sans doute celui qui a été imprimé, en 1785, sous le titre de : *Maisons des Pays-Bas*. In-4°.

de billets, et l'aéronaute doit avoir gagné, ses frais couverts, une vingtaine de mille francs. Il n'y avait pas assez d'ordre, l'enceinte des barrières était beaucoup trop petite et serrée, ce qui fit qu'il n'y entra que des laquais, qui forcèrent dedans et, de là, partout, à tout culbuter, et causèrent un grand tumulte.

On ne put jamais remplir les deux tiers du globe, qui tamisait (*sic*), sans doute par épargne sur l'étoffe. Avant midi, on tira le canon, et on attacha le char avec toutes ses inutilités. En serrant le mat du parasol (1), on le cassa et on l'ôta. A midi un quart, avec force coups de canon, Blanchard monta dans le char (2) avec un moine. A ce moment, un écolier qui rêvait de trouver un moyen de passer en Amérique tout d'un trait, sauta la barrière l'épée à la main, et sauta dans le char, au milieu du chef et du moine, en déclarant qu'il veut partir avec eux. Blanchard, en l'éloignant, est blessé à la main; le moine, le poussant par derrière, est blessé ainsi qu'un officier; enfin, les Suisses de garde assomment de coups l'écolier et l'entraînent à l'hôtel des Invalides. Blanchard partit seul; il avait un bel habit rouge avec des broderies d'or; il s'éleva dans les airs à midi 37 minutes. Il s'éleva sur Chaillot, passa sur l'École militaire et descendit à Billancourt (3).

---

(1) Parachute.

(2) Nacelle.

(3) Le duc de Croÿ mourut le 30 mars 1784, à Paris, dans son hôtel de la rue du Regard.

Autographes.

Le maréchal Moncey, duc de Conegliano, gouverneur des Invalides, à M. le maréchal marquis Maison, ministre de la guerre.

Paris, 25 Mars 1836.

Monsieur le Maréchal,

Vous me deviez une réparation pour l'outrageante réception que vous m'avez faite, alors que je venais remettre entre vos mains un rapport sur la situation déplorable où se trouvaient les divers services à l'Hôtel royal des Invalides. Je n'en avais supporté l'amertume que par égard pour votre qualité de Ministre du Roi; ne devais-je pas espérer, d'ailleurs, de vous voir revenir à un sentiment plus vrai des motifs qui avaient dirigé ma conduite et dicté mes justes plaintes?

C'était là une erreur qu'il m'a fallu expier. Votre correspondance, à la suite de mes rapports, a continué d'exprimer un blâme formel de mes actes, et j'y ai vu, de votre part, une disposition personnellement ennemie; si quelques doutes avaient pu me rester à cet égard, vous aurez incontestablement voulu m'en affranchir et me placer sur le terrain de la vérité.

En effet, une proposition faite dans l'intérêt du service à l'Hôtel des Invalides, avait obtenu votre assentiment préalable, et cependant, M. le Maréchal, vous venez de repousser cette proposition; ce n'est pas avec les formes dilatoires et polies qui tiennent aux

convenances et habituellement employées dans ces occasions, mais sans que j'aie reçu le moindre avis d'un changement de résolution de votre part : c'est dans votre salon, un jour d'audience publique, que vous annoncez ne vouloir plus donner suite à ma proposition. Vous vous permettez alors d'ajouter, sur mon caractère, des réflexions que devait vous interdire le soin de votre propre dignité, car vous manquiez essentiellement à la mienne, à moi, le doyen du corps des Maréchaux de France, et le vôtre.

Ce n'est donc plus au Ministre de la Guerre que j'écris, c'est au Maréchal marquis Maison à qui je viens demander compte de ce nouvel outrage ; car il ne peut penser que je me laisserais frapper de déconsidération dans ma personne ou dans mon autorité. Je le préviens donc que, s'il ne me donne complète et entière satisfaction, je suis résolu à en appeler à la justice du Roi, des Chambres et à l'opinion publique.

Recevez, M. le Maréchal, l'assurance de ma haute considération.

Le Maréchal duc de Conegliano,
MONCEY (1).

(1) Le maréchal Moncey avait 82 ans quand il écrivit cette lettre, dont le maréchal Maison ne tint point compte. Mais après la chute du ministère, le 6 septembre 1836, le général Bernard, devenu ministre de la guerre, sévit contre les auteurs des malversations signalées par Moncey : un intendant militaire fut mis en disponibilité et un sous-intendant réformé.

Cette pièce extraite des archives du Ministère de la Guerre, nous a été communiquée par M. le capitaine PINEAU, qui prépare une biographie du maréchal Moncey.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier général, à Alexandrie, le 12me Thermidor an VI (30 Juillet 1798).

KLÉBER, *général de division*,

Au général divisionnaire Dumuy (1).

Je vous prie, citoyen général, et vous ordonne autant que besoin, de rendre au frère d'Abd-el-Héraïm le cheval et la mule que vous l'avez contraint de vous vendre. Lorsque j'ai fait arrêter Abd-el-Héraïm, sur des soupçons que je ne puis donner comme des preuves judiciaires, j'ai voulu laisser, au général en chef, le soin de le juger. En attendant, j'ai non seulement prié l'amiral Brueys de le traiter avec toute la considération et toute la déférence due à un chef, mais j'ai encore pris l'engagement de faire respecter toutes ses propriétés.

Le frère d'Abd-el-Héraïm vous restituera les sommes que vous avez payées et pour le cheval et pour la mule.

Veuillez ne point me mettre dans le cas de revenir sur cet objet. KLÉBER.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier général à Alexandrie, le 20 Thermidor an VI (7 Août 1798).

KLÉBER, *général de division*,

Au général de division Dumuy.

D'après tout ce que j'apprends, citoyen général,

(1) Communication de M. GASTON DUVAL.

de la conduite des Maltais, je ne puis qu'approuver le parti que vous avés pris de garder avec vous la compagnie des grenadiers de la 69e. Ce qui reste ici de vos Maltais est impotent ou aveugle, et ne peut vous être d'aucune utilité.

Je suis fâché que le citoyen Bourbet ait été blessé ; il me paraissoit bien zélé, et d'une grande volonté : il est arrivé ici heureusement, et j'en aurai le plus grand soin.

Les vivres doivent enfin vous être arrivées (*sic*) : elles étoient prêtes depuis trois jours, mais la marine ne savoit trouver aucun moyen de vous les transporter ; elle y étoit cependant aussi intéressée que nous, pour le passage continuel des marins à Aboukir. Je pense bien que ce lieu offre peu d'agrémens, surtout à ceux qui, peu accoutumés à faire la guerre, ne savent supporter aucune privation, et qui, d'ailleurs, ne prennent pas un intérêt bien vif à la chose publique. Je me ferai rendre bon compte de la conduite de l'officier du génie qui a quitté ce poste ; quant aux marins, cela ne m'étonne point : ce seroit tenter en quelque sorte l'impossible que d'entreprendre de les corriger.

Je presserai le citoyen Faultrier pour vous envoyer un caisson. Ce sont ces malheureux moyens de transport qui ont empêché, jusqu'ici, de vous le faire passer. Enfin, je ferai partir un chirurgien avec tout ce que je croirai vous être nécessaire. Je voudrais bien pouvoir y ajouter quelques agrémens pour vous, mon cher général,

mais cela ne se peut. Je suis fâché de votre indisposition ; j'espère, cependant, pour vous et pour le service, que vous en serés promptement remis.

Le contre-amiral Ganteaume se rendra lui-même à Aboukir et, de là, au Saïd, pour établir la communication, par le lac, avec Rosette ; il se fera accompagner par tout le personnel nécessaire ; cependant il compte naturellement sur votre assistance et l'appui de vos troupes.

Salut et fraternité. KLÉBER.

Du 21.

Je pense, citoyen général, que vous ne souffrirés pas que les Anglois emportent sous vos yeux les deux mortiers que la Marine a eu l'inconsidération de laisser dans l'isle, et que vous les ferés plutôt jetter dans la mer. Vous voudrez bien vous occuper très sérieusement de l'établissement de la communication par terre, d'ici à Rosette. D'après l'article 3 de l'*Instruction* du général en chef, c'est là l'objet principal de votre mission.

Il part d'ici, sous bonne escorte, une seconde pièce de cinq, avec un caisson de munitions : l'escorte a ordre de rentrer à Alexandrie demain soir ; vous voudrés bien ne pas la retenir.

Je vous prie de me mander cathégoriquement si le capitaine Picot, officier du génie, a quitté avec votre consentement, ou non : dans ce dernier cas, je saurai prendre à son égard un parti de rigueur. KLÉBER.